This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07581938 7

Astoin Collection.
Presented in 1884.

ANTONINE

PARIS. — TYP. DE M^me^ V^e^ DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

ANTONINE

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

S.S.O.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

ANTONINE

I

Aimez-vous les romans qui commencent ainsi :

Par une belle matinée ;

Ou,

Par une belle soirée de printemps, etc. ? Moi, je les aime beaucoup. On se sent tout de suite à son aise, on a de l'air et du soleil, on respire, on voit qu'il va être question de nature et d'amour, de jeunesse et de poésie. Fi des écrivains qui vous font entrer, l'hiver, dès leur premier chapitre, dans une chambre mansardée dont le froid vous glace, dont les murailles nues ressemblent aux quatre parois d'une tombe et où vous

voyez grelotter quelque pauvre famille tristement accroupie autour de son dernier tison !

Fi de ces romanciers à qui vous demandez une distraction pour vos heures oisives, et qui vous initient brutalement à cette sombre réalité de la misère et de la vie, au lieu de vous faire assister au spectacle des splendeurs de Dieu ! Qu'ils arrivent à ces sortes de tableaux, j'y consens, mais qu'ils y arrivent comme on arrive aux mansardes, en passant par les premiers étages, c'est-à-dire en passant par les gens heureux.

Cependant l'hiver a son charme, mais à de certaines conditions :

Une chambre bien tapissée, de grands rideaux de soie qui ne laissent pénétrer qu'un demi-jour, si bien que du dedans on ne sait pas quel temps il fait dehors et si le ciel est gris ou bleu, le temps chaud ou froid, un tapis moelleux sur lequel, en décembre, on peut poser ses pieds nus, des tableaux riants dans leurs cadres, des fauteuils larges et bas, un canapé où l'on peut dormir, des fleurs, des étoffes, des tentures; un grand feu qui pétille, qui éclaire, qui égaye tout cela, et fait cette chambre chaude comme un nid; une femme à demi nue dans sa couche, dont elle n'est pas forcée, pour éviter le froid, de ramener les draps jusque sur ses joues; cela n'est ni triste à voir ni désagréable à mettre en scène, surtout quand la femme est jeune, quand elle est jolie et quand on peut le dire.

Cependant nous conservons notre prédilection pour le printemps, car nous aimons mieux la gaieté de toute la nature que celle d'une chambre isolée, et nous pré-

férons l'ombre du mois de juin au feu du mois de janvier.

Donc, par une belle matinée du mois de mai 1834, deux jeunes gens se promenaient bras dessus, bras dessous, sous les arcades de la rue de Rivoli.

Il était onze heures; ils venaient de déjeuner.

De même taille tous les deux, ils paraissaient avoir le même âge. Seulement l'un était blond et l'autre avait les cheveux noirs.

Pas de barbe, ou du moins n'en portant pas, des yeux bleus, des joues un peu pâles, un visage extrêmement doux, voilà pour le blond, et tout cela avait un air mélancolique qui, du reste, lui seyait à merveille.

Le brun avait les yeux très-noirs, portait moustache et favoris, reflétait une santé de fer, avec ses épaules larges et ce pas ferme de l'homme qui a une grande exubérance de vie à dépenser tous les jours. Il fumait, distraction dont s'abstenait l'autre. Du reste, même douceur sur son visage que sur celui de son compagnon. On devinait, en voyant ce grand et fort garçon, que, comme toutes les riches et belles natures, il aimait avec tout ce qu'il avait en lui, avec sa force physique comme avec sa force morale.

Je ne sais pas si je m'explique bien : je veux dire que c'était un de ces hommes qui peuvent prouver leur affection à toute heure du jour, parce que rien n'embarrasse leur existence : ni habitudes, ni mélancolie, ni rien enfin de ce qui force les gens à s'occuper de temps en temps d'eux-mêmes.

Le blond s'appelait Edmond de Péreux ; le brun se nommait Gustave Daumont.

C'étaient deux amis de collége qui se complétaient admirablement l'un par l'autre.

Edmond, élevé par sa mère, restée veuve quand il avait trois ans, avait toutes les habitudes, je dirai presque toutes les manies féminines.

Gustave, orphelin dès son enfance, avait été élevé d'une façon assez dure par un tuteur goutteux, éducation qui, du reste, lui avait profité, grâces à sa nature solide et précoce.

Dès l'âge de sept ans, Gustave avait été mis au collége ; et ce n'était que lorsqu'il avait eu quinze ans que madame de Péreux avait consenti à y mettre Edmond.

Gustave avait deviné tout de suite dans son nouveau camarade le caractère timide et craintif de l'enfant élevé par une femme, et il s'était fait aussitôt son ami et son protecteur. Leur intimité avait daté de là et s'était continuée après le collége.

Ils se voyaient presque tous les jours.

Gustave aimait Edmond comme un père aime son fils. Il n'était pas plus âgé que lui, par l'âge ; mais cette grande force dont il était doué et cette protection qu'il lui avait accordée au collége le vieillissaient, pour ainsi dire, aux yeux d'Edmond, et lui avaient donné une sorte d'autorité paternelle sur lui, autorité dont il n'abusait pas beaucoup.

Un jour, madame de Péreux avait dit à Gustave :

— Gustave, ayez bien soin de mon fils.

Et, depuis ce jour, Daumont avait regardé comme un devoir sacré ce qui n'avait encore été qu'un des plaisirs de son amitié.

Il faut dire aussi que, de temps en temps, Gustave avait surpris les yeux de madame de Péreux se fixant avec inquiétude sur Edmond. C'étaient les jours où celui-ci était plus pâle et plus rêveur que de coutume. Dans cette inquiétude de mère Gustave avait puisé une nouvelle résolution, et il avait dit à madame de Péreux en lui prenant la main :

— Soyez sans crainte, je suis là.

Voilà ce qu'étaient et ce qu'avaient été Edmond et Gustave jusqu'au jour où nous faisons leur connaissance; grande et sincère affection l'un pour l'autre, un peu obéissante de la part de celui-là, un peu protectrice et un peu grave de la part de celui-ci, par suite des circonstances que nous avons rapidement fait connaître.

Nos deux amis se promenaient donc sous les arcades de la rue de Rivoli, par une belle matinée du mois de mai.

Ils causaient.

Tout à coup Edmond s'arrêta devant un débit de tabac.

— Attends, dit-il à Gustave, je vais prendre un cigare.

— C'est inutile, répondit celui-ci en reprenant le bras de son ami.

— Pourquoi est-ce inutile?

— Parce que cela te fera mal de fumer.

— Tu fumes bien, toi !

— Oh ! moi, c'est autre chose. J'y suis fait. D'ailleurs cela contrarie ta mère.

Edmond n'ajouta pas un mot et reprit sa promenade.

Au moment où ils arrivaient à la rue Castiglione, ils s'arrêtèrent pour laisser passer un monsieur et une jeune fille qui l'accompagnait.

Le monsieur était encore, malgré la saison, enfermé dans une redingote à la propriétaire. Il avait une bonne figure bien calme, bien avenante. Il pouvait avoir de cinquante à cinquante-cinq ans. Il avait les cheveux gris, portait un chapeau bas de forme, à très-larges bords, et tenait dans sa main un jonc à pomme noire.

Il était décoré.

Disons tout de suite qu'il ne fixa que médiocrement l'attention des deux jeunes gens, qui n'eussent peut-être pas remarqué la jeune fille sans une circonstance que nous allons raconter.

Cette jeune fille avait une figure gracieuse et sympathique, qu'Edmond ne fit qu'entrevoir, car elle marchait assez vite. Quant à Gustave, il regardait d'un autre côté.

La jeune fille, qui semblait avoir seize ou dix-sept ans, était plutôt petite que grande ; elle avait une robe grise, un mantelet de soie noire, un chapeau de paille, une ombrelle verte, costume très-simple, comme vous le voyez, et qui n'était en aucune façon destiné à attirer les regards.

Edmond et Gustave allaient continuer leur chemin, quand, quittant le bras de son père, elle se mit à marcher sur la pointe du pied et à retrousser un peu sa robe afin de traverser sans se crotter la rue de Rivoli, pleine d'eau en cet endroit.

Vous allez me demander comment il se faisait que, par cette belle matinée du mois de mai, la rue de Rivoli fût pleine d'eau. C'est bien simple. Il n'avait pas plu depuis huit jours au moins, mais il y a à Paris une entreprise qui supplée admirablement à la pluie : c'est l'entreprise des arrosements, qui gagne si consciencieusement l'argent qu'on lui donne, qu'il y a non-seulement de l'eau, mais encore de la boue partout où a passé une de ses voitures.

Une de ces voitures venait de passer.

La jeune fille releva donc sa robe, et Edmond, qui la suivait machinalement des yeux, put voir deux petits pieds coquettement chaussés, deux bas de jambes fins au-dessus de la cheville, et dont la ligne allait s'élargissant peu à peu, ce qui promettait deux jambes comme on n'en voit guère qu'aux femmes du Corrége et aux statuettes de Pradier.

Or rien n'est attractif comme les jolies jambes.

Je ne sais pas pourquoi, mais ces petits pieds qui trottinent sur le pavé, ces bas blancs bien tirés, cette jambe dont on ne voit que le tiers et qui se laisse deviner en entier par le peu qu'elle montre, tout cela a sur l'imagination des hommes une puissance inexprimable.

Je dirai même que les robes qu'on relève pour pas-

ser dans la boue sont une des grandes consolations de l'hiver.

Edmond était comme tous les hommes ; il considéra quelques instants ces deux charmants petits pieds, si fins, si luisants, si pleins de précautions, ces deux jambes précoces, et il dit à Gustave :

— Tu as vu cette belle fille qui vient de passer, avec son père, sans doute?

— Non, répondit Gustave.

— Qui s'en va là-bas, continua Edmond en montrant la jeune fille.

— Elle est jolie? demanda Gustave.

— Charmante, mon cher; et vois donc quelles jolies jambes et quels adorables pieds! Si nous la suivions? ajouta timidement Edmond.

— Pourquoi faire?

— Pour la suivre.

— Pardieu! voilà un beau plaisir; à quoi cela te mènera-t-il de suivre cette enfant qui est avec son père?

— A rien; mais, puisque nous nous promenons, autant que nous promenions avec deux jolies jambes sous les yeux.

— Quand elle sera dans les Tuileries, elle baissera sa robe et tu ne verras plus rien.

— Alors nous passerons devant elle et nous la regarderons. Puis nous saurons où elle demeure.

— C'est bien utile.

— Qui sait?

— Allons ! suivons-la, puisque cela t'amuse et que nous n'avons rien à faire.

Edmond et Gustave hâtèrent le pas et rejoignirent bientôt la jeune fille et le vieux monsieur.

Ce dernier, une fois entré dans le jardin des Tuileries, n'ayant plus à craindre les voitures ni pour lui ni pour sa jeune compagne, arbora ses lunettes, et, tirant un journal de sa poche, se mit à le lire en marchant tout doucement dans la direction du pont Royal.

Sa fille avait fermé son ombrelle et marchait à côté de lui.

De Péreux et Daumont suivaient, faisant leurs commentaires.

— C'est peut-être la femme de ce bonhomme, disait Edmond.

— Es-tu fou?

— On a vu des vieillards épouser de toutes jeunes filles.

— On voit bien que celle-là n'est pas une femme mariée.

— A quoi voit-on cela ?

— A tout, mon cher ami ; elle n'a ni la mise, ni l'âge, ni la tournure d'une femme mariée.

— Quoi qu'il en soit, elle doit être charmante. Passons-nous un peu devant pour la voir?

— Passons.

Les deux jeunes gens marchèrent un peu plus vite, et, quand ils furent de quelques pas en avance sur les deux promeneurs, ils se retournèrent comme des gens

qui veulent voir les personnes qui viennent derrière eux.

Le mouvement et l'intention n'échappèrent pas à la jeune fille, qui baissa les yeux, mais sans pruderie affectée et simplement pour ne pas regarder deux hommes en face.

— La jolie personne! murmura Edmond.

— En effet, fit Gustave, elle a une tête adorable, de grands yeux, des cheveux superbes.

— Eh bien, es-tu fâché de la suivre?

— Non; mais avoue que cela ne nous sert pas à grand'chose.

— Cela nous sert à voir une jolie femme, occupation qu'il ne faut pas déprécier.

Et malgré lui Edmond se retourna encore.

Cette fois la belle enfant rougit. Cette insistance l'embarrassait.

Le vieux monsieur, plongé dans son journal, ne voyait rien.

— Ne la regarde pas si souvent, dit Gustave à son ami, cela pourrait lui déplaire.

— Tu as raison; repassons derrière elle, elle ne saura pas que nous la suivons, et nous pourrons la voir tout à notre aise. Pourvu qu'on ait arrosé les quais et qu'elle demeure très-loin!

Edmond et Gustave s'arrêtèrent, mais de telle façon que celle qu'ils suivaient comprit tout de suite pourquoi ils s'arrêtaient, et, quoiqu'elle ne les vît plus et qu'elle ne les entendît pas, elle était sûre qu'ils marchaient derrière elle et pour elle.

Rien n'empêchera une femme de deviner ces choses-là.

Elle se sentait suivie, mais elle eût voulu s'en assurer.

Était-ce par coquetterie?

Certes, non ; c'était tout au plus par curiosité et par ce petit sentiment de vanité qu'ont toutes les jeunes filles, et que flatte d'autant plus un hommage qu'il est plus indirect.

Une femme est rarement fâchée qu'on la suive, surtout quand elle sait, comme celle dont il est question ici, qu'elle n'a autorisé en aucune façon cette indiscrète galanterie, et qu'elle a affaire à des hommes du monde incapables d'une tentative imprudente ou de mauvais goût.

Notre héroïne ne raisonnait peut-être pas autant que nous venons de le faire; mais ce que nous pouvons assurer, et ce que nous répétons encore, c'est que la curiosité des deux jeunes gens ne lui déplaisait pas.

Les jeunes filles adorent ces petites aventures dont elles savent qu'elles n'ont rien à redouter, qui leur prouvent qu'elles sont femmes, qu'elles se racontent entre elles et qui donnent carrière à leur imagination quand elles sont seules, le soir, avec leurs pensées et leurs espérances.

Aussi notre héroïne désirait-elle fort savoir si les deux jeunes gens la suivaient toujours. C'était bien excusable de le désirer, mais aussi c'était bien difficile de le savoir.

Ce n'était pas qu'elle craignît que son père s'en aperçût, mais elle ne voulait pas que les deux jeunes gens devinassent sa curiosité et en tirassent un augure quelconque.

Après avoir longtemps réfléchi, elle ôta tout doucement un de ses gants et le laissa tomber, puis elle fit encore quelques pas, comme si elle ne se fût pas aperçue de cette perte, qu'avaient remarquée Edmond et Gustave, mais à laquelle ils ne prêtaient aucune intention.

— Quelle belle occasion! fit Edmond.

Et, quittant le bras de son ami, il courut ramasser le gant au moment où la jeune inconnue allait faire semblant de s'apercevoir qu'elle l'avait perdu, jugeant assez long le temps écoulé.

— Mademoiselle, dit-il en s'approchant d'elle en la saluant, en lui remettant l'objet tombé et en la dévorant du regard, voici un gant que vous venez de perdre.

— Merci, monsieur, balbutia la jeune fille en rougissant et en baissant les yeux.

Et elle reprit son gant.

Le vieillard, voyant sa fille causer avec quelqu'un, s'arrêta, regarda et dit :

— Qu'est-ce que c'est?

— Mon père, répondit la jeune demoiselle, c'est monsieur qui a eu la bonté de ramasser et de me rendre mon gant, que j'avais laissé tomber.

Le vieillard remercia Edmond sans même le regarder, et reprit la lecture de son journal.

Après ce petit incident, Edmond alla rejoindre Gustave, qui lui dit :

— Eh bien, es-tu content?

— Enchanté, mon cher; cette petite fille est ravissante, et je ne sais pas si je me suis trompé, mais il m'a semblé que ce que j'ai fait ne lui a pas été désagréable.

— Tu faisais une chose toute simple.

— Je n'en ai pas moins le cœur qui bat.

— Fou que tu es! Maintenant retournons chez toi.

— Point du tout, je veux savoir où elle demeure.

— Tu veux la suivre encore?

— Je ne m'arrêterai pas en si beau chemin.

— Après ce qui vient de se passer, il sera inconvenant que tu continues le même chemin qu'elle.

— Qui le saura?

— Elle.

— Comment?

— Avant dix minutes elle aura trouvé moyen de se retourner. Je sais bien ce que sont les petites filles.

— J'aime autant qu'elle sache que je la suis.

— Cela ne te servira de rien.

— On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Tu ne te présenteras pas chez elle.

— Non.

— Tu ne lui écriras pas.

— Non; mais je saurai où elle habite. Je rôderai dans les environs, et, sans que j'aie besoin de lui parler ni de lui écrire, à force de me rencontrer sur son che-

min, elle comprendra que je suis amoureux d'elle, et ce sera toujours un antécédent.

Puis j'aime les amours platoniques. Un jour elle se mariera, sans aucun doute. Un mari n'est pas comme un père, une femme n'est plus comme une jeune fille; alors je me ferai présenter et lui ferai ma cour.

— Diable! tu vois les choses de loin, toi.

Pendant ce temps, le père et sa fille étaient sortis des Tuileries et avaient pris le pont Royal, où passe toujours beaucoup de monde. La belle enfant pensa qu'elle pouvait tourner un peu la tête au milieu de tous ces passants, sans courir le risque que ce mouvement fût vu. Elle regarda donc rapidement en arrière, et vit à vingt pas environ ses deux persécuteurs, à qui sa curiosité n'échappa point.

— Elle a regardé, fit Edmond.

— Je t'avais bien dit qu'elle regarderait, répondit Gustave.

— Mais, mon cher, il n'y aurait rien d'étonnant qu'elle fût mariée.

— Avec ce vieux?

— Non, puisqu'elle l'a appelé mon père, mais avec un autre. Il y a des femmes de son âge qui sont déjà mariées depuis un an. Du reste, nous le saurons bien.

Les deux amis passèrent leur temps à faire des suppositions, et Edmond, se trompant au regard que la jeune fille avait eu pour lui en le remerciant, bâtissait dans son imagination une foule de probabilités très-flatteuses à son endroit, mais que, par cela même, il n'osait communiquer à son compagnon.

Hâtons-nous de dire cependant qu'Edmond n'était aucunement fat, et qu'il était au contraire, en amour, d'une timidité et d'une inexpérience remarquables.

Or, quand on ne se connaît pas en amour, on peut faire autant de suppositions que ceux qui s'y connaissent trop.

Le vieux monsieur et sa compagne avaient pris la rue du Bac, l'avaient longée pendant quelque temps, étaient entrés à gauche dans la rue de Lille, et s'y étaient arrêtés au n° 18.

Au moment de franchir la porte de cette maison, la jeune fille avait de nouveau regardé de côté, le plus imperceptiblement possible, et elle avait de nouveau aperçu les deux jeunes gens.

— Que vont-ils faire maintenant? pensa-t-elle.

Et comme, elle aussi, ne se connaissait pas en amour, elle commença à craindre que l'histoire du gant ne fût une grande légèreté et qu'elle n'eût commis là une dangereuse faute.

II

— Elle est entrée au n° 18, dit Edmond à Gustave.

— Te voilà content?

— Oui, mais je tremble.

— De quoi?

— Qu'elle ne demeure pas là. Il est de très-bonne heure. Elle vient peut-être déjeuner dans cette maison avec son père?

— C'est bien possible.

— Comment faire pour le savoir?

— Tu y tiens donc absolument?

— Oui, j'y tiens.

— Demande-le alors.

— Mais si elle allait redescendre pendant que je causerai avec le portier?

— Elle te verrait, voilà tout, et le père te reconnaîtrait peut-être.

— Ah ! le père ne me reconnaîtrait pas ; il ne m'a pas même regardé quand j'ai remis le gant à sa fille.

— Ma foi ! entrons, nous n'en mourrons pas.

Les deux jeunes gens s'avancèrent vers la maison, car ils s'étaient arrêtés pour se dire ce que nous venons de rapporter.

Pendant ce temps, il y avait derrière une persienne fermée une petite tête qui surveillait nos deux amis et qui ne put réprimer un mouvement de surprise quand elle les vit se diriger vers la porte de la maison.

— J'ai un moyen, fit tout à coup Edmond, après avoir regardé autour de lui.

— Lequel ?

— Tu vas voir.

— Madame, dit-il à la portière, vous avez un appartement à louer ?

— Oui, monsieur.

— Sur le devant ou sur le derrière ?

— Sur le devant.

Après s'être fait donner les détails d'étage, de composition et de prix, Edmond ajouta :

— Cela me conviendrait parfaitement ; veuillez me montrer cet appartement, madame.

Il espérait rencontrer encore la jeune fille ; mais l'escalier était désert. Il se résigna tout simplement à questionner.

— N'est-ce pas ici que demeure un vieux monsieur qui a une fille ? demanda-t-il à la portière, tout en

ayant l'air de visiter l'appartement, qu'il ne regardait même pas.

— M. Devaux, dit la portière.

— Je crois bien que c'est ce nom-là. La fille peut avoir de seize à dix-sept ans; elle s'appelle Juliette, je crois.

— Non, monsieur, elle s'appelle Antonine. Elle est rentrée il y a quelques instants avec son père.

— Je me souviens maintenant, c'est bien Devaux qu'il s'appelle. Sa femme est morte, n'est-ce pas? ajouta Edmond au hasard.

— Oui, monsieur, il y a deux ans.

Edmond lança à Gustave un regard qui voulait dire : « Ce que je fais là ne te semble-t-il pas très-adroit? »

— Cette pauvre madame Devaux!... reprit Edmond.

— Si vous voulez monter, continua la portière, c'est au second étage.

— Non, non, je craindrais de le déranger; mais je serais heureux de demeurer dans la même maison que lui. Que fait-il à présent?

— Il est toujours médecin.

— Ah! vraiment... Je le croyais retiré.

— Il demeure justement sur le carré.

— Eh bien! madame, cet appartement est très-convenable, dit Edmond, qui, sachant tout ce qu'il voulait savoir, ne demandait plus qu'à s'en aller, et je viendrai demain vous donner la réponse.

La portière fit encore remarquer quelques-uns des avantages de la localité, et nos deux amis quittèrent la maison en lui promettant de revenir le lendemain.

— Cette brave portière, dit Edmond à Gustave, quand ils furent dehors, elle n'y a vu que du feu.

— Oh! tu es un grand diplomate, et te voilà bien avancé.

— Certes, tu n'as donc pas entendu ce qu'elle a dit?

— Je n'y ai pas prêté grande attention.

— Ce M. Devaux est médecin.

— Eh bien?

— Eh bien! cela me fait une entrée chez lui.

— De quelle façon?

— Je viendrai lui demander une consultation.

— Pour qui?

— Pour moi.

— Mais tu n'es pas malade.

— Qu'est-ce que cela fait, j'inventerai une maladie.

— Tu prends donc cette aventure au sérieux?

— Parfaitement, et je ne l'abandonnerai que quand il me sera démontré que je perds mon temps.

— Alors tu l'abandonneras bientôt; car cette petite fille doit être très-honnête, très-surveillée par son père, et peu disposée à se faire faire la cour.

— Je ne m'occupe pas de l'avenir. Elle est charmante, elle me plaît. Je trouve un moyen de la voir, car j'espère bien qu'à force d'aller chez son père je la rencontrerai, et elle devinera certainement ce qui m'y fera venir; j'en deviens ou je n'en deviens pas amoureux; mais, en tous cas, il en résulte une distraction pour moi, et comme je n'ai rien à faire, je saisis aux cheveux cette douce occupation. Ai-je tort?

— Soit!

Tout en causant ainsi, Edmond et Gustave s'étaient éloignés de la maison, non sans se retourner plusieurs fois.

Mademoiselle Antonine n'avait pas quitté son poste d'observation.

Tout le monde connaît les tendances romanesques des jeunes filles; nous n'avons donc pas besoin d'expliquer la préoccupation qui résulta tout naturellement pour elle de la rencontre du matin.

Elle se perdait en conjectures, en questions qu'elle se faisait à elle-même, se demandant en outre quelles choses les deux jeunes gens avaient pu dire à la portière. Du reste, cela n'était point difficile à savoir, et elle trouverait certainement le moyen de l'apprendre.

Il faut bien que les jeunes filles passent leur temps et emploient leur imagination à quelque chose.

Pendant les deux années qui suivent la sortie du pensionnat et qui précèdent le mariage, de seize à dix-huit ans enfin, elles se préoccupent fort de cette grande question de l'amour, sur laquelle elles se trompent presque toujours la première fois qu'elles l'abordent. Tout, même pour les plus chastes, devient prétexte à rêverie et sert de base à ces charmants châteaux de cartes qu'elles bâtissent dans leur jeune ignorance, et qui s'écroulent au moindre souffle. Courtes espérances et courtes déceptions, qui n'attaquent pas le cœur et qui ne sont que les rêves de l'âme qui s'éveille.

Demandez à l'épouse la plus vertueuse combien de noms, avant son mariage, ont doucement résonné à

son oreille, et elle vous avouera toujours trois ou quatre de ces passions que, pendant un jour au moins, elle a cru devoir être éternelles, et dont elle rit de bien bon cœur quand, par hasard, elle se retrouve dans le monde avec ceux qui les lui avaient inspirées.

Que d'ombres passent devant ce pur miroir qu'on appelle une jeune fille, s'y reflètent un instant, et disparaissent sans laisser la trace de leur passage!

La tradition des petits cousins est toujours là.

On ne s'étonnera donc pas que l'insistance des deux amis occupât un peu Antonine Devaux.

— Pas plus tard que demain, disait Edmond, j'irai voir le père d'Antonine.

— Tu l'appelles déjà Antonine tout court?

— C'est qu'en vérité elle est adorable. Quels jolis petits pieds, quelle douceur, quelle distinction! Il y a des choses que je comprends, moi.

— Lesquelles?

— Je comprends qu'on devienne amoureux à première vue, comme dans les romans du dix-huitième siècle.

— C'est possible; mais alors c'est un amour de courte durée.

— Pourquoi?

— Parce qu'alors on n'est amoureux que par les yeux et que l'amour lui-même a besoin de raisonnement. C'est par la comparaison, par le détail, et non par l'ensemble du premier coup d'œil, que les amours sérieuses naissent et se développent.

— Il n'en est pas moins vrai que si d'ici à ce soir je

pouvais demander mademoiselle Devaux en mariage, l'obtenir et l'épouser, je l'épouserais.

— Cela ferait un beau ménage !

— Que veux-tu ? je suis ainsi fait.

— Dans deux jours, tu ne penseras plus à mademoiselle Devaux.

— Je crois que tu te trompes.

— Que de fois je t'ai entendu parler comme aujourd'hui !

— C'est vrai, mais ce n'était pas pour des femmes comme celle-ci. C'était pour des femmes qui avaient déjà une expérience approfondie de l'amour, tandis qu'aujourd'hui il est question d'une jeune fille qui n'a pas encore aimé.

— Qu'en sais-tu ?

— C'est probable.

— Il n'y a rien de probable avec les femmes.

— En tous cas, je le saurai. Ce qui me ferait penser que cette impression sera de plus longue durée que tu ne le crois, c'est que, quoique j'aie vu bien des jeunes filles du même âge que mademoiselle Devaux, et peut-être plus jolies qu'elle, jamais je n'ai ressenti pour aucune ce que je ressens pour elle.

— J'aime mieux Nichette.

— Nichette est une charmante fille; mais je ne pense pas que tu aies la prétention de la comparer à Antonine.

— Nichette est une femme comme il en faut une à un garçon de ton âge, gaie, jolie, spirituelle, bonne fille. Si tu deviens amoureux de mademoiselle Anto-

nine, car il est impossible que tu le sois déjà, il ne peut arriver que trois choses : qu'elle devienne ta maîtresse, ou qu'elle devienne ta femme, ou qu'elle ne veuille de toi ni comme amant ni comme mari.

Dans tous les cas, il en résultera pour toi un ennui, si ce n'est un malheur.

Si elle devient ta maîtresse, ce qui est peu probable, non pas seulement à cause de la vertu qu'elle peut avoir, mais à cause de la surveillance dont elle doit être entourée, tu souffriras de ne pouvoir la voir que rarement; tu auras à vaincre des difficultés sans nombre, tu auras à te reprocher d'avoir détourné de ses devoirs une honnête enfant, et le jour où, fatigué de tout cela, tu voudras rompre avec elle, tu ne le pourras faire sans être un malhonnête homme.

Si elle devient ta femme, tu t'apercevras inévitablement un jour que tu as fait une folie, car ce sera toujours une folie d'épouser une femme, veuve ou vierge, parce que, en relevant sa robe pour ne pas se salir, elle aura laissé voir qu'elle a de jolies jambes. Si enfin tu ne réussis pas, tu deviendras, avec le caractère sentimental que je te connais, un insipide pastiche de Werther, type fort beau dans un roman, mais fort ennuyeux dans la vie. Renonce donc tout bonnement à cette plaisanterie, et n'en parlons plus.

Tu as vu passer une jolie fille qui a des petits pieds et la jambe bien faite; tu l'as suivie, tu lui as ramassé son gant, tu sais son nom et son adresse, qu'est-ce que tu veux de plus, et quelle ridicule idée as-tu de vouloir attacher quelque chose de grave à cet enfantillage?

— Mon cher Gustave, je suis de ceux qui croient que tout est dans peu. Je suis fataliste, et convaincu que les grands événements de notre vie sortent des plus petits hasards. Rien n'est inutile dans notre destinée.

Combien de gens, en redescendant dans leur passé, retrouvent des petits incidents aussi indifférents en apparence que celui de ce matin, et s'aperçoivent qu'ils ont joué un rôle important dans leur existence! Je suis jeune; je n'ai rien à faire; j'ai de la fortune; je suis guidé par mes sentiments plus que par ma raison, je le sais; mais je suis honnête homme, je ne crains donc pas de me laisser entraîner au delà des premières limites du loyal et du juste, et je me suis promis de laisser aller ma vie au courant des circonstances, qu'elles me mènent au calme ou à la tempête.

Je ne dis pas que j'aime mademoiselle Antonine; mais je dis que de toutes les choses que je pourrais faire, celle qui me sourit le plus, en ce moment, est de m'occuper d'elle, et je m'en occupe; que cette occupation me conduise à l'amour ou à l'indifférence, au plaisir ou au chagrin, peu importe!

— Qu'il n'en soit plus question. Après tout, il ne peut pas résulter de cela un grand malheur. Nous sommes en été, tu peux rêver sous les fenêtres de ta belle sans même courir le risque de t'enrhumer; rêve, mon ami, et, si ton aventure prend des proportions et que je puisse t'être utile à quelque chose, pense à moi.

Les deux amis échangèrent une poignée de mains, et jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés chez la mère d'Ed-

mond, qui demeurait rue des Trois-Frères, il ne fut plus parlé de mademoiselle Devaux.

Arrivé à la porte de la maison de madame de Péreux, Gustave prit congé d'Edmond.

— Tu ne montes pas voir ma mère? lui dit celui-ci

— Non, je n'ai pas le temps.

— Où vas-tu donc?

— Je vais chez Nichette, que je n'ai pas vue depuis deux jours.

— Quand te verrons-nous?

— Ce soir, sans doute.

— A ce soir, donc.

Ils se serrèrent la main et se séparèrent.

III

Edmond passa sous un large péristyle, prit un grand escalier qui se trouvait à droite, monta deux étages, sonna à une double porte et demanda au domestique qui vint ouvrir :

— Ma mère est-elle chez elle?

— Oui, monsieur, répondit le domestique.

Edmond traversa un vaste appartement très-élégamment meublé et entra dans un boudoir.

Auprès de la fenêtre ouverte, uue femme était assise dans une longue causeuse, et, penchée sur son métier, faisait de la tapisserie.

Cette femme avait trente-neuf ans et en paraissait trente-deux au plus. Elle était fort belle encore, ressemblait à Edmond, mais avait plutôt l'air de sa sœur que de sa mère.

Elle était mise avec une certaine coquetterie, était vêtue d'une charmante robe de mousseline, et coiffée d'un de ces adorables petits bonnets faits de dentelles et de rubans, et que les femmes font tenir sur leur tête on ne sait comment.

Quand Edmond entra, madame de Péreux leva sur lui des yeux pleins de douceur, et un sourire de joie illumina son visage.

Il y avait plus que de la tendresse, il y avait presque de l'amour dans ce sourire.

Nous allons essayer de faire bien comprendre ce que la mère et le fils étaient l'un pour l'autre.

Madame de Péreux s'était mariée jeune, à seize ans A dix-sept ans, elle avait eu un fils qui était Edmond, et elle n'avait que vingt ans quand M. de Péreux mourut.

Madame de Péreux avait aimé son mari d'abord par devoir, puis par habitude, puis par affection. Elle le pleura sincèrement quand il mourut, et, contrairement aux jeunes veuves, ne songea ni à un nouveau mariage, ni à user de la liberté que lui donnait son veuvage. Elle était belle cependant, fort belle même, et les prétendants ne manquaient pas. Mais les prétendants furent repoussés.

Cependant, à l'âge qu'avait madame de Péreux, il faut toujours que ce besoin d'amour, que Dieu a mis dans tous les cœurs jeunes et nobles, se porte sur quelque chose, sinon sur quelqu'un. Edmond occupa le cœur tout entier de sa mère.

Edmond était frêle. Il avait trois ans, il avait besoin

Ainsi, il y avait des jours où vous auriez pris la mère et le fils pour une femme et son amant, tant il y avait de douceur, de confiance, de sollicitude, de tendresse dans leurs entretiens.

Souvent Edmond se couchait aux pieds de madame de Péreux qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer; il posait sa tête sur ses genoux et causait avec elle pendant des heures entières de sa jeunesse, lui faisant des compliments comme il en eût fait à sa maîtresse, lui tenant les mains, l'embrassant. Il exigea que sa mère allât dans le monde. Il était fier d'elle, il la montrait. C'était plus que de l'amour, c'était de la dévotion qu'il avait pour madame de Péreux.

Aussi, comme le lecteur a pu le remarquer, lorsque Gustave voulait l'empêcher de faire quelque chose, il n'avait qu'à lui dire ces mots magiques :

— Cela ferait de la peine à ta mère.

Longtemps ce besoin d'aimer ne se manifesta chez Edmond que par une exagération de sensibilité, et sa mère lui suffisait alors; mais il arriva un moment où il s'aperçut que c'était à d'autres femmes qu'il lui fallait demander le complément des sensations qu'il ignorait encore.

Madame de Péreux s'aperçut bien vite de ce qui se passait dans l'esprit d'Edmond; car il était devenu un peu plus rêveur et avait honte de ces pensées nouvelles; car en s'y livrant il lui semblait qu'il volait sa mère. Ce fut alors que la jeune femme, dont la protection avait une limite, confia Edmond à Gustave et le lui recommanda.

— Surveillez mon fils dans ses premières liaisons, lui dit-elle ; je sais combien vous l'aimez et quelle déférence il a pour vous. Rappelez-vous que sa santé est faible, que son âme est tendre : enfin souvenez-vous toujours combien je l'aime. Je n'ai pas autre chose à vous dire.

Gustave avait promis, et de grand cœur, ce qui lui était demandé, et son amicale surveillance avait commencé.

Indiquons en passant que Gustave, nature ardente et vigoureuse, avait été pendant six mois amoureux fou de madame de Péreux, à laquelle, bien entendu, il n'avait jamais parlé de cet amour, qui avait pris naissance au collége même; mais, quoique cet amour eût disparu, il lui était resté dans l'âme un dévouement et une religion profonde pour cette femme qui, la première, avait troublé ses sens.

Il lui restait de ce premier amour à peu près ce qui reste d'un parfum qui s'est usé tout seul. L'œil ni la main ne le retrouvent plus; mais on le sent toujours, plus doux peut-être encore depuis qu'il n'existe plus visiblement.

IV

C'était donc une touchante affection de part et d'autre. La mère faisait maintenant place à la femme, comme quinze ans auparavant la femme avait fait place à la mère. Il n'y avait ni soupçons ni reproches dans la tutelle de madame de Péreux : il n'y avait ni ennui ni crainte dans l'obéissance de son fils. Quand Edmond avait été majeur, sa mère avait voulu lui rendre des comptes de la fortune de son père, mais il l'avait doucement grondée en lui disant :

— Voici la première fois que tu doutes de moi.

L'hiver, ils allaient au bal ensemble; Edmond prenait plaisir à voir danser sa mère, qui, de son côté, recueillait avec bonheur les éloges qu'on lui faisait de son fils. L'été, ils allaient à la campagne. Ils se prome-

naient le soir comme deux amoureux, montaient à cheval et recevaient du monde.

Enfin, madame de Péreux, qui n'avait jamais vécu de la vie extérieure, avait l'âme du même âge qu'Edmond.

Quelquefois Edmond s'était mis à pleurer tout à coup à l'idée qu'un jour sa mère vieillirait et viendrait à mourir. Il se demandait alors ce qu'il ferait de lui.

Les choses étaient et avaient toujours été ainsi. Edmond rentra donc chez lui après avoir fait la rencontre d'Antonine.

Comme on a pu en juger par quelques paroles de notre héros, il était facile de voir que, malgré son éducation féminine, il avait fait connaissance avec certaines choses de la vie. Il avait contracté des liaisons que sa mère avait vues avec plaisir; car il y a une chose que nous devons faire remarquer ici, c'est la facilité avec laquelle les mères les plus vertueuses, non-seulement acceptent et comprennent, mais encore encouragent quelquefois les amours de leurs fils. Combien de mères ont dit à leur fils devenu un homme, et pour le faire, autant que possible, échapper aux débauches communes aux jeunes gens : « Fais la cour à madame telle ou telle; c'est une femme mariée qui ne te compromettra pas. » Le monde est plein de ces oppositions-là.

Edmond avait passé par cette phase prévoyante. Gustave, lui, aimait la femme, comme nos pères du dix-huitième siècle l'aimaient, un peu à la façon de Désaugiers, gaie, avenante, spirituelle, à côté de vins

généreux, entre une table et un lit. Ce n'était guère que chez les grisettes qu'il pouvait trouver ce qu'il aimait. Edmond avait d'abord douté que ces femmes fussent intéressantes; mais il avait rencontré du cœur, du charme, de l'inattendu, chez elles. Il les avait trouvées plus naturelles que certaines femmes plus estimées, plus conseillées par le cœur que par le calcul. Il avait été le témoin de dévouements réels de leur part, et il avait alors conçu pour elles de l'estime et de la sympathie. Nichette surtout, par un incident que nous raconterons bientôt, avait fait une forte impression sur son esprit, et avait acquis son amitié à la classe si souvent calomniée dont elle faisait partie.

Edmond avait raconté cette histoire à sa mère, à qui il racontait tout. Elle l'avait écoutée les larmes aux yeux et en avait voulu connaître l'héroïne. Nichette était modiste; il avait donc été facile de trouver un prétexte pour la faire venir chez madame de Péreux, qui l'avait prise en affection, et qui, sans paraître avoir connaissance de sa liaison avec Gustave, causait quelquefois des heures entières avec elle, et lui donnait amicalement des conseils que la jeune fille écoutait avec déférence, car Gustave lui avait dit que madame de Péreux était une sainte, et elle croyait à tout ce que lui disait Gustave.

Du reste, nous pouvons faire connaître tout de suite à nos lecteurs de quelle charmante façon Daumont avait fait la connaissance de Nichette et ce qui l'avait si sincèrement attaché à elle.

Un jour, il y avait de cela dix-huit mois, à huit heures

du matin environ, Gustave qui, comme vous le voyez, avait été matinal, se promenait au marché aux fleurs de la Madeleine. Quelques personnes faisaient leurs emplettes printanières. Une femme vêtue d'une jolie robe d'indienne, d'un petit chapeau de paille et d'un châle de mérinos, auquel ses hanches faisaient faire quelques plis, s'arrêtait devant toutes les boutiques, et chaque fois paraissait ne pas avoir trouvé ce qu'elle cherchait, car, après un court examen, elle se remettait à marcher, malgré les invitations des marchandes, ainsi exprimées : « Voyez, ma belle enfant, faites votre choix... Que vous faut-il ? »

De loin Gustave voyait cette acheteuse difficile, et, quand il fut près d'elle, il s'aperçut qu'elle était charmante. Elle avait de grands yeux bruns tirant sur le vert, cette douce nuance qui servait de rime à je ne sais plus quel poëte, quand il faisait un impromptu à la belle duchesse de Nevers. Elle avait une peau blanche comme le lait, le nez légèrement retroussé, la bouche rose comme une cerise, deux petites fossettes aux joues et un signe sur la joue gauche. Mais ce qu'elle avait de plus remarquable avec ses grands yeux et ses sourcils noirs, c'étaient des cheveux blonds comme le blé, dorés comme si un rayon de soleil les eût incessamment éclairés, et qui, frisés en boucles légères tout autour de sa tête, donnaient à cette tête une petite façon Watteau tout à fait originale.

Il y avait de la chatte dans la mobilité et dans la finesse de cette physionomie.

Gustave s'arrêta malgré lui pour considérer ce char-

mant visage. On eût dit un pastel détaché de sa toile et devenu vivant pour l'amour de quelque Pygmalion. Cette femme, qui pouvait avoir dix-huit ou dix-neuf ans au plus, était toute petite, souriante, mutine, éveillée, coquette.

Comme d'hésitations en hésitations elle était arrivée aux derniers étalages du marché, elle se dit sans doute qu'il fallait se décider, et elle s'arrêta devant une marchande ni mieux ni plus mal approvisionnée que les autres.

Gustave s'arrêta aussi comme s'il voulait acheter quelque chose.

— Combien ce rosier? demanda la jeune femme en étendant sa petite main gantée vers un des pots de fleurs symétriquement rangés et avec une intonation de voix tout à fait harmonieuse.

— Quarante sous, répondit la marchande.

— Oh! que c'est cher! s'écria la grisette.

— C'est tout ce que nous avons de plus beau, ma belle enfant. Voyez-moi ces roses, et des boutons superbes, qui seront ouverts dans deux jours! Vous en avez pour tout l'été, avec ce rosier-là.

— Laissez-moi donc tranquille; il y a de la chaux dans le fond de votre pot. Il mourra dans quinze jours.

— Voulez-vous que je vous le dépote? De la chaux dans mes rosiers! A quoi pensez-vous, ma petite mère? Après cela, en voilà d'autres; mais je ne vous en réponds pas comme de celui-ci.

— Non, c'est celui-ci que je veux; mais je ne veux pas y mettre quarante sous.

Gustave écoutait ce dialogue.

— Combien en donnez-vous, voyons?

— J'en donne vingt sous.

— Donnez-en trente et emportez-le.

— Non.

— Je vous assure, ma belle enfant, qu'à moins de trente sous, j'y perdrais.

— Alors je m'en passerai. Vous ne voulez pas?

— Impossible.

La jeune femme fit un pas pour s'éloigner.

— Mademoiselle, lui dit alors Gustave en ôtant son chapeau, voulez-vous me permettre de vous offrir ce rosier dont vous avez une si grande envie?

— Mais, monsieur, je ne puis pas accepter, puisque je ne vous connais pas, répondit en rougissant Nichette.

— Eh bien, mademoiselle, nous ferons connaissance.

— Est-ce une condition?

— Point du tout; je ne vous demande rien que la permission de vous offrir ce rosier et d'autres fleurs, si d'autres fleurs vous plaisent.

Nichette regarda Gustave en souriant; la marchande lui fit signe de consentir.

— Payons-en chacun la moitié, dit Nichette.

— Non, répondit Gustave, je veux vous offrir ce rosier, cela ne me ruinera pas. Vous devez penser que je ne me croirai autorisé à rien en échange d'un rosier de quarante sous.

— Allons, j'accepte, fit Nichette. Donnez-moi votre rosier, la mère.

— A la bonne heure! fit la marchande.

Et elle donna le pot à Nichette, qui le prit dans son bras.

— Je vais vous le faire porter chez vous, dit Gustave.

— C'est inutile.

— Laissez-moi le porter alors.

— Non, je veux le porter moi-même.

— Vous demeurez peut-être loin?

— Je demeure rue Godot.

— Vous permettrez que je vous accompagne?

— J'ai bien accepté votre bouquet, je puis bien accepter votre compagnie.

Les deux jeunes gens se dirigèrent en causant vers la rue Godot. Conversation de gens qui viennent de faire connaissance, curiosité de la part de l'homme, réserve de la part de la femme.

Arrivée à la porte de la maison où elle demeurait, Nichette dit à Gustave en lui tendant la main :

— Merci, monsieur.

Et elle s'apprêta à rentrer.

— Me permettrez-vous, mademoiselle, de venir quelquefois savoir des vos nouvelles? demanda Gustave.

— Oui, monsieur, quand vous voudrez; je suis chez moi toute la journée, je travaille.

— Ainsi, de deux heures à quatre?

— Vous me trouverez toujours.

— Et je demanderai?

— Nichette. Ce n'est pas mon nom, mais c'est ainsi qu'on me désigne, et je suis plus connue sous ce nom de chatte que sous mon nom véritable.

Gustave baisa la main de Nichette, qui courut prendre sa clef chez son portier, et qui remonta fort gaiement ses cinq étages.

Le lendemain, il vint la voir et la trouva faisant un chapeau, auprès de sa fenêtre ouverte, sur laquelle s'épanouissait majestueusement le rosier de la veille.

Nichette n'avait pas à la vertu autant de prétentions que la Rigolette de M. Eugène Sue. Elle était plus humaine. Elle avait eu des amours, pas beaucoup; mais elle en avait eu.

Elle ne le cacha pas à Gustave, qui se dit : « Puisque d'autres ont réussi, il n'y a pas de raisons pour que j'échoue. »

Nichette était charmante, mais elle ne savait jamais ce qu'elle voulait. A cette époque-là c'était un esprit d'oiseau sous la forme d'une femme. Elle aimait le spectacle, la campagne et les *Vendanges de Bourgogne*. Il n'y avait qu'une chose qu'elle n'aimait pas, disait-elle, c'étaient les amours longues et sérieuses. Son opinion était que l'amour était une agréable chose, mais elle le comparait aux robes, et pensait qu'il fallait en changer souvent.

— Eh bien, lui avait dit Gustave, je vous aimerai comme vous voulez qu'on vous aime, et je m'en irai le jour où vous ne voudrez plus de moi.

— Écoutez, faisons un marché, avait répondu Ni-

V

Souvent Edmond venait causer des heures entières avec la jeune fille dans son petit appartement de la rue Godot, que Gustave enrichissait tous les jours de coquettes fantaisies. Elle travaillait continuellement, penchant sa tête à droite et à gauche pour voir l'effet de son travail, avec des petits mouvements de bergeronnette qui se mire au bord d'une rivière.

Ses cheveux blonds, bouclés tout autour de sa tête, lui faisaient comme une couronne sous ces charmants bonnets de tulle, de fleurs et de rubans, que Gustave exigeait qu'elle se fît, car il avait un soin tout particulier de cette tête blonde et rose.

Madame de Péreux pensait bien que cette liaison ne serait pas éternelle ; mais, connaissant la réelle affection que Gustave avait pour Nichette, elle avait voulu, par

une espèce de douce protection, sanctifier cette preuve d'amour que la jeune fille avait donnée au camarade de son fils, et remercier Gustave de la bonne amitié qu'il avait vouée à Edmond.

Madame de Péreux était une femme trop pure pour n'être pas au-dessus des préjugés, et deux ou trois fois, toujours en paraissant ignorer les relations qui existaient entre elle et M. Daumont, elle avait reçu la jeune fille dans son intimité, de sorte que Nichette, à qui toute la délicatesse de la conduite de madame de Péreux était connue, se fût jetée au feu pour elle.

— Qu'as-tu fait ce matin? dit madame de Péreux à son fils quand il lui eut baisé la main, et que, selon la coutume de son enfance, il se fut assis à ses pieds sur un coussin.

— Rien, ma bonne mère, je me suis promené avec Gustave.

— Pourquoi n'est-il pas monté me voir?

— Parce qu'il va rue Godot; mais ce soir nous aurons sa visite.

— Qu'as-tu donc? ajouta madame de Péreux, tu as l'air préoccupé.

— Tu devines tout, ma bonne mère.

— Que t'arrive-t-il?

— Oh! sois sans inquiétude, rien de dangereux, une bien simple aventure.

— Conte-moi cela.

Madame de Péreux se remit à sa tapisserie et se prépara à écouter.

Edmond lui conta alors tout ce qui s'était passé le matin.

— Et cette jeune fille est jolie? demanda madame de Péreux.

— Charmante.

— Blonde?

— Brune.

— Elle va t'adorer quand elle va te connaître.

— Qui te fait dire cela, ma bonne mère?

— Il ferait beau voir qu'elle n'aimât pas mon Edmond!... Mais pas d'imprudences, cher enfant.

— Quelles imprudences veux-tu donc que je fasse?

— Le sais-je, moi? Quand on est amoureux, on est toujours imprudent.

— Mais, ma chère mère, je ne suis pas encore amoureux.

— Tu es en chemin de le devenir.

— Et, si je le deviens, m'en voudras-tu?

— Puis-je t'en vouloir de quelque chose, mon cher Edmond? Si tu aimes cette jeune fille et qu'elle t'aime, si elle est d'une famille honnête, tu la demanderas à son père, qui sera enchanté de te la donner, et au lieu d'un enfant j'en aurai deux. Seulement il y en aura un des deux que j'aimerai toujours plus que l'autre.

— Comme tu arranges tout cela!

— Tout cela n'est-il pas possible? En effet, j'ai bien épousé ton père sans le connaître, pour ainsi dire; tu peux bien épouser une jeune fille qui te plaît.

— Que tu es bonne!

— Mais tu me conteras tout.

— Vous ai-je jamais caché quelque chose?

— Que vas-tu faire maintenant?

— Demain je me presenterai chez M. Devaux.

— Sous quel prétexte?

— Sous prétexte que je suis malade et que je viens lui demander une consultation.

A cette phrase, madame de Péreux pâlit visiblement.

— Qu'as-tu donc, ma mère? lui demanda Edmond.

— Rien, mon enfant, rien. Seulement j'aimerais mieux que tu eusses un autre prétexte.

— Pourquoi?

— Tu sais combien je suis superstitieuse.

— Ne crains rien, ma bonne mère, je me porte à merveille.

Madame de Péreux embrassa son fils; elle avait des larmes dans les yeux.

— Eh bien! voilà que tu pleures maintenant... lui dit Edmond en se mettant à genoux devant elle et en prenant ses mains dans les siennes. Pourquoi pleures-tu? T'ai-je fait de la peine?

— Je ne pleure pas, mon ami. Je songe seulement à la possibilité que tu te maries, et j'ai de la peine à me faire tout de suite à l'idée que tu aimeras plus ta femme que ta mère.

— Jamais, ma mère, tu le sais bien.

— Ne dis pas cela, enfant. Mais que tu sois heureux, de quelque façon que tu envisages le bonheur, c'est tout ce que je demande à Dieu.

Ce n'était pas cette pensée qui avait mouillé les yeux de madame de Péreux; car, si elle eût dû l'émou-

voir, elle l'eût émue dès le commencement du récit que lui avait fait son fils.

Quelles craintes avaient donc assailli tout à coup le cœur de la jeune mère?

Elle fit tout ce qu'elle put pour qu'Edmond oubliât ce moment de tristesse. Elle se remit à son métier, changea la conversation et devint gaie.

Mais Edmond, qui connaissait le caractère de sa mère, vit bien que cette gaieté n'était pas franche, et que quelque chose la préoccupait.

Le soir, madame de Péreux prit Gustave à part, et lui dit :

— Tâchez qu'Edmond n'aille pas demain chez M. Devaux.

VI

Gustave passa toute la soirée chez madame de Péreux. Celle-ci pria son fils d'aller chercher un livre qu'elle voulait avoir, et elle l'éloigna ainsi pendant quelque temps, car elle voulait rester seule avec Daumont.

— Edmond vous a donc tout conté? demanda Gustave à la mère de son ami.

— Oui.

— Et il vous a dit qu'il se présenterait demain chez M. Devaux?

— Oui; c'est ce que je voudrais empêcher.

— C'est ce que j'ai voulu empêcher déjà, et sans doute pour les mêmes raisons que vous.

— Que vous êtes bon, Gustave! fit la jeune mère ten-

dant sa main à Daumont, et que je suis heureuse que mon fils ait un ami comme vous ! Vous avez compris combien cette visite me rendrait inquiète, n'est-ce pas ? Vous savez que M. de Péreux est mort de la poitrine, et que depuis la naissance d'Edmond je tremble que mon fils ne soit atteint de ce mal, qu'on dit héréditaire. Vous savez de quelle façon je l'ai élevé, quelle surveillance mon amour a exercée jusqu'ici. J'ai toujours caché à Edmond, qui se frappe facilement, la cause de la mort de son père. Je tremble que ce médecin ne surprenne ce que je crains d'apprendre, et que, dans ce qu'il lui ordonnera, mon fils ne devine d'où lui viennent ces langueurs, ces rêveries, ces malaises fréquents, dont je n'ai pas encore pu triompher, et qui ont été les premiers symptômes du mal dont est mort M. de Péreux.

— Mais votre médecin, madame, ne vous a-t-il pas tranquillisée sur la santé d'Edmond ?

— Mon médecin m'a dit un jour, Edmond avait six ans à peine : « Prenez garde à la poitrine de cet enfant. » Depuis ce jour, voyant l'effet que ce conseil avait produit sur moi, il ne m'a plus rien dit.

— C'est que tout danger a disparu, madame. Les soins dont vous avez entouré Edmond ont détruit le principe du mal, si toutefois ce principe existait. Pendant trois ans que j'ai été, au collége, son camarade assidu, jamais je n'ai remarqué en lui aucun des symptômes que vous redoutez, et depuis cinq ans que nous sommes sortis du collége, et que de son camarade je suis devenu son ami, rien ne m'a fait soupçonner qu'il pût être malade.

— Cependant vous venez de me dire que c'est pour les mêmes raisons que moi que vous avez voulu empêcher Edmond d'aller voir M. Devaux.

— Je connais vos terreurs maternelles, madame, et, quoique je ne les partage pas entièrement, je sais aussi qu'Edmond est d'une santé faible, et je voulais, puisqu'il ignore cette faiblesse, éviter qu'un étranger la lui révélât. Ce M. Devaux peut être un butor, tout en ayant une charmante fille, et sans préparation aucune dire à Edmond, soit que cela soit vrai, soit qu'il veuille avoir un client de plus : « Vous êtes très-malade. » Avec le caractère impressionnable que je lui connais, Edmond se frapperait violemment et serait capable, n'étant pas malade, de le devenir pour ce seul mot. J'avais donc la même pensée que vous, madame, mais sans avoir les mêmes craintes.

— Vous voulez me rassurer, Gustave, et je vous en remercie ; mais ces craintes, vous les avez vous-même, car vous poursuivez mon fils d'une surveillance paternelle; là où mon influence devait cesser a commencé la vôtre, et, grâce à vous, Edmond n'a aucun des défauts, aucune des habitudes même des hommes de son âge : il ne joue pas, ne fume pas, ne boit pas, ne veille jamais. C'est à vous que je dois tout cela, et je n'ai pas besoin de vous dire quelle reconnaissance vous vous amassez dans le fond de mon cœur.

— Savez-vous, madame, avec quel mot magique j'empêche Edmond de faire tout ce qui pourrait lui être nuisible?

— Non.

— Je n'ai qu'à lui dire : « Cela ferait de la peine à ta mère. »

— Il m'aime donc bien?

— Jusqu'à l'adoration.

— Cher enfant! murmura madame de Péreux, et moi aussi je l'aime. Seulement lui peut trouver autre part des distractions que moi je ne trouve qu'en lui. Là où il n'est pas, mon âme n'est plus. Depuis vingt ans, je n'ai vécu que pour lui. Vous comprenez donc mon épouvante à l'idée qu'il est affecté du même mal que son père, qui est mort avant d'avoir eu trente ans.

— Pour vous prouver, madame, combien je suis convaincu que vos craintes sont vaines, permettez-moi de vous donner un conseil.

— Dites, mon cher Gustave.

— Vous n'avez jamais questionné votre médecin sur Edmond?

— Jamais.

— Eh bien! à votre place, je le laisserais aller chez M. Devaux, et demain soir j'irais voir ce M. Devaux, et lui demanderais la vérité.

— Et s'il convainc mes incertitudes... Oh! non, j'aime mieux douter. La vérité me tuerait. J'ai tellement peur que mes soupçons ne soient fondés, que si demain Edmond tombait malade, je n'oserais pas envoyer chercher mon médecin, dans l'appréhension qu'avec ce terrible sang-froid de la science il ne me dit ce que malheureusement je ne puis cesser de croire.

— Eh bien, madame, je ferai mon possible pour qu'Edmond n'aille pas chez M. Devaux.

— Merci.

— Je ne vous promets pas de réussir, car je crois que sa résolution de continuer l'aventure de ce matin est bien prise.

— Enfin, essayez.

Quelques instants après, Edmond rentra, rapportant le livre que sa mère lui avait demandé. Il rentra si gaiement, que ce retour semblait donner un démenti à la conversation qui avait eu lieu en son absence.

— Tu as couru, lui dit sa mère.

— Oui.

— Tu es essoufflé.

— Point du tout, ma chère mère.

— Cela ne te fait donc pas mal de courir?

— Non. Voici ton livre.

— Merci, cher enfant.

Madame de Péreux embrassa son fils sur le front et lui prit les mains.

— Tes mains sont brûlantes, lui dit-elle.

— Elles sont toujours ainsi.

— Tu ne souffres pas?

— Je ne me suis jamais si bien porté. Tu sais bien, du reste, ma bonne mère, que je ne suis jamais malade.

Nous n'avons pas besoin d'expliquer le sentiment qui faisait qu'après la conversation qu'elle venait d'avoir avec Gustave madame de Péreux questionnait ainsi son fils.

— Je m'alarme trop vite, pensa-t-elle; et elle fixa ses yeux sur Edmond, dont elle étudiait le regard, le teint et la respiration.

Edmond était calme et joyeux, quoique un peu pâle.

Gustave échangea un regard avec madame de Péreux. Elle y répondit par un sourire qui signifiait :

« Vous avez raison. Je me trompe sans doute. »

Quand, vers onze heures du soir, Daumont prit congé d'Edmond et de sa mère, il dit à celui-ci :

— J'ai à te parler sérieusement.

— Viens demain.

— Tu ne sortiras pas avant de m'avoir vu.

— Non. Pourvu que tu viennes de bonne heure.

— Je viendrai à midi.

— A midi, je t'attendrai.

Le lendemain, à neuf heures du matin, Edmond sortit, après avoir laissé au domestique un mot ainsi conçu pour Gustave :

« Mon cher ami, hier au soir, en allant chercher un « livre pour ma mère, j'ai couru jusque chez M. De« vaux, et j'ai demandé à la portière à quelle heure « il reçoit. Elle m'a dit qu'il reçoit de neuf heures à « midi, et de trois heures à cinq.

« Je n'ai rien à faire en t'attendant; je vais voir « M. Devaux, et, à partir de midi, je serai à toi pour « le reste de la journée. Tu comprends mon impa« tience. »

Edmond s'achemina vers la rue du Bac, se deman-

dant tout le long du chemin si le motif qui l'amenait chez le docteur n'allait pas transparaître sous le prétexte qu'il allait prendre.

« Que vais-je lui conter, se disait-il, quand il voudra savoir qu'elle maladie j'ai? Je lui dirai ce qui me passera par l'esprit, que j'ai des maux de tête, que je souffre des nerfs, que je tousse quelquefois; il m'ordonnera des tisanes et de l'exercice, et je viendrai tous les jours lui dire que je vais un peu mieux. Cela le flattera et me gagnera son amitié. »

Cependant Edmond était ému, car il n'était pas coutumier de ces sortes d'aventures.

La grâce, la jeunesse la décence, la beauté de mademoiselle Devaux, avaient produit sur son imagination un effet rapide et plein d'un doux sentiment; comme Paul et Werther, il venait demander à un amour difficile, impossible peut-être, les douces émotions que les amours faciles lui avaient refusées et dont il sentait que son âme avait besoin.

Edmond ne l'avait pas dit à Gustave, car il y a des choses que l'on n'avoue que difficilement, même à ses amis les plus intimes; mais il cherchait l'amour bien plus dans l'idéal que dans le réel, dans l'espoir que dans la certitude, dans le rêve que dans la possession. La femme n'était pour lui qu'un texte poétique, que dans le silence de son âme il développait ingénument et qu'il parait de ses illusions.

L'amour d'une jeune fille était donc le seul amour qui pût lui donner ce résultat. Il restait à savoir si Antonine l'aimerait; mais, en attendant qu'elle l'aimât, il

se sentait dans l'âme toutes les conditions nécessaires pour devenir amoureux. Ce qu'il aimait dans l'amour, c'était l'amour lui-même.

Deux affections emplissaient déjà son cœur : sa mère et Gustave ; mais voilà qu'il avait senti que ces deux affections avaient besoin de se compléter par une troisième, dont elles ne pourraient, en aucune façon, être jalouses, puisque cette dernière ne serait pas de la même essence qu'elles.

VII

Nous avons déjà dit que, malgré ce désir nouveau qui était venu depuis longtemps à Edmond, il n'avait pas encore aimé; c'est que, pour enfermer l'encens pur de son amour, il voulait un vase pur aussi. Bien des jeunes filles, nous le répétons, avaient passé devant ses yeux, mais aucune ne lui avait aussitôt produit autant d'effet qu'Antonine.

Pour lui, l'homme des impressions immédiates, cette rapidité était décisive.

Edmond arriva rue de Lille, et ce fut avec un émotion toute naturelle qu'il sonna à la porte du docteur.

Un domestique vint lui ouvrir.

— M. Devaux? demanda Edmond.

— Il est en consultation, répondit le domestique;

mais, si monsieur veut attendre quelques instants au salon, je viendrai le prévenir quand M. le docteur pourra le recevoir.

Edmond entra dans le salon, salon froid, meublé à la façon de l'Empire, avec de grandes portes grises surmontées de panneaux imitant les panneaux de Boucher.

Une pendule représentant Socrate buvant la ciguë, des candélabres à griffes de lion, des fauteuils à tête de sphinx, des gravures telles que Bélisaire, Homère et Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès, un écran et des coussins brodés à la main, sans doute par mademoiselle Devaux, un guéridon couvert de livres, un lustre bronzé, une console entre les deux fenêtres et une autre entre les deux portes, supportant, celle-ci deux gros coquillages roses et des oiseaux-mouches, empaillés, sur une branche d'arbre simulée, celle-là un groupe biscuit représentant Apollon et ses sœurs, un tapis d'Aubusson à rosaces, formaient l'ameublement de la pièce où se trouvait Edmond.

Comme vous le voyez, c'était l'ameublement traditionnel.

Le calme régnait dans ce salon. On eût deviné, en le voyant, qu'il n'était fréquenté que par des gens graves, qui, en en sortant, y laissaient comme une atmosphère de science et de solennité.

Un instant Edmond espéra qu'Antonine par hasard, ou peut-être même par curiosité, se montrerait; mais il n'entendit aucun bruit et ne vit personne.

Cependant il était convaincu que l'une des deux

portes qui se trouvaient à sa droite et à sa gauche, en entrant dans ce salon, donnait dans la chambre de la jeune fille, et qu'à cette heure elle devait y être.

« Elle ne sait pas que celui qui la suivait hier est si près d'elle aujourd'hui, » pensait Edmond.

En cela, il se trompait; car Antonine, qui, la veille, l'avait vu entrer et qui ne doutait pas qu'il n'eût pris des informations sur elle chez la portière, avec laquelle il avait causé; Antonine, disons-nous, s'était fait donner, depuis ce moment, la description de tous les gens qui s'étaient présentés chez son père.

Il n'y avait donc pas deux minutes qu'Edmond était là que mademoiselle Devaux le savait déjà, et s'en assurait en regardant par le trou de la serrure de la porte.

« Que vient faire ici ce jeune homme? » pensait-elle; et bien des fois elle eut l'envie d'ouvrir sa porte, afin de voir quel effet sa vue produirait; mais elle n'osa pas.

Il y avait dix minutes à peu près qu'Edmond attendait lorsque le domestique vint le prévenir que M. Devaux était seul.

Edmond passa dans le cabinet du docteur, meublé d'un grand bureau, d'une bibliothèque, d'un buste d'Hippocrate, d'une sphère, d'une table avec des instruments de chirurgie, de deux chaises, d'un fauteuil doublé de cuir, sur lequel était assis M. Devaux, d'un panier plein de papiers inutiles, d'une pendule en palissandre, de deux coupes du même bois et d'un porte-montre.

Une grande quantité de lettres étaient éparses sur le bureau.

M. Devaux était vêtu d'une grande robe de chambre, à la dernière boutonnière de laquelle figurait le ruban de la Légion d'honneur.

Quand Edmond entra, le docteur écrivait. Il fit asseoir le nouveau venu, passa sa jambe droite par-dessus sa jambe gauche, posa une de ses mains sur son genou, de l'autre consolida ses lunettes, salua Edmond après l'avoir étudié un instant, et lui dit :

— Monsieur, puis-je vous être bon à quelque chose?

— Monsieur, répondit Edmond un peu embarrassé, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous.

— En effet, monsieur, je ne vous ai jamais vu.

— Mais si vous ne me connaissez pas, votre grande réputation m'est connue, et voilà pourquoi je me présente à vous.

M. Devaux s'inclina et dit :

— De quoi s'agit-il?

— C'est bien simple, monsieur, je suis malade ou plutôt souffrant, sans pouvoir déterminer ni l'endroit ni la cause du mal.

Le docteur regarda son nouveau client avec attention et lui dit :

— Souffrez-vous de l'estomac?

— Quelquefois.

— De la tête?

— De temps en temps.

Edmond répondait au hasard, et pour répondre quelque chose. M. Devaux continuait à l'examiner,

En ce moment, la curieuse Antonine venait coller son oreille à la porte pour essayer d'entendre ce qui se disait dans le cabinet de son père, tentative infructueuse, car elle n'entendit rien.

— Donnez-moi votre main, reprit le docteur.

Edmond retira son gant et tendit la main à M. Devaux.

Il ne pouvait s'empêcher de sourire à l'idée que le docteur prenait au sérieux cette consultation.

— Vous n'avez jamais fait de grandes maladies? demanda le médecin.

— Non, monsieur.

— Êtes-vous quelquefois enrhumé?

— J'ai toussé.

— Éprouvez-vous des soifs fréquentes?

— Oui, répondit aussitôt Edmond enchanté de donner un détail vrai qui lui paraissait insignifiant.

— Vous avez une vie régulière?

— Oui, monsieur.

— Vous ne faites jamais d'excès?

— Jamais.

— Vous avez raison. Vous avez encore vos parents?

— Non, monsieur; mon père est mort.

— Savez-vous de quelle maladie?

— J'avais trois ans quand il mourut.

— Vous ne vous rappelez aucune des circonstances de sa mort?

— Aucune.

— Votre mère ne vous en a jamais parlé?

— Au contraire, elle a toujours évité de m'en entre-

tenir; elle m'aime beaucoup et craint de m'attrister.

— Voulez-vous permettre que je m'assure de quelque chose? fit M. Devaux en se levant.

— Volontiers, répondit Edmond.

— Veuillez ôter votre habit, votre cravate et votre gilet.

Edmond obéit.

Alors M. Devaux écarta la chemise d'Edmond, lui frappa deux ou trois fois sur la poitrine, posa quelques instants son oreille sur son dos, et l'écouta respirer.

— Votre sommeil est-il agité parfois? demanda le docteur.

— Oui.

— Vous devez vous réveiller de temps en temps couvert de sueur, comme on l'est après une longue course?

— C'est vrai.

— Jamais de crachement de sang?

— Deux ou trois fois.

— Des maux de cœur?

— Presque toujours quand je me réveille.

— Votre mère est-elle informée de ces petites indispositions?

— Non, je les crois sans gravité, et elle s'en alarmerait si elle en avait connaissance.

— En effet, reprit M. Devaux, il n'y a rien de dangereux dans tout cela. Vous avez ce qu'ont tous les jeunes gens, rien de plus. Votre position vous force-t-elle à rester à Paris? demanda-t-il après un silence.

— En aucune façon.

— Vous avez de la fortune?

— Oui.

— Voyagez un peu alors, voyez le Midi particulièrement. Le corps et l'esprit gagnent aux voyages que l'on fait étant jeune encore.

— Est-ce un remède indispensable ?

— Non, c'est un conseil, voilà tout ; mais un conseil qui vaut un remède.

— C'est que j'ai toutes mes habitudes et mes affections à Paris. J'aime donc mieux ne pas partir.

— Restez alors, mais suivez le régime que je vais vous écrire.

« Il faut bien que ce bon M. Devaux gagne sa consultation, pensa Edmond en regardant le docteur qui écrivait. »

Quand celui-ci lui eut remis l'ordonnance, Edmond lui dit :

— Je compte venir souvent réclamer vos bons conseils, docteur. J'aurais honte de vous demander ce que je vous dois pour cette première visite. Veuillez me traiter comme un vieux client, me permettre de vous laisser ma carte et de venir souvent vous voir. Je veux que nos rapports deviennent un jour de l'amitié.

M. Devaux prit la carte du jeune homme et la posa sur son bureau.

— Revenez souvent, dit-il en fixant un dernier regard sur M. de Péreux.

Edmond s'éloigna en regardant partout, mais sans apercevoir Antonine. Il avait, du reste, ce qu'il voulait, ses entrées dans la maison.

Quand il eut fermé la porte, mademoiselle Devaux passa dans le cabinet de son père :

— Viens-tu déjeuner, père? lui dit-elle en l'embrassant.

— Oui, mon enfant.

— Tu étais en consultation?

— Oui.

— Avec quelqu'un que je connais?

— Non.

— Qu'est-ce que cette carte? fit-elle en prenant la carte d'Edmond.

— C'est la carte de ce jeune homme qui sort d'ici.

— M. Edmond de Péreux, rue des Trois-Frères, n° 3, dit-elle en lisant tout haut et comme indifféremment. Il est malade, ce monsieur? ajouta-t-elle.

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il a?

— Il a que son père est mort de la poitrine, j'en suis sûr, et que lui, il est, ou peu s'en faut, phthisique au troisième degré.

— Pauvre jeune homme! murmura Antonine en reposant la carte sur la table.

Maintenant, allons déjeuner, chère enfant, car je meurs de faim, dit le docteur, qui avait fini de ranger les papiers de son bureau.

VIII

— Phthisique au troisième degré! fit Antonine en se mettant à table, est-ce dangereux cela, mon père?

— Il en a pour trois ans s'il se soigne, pour deux s'il ne se soigne pas, répondit le docteur.

— Et il sait cela?

— Il ne s'en doute pas, heureusement. Je n'ai jamais vu un poitrinaire soupçonner qu'il le fût.

Cette réponse rendit Antonine toute rêveuse, toute triste même, et cette simple phrase du médecin fixa plus profondément dans l'esprit de la jeune fille le souvenir d'Edmond que ne l'eussent peut-être fait trois mois de cour et d'assiduités.

Après le déjeuner, le docteur sortit pour aller voir ses malades, et mademoiselle Devaux rentra dans sa chambre avec sa vieille gouvernante, qui prit le *Châ-*

teau de Kenilworth et se mit à en lire la première page.

Antonine s'assit auprès de la fenêtre, dont la jalousie était baissée, mais à travers les feuilles de laquelle son regard plongeait de temps en temps dans la rue.

Elle prit une broderie; mais ses doigts inactifs la laissaient souvent tomber sur ses genoux, et son esprit, distrait de ses habitudes quotidiennes, la jetait dans de longues méditations.

Certes, notre héros ne se doutait pas de la mélancolique préoccupation dans laquelle sa visite avait jeté la fille du docteur, préoccupation qui ne prouvait, du reste, que la facile impressionnabilité de la jeune fille.

En effet, il n'eût guère été possible de trouver une nature plus chaste et douée d'une perception plus rapide de toutes les finesses du cœur. Notre âme puise le plus souvent ses habitudes dans ses douleurs, et Antonine, qui avait perdu sa mère il y avait deux ans, qui avait failli mourir du chagrin qu'elle en avait éprouvé, sentait depuis cette époque son cœur plus sympathique encore aux souffrances des autres.

En outre, cette mort avait laissé en elle un vide que rien n'avait pu combler, pas même la grande affection qu'elle avait pour son père, pas même les idées nouvelles qui viennent à l'esprit des filles de son âge, et qui, comme les premières feuilles du printemps, couvrent de leur verte nouveauté les branches mortes de l'hiver.

Edmond avait donc donné occasion à Antonine de

se rappeler ce chagrin, et la jeune fille en venait facilement de la douleur qu'une enfant peut ressentir de la mort de sa mère à celle que peut éprouver une mère de la mort de son enfant.

Seulement elle se disait :

« L'enfant a devant lui tout un avenir de consolations que la mère n'a pas, et toutes les amours que le cœur d'une mère ne peut plus évoquer. »

Alors, et tout naturellement, elle pensait à la mère de ce jeune homme qui sortait de chez M. Devaux, et qui, sans s'en douter, marchait vers sa fin prochaine.

Elle voyait le désespoir de la pauvre femme, et sa pensée se représentait incessamment, au lieu du visage calme et souriant d'Edmond, au lieu des grands yeux bleus qu'elle avait vus la veille fixés sur elle, une tête froide, pâle, amaigrie, et des yeux à tout jamais éteints, sans expression et sans regard, et elle en arrivait à répéter :

« Pauvre jeune homme! »

Or, quand une jeune fille dit pareille chose, c'est que son cœur est bien près de son imagination, et il peut arriver que le nom qui la fait parler ainsi ne tarde pas à passer de l'une à l'autre.

« Quel âge a-t-il ? pensait-elle ; vingt-deux ou vingt-trois ans au plus, et la nature a marqué le terme de son existence à vingt-cinq ou vingt-six ans!... et il ne sait rien de cela, il est venu ici, se croyant bien portant, insoucieux, et sans se douter qu'il venait apprendre son arrêt de mort, car tôt ou tard il connaîtra la vérité ; il est venu pour apprendre mon nom, pour me voir un

instant, sans soupçonner combien est dangereux le prétexte qu'il a pris.

« Sa mère sans doute ne sait pas plus que lui ce qui doit être un jour. Elle marche heureuse et fière de son fils.

« Pauvre femme! ce serait charité que de la prévenir. Ce serait amoindrir une douleur prochaine, en en faisant pour ainsi dire une habitude.

« Si je lui écrivais ce que m'a dit mon père, peut-être serait-il temps encore. Elle parviendrait peut-être à le sauver.

« Oh! si j'étais la sœur de ce jeune homme! comme j'aurais soin de lui, comme je ferais ses moindres volontés! comme je lui rendrais douces les courtes années que Dieu lui donne encore!...

« Qui sait! il sera peut-être très-malheureux. Sa mère mourra peut-être avant lui, il mourra peut-être sans un ami, sans un parent, sans une femme pour lui fermer les yeux!

« Que tout cela est triste, mon Dieu! et pourquoi suis-je la fille d'un homme qui ne vit que des maladies et de la mort des autres! Comme mon père traite cela froidement et tranquillement, lui! Comme la science rend indifférent et égoïste, comme il m'a dit sans émotion : « Il en a pour deux ans, » et comme nous autres femmes nous serions de mauvais médecins! A quoi sert la science acquise quand elle ne peut pas vaincre la nature?

« Il me semble cependant qu'avec de l'affection et des soins moraux on devrait pouvoir rendre la santé

à ceux que ne peuvent guérir les remèdes matériels.

« Après tout, je m'apitoie sur le sort de ce M. Edmond de Péreux : peut-être n'est-il malade que par sa faute. Peut-être est-ce un débauché, qui passe les nuits dans les orgies et le jeu, comme mon père dit que font la plupart des jeunes gens.

« Oh! non, continua Antonine, après quelques instants de réflexion, il n'a pas le visage d'un débauché; ses traits ont une douceur féminine, ses yeux ont un regard doux et attractif. On dit que les maladies comme celle qu'il a ont une grande influence sur l'esprit et sur le cœur de ceux qui en sont atteints, et qu'ils sont plus sensibles, plus poétiques et plus aimants que les autres hommes. C'est bien le moins, puisqu'ils doivent vivre moins longtemps, qu'ils absorbent plus vite que les autres toutes les sensations de la vie.

« Eh bien, moi aussi je vais étudier cette maladie, et, quand M. de Péreux reviendra, car il reviendra, j'en suis bien sûre, je le regarderai bien et je saurai à quoi m'en tenir. Mon père peut se tromper. La science n'est pas infaillible; mais moi, je ne sais pas pourquoi, je suis convaincue que je ne me tromperai pas. »

Antonine en était là de ses réflexions quand elle en fut brusquement tirée par un petit bruit qui se fit à côté d'elle. Ce petit bruit était occasionné par la chute du livre que madame Angélique tenait dans ses mains, et sur la première page duquel, selon sa louable habitude, elle venait de s'endormir.

Il y avait deux ans (car madame Angélique était entrée en fonctions auprès d'Antonine quand madame

Devaux était morte), il y avait deux ans, disons-nous, que l'honorable dame venait tous les jours après le déjeuner, l'été auprés de la fenêtre, l'hiver auprès du feu, s'asseoir dans la chambre d'Antonine, et qu'elle commençait le *Château de Kenilworth.*

Elle n'avait jamais pu aller plus loin que l'endroit où Giles Gosling, le tavernier de Cumnor, chante à l'étranger qui vient d'entrer dans son auberge ce distique consolant pour tout voyageur qui a soif :

Quand le cheval est à son râtelier,
Il faut donner du vin au cavalier;

ce qui, comme tout le monde le sait, se trouve à la seconde page du roman, et ce qui prouve que madame Angélique n'avait pas les goûts longtemps littéraires.

Toutes les fois qu'elle en arrivait à ces deux vers, elle dormait si profondément, que le livre tombait. C'était une chose immanquable.

Aussi Antonine, qui avait l'habitude ce sommeil quotidien, dit-elle avec un sourire en voyant le livre à terre :

« Ah ! voilà Angélique qui lit la cinquante-deuxième ligne du *Château de Kenilworth.* »

Ordinairement Antonine se levait quand cette chute avait lieu, et, comme elle avait horreur de la solitude et du silence, elle réveillait sa gouvernante et la faisait causer de n'importe quoi, pourvu qu'elle causât; mais ce jour-là Antonine aimait mieux songer, et, après

avoir regardé le livre sans penser à se déranger, elle s'apprêta à reprendre sa broderie et ses réflexions.

Mais dame Angélique, qui n'était pas aussi profondément endormie que de coutume, rouvrit les yeux, les frotta, regarda autour d'elle, ramassa le *Château de Kenilworth*, le ferma et le déposa sur la cheminée sans avoir l'idée de lire au moins la cinquante-troisième ligne, pour voir ce que l'étranger répond au tavernier Giles Gosling ; puis elle croisa les mains sur son estomac, fit tourner son pouce gauche autour de son pouce droit, et dit ces deux seuls mots, véritable pléonasme :

— J'ai dormi.

— Oui, ma bonne Angélique, vous avez dormi, fit Antonine, et vous êtes libre de dormir encore si vous en avez la moindre envie.

— Non.

— Lisez, alors.

— Qu'est-ce que vous voulez que je lise?

— Lisez le *Château de Kenilworth*.

— Je l'ai fini.

— Le fait est, répliqua Antonine en riant, qu'en additionnant les cinquante-deux lignes que vous avez lues tous les jours depuis deux ans, cela fera trente-six mille lignes environ, si je sais compter, c'est-à-dire plus de lignes que le volume n'en a ; malheureusement ce sont toujours les cinquante-deux premières lignes que vous avez lues.

— C'est égal, répondit madame Angélique, on voit toujours bien comment cela finira. C'est tout ce qu'il faut.

Antonine croyait avoir trouvé un moyen de sauver Edmond.

Elle se figurait que, par cette simple ligne, le jeune homme comprendrait la nécessité de ce départ, qu'il partirait et qu'il ne reviendrait que gros et gras comme l'amie de madame Angélique. Toute la naïveté de son cœur n'était-elle pas dans sa lettre? Elle ne soupçonna pas un instant que cela pût être mal d'écrire ainsi à un jeune homme, même pour lui dire :

« Partez. »

Cette espérance que venait de lui donner madame Angélique avait ouvert la porte à ses pensées noires, et elle ne put s'empêcher d'embrasser sa gouvernante en lui disant :

— Allons, ma bonne Angélique, et profitons de cette belle journée.

Antonine était prête à sortir; madame Angélique, toute vêtue de noir, mettait ses gants.

Les deux femmes descendirent.

Quand elles furent dans la rue, Antonine chercha une poste des yeux, et, en ayant aperçu une, elle prit sa lettre dans le corsage de sa robe et la jeta en passant dans la boîte.

— A qui écrivez-vous donc là? demanda madame Angélique.

— J'écris à Delphine, qui n'est pas venue me voir depuis plusieurs jours.

Delphine était une camarade de pension de mademoiselle Devaux.

C'était le premier mensonge qu'eût jamais fait Anto-

nine, et cependant elle ne s'en repentit pas. Au contraire, elle en était fière comme d'une bonne action.

N'était-ce pas une bonne action, en effet? et la preuve que c'en était une, c'est que tout le jour Antonine fut plus gaie qu'elle ne l'avait jamais été.

Heureux âge, celui où le cœur ressent en un court espace des tristesses et des joies sans cause... Il ressemble à ces journées de printemps qui commencent par la pluie, et à la fin desquelles les filles peuvent courir dans les blés comme s'il n'avait pas plu depuis un an.

IV

Pendant ce temps, Gustave était venu chez Edmond, et n'avait trouvé que la lettre que celui-ci avait laissée.

« Allons, s'était dit Daumont, il paraît que décidément il fallait que cela fût; » et il attendit.

Edmond rentra, l'air joyeux et roulant dans ses mains l'ordonnance de M. Devaux, qu'il n'avait même pas lue.

— Eh bien?... lui dit brusquement Gustave en le voyant paraître, et sans pouvoir dissimuler l'inquiétude où le jetait cette visite qu'il avait voulu empêcher.

— Eh bien, quoi? fit Edmond en riant. Tu as l'air tout effaré.

— Tu as vu M. Devaux? continua Gustave, un peu assuré par le ton de son ami.

— Naturellement, puisque j'étais sorti pour cela.

— Que t'a-t-il dit?

— Que voulais-tu qu'il me dît? Il m'a fait l'ordonnance que voici.

Gustave se précipita sur l'ordonnance et la lut. Elle consignait un régime comme on en prescrit pour toutes les maladies sans gravité.

Gustave respira.

— Allons déjeuner, dit-il, ta mère nous attend.

— Allons; mais qu'avais-tu à me dire, toi qui m'avais recommandé de ne pas sortir avant de t'avoir vu?

Gustave était assez embarrassé.

— Je voulais t'inviter à dîner, dit-il au hasard.

— Où cela?

— Chez Nichette.

— Aujourd'hui?

— Aujourd'hui.

— J'accepte bien volontiers. Est-ce tout?

— Oui.

— Nous dînerons chez Nichette.

— Alors, immédiatement après le déjeuner, j'irai la prévenir qu'elle peut compter sur nous.

Les deux jeunes gens se rendirent auprès de madame de Péreux.

— Ira-t-il chez M. Devaux? dit celle-ci tout bas à Gustave.

— Il y est allé, répondit Daumont.

— Oh! mon Dieu! murmura la jeune mère.

— Tranquillisez-vous, madame, Edmond n'a rien à craindre.

— Qu'a dit le docteur?

— Il a ordonné des viandes rôties et du vin de Bordeaux, fit Gustave en souriant, ordonnance d'homme qui ne sait qu'ordonner.

— Merci, mon ami, fit madame de Péreux rassurée et en serrant la main de Gustave.

— Qu'avez-vous donc à chuchoter ainsi? s'écria Edmond, à qui le colloque à voix basse de sa mère et de son ami n'avait pas échappé; ne trouves-tu pas, chère mère, que Gustave a l'air tout drôle aujourd'hui?

— Je demandais à ta mère, fit Gustave, si cela ne la contrariait pas que je t'emmenasse dîner avec moi.

— Et je répondais à Gustave que rien de ce qui te fait plaisir ne me contrarie, ajouta madame de Péreux en prenant la tête de son fils dans ses deux mains et en l'embrassant de toutes ses forces.

On pouvait parler sans crainte de la visite qu'Edmond avait faite à M. Devaux, puisque tout le monde était rassuré, et sa mère elle-même le pria de la raconter, ce qu'il fit aussitôt, tant il éprouvait déjà de plaisir à s'entretenir de ce qui concernait Antonine.

Après le déjeuner, Gustave laissa Edmond avec sa mère et courut chez Nichette, qu'il trouva travaillant, comme toujours, à la fenêtre.

— Edmond dînera avec nous ici, lui dit-il en entrant.

— Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue plus tôt? dit Nichette d'un air fâché, on dînera mal.

— Ne t'inquiète de rien, répondit Gustave en prenant la charmante tête de la modiste et en l'embrassant sur les deux joues, je vais faire envoyer le dîner.

Tu n'auras à fournir que les verres, les assiettes, les serviettes et l'argenterie. Tu as tout cela, n'est-ce pas? plus deux côtelettes pour Edmond.

— Est-ce que je n'ai pas tout, et même plus que ce qu'il me faut? fit la belle enfant en embrassant Gustave à son tour. Est-ce que je ne suis pas, grâce à toi, la femme la plus heureuse du monde?

Quelqu'un qui eût voulu avoir le spectacle d'un amour jeune, franc, heureux, indépendant, n'eût eu qu'à entr'ouvrir la porte de Nichette un moment et à la regarder enlaçant de ses deux bras blancs le cou de l'homme qu'elle aimait.

— Ainsi, à six heures tout sera prêt?... ajouta Gustave en s'en allant.

— Sois tranquille, répondit Nichette; mais envoie vite ce que tu as à envoyer.

Gustave descendit.

Arrivé dans la rue, il se retourna et vit la blonde tête de sa maîtresse qui lui souriait au milieu des fleurs dont sa fenêtre était ornée.

Il entra chez un marchand de comestibles, et commanda tout ce qu'il fallait. A cinq heures, il alla prendre Edmond, qu'il trouva lisant à sa mère le livre qu'elle avait envoyé chercher la veille, et quelques minutes après les deux jeunes gens descendirent et se dirigèrent vers la rue Godot.

Ils trouvèrent le dîner servi dans la chambre de Nichette.

Le temps était superbe, la fenêtre était ouverte, le soleil jouait gaiement sur les verres de cristal et sur la

blancheur de la nappe. Tout, autour des trois jeunes gens, était simple, mais joyeux; modeste, mais charmant; et un parfum de jeunesse, de printemps, d'amour et de gaieté emplissait cette petite chambre.

Mais, me direz-vous, Gustave était riche et il aimait Nichette. Comment se faisait-il alors qu'il la laissât dans le petit logement où il l'avait connue, au lieu de lui en donner un plus grand et plus en rapport avec sa fortune et avec ses habitudes?

A quoi je répondrai que c'était justement parce qu'il était riche, qu'il aimait sa maîtresse et que sa maîtresse l'aimait, que Gustave l'avait laissée où il l'avait connue, en lui donnant cependant tout le luxe des choses nécessaires.

Ainsi, dans son petit logement de trois cents francs par an, Nichette avait ce que bien des femmes n'ont pas dans un appartement beaucoup plus somptueux. Elle avait toujours de l'argent d'abord.

Il est vrai que ses goûts étaient si simples, qu'elle en dépensait fort peu; ensuite elle avait une profusion de linge et de robes qu'elle faisait elle-même et qui ne lui en allaient pas plus mal pour cela. Si elle n'avait pas beaucoup de bijoux, c'est qu'elle n'avait pas voulu en avoir, et si enfin elle travaillait encore, c'est qu'avec un calcul tout de cœur elle avait tenu à travailler toujours.

Certes, Gustave avait désiré, et cela dès qu'il avait été son amant, faire déménager Nichette, substituer les meubles de bois de rose aux meubles de noyer, les cachemires de l'Inde aux petits châles de mérinos, et la

paresse au travail; mais Nichette n'avait pas consenti à ce changement, Nichette avait dit à Gustave :

— Si c'est pour moi que tu m'aimes, aime-moi ici. Laisse-moi n'accepter que ce que je ne pourrai refuser, et que ce que les habitudes du luxe et du bien-être te font un besoin de trouver partout où tu vas. Je suis heureuse ici, avec très-peu de chose j'aurai tout ce qu'il me faut. Dans ce petit appartement, je suis ta maîtresse, dans un autre où tu auras dépensé beaucoup d'argent, je ne serai qu'une femme entretenue. Viens me voir tous les jours, c'est tout ce que je te demande, et laisse-moi la petite vanité de me dire que ce n'est pas par intérêt que je suis à toi.

Gustave avait compris les scrupules de Nichette et il les avait acceptés avec bonheur, car ils lui prouvaient que sa maîtresse avait un cœur capable de tous les bons sentiments et de toutes les bonnes pensées. Il n'avait donc pas insisté; seulement il avait voulu qu'à partir du jour où elle lui avait dit ce que nous venons de rapporter, elle fût, dans la mesure de ses goûts et de ses besoins, la femme la plus heureuse de Paris; et elle l'était en effet.

Si vous l'aviez vue le matin s'éveiller joyeuse, se sourire dans la glace de sa cheminée, ouvrir sa fenêtre, arroser ses fleurs, s'habiller, faire ses papillotes, car les cheveux de Nichette étaient sa grande coquetterie; rôder dans tous les coins de sa petite chambre tout en chantant, et finir par se mettre sur sa chaise et travailler, vous auriez cru voir un oiseau dans sa cage.

Outre cela, Nichette lisait, mais elle ne lisait pas ce

que lisent ordinairement les grisettes. Nichette lisait les bons livres. Il est vrai qu'elle était guidée en cela par Gustave, dont le goût était très-pur.

Elle passait toutes les soirées où il ne venait pas à lire, mais elle ne pouvait pas lire sans manger quelque chose. Elle grignotait continuellement des bonbons, et c'était encore Gustave qui pourvoyait à cette nécessité.

Il était rare qu'il vînt sans apporter un sac de pralines ou de marrons glacés, les deux intempérances de Nichette. Plus elle était émue par sa lecture, plus elle mangeait. Elle avait mangé une boîte de fruits confits en lisant *Frédéric et Bernerette*.

Nichette comprenait tout et causait de tout. Elle écrivait avec une orthographe irrégulière une lettre charmante de style et de sentiment. Où allait Nichette? elle n'en savait rien.

Ce qu'il y avait de certain pour elle, c'était que Gustave était un noble cœur qu'elle aimait de toute son âme, mais elle ne voyait pas plus loin que cela. Pour elle, l'avenir était l'heure où Gustave devait venir la voir.

Nichette n'avait ni père, ni mère, ni famille. Tout cela était mort quand elle était encore en apprentissage, et la modiste chez laquelle elle était l'avait bientôt élevée à la position de première ouvrière, et l'avait gardée tout à fait chez elle.

Cependant un jour Nichette avait voulu être libre : elle avait pris une petite chambre en ville, et, à partir de ce moment, on ne l'avait plus rencontrée seule au spectacle.

Si l'on eût bien cherché, on eût trouvé facilement dans quelque estaminet du quartier latin quelque étudiant qui eût pu donner des détails précis sur la vie de Nichette à cette époque ; mais elle oubliait le passé, ou du moins faisait tout ce qu'elle pouvait pour l'oublier depuis qu'elle aimait Gustave, et ce n'était vraiment pas la faute de la pauvre enfant si Daumont n'avait pas eu le bonheur de la rencontrer plus tôt.

D'ailleurs, jamais il ne lui avait demandé compte ni de ce qu'elle avait fait, car le passé ne le regardait pas, ni de ce qu'elle faisait, car il était sûr du présent.

Du reste, il ne s'occupait guère plus qu'elle de l'avenir. Pourtant, quand il lui arrivait de penser aux probabilités, il se disait :

« Je ne quitterai Nichette que si je me marie, et, si je me marie, je lui ferai une position qui pourra la rendre à tout jamais indépendante. »

Ils s'aimaient donc tout deux sans regrets, sans secousses, sans crainte, avec jeunesse, avec confiance, avec gaieté.

Il y avait du respect et de la reconnaissance dans l'affection que Nichette avait pour Gustave ; il y avait une douce protection et une juste vanité dans le sentiment que Daumont éprouvait pour sa maîtresse. Elle se disait qu'elle était bien heureuse d'avoir rencontré un si noble caractère ; il se disait qu'il était heureux d'avoir si bien placé son cœur.

Gustave aurait voulu qu'Edmond trouvât une fille comme Nichette, et Edmond l'eût bien voulu aussi ; mais on trouve difficilement, tout de suite du moins,

deux natures aussi franches que celle de notre modiste, surtout dans la même sphère.

Voilà pourquoi c'était dans un si modeste logement que la maîtresse de Daumont recevait son ami.

Nichette avait ce jour-là une petite robe de mousseline bleue, fine et transparente comme l'aile d'une demoiselle. Le corsage était fait à la façon des robes Louis XV, et les manches s'arrêtaient au coude, si bien qu'on pouvait voir l'éclatante blancheur de la poitrine et des bras de la belle fille. Elle avait sur la tête un de ses petits bonnets accoutumés, et au cou le ruban de velours traditionnel.

— Bonjour, Edmond, fit-elle en sautant dans les bras de notre héros et en l'embrassant.

— Bonjour, chère petite, vous nous donnez donc à dîner aujourd'hui?

— Et un fameux dîner encore, dit-elle. J'aurai de quoi manger toute seule pendant huit jours.

— As-tu fait faire ce que je t'ai dit? demanda Gustave.

— Deux côtelettes pour Edmond? oui.

— Pourquoi ces deux côtelettes? demanda de Péreux en riant.

— Parce que tu es condamné aux viandes rôties. Tu vois comme je suis l'ordonnance de ton médecin, que tu oublies déjà.

— Edmond est donc malade? fit Nichette avec intérêt.

— Non, répondit Gustave, cela a rapport à une histoire qui lui est arrivée, et je me promets de lui

faire manger des viandes rôties pour la lui rappeler, dans le cas où il l'oublierait.

— Tu me la conteras, cette histoire?

— Quand nous serons à table.

— Alors asseyons-nous, tout est là.

En effet, à côté des trois convives, il y avait une autre table, couverte de mets, d'assiettes, de bouteilles et de tout ce qu'il faut avoir sous la main pour ne pas être forcé de se déranger quand on dîne et qu'on n'a pas de domestique.

— Voyons, dit Nichette, quand on eut commencé à manger, j'écoute l'histoire.

Edmond raconta de point en point son aventure avec Antonine.

— Oh! mais l'histoire est très-sentimentale, dit Nichette.

— Oui, fit Edmond, mais je me décourage déjà, et je me demande comment je vais faire pour revoir l'héroïne.

— C'est pourtant bien facile, dit Nichette; vous avez vos entrées dans la maison; allez-y jusqu'à ce que vous la rencontriez.

— Mais si je la vois, je ne la verrai jamais que devant quelqu'un.

— Qu'est-ce que cela fait? A défaut de la bouche, n'a-t-on pas les yeux? Quand vos regards à l'un et à l'autre vous auront bien dit que vous vous aimez, eh bien, vous vous le direz avec la bouche, malgré tout le monde.

— Malheureusement, ma chère Nichette, dit Gustave,

tu te figures un peu trop que mademoiselle Antonine est libre, comme tu l'es, toi. En admettant qu'elle et Edmond s'aiment, qu'ils se le disent même, il y aura toujours là un père entre leurs amours.

— Eh bien, si Edmond est amoureux, il demandera mademoiselle Antonine à ce père, car Edmond est bien trop sentimental et trop honnête pour avoir des amours d'échelle de soie et de manteau couleur de muraille, d'autant plus que si c'est facile en Espagne, ce n'est pas commode en France. Edmond, le vertueux Edmond, ne doit aimer que pour le bon motif.

— Elle a raison, dit Edmond avec un sourire; mais, par cela même que je suis sentimental, je voudrais qu'un peu d'amour précédât ce mariage. J'aurais horreur de me marier comme tout le monde se marie, entre un notaire et une dot. Je sais bien qu'il faut en arriver là; mais je voudrais, pour y arriver, un chemin plus original et plus nouveau que le chemin que suit tout le monde.

— Enfin, une seconde édition de Paul et Virginie, dit Nichette en souriant.

— Justement, femme littéraire, répondit Edmond en souriant aussi, moins le naufrage du *Saint-Géran*, cependant.

— Eh bien, je suis femme, dit Nichette, et, quoi qu'en dise Gustave, qui a l'air de croire qu'une grisette ne peut pas comprendre le cœur d'une demoiselle du monde, si vous voulez, Edmond, je vous donnerai des conseils; car je crois au contraire, moi, que toutes les

femmes se ressemblent par le cœur, quand elles en ont, bien entendu.

— Et j'accepte vos conseils, ma bonne Nichette, dit Edmond en lui baisant la main; car, quel que soit le cœur, de n'importe quelle femme, il ne peut être meilleur que le vôtre.

— A la bonne heure. Tu entends cela, Gustave?

— Et j'approuve, répliqua Daumont.

— Eh bien, ma bonne Nichette, maintenant que vous savez où en sont les choses, que me conseillez-vous de faire?

— Quel jour est-ce aujourd'hui? demanda Nichette,

— C'est samedi.

— Eh bien... dit Nichette.

— Eh bien, quoi?

— Vous ne devinez pas?

— Non.

— C'est demain dimanche.

— Oui.

— Que font les jeunes filles comme mademoiselle Antonine, le dimanche?

— Le sais-je, moi?

— Elles vont à la messe; et où, dans tous les romans de la terre, voit-on que les amoureux rencontrent leurs bien-aimées? à l'église. Eh bien, mon cher Edmond, allez demain matin à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, qui est l'église la plus proche de la rue de Lille, et sans aucun doute vous y verrez mademoiselle Devaux, qui comprendra tout de suite que si vous êtes venu prier Dieu, c'est pour le prier de vous faire

aimer d'elle. Allez tous les dimanches à l'église, et, quand vous retournerez chez M. Devaux, sa fille aura eu le temps de songer à vous et d'y songer comme on songe à un homme de votre âge, de votre tournure et qui a vos yeux, si bien que le jour où vous lui parlerez, il y aura longtemps déjà que vous lui aurez dit tout ce que vous avez à lui dire. Puis...

Nichette hésita.

— Vous ne continuez pas?... lui dit Edmond.

— Si vous vous aperceviez que décidément vous n'aimez pas mademoiselle Antonine, que feriez-vous? reprit Nichette, qui, en disant cette phrase, ne suivait évidemment pas le fil de sa pensée.

— Je ne retournerais pas chez son père.

— Vous me le promettez.

— Je vous le promets. Pourquoi cette promesse?

— Parce que vous auriez pu vouloir, par vanité, ce qu'il ne faut vouloir que par amour, et faire, tout en n'aimant pas cette jeune fille, votre possible pour être son amant. Ce serait mal, Edmond, car ce serait toute sa vie que vous sacrifieriez à votre caprice.

— Soyez tranquille, Nichette, je suis plus honnête homme que cela.

— Alors ma protection vous est acquise; car vous comprenez que je ne veux servir que des amours honnêtes, fit Nichette en riant.

— Vous pouvez donc me servir?

— Certes.

— Comment?

— Mademoiselle Antonine porte des chapeaux et des bonnets, n'est-ce pas?

— Naturellement.

— Eh bien! vous verrez si la modiste Nichette ne vous sera pas d'un grand secours, et si vous ne la remercierez pas plus tard de ce qu'elle aura fait pour vous.

X

En vérité, quand on y réfléchit, il fallait être ce qu'était Antonine, c'est-à-dire la plus chaste, la plus noble, la plus naïve enfant du monde, pour écrire ainsi à un inconnu la lettre qu'elle venait d'écrire à Edmond. Il fallait d'abord supposer qu'Edmond pût être, par un mystère sympathique, initié à toutes les pensées qui depuis le matin avaient visité la jeune fille et à la révélation que son père lui avait faite sur sa maladie, il fallait enfin admettre une impossibilité.

Elle avait écrit cette lettre, ou plutôt cette ligne, sans la raisonner et comme une nécessité de ses réflexions. C'était plus que de la naïveté, c'était de l'enfantillage dans toute l'acception du mot.

Malheureusement cet enfantillage pouvait avoir tou-

tes sortes de conséquences que n'avait pas prevues mademoiselle Devaux.

Cet avis anonyme pouvait d'abord être regardé par Edmond comme une mauvaise plaisanterie, et il pouvait ne pas y reconnaître le sentiment qui l'avait dicté; ensuite, si M. de Péreux se doutait de qui cet écrit lui venait, il pouvait, dans l'ignorance où il était de ce que M. Devaux avait dit à sa fille, l'interpréter au profit de son amour naissant; enfin, si la lettre atteignait le but qu'Antonine s'était proposé, c'est-à-dire si elle révélait au malade la gravité de sa maladie et la nécessité d'un prompt départ, elle lui apprenait brutalement une chose que, dans son intérêt pour lui, Antonine eût dû prendre soin de lui cacher, autant que cela dépendait d'elle.

La jeune fille n'avait pressenti aucune de ces éventualités.

Je vous le répète, Antonine était une véritable enfant qui avait agi en cela avec toute l'étourderie des jeunes cœurs.

Cependant, quand vint le soir, quand elle resta seule dans sa chambre pour se coucher, quand elle put se dire : « A l'heure qu'il est, M. de Péreux a reçu ma lettre, » avec cette rapidité de sensation extrême qui caractérise les jeunes filles, elle fut effrayée, épouvantée même de ce qu'elle avait fait.

Par un brusque revirement de sa pensée, elle ne vit plus dans cette action, qui lui avait paru si simple d'abord, que ce qu'il est défendu de faire; elle ne vit plus que ce fait d'une jeune fille écrivant à un jeune

homme qu'elle ne connaît pas, et elle s'exagéra immédiatement les conséquences que cette légèreté pouvait avoir.

« Que va-t-il penser de moi? se disait-elle. Il va croire que je pars pour le Midi et que je lui dis de m'y suivre. Il peut se figurer que j'ai peur de l'aimer et que je lui dis de partir. Il supposera peut-être que j'en aime un autre, il supposera enfin toutes choses qui ne sont pas; car, puisque mon père m'a dit qu'il ne se doute pas de l'état dans lequel il est, il est impossible qu'il comprenne cette lettre. »

Au milieu de tout cela, elle ne faisait pas le moindre doute qu'Edmond ne devinât tout de suite qui lui écrivait.

« Pourquoi ai-je écrit cette lettre? reprenait-elle. Eh! mon Dieu, je l'ai écrite pour sauver ce jeune homme qui m'aime. Mais qui me dit qu'il m'aime? Qui me le dit? quelque chose de nouveau qui se passe en moi, une voix qui me parle tout bas et qui me le nomme. Pourquoi m'eût-il suivie, pourquoi serait-il venu ce matin, pourquoi lui aurais-je écrit, s'il n'avait éprouvé pour moi au moins l'intérêt que j'éprouve déjà pour lui? »

Que nos lecteurs ne s'étonnent pas des mille préoccupations auxquelles Antonine était en proie. L'aventure de la veille rompait instantanément l'harmonie monotone de sa vie.

Non-seulement personne ne lui avait encore parlé d'amour, mais personne même n'avait eu l'air de s'apercevoir qu'elle fût une femme, en âge et capable

d'aimer. Edmond était le premier qui, sans lui parler, lui eût fait pour ainsi dire une déclaration.

En effet, suivre une femme, demander son nom et trouver dès le lendemain le moyen de se présenter dans sa famille, n'est-ce pas l'aveu le plus complet qu'on puisse lui faire de son amour? Et quand de cette tentative il résulte ce qui était résulté pour Edmond de sa visite à M. Devaux, un incident aussi douloureusement poétique, n'est-il pas tout naturel que la jeune fille, romanesque et sentimentale comme elles le sont toutes quand elles sortent du pensionnat, fasse de cette aventure, dont elle est l'objet, l'occupation continuelle de sa pensée?

Nous dirons même que si, lorsqu'elle avait commencé à songer aux conséquences fâcheuses que son imprudence épistolaire pouvait avoir, Antonine en avait été effrayée, elle avait fini, non-seulement par s'y habituer, mais encore par être enchantée d'avoir écrit cette lettre, à cause même des conséquences qu'elle pouvait avoir.

Trouvez donc une fille de seize ans qui ne soit pas enchantée que sa vie prenne tout à coup des combinaisons de roman!

Aussi elle s'endormit en se disant :

« Que fera-t-il après avoir reçu ma lettre? En tout cas il fera quelque chose. Que je voudrais être à demain! »

Elle avait déjà oublié qu'Edmond n'avait que deux ou trois ans à vivre, et que c'était à cause de cela qu'elle lui avait écrit.

Cœur des filles, cristal pur qui reflète avec ses mille facettes les mille choses qui passent devant lui, et qui ne garde l'empreinte d'aucune!...

Antonine s'endormit en souriant et en oubliant de souffler sa lumière, qu'à deux heures du matin madame Angélique vint éteindre; car la brave dame s'était réveillée et était venue voir pourquoi à pareille heure Antonine gardait encore sa lampe allumée.

Edmond veillait, lui; mais il veillait heureux comme elle dormait heureuse.

Après le dîner qu'il avait fait chez Nichette avec Gustave, il avait pris une voiture, et les trois amis étaient allés, par cette magnifique soirée du mois de mai, se promener aux Champs-Élysées et de là au bois de Boulogne, Nichette couchée sur l'épaule de Gustave, Edmond étendu sur le devant de la voiture et regardant les petits pieds de la modiste que celle-ci avait allongés sur les coussins de devant.

La jeune femme et Gustave échangeaient à voix basse ces mots que l'on devine sans les entendre, et que la brise du soir emporte avec les parfums des fleurs et les chants des oiseaux.

Edmond pensait à Antonine, et il se disait qu'un jour Dieu pouvait faire qu'il la tint dans ses bras comme Gustave tenait Nichette, et qu'il fût aussi heureux, plus heureux peut-être que son ami.

Après une promenade de deux heures, il avait déposé Gustave et Nichette chez elle, et, après avoir dit : « A demain, » à son ami, il était rentré chez sa mère.

Au moment où il mettait le pied sur la première

marche de son escalier, le portier lui avait donné la lettre d'Antonine.

Edmond l'avait ouverte sans soupçonner ni de qui elle venait, ni ce qu'elle pouvait contenir.

Il relut donc trois fois cet avis mystérieux sans le comprendre.

— « Partez pour le Midi... » répétait-il sans cesse en dépeçant pour ainsi dire les mots, afin de leur faire révéler leur véritable sens; qu'est-ce que cela signifie?

Edmond était ainsi en méditation sur la lettre d'Antonine, devant sa glace, et sans même songer à ôter son chapeau.

Le nom de la jeune fille ne lui était pas encore venu à la pensée, car l'esprit est ainsi fait, qu'il va toujours chercher bien loin la raison d'une chose qu'il pourrait trouver tout près et sans effort; mais cependant le nom de mademoiselle Devaux, qui avait occupé Edmond toute la journée, venait de temps en temps signer tout seul cette lettre, au point que plusieurs fois Edmond, sous l'empire d'une espèce d'hallucination, secoua le papier qu'il tenait comme pour en faire tomber ce nom.

Edmond en était là quand on frappa à sa porte.

— Entrez, dit-il, sans se détourner, croyant que c'était son domestique qui venait chercher quelque chose dans sa chambre.

— Que lis-tu donc si attentivement, cher enfant? dit madame de Péreux en posant sa tête sur l'épaule de son fils.

— Ah! ma bonne mère, fit Edmond, je te demande

pardon, j'ignorais que ce fût toi qui eusses frappé. Je lis une lettre qui m'intrigue fort, car j'ignore de qui elle vient et ce qu'elle signifie. Si tu peux me l'expliquer, tu me tireras d'un grand embarras.

— Voyons, fit madame de Péreux.

Edmond tendit la lettre à sa mère.

A peine celle-ci l'eut-elle lue, qu'elle pâlit. Cette pâleur n'échappa point à son fils.

— Qu'as-tu donc, ma mère? s'écria-t-il.

— Rien, balbutia madame de Péreux en essayant de sourire; rien, mon cher enfant; depuis quelque temps je suis sujette à ces pâleurs soudaines. C'est le sang qui se porte au cœur.

— Il faut te soigner.

— Oh! ce n'est rien. Rassure-toi.

Madame de Péreux souriait avec effort, mais enfin elle souriait.

— As-tu lu cette lettre? reprit Edmond se trompant à ce sourire.

— Oui.

— Y comprends-tu quelque chose?

Madame de Péreux voulut répondre; mais des larmes s'échappèrent brusquement de ses yeux, et elle se laissa tomber sur une chaise en portant son mouchoir à son visage.

— Mon Dieu! qu'as-tu, ma mère? s'écria Edmond en se jetant aux genoux de madame de Péreux. Au nom du ciel, que t'arrive-t-il? Es-tu malade? avons-nous à redouter quelque malheur?

— Non, mon enfant adoré, non, répondit la sainte

femme en embrassant convulsivement son fils, nous n'avons rien à craindre. Mais tu sais comme je suis folle, comme je m'inquiète aisément. Il est tard... Je ne t'avais pas vu rentrer... Je craignais qu'il ne te fût arrivé quelque chose... Ordinairement, quand tu rentres le soir, tu viens m'embrasser; ce soir, tu l'as oublié... Je tremblais que tu n'eusses une peine, un chagrin, et j'étais venue pour m'en assurer. Ces émotions sans raison de la soirée, et auxquelles ma tendresse pour toi m'a rendue sujette, sont la cause de mes larmes. Embrasse-moi, continua madame de Péreux en essuyant ses yeux et en s'efforçant de paraître calme, embrasse-moi et ne parlons plus de cela. Quant à cette lettre...

— Que m'importe cette lettre, après tout?

— Quant à cette lettre, veux-tu que je te dise d'où elle vient?

— Dis, ma bonne mère, dis.

— Elle vient de mademoiselle Devaux.

— Qui te le fait croire?

Madame de Péreux faisait de nouveaux efforts pour ne pas pleurer.

— C'est bien simple, reprit-elle avec un faux sourire, mademoiselle Devaux t'aime.

— Mademoiselle Devaux m'aime, dis-tu?

— Oui.

— Explique-toi, ma bonne mère.

— Ou, si elle ne t'aime pas, continua madame de Péreux, elle s'intéresse à toi. Tu as été ce matin chez

M. Devaux, et tu as été forcé de te faire malade pour avoir une entrée chez lui.

Madame de Péreux s'arrêta; elle étouffait.

— Oui, répondit Edmond.

— Ne sachant que t'ordonner, puisque tu n'es pas malade, il t'a ordonné de voyager. N'est-ce pas là ce que tu m'as dit? continua madame de Péreux d'un ton qu'elle essaya de rendre indifférent.

— En effet.

— Et mademoiselle Devaux, curieuse comme toutes les jeunes filles, aura entendu votre conversation, t'aura cru réellement malade, et, conseillée par un bon sentiment, t'aura écrit cette lettre, pensant que ta guérison dépend du voyage que t'a ordonné son père.

— C'est juste, ma bonne mère, et tu as vu ce que je n'aurais jamais pu voir tout seul. Sais-tu que cela est très-bien de la part d'Antonine? Elle a un cœur d'ange, cette enfant. Elle pense à moi, vois-tu. Oh! je la verrai, je la remercierai de ce qu'elle a fait là. Elle m'aimera, vois-tu, quelque chose me le dit, et tu auras deux enfants auprès de toi, et nous serons bien heureux. Tu ne seras pas jalouse d'elle, n'est ce pas?

— Non, mon enfant, non. Cependant, si je te demandais un sacrifice?

— Lequel, ma mère?

— Si je te disais : « Edmond, renonce à cette jeune fille, n'essaye plus de la voir, ni elle ni son père... » Si je te demandais cela sans raison et comme un caprice, ferais-tu ce que je te demanderais?

— Oui, ma mère, parce que je saurais que, quoique vous ne me donniez pas de raison, il doit y en avoir au moins une, et une grave.

— Eh bien...

— Eh bien ?

— Tiens, je suis folle ce soir, je ne sais ce que je dis. Tu aimes cette enfant, ton bonheur dépend peut-être de cet amour, et je viens jeter mes jalousies au travers. Pardonne-moi, cher fils, pardonne-moi.

— Et qu'ai-je à vous pardonner, ma mère, si ce n'est de m'aimer trop? Est-ce donc une faute pour une mère ?

— Tu n'as besoin de rien, ce soir? tu ne veux rien?... fit madame de Péreux pour changer la conversation et pour détourner son esprit, si cela était possible, des pensées qui l'agitaient.

— Merci, chère mère, je t'ai vue, je n'ai plus besoin de rien.

— Bonsoir alors, et dors bien.

Il y avait encore des larmes dans ce mot.

Madame de Péreux regagna son appartement après avoir souri encore deux ou trois fois à son fils.

« Qu'a donc ma mère ce soir? » se dit Edmond quand il fut seul. Puis il relut une dixième fois la lettre de mademoiselle Devaux.

« Antonine!... » murmura-t-il en portant à ses lèvres la lettre de mademoiselle Devaux; et toutes les promesses d'un cœur aimant étaient dans ce seul nom que le jeune homme venait de prononcer.

« Mon Dieu! que votre volonté soit faite, dit madame

de Péreux en tombant à genoux devant son lit, en joignant les mains et en éclatant en sanglots ; mais faites que votre volonté ne soit pas rigoureuse. »

La pauvre mère, avec cet instinct maternel qui approche de la divination, avait, en lisant la lettre anonyme, compris toute la vérité.

Que ceux qui trouveront ceci invraisemblable consultent leur mère, s'ils ont le bonheur de l'avoir encore.

XI

Que l'espérance est une sainte et douce chose! l'espérance, cette planche que Dieu jette au milieu de tous les naufrages, à laquelle le naufragé peut toujours se cramponner un instant, et pendant cet instant croire encore à la vie; l'espérance, cette dernière et inépuisable monnaie du cœur avec laquelle notre pauvre nature humaine achète sa dernière émotion.

Madame de Péreux, par une de ces sensations électriques qui font que le cœur d'une mère correspond directement avec le cœur de son fils, comme s'il n'en pouvait jamais être complétement séparé et comme si tous deux battaient à côté l'un de l'autre, avait compris tout de suite que cette lettre présageait un malheur; et ses craintes étaient devenues des certitudes en un instant.

A partir du moment où elle avait lu l'avis d'Anto-

nine, tout ce qu'elle avait dit à son fils, elle le lui avait dit sans savoir ce qu'elle disait.

Tout ce qu'elle savait, c'était qu'il fallait écarter de l'esprit d'Edmond les sombres pressentiments qui venaient de la frapper, elle, et la chose n'avait pas été difficile, comme nous l'avons vu; car Edmond, entouré de soins depuis son enfance, ne soupçonnait pas la maladie dont il était atteint. Elle l'avait donc laissé plein de joie, tandis qu'elle était rentrée dans sa chambre en proie déjà à ces douleurs maternelles dont la vierge Marie est l'éternel et le divin exemple.

La pauvre femme avait longtemps pleuré; elle s'était mise à genoux, — elle avait prié, — puis elle s'était relevée et elle s'était assise, les yeux fixés sur la terre, les mains jointes et ne murmurant que ces deux mots: Mon Dieu! mon Dieu! les deux premiers mots que trouve la douleur, comme si, malgré elle, elle se reportait instantanément à celui qui est la source de toute consolation.

Puis elle n'avait pu rester ainsi; elle avait pris sa lampe, et, sur la pointe du pied, marchant de façon à ne pas être entendue, elle était venue jusqu'à la porte de la chambre de son fils, et elle avait regardé par le trou de la serrure. Il lui semblait qu'elle souffrait un peu moins en se rapprochant un peu de lui. Elle l'avait vu alors marchant, parlant, lui aussi, à voix basse, laissant son cœur répandre au dehors le trop-plein de ses douces impressions.

« Être aimé de cette belle enfant, murmurait Edmond, ce serait le bonheur. Que de voluptés il doit y

avoir dans l'amour chaste d'une jeune fille! Et celle-ci m'aimera: ma mère me l'a dit, ma bonne mère qui ne se trompe jamais quand il s'agit de moi. »

Et Edmond se regardait avec fierté; car l'homme qui se sent aimé est toujours fier de lui.

Madame de Péreux n'avait pas entendu ce que disait son fils, mais elle l'avait deviné, et elle s'était dit: « Il est heureux; » et de là à se dire: « Il est impossible que Dieu, dans sa justice et dans sa clémence, permette qu'il arrive un malheur à mon enfant, » il n'y avait eu qu'un pas pour la pauvre mère.

Alors elle était rentrée dans sa chambre; elle avait essuyé ses larmes, et, comme l'image de la joie de son fils restait devant ses yeux, elle avait vu ses noirs pressentiments s'amoindrir, comme aux premiers rayons de l'aurore l'enfant voit les fantômes qui avaient épouvanté sa nuit trembler d'abord et s'effacer ensuite.

Il arriva un moment où madame de Péreux raisonna avec Dieu, si nous pouvons nous exprimer ainsi, c'est-à-dire qu'elle évoqua sa vie irréprochable, sa tendresse filiale, son dévouement à son époux, son amour pour son fils, dont l'âme était faite d'un reflet de la sienne, et où elle resta convaincue que la fatalité ne pouvait pas détruire tant de saintes choses pieusement amassées pour l'avenir et bénies jusque-là par le Seigneur.

Elle en vint presque à se demander pourquoi elle avait pleuré, et à rire de son enfantillage, et à se persuader à elle-même que ce qu'elle avait dit à son fils,

à propos de cette lettre, était vrai. Cela pouvait l'être en effet, et, puisque cette supposition s'était présentée à son esprit, pourquoi ne pas l'accepter aussi facilement que l'autre?

Il faut dire aussi que madame de Péreux était un de ces cœurs catholiques pleins de confiance dans la justice divine, et qu'elle aurait cru faire honte à Dieu en le soupçonnant longtemps de la punir sans cause; puis rien n'était changé autour d'elle : son fils était plus joyeux que de coutume, il aimait, il allait être aimé sans aucun doute; la vie lui souriait de tous les côtés, il se portait à merveille.

Fallait-il donc prendre pour la réalité une de ces craintes éternelles qui traversent l'esprit des mères, et n'était-il pas plus naturel de croire que depuis qu'Edmond s'occupait d'Antonine, depuis la veille, madame de Péreux, habituée à ne partager avec personne le cœur de son enfant, avait senti naître en elle une espèce de jalousie qui obscurcissait tout à ses yeux?

Certainement il valait mieux croire cela; aussi Dieu permit-il qu'elle le crût et qu'elle s'essuyât une dernière fois les yeux en se disant : « Allons, j'étais folle. »

Madame de Péreux se mit au lit; mais, malgré cette confiance nouvelle qu'elle venait de conquérir, vous comprenez bien qu'elle ne dormit pas. Seulement ses pensées prirent une autre direction, et, au lieu de songer à l'avenir, elle redescendit dans le passé, et les larmes qui lui vinrent alors aux yeux étaient ces douces larmes que font couler les heureux souvenirs et qu'on retrouve toujours au fond de son âme, comme en plein midi et

sous un ardent soleil on retrouve encore de la rosée au fond de l'herbe dont la cime est brûlante.

Pour Edmond, quand il eut longtemps songé à Antonine, quand, au contraire de sa mère, qui rappelait le passé, il eut fait les plus doux rêves pour l'avenir, il se souvint, dans un des intervalles de sa pensée, que madame de Péreux avait pleuré devant lui.

« Ma pauvre mère ! se dit-il, elle paraissait avoir du chagrin ce soir, et moi, comme un égoïste, comme un véritable amoureux, je l'ai laissée rentrer chez elle sans m'inquiéter de ce qu'elle avait. C'est mal ce que j'ai fait là. »

Et à son tour Edmond prit sa lampe, et, sur la pointe du pied aussi, il marcha jusqu'à la porte de madame de Péreux. Arrivé là, il prêta l'oreille, et, ayant vu un rayon lumineux sous la porte, il frappa tout doucement.

Madame de Péreux poussa un cri en entendant frapper à sa porte à pareille heure, mais Edmond se précipita dans sa chambre en lui disant :

— Ne crains rien, ma bonne mère, c'est moi qui viens te voir.

— Tu n'es pas encore couché, cher enfant ! s'écria madame de Péreux, est-ce que tu es malade ?

— Oh ! non, ma mère, il s'en faut bien ; mais je n'ai pas voulu me coucher sans être venu te demander si le chagrin que tu avais ce soir n'existe plus.

— Merci, cher enfant ; ce chagrin, je t'en ai donné l'explication et tu as vu que c'était pure chimère.

— Tant mieux, ma mère, car moi, je me sens l'âme toute joyeuse.

— Tu es amoureux, et tu penses à Antonine!

— Oui, et toi qui ne dors pas à deux heures du matin, à quoi penses-tu?

— Je pense à toi, à ta jeunesse, à ton avenir.

— A mon bonheur, que je te dois.

— Mais qui ne dépend plus de moi maintenant.

— Si, ma mère, il dépend toujours de toi, car tu es associée à tous les rêves que je fais.

— Tu fais donc des rêves?

— Depuis deux heures.

— Et que rêves-tu?

— Je rêve un doux et tranquille avenir, un bonheur complet entre une femme, une mère et un ami qui m'aiment, et à qui je rendrai leur triple affection. Je suis jeune, je ne suis pas laid, n'est-ce pas, ma mère? fit Edmond en souriant, puisque je te ressemble un peu; nous avons de la fortune, et je sens que décidément j'aime Antonine; je puis bien la demander à son père, quand je serai sûr qu'elle m'aime un peu; et il n'aura aucune raison de me la refuser. Nous passerons l'hiver à Paris; l'été, nous irons sur les bords de la Loire, le fleuve des amours poétiques et sentimentales, et nous serons aussi heureux que des êtres humains peuvent l'être. Qu'en penses-tu, ma mère?

Madame de Péreux regardait son fils en souriant, et elle lui dit :

— N'est-ce pas la première chose que je t'ai dite quand tu m'as parlé de la possibilité de cet amour?

— C'est que tu es la confidente de tout ce que je pense, ma bonne mère. Je ne te cache rien, à toi.

Aussi, je t'avoue que dès demain je vais faire tout au monde pour rendre Antonine amoureuse folle de ton fils.

— Cela ne sera pas long.

— Nichette m'a donné un moyen et m'a promis ses conseils.

— Ah ! Nichette est du complot?

— Oui, chère mère ; c'est un bien bon petit cœur, Nichette.

Pendant deux heures Edmond et madame de Péreux causèrent du passé, du présent et de l'avenir : elle appuyée sur son coude, lui assis sur le pied du lit; tous deux jeunes par leur idées, confiants par leur tendresse.

Quand, à quatre heures du matin, Edmond rentra dans sa chambre, madame de Péreux se dit encore une fois : « J'étais folle ! » et elle s'endormit sans souvenir et sans crainte.

Quoiqu'il se fût couché tard, à huit heures Edmond était levé et s'acheminait vers l'église Saint-Thomas-d'Aquin.

XII

Lorsque Edmond arriva à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, l'église commençait dejà à s'emplir de monde; il se glissa donc au milieu de ceux qui entraient, pour chercher Antonine, sans oublier toutefois qu'il était dans un lieu saint; et après avoir fait pieusement le signe de la croix, il se dirigea vers l'autre côté de la nef.

Dans son esprit et dans son cœur, le nom d'Antonine et de Dieu, l'amour et la foi, se mêlaient facilement, comme se mêlent et se confondent deux flammes du même foyer, deux parfums de la même essence

Antonine avait sa chaise gardée à l'église à côté de celle de madame Angélique; mais Antonine, qui venait à l'église pour prier et non pour être vue, qui y

venait le matin avec le lever du soleil, à l'heure où la prière a tout l'espace libre dans la nature, à l'heure où dorment encore ceux qui ne prient jamais, Antonine, disons-nous, s'agenouillait toujours devant un des autels particuliers où les prêtres officient le plus souvent à la lueur d'une lampe et devant cinq ou six fidèles au plus. Nous nous permettrons même une réflexion à ce propos.

La religion matineuse, si nous pouvons nous exprimer ainsi, a un aspect plus chrétien et plus saisissant que la religion du grand jour, entourée de ses pompes et parfumée d'encens. A notre avis, il y a un reste de paganisme dans ces fêtes dorées, dédiées à ce Dieu dont le Fils est venu sur la terre pour nous apprendre la modestie et l'humilité. Au lieu d'assister aux grandes cérémonies religieuses qui mettent à l'air toutes les richesses de leur sacristie, qui emplissent le temple de fleurs et de lumières, et où parade un suisse argenté qui trouble votre recueillement du bruit périodique de sa hallebarde; au lieu de cela, entrez le matin, quand les portes s'ouvrent, dans une église comme celle où venait d'entrer Edmond, et à travers la demi-obscurité qui y règne encore, au milieu du silence qui devrait régner toujours dans la maison du Seigneur, dirigez-vous vers un des modestes autels que nous indiquions tout à l'heure. Là, vous verrez un prêtre simplement vêtu, quatre ou cinq personnes agenouillées; agenouillez-vous aussi, et, dans ce coin obscur de l'église, vous verrez Dieu vous apparaître plus majestueux et plus grand que sur le maître-autel ruisselant

d'or et de cierges. De là votre esprit se reportera sans obstacle aux premiers chrétiens servant, louant et chantant le Dieu nouveau dans les catacombes de Rome, séparés seulement par leurs bourreaux du ciel qu'ils venaient de découvrir.

Vous vous expliquerez alors les saints et consolants mystères de cette religion chrétienne, arbre colossal éclos dans les entrailles de la terre, dont les rameaux puissants ont brisé le roc qui voulait les comprimer, et à l'ombre duquel viennent s'asseoir aujourd'hui les générations reconnaissantes. Si bon que vous soyez entré dans une église, vous en sortirez toujours meilleur; entrez-y donc.

On a souvent parlé des églises de village comme étant l'expression de la foi en même temps la plus simple et la plus agréable au Seigneur. On avait raison. L'église de village, dont le clocher sans prétention domine tous les toits de chaume, comme un regard maternel étendu sur des enfants, dont l'horloge de faïence sonne l'heure du travail, cette autre prière, placée entre une place où jouent les enfants et le cimetière où dorment les morts, posée là comme l'emblème palpable de la vie, à la fois comme le but à atteindre et comme le but atteint, l'église de village, nous le répétons, est un spectacle consolant et doux. C'est là que l'enfant est baptisé, c'est là qu'il fait sa première communion, c'est là qu'il se marie, c'est là qu'il vient chercher la dernière prière dont il a besoin quand Dieu le rappelle à lui. Toute sa vie est là. Elle entre par une porte et sort par l autre.

Heureux ceux qui n'ont jamais perdu de vue le clocher de leur village!

A Paris, il n'en est pas de même. La société tend continuellement à vous éloigner de Dieu; on ne sait pas où l'on a été baptisé; on ne connaît pas le prêtre qui vous a donné la communion, ou, si on le connaît, on ne le voit plus, on habite vingt quartiers, on se marie dans n'importe quelle église et l'on reçoit l'extrême-onction du premier prêtre venu.

Aussi voyez quelle couleur toute particulière ont les écrits des gens qui sont nés dans un village et qui y ont vécu leurs vingt premières années. Leurs sentiments et leur pensée conservent un parfum dont heureusement ils ne peuvent se défaire; c'est comme une odeur de thym, c'est comme un reflet éternel de jeunesse et de printemps. Les écrivains des villes rapportent tout à la société; les écrivains venus des campagnes rapportent tout à Dieu. Le clocher, les fêtes tranquilles, le travail des champs, la chanson monotone du laboureur qui rentre, la statuette de la Vierge entourée d'offrandes et de buis, le curé qui passe et que chacun salue, tout cela est dans leur style comme dans leur mémoire, dans l'avenir qu'ils se font comme dans le passé qu'ils se rappellent.

Dès qu'ils ont un moment à eux, ils vont revoir tout ce dont ils se souviennent, et s'arrêtent, des larmes dans les yeux, devant la peinture grossière qui représente Daniel ou saint Sébastien, qui fait rire le Parisien quand il la voit, et qui est pour lui pleine de tranquilles émotions. Toute son enfance est dans cette peinture que, malgré les progrès du siècle, on a eu l'esprit de ne

pas remplacer. On ne sait pas combien de pòésies sont attachées à certains objets que tout le monde trouve ridicules. Moi, j'ai une petite tasse à fleurs bleues dans laquelle je buvais du lait quand j'avais quatre ans, et sur laquelle j'ai fait plus de cinquante élégies que je n'ai pas écrites, bien entendu, mais qui sont attachées à cette tasse comme les fleurs bleues qui y sont peintes.

Heureux encore ceux qui, lorsqu'ils écrivent un livre, peuvent dépeindre le village où ils ont vu le jour, et qui entendent de temps en temps dans leur chambre les gros souliers de quelque brave compatriote qui leur apporte une galette et des nouvelles du pays!

Bref, consultez les gens qui ont le plus voyagé, ils vous diront tous qu'ils ont toujours trouvé sur leur route un petit village, avec une mare et de l'aubépine, où ils eussent voulu s'arrêter pour terminer leur vie, ce voyage vers Dieu.

Il y avait quelques instants qu'Edmond était dans l'église lorsqu'il vit entrer Antonine, accompagnée de madame Angélique. Il fut pris d'un battement de cœur violent, et, tout en désirant être vu de la jeune fille, il craignit qu'elle ne le vît trop tôt.

Alors il se cacha derrière une colonne.

Mademoiselle Devaux passa près de lui sans le voir, et alla s'agenouiller dans la chapelle où l'on officiait, au fond de l'église.

La messe commençait à peine.

Antonine se signa, ouvrit son livre et commença sa prière.

Edmond était un cœur trop religieux pour vouloir

troubler mademoiselle Devaux dans ses dévotions; il ne voulait qu'une chose, c'était être vu d'elle, et lui prouver ainsi qu'il cherchait toutes les occasions de la rencontrer. Il ne fit donc aucun mouvement qui pût la distraire, mais il se rapprocha de la chaise sur laquelle elle était agenouillée, et resta en contemplation devant ou plutôt derrière la jeune fille.

Antonine lui paraissait encore plus charmante que le première fois. Avez-vous quelquefois ou une fois même, cela suffit, été amoureux d'une jeune fille, et vous êtes-vous trouvé dans la position où se trouvait Edmond vis-à-vis d'Antonine, séparé d'elle physiquement par un espace d'un demi-pied, séparé d'elle moralement par des centaines de lieues? Ainsi Edmond se sentait amoureux d'Antonine; quelque chose lui soufflait qu'il n'était pas tout à fait indifférent à la fille du docteur; il était très-possible qu'un jour il fût son mari et qu'elle lui appartînt corps et âme; il l'avait devant lui, elle lui avait écrit, il n'avait, pour se faire voir d'elle, qu'à lui toucher le bout du bras où à lui dire un seul mot à l'oreille, et cependant il ne le faisait pas, et il tremblait maintenant d'être aperçu comme l'enfant qui a commis une faute tremble d'être grondé par sa mère.

Après un certain temps écoulé, après certaines formalités accomplies, il pouvait espérer que ce beau corps qui se penchait sur sa chaise, que ces blanches mains qui tournaient les pages d'un livre, que ces grands yeux noirs qui lisaient les mots, que répétait la bouche et que comprenait le cœur d'Antonine, que

tout cela serait à lui sans réserve, sans honte, sans regret, et à l'heure qu'il était, et quoiqu'il sentît bouillonner dans son cœur tous les sentiments que la présence d'Antonine éveillait en lui, il n'osait adresser la parole à cette femme, et il mettait son bonheur, et cela après des hésitations sans nombre, à toucher le bas de sa robe avec le bout de son pied.

Cependant le hasard, ce dieu des amoureux, vint au secours de la timidité d'Edmond.

Antonine était restée à genoux depuis qu'elle était arrivée. De cette façon la chaise sur laquelle elle eût pu s'asseoir était libre, et c'était sur cette chaise qu'Edmond appuyait ses deux mains, car il était à genoux aussi. Mais notre héros était plongé dans une telle contemplation, que lorsque le *Credo* arriva et que tout le monde se rassit, il ne songea pas à faire comme tout le monde, si bien qu'Antonine, qui ignorait qu'il y eût une personne derrière elle, sentit qu'en se rasseyant sa tête heurtait les mains de quelqu'un.

Elle se retourna alors en disant : « Pardon... » Mais, en se détournant, elle reconnut Edmond et ne put retenir un petit cri.

— Qu'avez-vous ? demanda madame Angélique, saintement absorbée par son livre de messe.

— Rien, répondit Antonine, je me suis fait un peu mal en m'asseyant.

Madame Angélique s'assit à son tour et continua de marmotter son oraison.

Il y a des gens qui prient par conviction, ceux-là

prient avec le cœur. Il y a d'autres qui prient par habitude, ceux-là prient avec la bouche.

Madame Angélique, vertu s'il en fut jamais, était de ces derniers.

Le petit cri d'Antonine avait tiré Edmond de sa rêverie contemplative.

« Elle m'a vu, se dit-il. Pourvu que ma présence ici ne la blesse pas. Ah! si je pouvais lui dire tout ce que j'ai dans le cœur, tous les rêves que j'ai faits cette nuit! Si je pouvais lui faire comprendre que ma mère l'aime déjà et remplacera la sienne, si j'osais lui avouer que, depuis deux jours, sa pensée ne me quitte pas... Mais elle ne croirait jamais que mon cœur a fait tant de chemin en deux jours. Puis sa gouvernante est là, ce serait compromettre Antonine que de lui parler devant elle, et cependant il faut que je lui parle. »

De son côté, Antonine disait ceci :

« Il est là. Comment a-t-il pu savoir que je viendrais ici? En tout cas, ce n'est pas le hasard qui l'amène, il vient pour moi, pour moi seule. Il m'aime donc déjà? A-t-il reçu ma lettre? Que va-t-il faire quand nous sortirons? osera-t-il me parler? J'espère bien qu'il n'aura pas l'air de me connaître. Et cependant il a le droit de me demander l'explication de ma lettre. Sait-il qu'elle vient de moi? Pourvu que madame Angélique ne se doute de rien! Comme il est pâle... »

En effet, Edmond, qui s'était couché à quatre heures du matin, et qui s'était levé à huit heures, était encore plus pâle que de coutume.

Antonine eût bien voulu se retourner, car elle sen-

tait le regard d'Edmond qui la dévorait, et elle n'osait pas bouger, car elle devinait qu'Edmond se lierait à tous ses mouvements.

Ces deux êtres avaient la même pensée, cheminaient vers le même résulat; tous deux eussent voulu se parler à cœur ouvert, et tous deux se fuyaient, l'un par respect, l'autre par pudeur.

L'amour est fait de toutes ces choses-là, choses indescriptibles, invisibles comme le parfum et comme le chant, qu'on respire et qu'on entend sans pouvoir les saisir ni les analyser.

La messe était terminée qu'Antonine était encore à sa place, si bien que madame Angélique, qui avait fermé son livre, lui dit :

— Eh bien ! venez-vous ?

« Est-ce à moi qu'elle pense ?... » se demanda Edmond.

Antonine, en s'en allant, jeta un coup d'œil de côté. Elle ne vit pas Edmond, mais elle l'entendit.

« Viendra-t-il aujourd'hui chez mon père ? » se demanda-t-elle.

Lorsque Antonine porta la main au bénitier avant de quitter l'église, elle vit Edmond qui sortait par la porte opposée à celle qu'elle allait franchir.

« Ce qu'il fait là est bien, pensa-t-elle. Il n'abuse pas de la position. »

Le cœur d'Antonine avait hâte d'être reconnaissant de quelque chose à Edmond.

Quant à lui, cet amoureux de l'amour, il avait ce

qu'il voulait avoir, et peu de gens avaient fait en deux jours autant de chemin qu'il venait d'en faire.

Heureusement il ignorait à quoi il devait cela.

Quand Antonine fut sortie de l'église, elle aperçut Edmond qui, à vingt pas devant elle, prenait la route qu'elle allait prendre.

Madame Angélique marchait comme une consciencieuse dévote qui ne veut pas, en disant une seule parole, risquer de perdre le bénéfice du sacrifice divin auquel elle vient d'assister.

Au moment où Antonine allait rentrer chez elle, Edmond se retourna et porta à ses lèvres la lettre qu'il avait reçue la veille.

Mademoiselle Devaux rougit et baissa les yeux.

« C'est bien elle qui m'a écrit, se dit notre héros, et quoi qu'il arrive, je la remercierai de sa lettre ; mais comment lui parler ? »

Il y avait dix minutes qu'Antonine avait disparu, qu'Edmond était encore les yeux fixés sur les places qu'avaient touchées ses petits pieds.

Antonine, rentrée dans sa chambre, eût bien voulu se mettre à sa fenêtre, mais la jalousie était levée, la fenêtre ouverte, et elle eut peur d'être vue du jeune homme qui allait se décider à quitter la rue de Lille, quand il entendit une petite voix lui dire tout bas :

— Déjà en observation, bel amoureux !

Edmond se retourna et reconnut Nichette, qui tenait un carton de modes à la main.

— Vous ici, Nichette ? lui dit-il.

— Oui, moi ici. Ne vous ai-je pas promis de m'occuper de vous, oublieux?

— Et vous allez vous en occuper déjà?

— Oui.

— Qu'allez-vous faire?

— Je vais monter chez mademoiselle Devaux.

— Sous quel prétexte?

— Sous prétexte de lui faire des chapeaux et des bonnets, et de lui en montrer.

— Et si elle ne vous reçoit pas?

— Elle me recevra, soyez tranquille.

— Vous allez la voir... que vous êtes heureuse!

— Et vous, l'avez-vous vue?

— Oui.

— A la messe?

— Justement.

— Vous voilà du bonheur pour toute votre journée.

— Au moins.

— Et à qui le devez-vous?

— A elle.

— Et à moi, ingrat, qui vous ai donné le conseil d'aller à l'église.

— C'est juste, chère Nichette.

— Maintenant, adieu.

— Ainsi, réellement, vous allez entrer?

— Vous allez bien le voir.

— Et vous lui parlerez de moi?

— Bien entendu.

— Prenez garde.

— N'ayez pas peur. Je connais le cœur des femmes.

Je veux que vous soyez heureux, et que vous me deviez votre bonheur. Laissez-moi faire, et venez me voir aujourd'hui à deux heures; j'aurai bien des choses à vous conter.

— Pas d'imprudence.

— Je vous quitte, poltron; à deux heures.

— Soyez tranquille.

Nichette sauta gracieusement du trottoir sur la chaussée, et entra dans la maison de M. Devaux, après avoir souri deux ou trois fois encore à Edmond.

XIII

Il était de bien grand matin pour que Nichette se présentât chez mademoiselle Devaux; mais Nichette avait fait cette réflexion que c'était dimanche, qu'on était en été, qu'il faisait beau, qu'il y avait des chances pour qu'Antonine allât à la campagne avec son père; car Nichette était encore imbue de cette vieille théorie, que tout le monde doit aller à la campagne le dimanche, et elle s'était dit qu'il ne faut pas remettre au lendemain ce qu'on peut faire le jour même.

Elle avait donc mis un joli chapeau de paille, un petit châle, vulgairement appelé thibet, et, après avoir empli son petit carton de toutes les merveilles écloses sous ses doigts, elle avait pris le chemin de la rue de Lille, où elle avait rencontré Edmond.

Quand Nichette se présenta, mademoiselle Devaux

était dans le cabinet de son père, qu'elle venait embrasser tous les matins au milieu de son travail.

— Mademoiselle, vint dire madame Angélique à Antonine, il y a une personne qui vous demande

— Comment s'appelle-t-elle? demanda Antonine.

— Elle a dit que vous ne la connaissiez pas : elle tient un carton à la main.

— C'est quelque marchande de colifichets, fit M. Devaux. Allons! va faire tes emplettes pour ton été.

M. Devaux embrassa sa fille, et se remit à écrire un livre auquel il travaillait depuis deux ans, et qui devait éclairer la médecine sur le véritable siége de la vie.

Antonine courut dans sa chambre.

— Eh bien! où est la personne qui me demande? dit-elle.

— Elle attend dans l'antichambre, répondit madame Angélique.

— Faites-la entrer.

Nichette entra.

Mademoiselle Devaux ne put s'empêcher d'admirer la charmante tête de la modiste, admiration qu'elle laissa voir et qui ne déplut pas à notre amie.

— Mademoiselle Devaux? demanda Nichette.

— C'est moi, répondit Antonine.

Madame Angélique, dont la mission était de ne pas quitter Antonine d'une semelle, écoutait tout debout, et les mains jointes sur son ventre; car madame Angélique était grasse, et, comme toutes les femmes grasses, tendait le ventre en avant, ce qui lui permettait de reposer ses mains dessus.

Nichette eût bien voulu éloigner ce témoin qu'elle n'avait pas prévu ; car elle comprenait que, devant lui, mademoiselle Devaux n'oserait pas dire toute sa pensée.

— Je viens, mademoiselle, reprit Nichette, pour vous montrer des modèles de bonnets, de tours de tête, de broderies.

— Voyons, voyons, fit Antonine en s'asseyant et en fixant les yeux sur le carton que Nichette avait déposé sur une chaise, et qu'elle allait ouvrir.

— C'est ce qu'il y a de plus nouveau, reprit Nichette.

— Est-ce que vous venez du magasin de la rue du Bac, du *Petit-Saint-Thomas*?

— Non, mademoiselle, répondit Nichette, qui comprit que l'occasion d'éloigner la gouvernante se présentait, si, comme elle n'en doutait pas, mademoiselle Devaux avait eu la curiosité d'apprendre le nom d'Edmond; je n'appartiens pas à un magasin, je travaille chez moi, et je viens, de la part de personnes qui vous connaissent, et pour lesquelles je travaille, de la part de madame de Péreux.

— Ah! vous connaissez madame de Péreux? fit Antonine avec étonnement, avec joie même.

— Oh! beaucoup, mademoiselle; elle est une de mes meilleures pratiques.

— Et c'est elle qui vous a donné mon adresse?

— Elle-même.

— C'est étrange!

— Pourquoi, mademoiselle?

— Ma bonne Angélique, dit alors Antonine en s'a-

dressant à sa gouvernante au lieu de répondre immédiatement à Nichette, voulez-vous être assez bonne pour me rendre un service que vous seule pouvez me rendre?

— Lequel?

— Veuillez aller chez ma couturière lui dire qu'au lieu de me faire la robe bleue que je lui ai commandée, elle me fasse une robe rose, s'il est encore temps de changer d'avis.

— J'y vais, fit la bonne dame, qui était bien loin de soupçonner pourquoi Antonine préférait tout à coup le rose au bleu.

— C'est un peu loin, reprit Antonine; mais on ne se mettra pas à table sans vous.

Cette péroraison parut flatter madame Angélique, qui remit son châle et son chapeau, et qui partit.

— Je pourrais envoyer le domestique, lui dit Antonine tout bas, mais il me ferait quelque maladresse.

— Vous avez raison.

— Aimez-vous les bonnets, madame Angélique?

— Pourquoi?

— Les aimez-vous?

— Oui, je les aime.

— C'est tout ce que je voulais savoir.

« Elle va me faire cadeau d'un bonnet, se dit la gouvernante en descendant : pourvu qu'elle me le choisisse avec des rubans ponceau! »

« Le nom a fait son effet, se dit Nichette; tout va bien. Elle est charmante, cette petite fille. »

Pendant ce temps, Nichette avait ouvert son carton.

— Asseyez-vous donc, lui dit Antonine, vous serez plus commodément.

Et, en même temps, mademoiselle Devaux rapprochait sa chaise de celle de Nichette, et posait le carton sur ses genoux.

— Puisque vous aimez le rose, mademoiselle, dit Nichette, voilà des petits bonnets de nuit roses qui vous plairont.

— Ainsi, c'est vous qui vendez à madame de Péreux? reprit Antonine.

« Nous y voilà, » pensa Nichette.

— Oui, mademoiselle, répondit-elle.

— Quel âge a-t-elle, madame de Péreux?

— Elle est encore toute jeune : elle a trente-neuf ans; et c'est jeune, ajouta Nichette du ton le plus naturel, quand on songe qu'elle a un fils qui lui-même a vingt-trois ans.

— Ah! elle a un fils, dit Antonine en ayant l'air de prêter la plus grande attention à un bonnet que Nichette venait de lui passer.

— Oui, reprit la modiste, elle a un fils, un jeune homme charmant, doux, plein d'esprit et de cœur, et qui aime sa mère!...

— Vous le connaissez? demanda Antonine, dont la voix commençait à trembler.

— Beaucoup; je le vois souvent chez madame de Péreux.

— Ce petit bonnet me convient assez, fit Antonine pour avoir l'air de changer de conversation.

— Voulez-vous l'essayer, mademoiselle? répliqua

Nichette en se levant et en se disposant à coiffer Antonine.

— Volontiers.

— Il vous va à merveille, reprit Nichette après avoir regardé dans la glace l'effet que faisait le bonnet sur la tête de mademoiselle Devaux.

— Combien vaut-il?

— Oh! très-peu de chose. Nous parlerons du prix plus tard, quand vous aurez fait votre choix.

Antonine ôta le bonnet, le mit de côté, et, se rasseyant, elle dit :

— Qu'avez-vous encore à me montrer?

On fouilla de nouveau le carton.

Nichette se gardait bien de reparler la première d'Edmond. Du reste, elle était bien sûre qu'Antonine se chargerait de ce soin. Cela ne se fit pas attendre.

— Je crois bien que mon père connaît ce M. Edmond de Péreux, reprit Antonine.

— Edmond! c'est justement Edmond qu'il s'appelle! Vous avais-je dit son nom de baptême? demanda Nichette.

— Non; mais j'ai trouvé sa carte dans le cabinet de mon père, je me le rappelle maintenant, répondit Antonine en rougissant.

— En effet, il a dû venir demander une consultation à monsieur votre père. Il souffrait un peu, et sa mère s'inquiète si facilement, qu'il a voulu la rassurer.

— Et elle est rassurée?

— Complétement, dit Nichette, qui parlait ainsi

pour dire quelque chose et pour paraître ignorer la véritable cause de la visite d'Edmond.

« Pauvre femme ! pensa Antonine, elle ne se doute de rien. »

Puis elle reprit tout haut :

— C'est hier qu'il est venu.

— Et il n'est pas venu ce matin? demanda Nichette.

— Non.

— Vous en êtes bien sûre, mademoiselle?

— Oui, bien sûre, fit Antonine en rougissant de nouveau. Devait-il donc venir?

— Je croyais l'avoir rencontré dans la rue tout à l'heure.

Antonine ne répondit rien et baissa les yeux.

Comme vous le voyez, Nichette la poussait dans ses derniers retranchements.

— Il me faudrait, reprit mademoiselle Devaux, un bonnet pour cette dame que vous avez vue ici et que j'ai envoyée chez ma couturière.

— Dans le genre de celui-ci?

Et Nichette montrait un bonnet nouveau.

— Oui, ce serait cela.

— J'ai vendu le pareil à madame de Péreux.

Antonine ne répondit pas; elle craignait déjà d'avoir trop parlé d'Edmond, et cependant elle ne se doutait pas que Nichette eût tant d'intérêt à savoir ce qu'elle pensait et ce qu'elle disait de lui.

La modiste comprit cette retenue; mais elle se promit bien de faire parler encore l'innocente enfant.

— Oui, continua-t-elle, c'est même son fils qui l'a

choisi, ce bonnet. Il a tant de goût! Figurez-vous, mademoiselle, qu'il s'occupe de sa mère comme un frère de sa sœur, comme un mari de sa femme. Il mérite bien d'être heureux, et cependant...

— Et cependant?... répéta Antonine.

— Et cependant, reprit Nichette, depuis deux ou trois jours, je ne sais pas ce qu'il a, mais il semble triste, ou tout au moins soucieux. On voit qu'il est préoccupé de quelque chose. Sa mère me parlait de cela hier; sa mère m'aime beaucoup, elle m'a connue toute jeune, et elle me conte toutes ses impressions.

— Et sait-elle ce qui rend son fils soucieux? demanda Antonine en faisant glisser de la dentelle entre ses doigts et en ayant l'air d'être plus occupée de cette dentelle que de ce qu'elle disait.

— Oui, mademoiselle. Oh! son fils ne lui cache rien.

— Eh bien! qu'y a-t-il?

— Il voudrait se marier.

— Pourquoi ne se marie-t-il pas?

Avons-nous besoin de dire que le cœur d'Antonine battait depuis le commencement de cette conversation, à laquelle elle se laissait entraîner irrésistiblement, tout en se disant qu'elle avait tort de causer ainsi avec une femme qu'elle ne connaissait pas, et qui, pour peu qu'elle le voulût bien, surprendrait vite son secret.

Mais Antonine pouvait-elle craindre, en réalité, de faire connaître un sentiment dont elle-même ne se rendait pas compte? Quant à deviner que Nichette fût en-

voyée par Edmond, elle était d'une innocence telle, que, le lui eût-on dit, elle eût encore hésité à le croire.

— Il ne se marie pas, continua Nichette, parce qu'il ignore encore si la jeune fille qu'il aime, lui, l'aimera, elle.

— Il ne lui a donc jamais parlé?

— Jamais; il l'a vue seulement.

— Et c'est seulement en la voyant qu'il l'a aimée?

— Oui; c'est extraordinaire, n'est-ce pas, mademoiselle? mais il paraît que cette jeune fille est si belle, si gracieuse, a l'air si doux et si chaste, qu'il n'y a besoin de la voir qu'une seule fois pour lui vouer sa vie.

Nichette craignait d'avoir été trop loin.

— Tenez, mademoiselle, ajouta-t-elle brusquement, voici des petits cols avec une valencienne bien simple, mais bien convenable pour une jeune fille.

— Oui, oui... balbutia Antonine, ce col est d'un goût charmant...; je le prendrai, sans doute.

— Ainsi, ces deux bonnets et ce col?... fit Nichette, qui voulait laisser à mademoiselle Devaux le temps de se remettre de son émotion.

— Oui, répondit Antonine, sans trop savoir ce qu'elle disait.

Nichette se leva.

Si Antonine ne se fût pas retenue, elle lui eût dit : « Eh bien! vous ne me parlez plus d'Edmond? »

Nichette, qui ne la quittait pas des yeux, devina ce qui se passait en elle; mais, pour ne pas se trahir, elle

se promit encore une fois d'attendre que la fille du docteur ramenât elle-même la conversation sur M. de Péreux.

— Rien de ce qui est là dedans ne vous convient plus, mademoiselle? demanda Nichette en refermant le carton.

— Non, merci, répondit Antonine.

Nichette reprit et remit lentement ses gants, qu'elle avait déposés sur la cheminée; et cela, pour donner à Antonine le temps de trouver un moyen de renouer la conversation au sujet d'Edmond.

Antonine cherchait en vain.

Il n'y avait pas de doute pour elle que c'était d'elle qu'Edmond était amoureux, et elle prenait grand plaisir à se l'entendre dire, mais elle n'osait reparler de lui avec trop d'affectation. Plus le temps s'écoulait, plus elle voyait de difficultés à entretenir Nichette de M. de Péreux, sans que celle-ci en fût au moins étonnée.

— Eh bien, mademoiselle, je vous quitte, fit Nichette quand elle eut remis ses gants, et j'espère que vous voudrez bien me continuer votre pratique.

— Où demeurez-vous? demanda Antonine.

Nichette lui donna son adresse.

— Je vais vous payer, dit mademoiselle Devaux.

— C'est inutile, mademoiselle; vous me payerez ces trois articles une autre fois.

Nichette se dirigea vers la porte.

Alors Antonine, en la voyant s'éloigner, aima mieux

dire une chose qu'elle ne voulait cependant pas dire, que de ne pas parler d'Edmond.

Au moment où la modiste mettait la main sur la clef, Antonine lui dit d'un ton plein d'hésitation encore :

— Mademoiselle...

Et, toute rouge, elle baissa les yeux, car elle ne savait qu'ajouter.

— Vous avez quelque chose à me dire? mademoiselle, fit Nichette.

— Oui, refermez cette porte.

Nichette obéit.

— Ce que je vais vous dire va vous sembler bien étrange; mais je vous avoue que ce M. Edmond de Péreux m'intéresse beaucoup.

Nichette ouvrit la bouche pour parler.

— Je m'explique, dit Antonine; il m'intéresse, en ce sens, que je sais sur lui une chose que mon père et moi seule savons.

— Qu'est-ce donc?

— M. Edmond est plus malade, beaucoup plus malade qu'il ne le croit. Puisque vous le connaissez, faites-lui comprendre qu'il faut qu'il se soigne..., qu'il parte; non, qu'il ne parte pas, mais qu'il ait bien soin de lui, et qu'il vienne souvent voir mon père, qui le soignera comme son fils. Vous comprenez, n'est-ce pas, mademoiselle, que je dois porter intérêt à ce jeune homme, depuis que j'ai appris que sa santé, sa vie, sont gravement compromises!...

Nichette, qui s'attendait peu à cette confidence, et

qui avait pour Edmond une affection de sœur, était devenue toute pâle.

— C'est sérieux, ce que vous dites, mademoiselle?

— Très-sérieux.

— M. Edmond est malade?

— Très-dangereusement.

— Gustave ne se trompait donc pas..., murmura Nichette.

— Que dites-vous? demanda Antonine.

— Je dis, mademoiselle, répondit Nichette avec une émotion qu'elle ne pouvait cacher, que vous êtes un ange, et que je ne m'étonne plus qu'Edmond vous aime tant.

— Que signifie cela?... s'écria Antonine.

— Cela signifie, mademoiselle, qu'après tout il est inutile de feindre; que cette jeune fille que M. de Péreux aime, c'est vous; que vous, vous l'aimez déjà, peut-être sans vous en apercevoir; mais ceci est un secret entre nous deux, mademoiselle, et je vous jure que je ne le révélerai à personne. Un jour je vous expliquerai tout cela, et vous verrez que vous me serez un peu reconnaissante de ce que je fais. Songez, mademoiselle, qu'Edmond est malade; que le moindre chagrin peut aggraver sa maladie, et que son bonheur et sa vie sont entre vos mains.

Antonine était confondue par cet aveu, qu'avait laissé échapper l'émotion de Nichette; mais elle répondit bientôt avec toute la naïveté de son âme, et comme si elle eût deviné, sans explication, qu'elle avait affaire à un cœur capable de comprendre le sien.

— Ne dites rien de cette maladie à sa mère. On le sauvera sans qu'elle le sache.

— Votre amour suffira pour cela, mademoiselle, et il va être bien heureux quand il va savoir que vous l'aimez.

— Mais je n'ai pas dit...

— Silence! fit Nichette, on vient.

— En effet, madame Angélique venait de rentrer et ouvrait la porte de la chambre d'Antonine.

— Ainsi, mademoiselle, fit Nichette, vous avez mon adresse, et si vous avez besoin de quelque chose, vous pouvez m'écrire un mot, j'accourrai.

Antonine, qui aurait eu peine à trouver une parole, répondit par un signe de tête.

Nichette salua et sortit.

— Vous aurez votre robe rose, dit dame Angélique à Antonine.

— Très-bien, répliqua celle-ci; voici un bonnet pour vous, ma chère Angélique; vous convient-il?

— Il a justement des rubans ponceau. Ah! chère enfant, que cela est charmant à vous d'avoir pensé à moi!

Et dame Angélique embrassa Antonine pour la remercier.

XIV

Quand Nichette s'était présentée le matin chez Antonine, elle s'attendait peu au résultat que sa visite devait avoir. Venue confiante et joyeuse afin de savoir si Edmond avait quelques chances d'être aimé, elle s'en revenait toute triste et tout émue, après avoir appris que le pauvre garçon était atteint d'un mal qui mettait sa vie en danger. Nichette était épouvantée. La maladie, la crainte, la tristesse, étaient si peu dans ses habitudes, que son esprit se frappa immédiatement de ce que lui avait dit mademoiselle Devaux, et qu'elle se demanda ce qu'elle allait répondre à Edmond quand il allait venir à deux heures savoir des nouvelles. Elle eut un instant l'envie de se sauver. Elle voyait tout en noir et elle ne voulait rien dire ni rien faire avant d'a-

voir consulté Gustave et de lui avoir fait part de ce qu'elle venait d'apprendre.

En conséquence, encore toute à l'émotion que lui avait causée le sinistre détail dont mademoiselle Devaux lui avait fait part, elle écrivit à Daumont :

« Mon cher Gustave, viens me voir au reçu de cette « lettre; notre pauvre ami Edmond a bien besoin de « tous ceux qui l'aiment. Tu te rappelles que souvent « je te voyais triste et que je te demandais ce qui te cha- « grinait ainsi. Tu me répondais alors que tu avais des « craintes pour sa santé; que tu l'entendais tousser « quelquefois, que son père était mort à trente ans, et « que, plus Edmond approchait de cet âge, plus tu « avais peur pour lui. Eh bien, cher ami, tes pressen- « timents ne t'avaient pas trompé. Edmond est affecté « de la même maladie que M. de Péreux; c'est made- « moiselle Antonine qui me l'a dit, et elle le tient de « son père. J'ai voulu te prévenir tout de suite, afin « que nous avisions immédiatement aux moyens de « sauver notre ami, si cela est possible. Depuis que « mademoiselle Devaux m'a dit cela, j'ai le cœur serré, « je respire avec peine et je pleure en t'écrivant cette « lettre. Edmond doit venir à deux heures chez moi; « viens me dire ce qu'il faut faire, car je tremble, si je « ne te vois pas, de ne pouvoir dissimuler mon inquié- « tude devant lui. Du reste, cette petite Antonine est un « ange; elle l'aime, j'en suis sûre, et je suis convain- « cue que la maladie d'Edmond et la sympathie que « les présages de M. Devaux ont éveillée en elle n'ont

« pas peu contribué à hâter cet amour. Voilà le résul-
« tat de cette démarche que je faisais, tu le sais, dans
« une bonne intention, et que maintenant je regrette
« bien d'avoir faite. A ta place, j'irais trouver M. De-
« vaux, et je lui dirais qu'à tout prix il faut qu'il sauve
« Edmond. Le pauvre garçon n'est pas encore alité; il
« ne se doute encore de rien; peut-être aurons-nous le
« temps de le guérir. Tu sais que tout ce qu'il faudra
« faire pour ton ami, je le ferai.

« NICHETTE. »

Nichette plia cette lettre, la cacheta, mit l'adresse de Gustave sur l'enveloppe et descendit chez la portière, à qui elle dit :

« Faites porter tout de suite cette lettre à l'adresse indiquée, et dites qu'il y a une réponse. »

La portière remit la lettre à un commissionnaire qui se rendit chez Gustave.

Pendant ce temps, Edmond, au lieu de rentrer chez sa mère, qui s'était endormie tard et qui devait dormir encore, avait marché d'abord au hasard, tout à ses pensées, tout à son amour, tout à ses espérances.

Après avoir rôdé ainsi quelque temps sur les quais, il s'était machinalement dirigé vers la maison de son ami, auquel il voulait montrer la lettre qu'il avait reçue la veille, et faire part du bonheur que cette lettre lui avait causé.

Gustave n'était pas chez lui, mais le domestique, qui connaissait Edmond et qui savait que chez son

maître Edmond était comme dans sa propre maison, avait insisté pour qu'il attendît, lui assurant que Gustave ne tarderait pas à rentrer.

Edmond, qui n'avait rien de mieux à faire, était resté, et, se couchant sur un canapé, il s'était replongé dans ses pensées heureuses.

Il y avait à peu près une demi-heure qu'il était là et qu'il attendait toujours Gustave, quand le commissionnaire de Nichette arriva.

— M. Daumont n'y est pas, répondit le domestique au commissionnaire; laissez la lettre.

— Non, dit cet homme, il y a une réponse qu'on attend.

— Eh bien! attendez la réponse.

Le commissionnaire s'assit.

Au bout d'un quart d'heure qu'il attendait, il commença à s'impatienter. Il se leva et se promena dans la salle à manger en disant :

— S'il fallait attendre comme cela pour toutes les courses que je fais, je ne m'y retrouverais pas.

— Que voulez-vous que je vous dise, mon brave homme? fit le domestique, mon maître n'y est pas, je ne peux pas lui donner votre lettre.

Le commissionnaire patienta encore quelques instants, après quoi il se remit à marmotter :

— La portière m'a bien recommandé de ne pas revenir sans la réponse.

— Donnez-moi votre lettre, fit le domestique impatienté.

— Vous voyez bien qu'il y est votre maître! dit le commissionnaire en remettant la lettre.

Le domestique haussa les épaules et ne répondit pas. La lettre à la main, il entra dans la chambre où était Edmond.

— Dites donc, monsieur Edmond?... dit-il au jeune homme, avec lequel, à force de le voir, il était devenu un peu familier.

— Que voulez-vous, mon brave Hilaire? demanda de Péreux.

— Il y a là un commissionnaire qui apporte une lettre pour monsieur, qui ne veut pas s'en aller sans la réponse, et qui crie qu'on lui fait perdre son temps.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Vous qui êtes l'ami de M. Gustave, et qui connaissez toutes ses affaires, vous saurez peut-être ce dont il s'agit, et vous pourrez peut-être donner cette réponse; cet homme m'ennuie dans ma salle à manger.

Et en même temps Hilaire remettait la lettre à Edmond, qui, après avoir regardé l'adresse, dit :

— Tiens! c'est de Nichette. Que diable peut-elle avoir à dire à Gustave? Elle lui raconte sans doute ce qui s'est passé ce matin entre elle et Antonine. En tout cas, elle n'a rien à lui dire que je ne puisse savoir. Je vais lui donner la réponse.

Et en même temps Edmond brisait le cachet de la lettre et la lisait.

Quand il fut arrivé au dernier mot, il se regarda dans la glace : il était pâle comme un mort.

— Que faut-il dire? demanda le domestique.

— Dites que c'est bien, que M. Gustave Daumont va aller chez la personne qui lui a écrit.

Edmond porta la main à son front. Une sueur froide l'inondait, et deux grosses larmes tombèrent de ses yeux.

Toutes ses pensées étaient dans ces deux larmes.

— Ma pauvre mère!... murmura-t-il.

Et il mit la lettre dans sa poche. Il n'avait plus besoin de la lire. Il la savait par cœur.

Alors il prit son chapeau, descendit semblable à un fou et marcha au hasard, sans regard et sans pensée.

Tout à coup il s'arrêta pour voir où il était.

Il était sur le boulevard.

Des gens passaient en riant; il les regarda passer pendant quelque temps, puis il se dirigea vers la rue Godot et monta chez Nichette, qui fut effrayée de sa pâleur en le voyant paraître.

— Vous venez d'envoyer chez Gustave, lui dit Edmond en lui tendant sa main brûlante, et d'une voix dont il ne pouvait dompter l'émotion.

— Oui, répondit Nichette, qu'un pressentiment avertit qu'un malheur venait d'avoir lieu.

— Gustave n'y était pas, ma bonne Nichette, et c'est moi qui ai ouvert la lettre.

Nichette poussa un cri déchirant et cacha son visage dans ses mains.

— Qu'ai-je fait, mon Dieu!... s'écria-t-elle en tombant à genoux.

— Vous avez fait ce que vous deviez faire, Nichette. Cette lettre est celle d'un ange. Il fallait bien que tôt ou

tard j'apprisse la vérité. N'en parlons plus. Je suis venu pour vous remercier de la bonne et sainte affection que vous me portez, et pour vous recommander de taire tout cela à ma mère. Elle en mourrait.

A cette idée, Edmond sentit de nouveau les larmes qui mouillaient ses yeux.

— Moi qui étais si heureux!... murmura-t-il. Vous avez vu Antonine? dit-il tout haut à Nichette.

— Oui, répondit celle-ci en essuyant ses yeux.

— C'est elle qui vous a appris cela?

— Oui.

— Était-elle émue?

— Oui, bien émue.

— Pauvre enfant! elle m'aime donc un peu?

— Elle vous aime, Edmond, et peut-être nous alarmons-nous à tort.

Edmond sourit tristement. On voyait, par ce sourire, qu'il se savait condamné.

— Merci, ma bonne Nichette, merci... dit-il.

En ce moment, Gustave entra, Gustave, qui ignorait tout ce qui s'était passé.

— Je viens de chez moi, dit-il à Edmond, on m'a dit que tu avais reçu une lettre à mon adresse.

— C'est vrai, fit Edmond, la voici. Pardonne-moi de l'avoir ouverte, car elle te fera plus de peine qu'à moi.

En même temps, Edmond passait la lettre de Nichette à Gustave.

— Dieu le voulait!... murmura Gustave en levant

les yeux au ciel, et sans trouver un mot à dire à Edmond.

— Oui, Dieu le voulait! répéta Edmond; mais ce que je reproche à Dieu, continua-t-il, c'est de vous avoir mêlés tous les deux là dedans, vous, mes amis, si contents, si gais, si bien portants. Je vais bien vous ennuyer.

— Edmond, que dis-tu? s'écria Gustave.

— Oh! ne parlez pas ainsi, fit Nichette.

— Ah! mes bons amis, dit Edmond en prenant dans ses bras la tête de la jeune fille et du jeune homme et en les couvrant de baisers, ah! mes bons amis, je suis bien malheureux!...

Et, en disant cela, il sentit toute sa force l'abandonner, et il tomba sur une chaise en pleurant à chaudes larmes.

XV

Nichette et Gustave prirent les mains d'Edmond, sans dire un mot, car ils avaient compris tous deux que l'espérance et la consolation étaient inutiles.

— Allons, il faut être un homme, dit tout à coup Edmond en se levant et en se disposant à sortir.

— Où vas-tu? lui demanda Gustave.

— Je vais voir ma mère. Je vais déjeuner avec elle, répondit de Péreux d'un ton qu'il essaya de faire indifférent. Te verrai-je dans la journée?

— Oui, certainement.

— A bientôt alors. Adieu, ma bonne Nichette, fit Edmond en embrassant la modiste; merci encore une fois de votre charmant dîner d'hier... nous le recommencerons quelquefois.

Gustave accompagna Edmond jusqu'à la porte.

Il était presque effrayé du calme de son ami.

— Pas d'imprudence! lui dit-il en le quittant.

— Quelle imprudence veux-tu que je fasse? ce n'est pas le moment d'en faire, répliqua Edmond en souriant.

— Courage, ami, courage!

— J'en ai. Pourquoi désespérer? Les hommes peuvent se tromper, n'est-ce pas? et Dieu est toujours bon. Tout n'est pas encore fini, va.

Edmond serra affectueusement la main de Gustave et descendit.

— C'est pour nous rassurer, c'est pour nous faire moins de peine qu'il parle ainsi, dit Gustave à Nichette quand il eut refermé la porte; mais il a la mort dans l'âme, vois-tu? C'est affreux, ce qui vient de se passer. Pourquoi faut-il que tu m'aies écrit cette lettre!

— Pouvais-je me douter de ce qui arriverait? Ne me gronde pas, Gustave, je souffre déjà bien assez.

Et Nichette essuyait de nouveau ses yeux remplis de larmes.

— Voyons, dit Gustave, ne nous berçons pas de fausses espérances; voyons les choses au pire, et si nous sommes trompés, ce sera pour notre bonheur. Edmond a quatre ou cinq ans à vivre.

— Pauvre Edmond! murmura Nichette.

— Eh bien, il faut qu'il les vive heureux, ces quatre ou cinq ans, et c'est à moi qu'il appartient d'assurer ce bonheur. Car, vois-tu, Nichette, si, le jour où Edmond

mourra, je sentais que j'ai quelque chose à me reprocher vis-à-vis de lui, je me ferais sauter la cervelle. Mademoiselle Devaux demeure-t-elle avec son père seulement?

— Non, elle a avec elle une gouvernante.

— Qu'importe!

— Tu veux la voir?

— Oui.

— Pour quoi faire?

— J'ai mon projet.

Gustave embrassa Nichette, et sortit à son tour.

Quand il eut disparu à l'angle du boulevard, Nichette mit son châle, se rendit à l'église de la Madeleine, s'agenouilla et brûla un cierge; après quoi elle rentra chez elle un peu plus calme.

Pendant ce temps, Edmond était arrivé chez sa mère, qui venait de se réveiller presque sans souvenir de ses émotions de la veille, et qui reçut son fils comme elle le recevait toujours, avec un sourire et un baiser.

Malgré ses efforts, Edmond ne pouvait triompher de sa tristesse et des pensées dans lesquelles le rejetait tout à coup la lettre du matin.

Deux ou trois fois, madame de Péreux le questionna. Elle attribuait cette mélancolie aux premiers soucis d'amour qu'éprouvait son fils.

Oh! quand le cœur s'est remis à espérer, il a bien de la peine à revenir au doute; et, par une de ces réactions fréquentes de l'âme, les craintes de la mère d'Edmond semblaient être à tout jamais effacées par la

confiance qu'elle avait puisée en Dieu, après le terrible pressentiment qui l'avait frappée la veille.

Edmond fit tout ce qu'il put pour être gai; mais, après le déjeuner, pendant lequel il avait raconté à sa mère la rencontre qu'il avait faite de Nichette, le rendez-vous qu'elle lui avait donné, il se retira dans sa chambre.

Alors il s'assit, pour ainsi dire, en face de lui-même, et, la tête dans ses deux mains, il se mit à penser.

« Étrange chose que la vie! se disait-il. Un jour, un enfant vient au monde, ses jeunes parents l'entourent de joie et de soins...; ils l'accueillent comme un bienfait, ils aiment en lui le visible battement de leurs deux cœurs. Ses yeux s'ouvrent à la lumière, son âme à la vie, et la nature tout entière commence pour lui. Un regard maternel suit, étudie l'enfant nouveau-né; le moindre de ses maux inquiète; on le protége comme une frêle fleur qui a toujours besoin de la même somme de lumière, d'ombre et d'eau. On l'élève comme s'il devait être éternel; on emplit son cœur de sen iments, son esprit de sciences; il grandit ainsi. On fonde des espérances sur cet enfant pour l'époque où il sera un homme. On lui montre toutes les carrières, on scrute ses penchants, ses préférences, ses sympathies. On lui crée des relations, on est fier de ses progrès, on remercie Dieu. Enfin, il atteint vingt ans : il sourit à l'existence, qui lui apparaît pleine d'enchantements; son intelligence raisonne, son œil sonde tous les horizons, son cœur aime. A son tour, il espère pour lui; il se sent capable de grandes et bonnes choses, il donne le bonheur à ceux qui l'entourent, et

il le donne comme il l'a reçu. Toutes les nobles ambitions s'éveillent dans son esprit, il sourit à l'avenir, il est heureux enfin. Ses parents se complaisent dans leur œuvre achevée à force d'amour et de soins; et, un beau jour, on s'aperçoit que cet enfant a un tubercule au poumon, et qu'il faut irrévocablement qu'il meure, et que, dans un court espace, il faudra enfermer entre quatre planches et jeter à la terre, avec son cadavre, tout son passé, tout son avenir, toutes ses espérances, tout son bonheur; qu'il ne verra plus ceux qu'il aimait, que ceux qui l'aimaient ne le verront plus, et qu'au lieu de serrer dans ses bras une créature jeune, forte, heureuse, aimante, aimée, ses parents n'auront plus qu'une tombe avec un nom dessus pour aller prier.

« Ah! c'est affreux!... Et cet enfant, c'est moi!

« Ainsi je vis, je vois, je sens, je pense, j'aime; toutes les choses de la nature ont en moi un miroir ou un écho; et, dans peu de temps, mes yeux ne verront plus rien, mon corps sera insensible, mon cerveau ne sera plus qu'une matière inerte, mon cœur, qui bat maintenant à un nom, sera mort, et mon amour sera chose oubliée et perdue! Nul ne verra qu'il y a une place vide dans le monde, et d'autres hommes viendront, qui verront, qui sentiront, qui penseront, qui aimeront et qui mourront comme moi!...

« A l'âge que j'ai, on dépense ordinairement sa vie gaiement, avec insouciance; le passé est court, l'avenir semble éternel...; on laisse passer les jours sans les compter, tant le cœur est riche d'espoir. Et moi, moi qui suis averti maintenant; moi qui, par conséquent,

mourrai deux fois, chaque matin je me dirai : Est-ce pour ce soir? chaque soir je me dirai : Est-ce pour demain? Puis, un jour, ma mère poussera un cri que je n'entendrai plus, et tout sera dit!....

« Un prêtre, dont la prière ne pourra me réveiller, priera à mon chevet; des hommes me coucheront dans mon dernier lit, étroit et froid, et il viendra un moment où je serai plus à l'aise dans ma bière que je ne suis à l'aise aujourd'hui avec le monde entier devant moi. Mon corps sera le même, un peu plus maigre, un peu plus pâle, voilà tout; mais aucune des choses terrestres n'aura plus d'empire sur lui, et mon âme sera auprès de Dieu, dit-on.

« Et, quoi que je fasse, cela sera.

« Et j'aime cependant... ma mère d'abord, qui m'aura donné toute sa vie sans pouvoir s'assurer la mienne. Gustave, qui accepterait aujourd'hui la maladie que j'ai pour que je fusse heureux; Antonine, que j'ai vue seulement il y a trois jours, et qui m'a déjà donné une preuve de sa sympathie et de sa pitié; Nichette, cette douce enfant, qui me pleurera sincèrement...; et, malgré tout cela, il faudra que je m'arrête au milieu de ma route et que ceux que j'ai connus continuent la leur sans moi...

« Et moi, qui pleurais souvent à l'idée qu'un jour je verrais mourir ma mère!... Soyez béni, mon Dieu! qui m'épargnez cette douleur. »

Edmond, le cœur serré par toutes ces réflexions, dans lesquelles il se complaisait malgré lui, se leva et se promena quelques instants dans sa chambre; puis il

alla à sa fenêtre, entr'ouvrit son rideau, et regarda dans la rue les gens qui passaient; puis il prononça le nom d'Antonine, et, revenant à sa table, il s'assit, appuya sa tête sur sa main gauche, et, machinalement, il se mit à écrire à mademoiselle Devaux.

« Antonine, écrivit-il, il me semble que je vous « aime encore plus depuis ce matin. A l'église, vous « avez sans doute prié Dieu pour moi. Que de choses « en trois jours! Que vais-je faire maintenant? Je vais « partir, puisque vous me l'avez conseillé. Partir! Où « aller? Aller chercher dans le Midi une atmosphère « qui me fera vivre quelques mois de plus? Révéler à « ma mère que je suis malade? M'éloigner de vous? « Aller porter à des étrangers ma tristesse, mon en- « nui, mon mal? Mourir dans une chambre d'hôtel « sous un ciel nouveau? Tricher la mort? à quoi « bon?

« Si Dieu et vous vous vouliez, cependant, je pour- « rais être heureux encore, et cette fatalité que j'ai « apprise ce matin pourrait être la cause de mon bon- « heur. Est-il une créature qui soit sûre d'être heu- « reuse trois ans? Je pourrais l'être, moi. Trois ans « passés avec la femme qu'on aime, c'est l'éternité. Si « j'allais à vous, Antonine, si je vous disais : J'ai peu de « temps à vivre, mais il dépend de votre volonté que ce « temps soit pour moi heureux ou malheureux, maudit « ou béni. Sacrifiez-vous, devenez ma femme, et, pen- « dant les quelques années que Dieu m'accorde encore, « tout ce qu'un homme peut faire, tout ce qu'il peut

« inventer et rêver pour la femme qu'il aime, je le « ferai, je l'inventerai, je le rêverai pour vous. Le sa- « crifice que vous m'aurez fait ne dépassera pas ma « vie. Moi mort, vous serez libre et jeune encore, vous « pourrez continuer avec un nouvel époux le bonheur « commencé avec moi. Au nom de votre mère, qui est « morte, au nom de ma mère, qui mourra de ma mort, « soyez à moi, Antonine, et, quand Dieu me rappellera, « je retournerai à lui, l'âme pleine de reconnaissance « pour la consolation que vous m'aurez donnée. Faites « cela, Antonine, et vous pourrez vous dire un jour : « — J'ai fait une bonne action. Il y avait un malheu- « reux qui, sans moi, serait mort dans le blasphème « et la malédiction, et, grâce à moi, grâce à mon « amour, il est mort regrettant la vie, mais ne la mau- « dissant pas.

« Vous verrez, Antonine, combien cela vous sera une « douce pensée dans l'avenir, et combien vous vous « sentirez fière de vous. Puis, qui sait?

Edmond ne continua pas la phrase commencée, la plume tomba de ses mains. Chose étrange! l'idée d'espérer le décourageait.

Alors il relut ce qu'il venait d'écrire, et, après avoir médité quelques instants sur cette lettre, il la déchira et en jeta les morceaux dans la cheminée.

« Insensé que je suis! s'écria-t-il, ne m'a-t-elle pas dit de partir? De quel droit irais-je demander à cette enfant d'associer sa santé à ma maladie, sa vie à ma mort? De quel droit lui donnerais-je un cadavre pour

mari? au nom de quoi prendrais-je ses jeunes et belles années, comme on prend des fleurs pour les jeter sur une tombe? M'aime-t-elle seulement, peut-elle m'aimer, cette jeune fille à qui je n'ai adressé la parole que pour lui remettre son gant, et qui ne m'a vu que deux fois? Dois-je abuser d'un mouvement de pitié qu'elle a eu? Allons! j'étais fou, je suis maudit, bien maudit. »

Et Edmond laissa tomber sa tête dans ses deux mains.

« Eh bien! reprit-il quelques instants après, si je n'ai pas le droit de me faire aimer d'elle, j'ai le droit de l'aimer et de la voir, j'ai le droit de lui faire comprendre qu'à partir du jour où je l'ai vue j'ai associé sa pensée à ma pensée. Au lieu d'employer à mon bonheur le temps que j'ai à vivre, je veux l'employer au sien. Malheur à l'homme qu'elle aimera s'il ne la rend pas heureuse! Je vais aller trouver M. Devaux : je lui expliquerai tout, je lui avouerai toute la vérité. Je lui demanderai qu'il me reçoive chez lui comme son fils. Je demanderai à Antonine qu'elle m'aime comme son frère. Je verrai se développer en elle ses premières impressions. Je l'aimerai, non plus comme une femme, mais comme une enfant. Ma mort prochaine me vieillira à ses yeux. Elle écoutera mes conseils. Mon affection sera presque paternelle. Son mari ne pourra pas être jaloux de moi quand il saura ce que je suis. Oui, cela vaut mieux, je ne me marierai pas. Je ne ferai supporter la douleur de ma mort qu'à ceux que la nature elle-même a mis à côté de moi. De cette façon, je ne

frustrerai pas ma mère de mes dernières années; je serai tout à elle, et je m'endormirai dans ses bras. »

Edmond raisonnait ainsi, tant il avait besoin de donner une pâture à son cœur brisé; puis, il sortit pour aller voir M. Devaux; mais, en réalité, dans l'espérance de rencontrer Antonine.

Pendant ce temps, Gustave s'était rendu rue de Lille, se demandant tout le long du chemin quel prétexte il allait prendre pour parler à Antonine.

« Après tout, se dit-il, il faut que je lui parle, et, à mon avis, les moyens francs sont les meilleurs. Il s'agit du bonheur d'Edmond. »

XVI

Arrivé rue de Lille, Gustave monta chez M. Devaux.

— Veuillez dire à mademoiselle Devaux, dit-il au domestique qui vint lui ouvrir la porte, qu'il y a quelqu'un qui la demande au salon.

Gustave avait dit cela d'un ton si résolu, que le domestique ne répondit qu'en lui obéissant.

Gustave entra donc dans le salon que nous connaissons et où Antonine parut quelques instants après.

— C'est vous qui me demandez, monsieur? dit-elle à Daumont avec étonnement.

— Oui, mademoiselle, fit Gustave, et je vous prierai même de fermer la porte de votre chambre, car ce que j'ai à vous dire ne peut être, ne doit être entendu que de vous seule.

Un pareil langage était fait pour étonner la jeune fille; mais celui qui lui parlait lui parlait d'un ton si suppliant qu'elle ferma la porte, et que, venant s'asseoir, elle lui dit :

— Je vous écoute, monsieur.

— Mademoiselle, reprit alors Gustave, vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes la fille d'un homme honorable, votre cœur doit être confiant, bon, compatissant. Sans le vouloir, vous avez été la cause d'un grand malheur.

— Vous m'effrayez, s'écria Antonine, qui ne comprenait rien à l'émotion de Gustave, qu'elle ne reconnaissait pas encore, quoiqu'elle l'eût vu, très-imparfaitement il est vrai, au bras d'Edmond.

— Hier une jeune femme est venue ici vous offrir des bonnets, des dentelles?

— C'est vrai.

— Elle vous a parlé de M. de Péreux?

— C'est vrai encore, monsieur, répondit Antonine en rougissant.

— Oh! parlez-moi sans crainte, mademoiselle, car je n'ai qu'une vanité, c'est de croire qu'il n'y a pas de cœur plus franc que le mien. Vous avez avoué à cette jeune fille ce que M. Devaux vous avait dit de M. de Péreux, c'est-à-dire qu'il est atteint d'une maladie mortelle. Eh bien, mademoiselle, cette jeune fille, que je connais, m'a écrit tout cela, car elle sait que j'aime Edmond comme mon frère, et la lettre est tombée entre les mains d'Edmond.

— Le malheureux! s'écria Antonine.

— Oui, malheureux, bien malheureux, en effet, mademoiselle; car cette prophétie de mort, c'est la ruine de toutes ses espérances, de toutes ses affections, de tout son bonheur rêvé; car Edmond vous aimait, mademoiselle; car il vous aime, et maintenant il sera forcé d'imposer silence à son cœur, et son cœur, qui ne se taira pas, se brisera dans sa poitrine et le tuera plus tôt qu'il ne doit mourir. Eh bien, mademoiselle, je suis venu à vous franchement, honnêtement, simplement, et je vous dis : Il y a un homme qui vous aime et qui mourra jeune; cet homme a une mère qui ne vit que de sa vie et que de son bonheur. Vous sentez-vous dans l'âme assez de force pour vous faire l'ange gardien de cet homme, pour l'accompagner de votre affection et de vos soins jusqu'à l'heure de sa mort, pour réparer le mal qu'involontairement vous avez fait; ou faut-il qu'il parte, et qu'il s'en aille mourir dans quelque coin, en n'ayant d'autre consolation que le souvenir de votre nom? car, j'en suis sûr, l'amour de sa mère ne lui suffit plus maintenant.

Il y a des sentiments qui n'ont pas besoin de commentaires.

Nous renonçons à peindre l'impression que cette déclaration, si simple et si étrange à la fois, produisit sur Antonine; mais en un instant elle était devenue femme, et elle sentait toutes les cordes d'amour, de dévouement, de générosité, vibrer bruyamment en elle, et lui conseiller la noble action que lui demandait Gustave.

— Monsieur, dit-elle à Daumont d'une voix grave

et en se levant, vous me jurez que tout ce que vous venez de me dire est vrai?

— Je vous le jure, mademoiselle.

— Vous êtes sûr qu'en devenant la femme de M. de Péreux, j'aurai fait tout ce qui est humainement possible pour le rendre heureux, quel que soit le temps que le ciel lui accorde?

— J'en suis sûr.

— Eh bien, monsieur, j'aime M. de Péreux; lui vivant je ne serai jamais à un autre qu'à lui; portez-lui cet anneau qui me vient de ma mère, comme gage du serment que je vous fais.

Gustave se jeta aux genoux d'Antonine et baisa ses mains et les couvrit de larmes.

— Allez, monsieur, dit-elle à Gustave, retournez auprès de M. de Péreux; moi, je vais prier pour mon mari.

En disant cela, Antonine, pâle, digne, belle, rayonnante de jeunesse, d'amour et de beauté, rouvrait la porte et rentrait dans la chambre.

Gustave descendit les escaliers quatre à quatre.

— Noble cœur! répétait-il à chaque instant. Pauvre Edmond, il me devra au moins une joie!

A la porte, Gustave rencontra son ami, qui, comme nous l'avons vu, avait voulu venir faire visite à M. Devaux.

— Elle t'aime, s'écria Gustave... Elle n'en épousera jamais un autre. Voici son anneau. A partir d'aujourd'hui vous êtes fiancés. Espère, mon ami, espère!...

Et il se jeta dans les bras d'Edmond.

Edmond était presque suffoqué par la joie.

— Tu l'as vue? dit-il.

— Oui.

— Et elle m'aime?

— Oui.

— Et elle consent à m'épouser?

— Oui, oui, te dis-je.

— Ah! Gustave, je ne croyais pas que l'on pût être si heureux et si malheureux le même jour.

Et, en disant cela, Edmond embrassait de nouveau son ami.

— Ah çà! ces messieurs sont fous, dit un gros monsieur qui avait assisté à cette scène, et qui ne comprenait pas que l'on s'embrassât de cette façon dans la rue, et que l'on forçât les gens à descendre du trottoir.

XVII

Edmond voulait monter chez mademoiselle Devaux, se jeter à ses pieds, lui dire combien il l'aimait déjà avant le sacrifice qu'elle venait de faire, et combien ce sacrifice avait encore augmenté son amour; mais Gustave le retint.

— Nichette a ses entrées dans la maison, lui dit-il; allons chez elle, écris une lettre à Antonine, et elle la lui portera.

— Tu as raison, fit Edmond; allons vite..

Et, en effet, il hâta sa marche.

Edmond était si heureux de l'idée qu'Antonine allait être à lui, que cette idée donnait presque un démenti à la sinistre révélation du matin. Il ne se souvenait plus que d'une chose : c'était qu'Antonine l'aimait,

qu'elle serait sa femme, et il portait à ses lèvres l'anneau qu'elle lui avait envoyé.

— Elle est belle, n'est-ce pas? disait-il à Gustave. Qui m'eût dit, il y a quatre jours, quand nous la suivions sur le même trottoir où nous sommes en ce moment, qu'aujourd'hui j'en serais déjà où j'en suis? Allons, si Dieu ne me donne pas de longues années à vivre, ajouta-t-il en riant, il précipite pour moi les préliminaires du bonheur, et, somme toute, j'y retrouverai mon compte. Qu'est la vie, après tout, si ce n'est quelques jours heureux au milieu de chagrins, de luttes, d'attentes, de désillusions sans nombre? La Providence me sourit, à moi qui, ce matin, me croyais maudit. Antonine sait que je mourrai jeune, et son amour ou sa pitié écartera de moi tout ce qui pourrait me faire peine. Je n'aurai vécu que mes jours heureux, et, quand j'arriverai au terme fixé, je retrouverai dans mon passé de quoi faire le bonheur de deux existences d'une durée ordinaire. Le bonheur est-il dans les jours vécus? Non ; il est dans les jours remplis par l'amour, par l'amitié, par toutes les consolations divines que Dieu accorde à la terre. Ai-je jamais été malheureux, moi? Je suis aimé, adoré de ma mère, je suis aimé de toi, je suis aimé d'Antonine. Est-il un homme de soixante ans qui puisse, en additionnant ses jours passés, trouver un total égal au mien? Non, vois-tu bien, Gustave, je suis heureux comme je n'aurais jamais cru pouvoir l'être.

Et, en parlant ainsi, Edmond souriait, et il marchait fièrement.

Qu'est-ce donc que l'amour, ce mot qui a la puissance de faire regarder la mort en riant, et de changer en un instant le désespoir en espérance, et la douleur en joie?

Gustave tenait les mains d'Edmond.

— Je suis bien content de te voir ainsi, lui disait-il; espère, ami, espère. Que diable! ce M. Devaux peut s'être trompé, et nous nous apercevrons un jour que son erreur n'aura servi qu'à hâter ton mariage avec sa fille.

Edmond ne répondit rien à cela. Partageait-il jusque-là l'espoir de Gustave? Non. D'ailleurs, par un sentiment que nous n'essayerons pas de décrire, mais que l'on comprendra, il lui eût semblé être ingrat envers la mort qui le rendait si heureux, s'il n'avait pas continué de croire qu'il lui appartenait et qu'il lui devait une revanche.

C'était de la superstition; mais l'amour n'est-il pas le père de toutes les superstitions, de toutes les croyances, de tous les rêves?

Les deux amis arrivèrent chez Nichette.

La première chose que fit Edmond fut de sauter au cou de la jeune fille.

— Ma bonne Nichette! s'écria-t-il, Antonine m'aime, elle va m'épouser. Voici son anneau; c'est Gustave qui a arrangé tout cela. Donnez-moi bien vite du papier et de l'encre, que je lui écrive.

Nichette regardait son amant, qui lui fit des yeux signe que tout cela était bien vrai, et qu'Edmond n'était pas fou.

Nichette fut enchantée de voir le jeune homme dans cette disposition d'esprit, et elle lui donna tout ce qu'il fallait pour écrire.

— Nichette, dit Edmond en s'asseyant, vous allez me rendre un service.

— Avec plaisir.

— Vous irez porter à Antonine la lettre que je vais écrire, et dont j'attendrai ici la réponse.

— Alors je vais m'habiller, dit Nichette.

Et elle passa dans la chambre voisine pour se préparer à sortir.

Gustave l'y suivit. Edmond se mit à écrire :

« Mademoiselle, Antonine, comment dois-je vous « nommer après ce que je viens d'apprendre? Dois-je me « renfermer dans mon respect, ou me permettez-vous « de vous parler avec tous les sentiments que j'éprouve? « Ainsi, vous si belle, si heureuse; vous que je ne con- « nais que depuis quatre jours; vous à qui je n'ai pas « encore adressé la parole; vous qui pouvez choisir « entre les plus nobles le mari que vous voudrez, vous « consentez à m'aimer, vous prenez en pitié celui que « votre père condamne... Oh! bénie soit cette mort qui « me rapproche de vous! Merci, Antonine, merci de « tout le bonheur que je vous dois!...

« Ce que Gustave vous a dit ce matin, la félicité que « vous m'accordez, pendant un instant j'avais rêvé tout « cela; mais, moi, je n'eusse jamais osé vous deman- « der un pareil sacrifice. Et voilà qu'aux premiers « mots qu'il vous a dits, vous avez consenti à être ma

« femme, à associer votre avenir plein de jours à mon « avenir limité... Vous n'avez pas voulu abandonner « au désespoir une âme qui espère en vous, et votre « douce pitié vous a fait faire pour moi ce que l'amour « vous eût fait faire plus tard pour un autre. Que cela « cela est bien, Antonine! que cela est généreux! et « que Dieu serait injuste s'il ne vous récompensait pas « un jour du bien que vous faites aujourd'hui! Mais ce « peu de jours que j'ai à vivre, je veux les employer à « ma reconnaissance. Il y aura peut-être au monde « des femmes plus heureuses, mais il n'y en aura pas « de plus aimées que vous. Je serai votre esclave sou- « mis et dévoué. C'est Dieu qui a permis que je vous « rencontrasse, c'est lui qui a voulu ce qui est; car, « autrement, comment m'expliquer le bonheur qu'il « m'accorde en si peu de temps?

« Vous n'avez plus de mère, Antonine, ma mère sera « la vôtre. Vous verrez comme elle est bonne, comme « elle vous aimera! presque autant que je vous aime- « rai!

« Votre père sera le mien; nous l'entourerons de « soins et d'affections, nous le flatterons dans ses goûts « et dans ses habitudes. Et ce sera encore de l'égoïsme « de ma part; car, un jour, j'aurai besoin de lui pour « qu'il prolonge un peu ma vie, et qu'il me fasse vous « voir plus longtemps...

« Si vous saviez comme je vous aime, Antonine!... « Oh! laissez-moi vous dire, dans cette lettre, tout ce que « j'ai de joie et de ravissement dans l'âme! Ordinaire- « ment ce n'est qu'au bout d'un long temps qu'on se

« permet d'avouer à la femme qu'on aime tous les sen-
« timents qu'elle a éveillés en nous. Une fatalité pro-
« videntielle m'autorise, quatre jours après notre pre-
« mière rencontre, à vous parler à cœur ouvert. Écou-
« tez donc tout ce que j'ai besoin de vous dire.

« Ce matin, en apprenant le mal dont je suis atteint
« je maudissais le ciel et la vie; et maintenant que je
« sais être aimé de vous, quoique le mal existe tou-
« jours, quoique rien ne démente la prédiction que
« votre père a faite, mon cœur défie les plus joyeux.
« Autant je maudissais la vie, autant je l'aime. Un
« mot de vous a dissipé toutes mes tristesses. J'ai l'é-
« ternité dans l'âme. Il n'y a pas une voix dans la na-
« ture que je n'entende et que je ne comprenne; il me
« semble que je suis le centre où viennent se grouper
« tous les bienfaits de Dieu. Je ris et je pleure; je
« voudrais errer seul dans la campagne, le front à
« l'air, et crier aux arbres, aux nuages, aux fleurs,
« aux horizons : — Vous ne savez pas?... Antonine
« m'aime!...

« Quand je pense qu'il y a des gens qui prononcent
« votre nom sans savoir tout ce que ce nom renferme
« de dévouement, de joie, d'innocence, de jeunesse et
« d'amour!... Que la vie est belle! que Dieu est bon!
« Est-il quelque chose dans le monde de plus sacré, de
« plus noble, que deux jeunes cœurs bien unis, qui ne
« se rappellent de leur passé que le temps où ils pen-
« saient l'un à l'autre, qui ne voient dans l'avenir que
« le temps qu'ils passeront ensemble!... Ces deux
« cœurs, ce sont les nôtres, et cela depuis une heure!

« Est-ce bien ainsi que je devais comprendre votre « réponse?

« Je vous écris sans songer à terminer ma lettre. Les « mots viennent en foule sous ma plume. Il me semble « impossible cependant de vous exprimer tout ce que « je sens.

« Songez que vous êtes la première femme que j'aie « aimée..., et si vous saviez comme vous êtes belle, « Antonine!

« Une voix secrète me disait l'autre jour, quand je « vous suivais, que ma vie allait s'attacher à vous. « Quelque chose ne vous avertissait-il pas aussi que je « jouerais un rôle dans votre avenir? Est-ce avec in- « tention que vous avez laissé tomber votre gant? Si « vous aviez pu voir comme mon cœur battait quand « je vous l'ai remis! Vous avez rougi en le recevant. « Qui oserait nier maintenant la loi des sympathies « mystérieuses?

« Que vous dirai-je encore, Antonine? Mon âme dé- « borde!

« Maintenant, que dois-je faire? Me sera-t-il permis « de vous voir, de vous regarder un instant et de me « dire : « Cet ange est à moi? » Faut-il que j'aille trou- « ver votre père ou que ce soit ma mère qui lui de- « mande le consentement dont nous avons besoin, et « que j'ai hâte d'avoir?...

« Il y a des moments où je doute que ce que Gustave « vient de me répéter soit vrai. Je crains alors qu'une « froide réalité ne vienne me dire : Vous avez rêvé, « Antonine ne vous aime pas, elle ne songe même pas

« à vous! Ah! si cela arrivait, j'aurais encore trop de « temps à vivre... »

— Eh bien! fit Nichette en entrant, vous écrivez encore?...

— J'ai tant de choses à dire!... répondit Edmond.

— Et toutes ces choses-là ne touchent pas à leur fin? demanda la modiste.

— Si, ma bonne Nichette, j'ai fini.

— Je n'aurai rien à dire à mademoiselle Devaux?

— Rien qu'à lui remettre cette lettre.

En disant cela, Edmond pliait la lettre et la cachetait.

— Je vous retrouverai ici? dit Nichette en la prenant.

— Oui, je vous attends avec Gustave.

Nichette prit congé de ses amis et sortit.

Elle trouva Antonine encore tout émue de ce qui venait de se passer entre elle et Gustave.

En vain madame Angélique l'avait questionnée, Antonine n'avait rien voulu répondre, et la brave dame en avait été réduite à se rendormir sur le *Château de Kénilworth*.

« Je crois avoir fait ce que je devais faire, se disait la jeune fille. Je sens bien qu'un jour j'eusse aimé Edmond, si je ne l'aime déjà ; mais que dira mon père? »

Antonine en était là de ses réflexions quand Nichette entra.

Madame Angélique se réveilla en sursaut en entendant entrer la modiste.

— Vous venez de la part de M. de Péreux? fut le premier mot d'Antonine.

— Oui, mademoiselle, répondit Nichette.

— Qu'est-ce que ce M. de Péreux? demanda madame Angélique en se frottant les yeux.

— C'est mon mari, répondit mademoiselle Devaux.

— Jésus Dieu! s'écria la gouvernante en regardant la jeune fille, vous devenez folle.

— Aucunement, ma chère madame Angélique, répliqua Antonine, qui depuis une heure avait compris qu'elle n'était plus une enfant, et qui n'eût pas voulu faire à ses sentiments la honte de les cacher. Que vous a-t-il chargée de me dire? continua-t-elle en s'adressant à Nichette.

— Il m'a remis cette lettre pour vous, mademoiselle.

Et en même temps Nichette, qui voyait qu'il n'y avait plus besoin de mystère, passait la lettre d'Edmond à la fille du médecin.

— M'expliquerez-vous ce que tout cela signifie? demanda madame Angélique en fermant son livre.

— Cela signifie, lui répondit Antonine, qui avait déjà ouvert la lettre, que M. de Péreux m'aime, que je l'aime, et que je vais l'épouser.

— Et monsieur votre père a autorisé cette correspondance?

— Mon père ne sait encore rien de tout cela.

— Alors il est de mon devoir de le prévenir.

— C'est inutile, car dans un instant je vais le prévenir moi-même.

En même temps Antonine commençait la lecture de

la lettre qu'elle venait de recevoir, et Nichette, qui l'observait, voyait trembler ses mains et se colorer ses joues.

Mademoiselle Devaux sentait son cœur battre violemment.

Elle ne s'interrompait que pour dire : « Comme il m'aime! »

— A quoi est-ce que je sers ici? se demandait madame Angélique. On ne me dit rien et je ne vois rien.

— Que madame de Péreux ait la bonté de venir voir mon père demain, dit Antonine à Nichette. Il sera prévenu. C'est vous qui êtes la cause de tout cela, mademoiselle, ajouta mademoiselle Devaux, qui ne doutait pas que la modiste fût au courant de tout ce qui se passait.

— Dois-je le regretter, mademoiselle? demanda Nichette.

— Non, répliqua Antonine, car je n'oublierai jamais que c'est vous qui m'avez apporté la lettre que je viens de lire. Vous direz à M. de Péreux ce que j'en ai fait, et vous ajouterez qu'en vous quittant je suis entrée dans le cabinet de mon père.

En disant cela, Antonine glissait la lettre d'Edmond sous le corsage de sa robe, et sortait de sa chambre pour se rendre auprès de M. Devaux.

— Mon père, mon bon père, dit-elle en s'asseyant sur les genoux du docteur, je viens te parler de choses sérieuses.

— Tu m'effrayes ! s'écria M. Devaux en riant. Des

choses sérieuses à ton âge, chère enfant... qu'est-ce que cela peut être?

— Mon père, reprit Antonine d'une voix grave, j'aime quelqu'un.

— Tu aimes quelqu'un?... répéta M. Devaux, que ce début étonna bien un peu.

— Oui, quelqu'un qui m'aime, et je viens vous avertir que sa mère viendra demain vous demander ma main pour lui.

Le médecin regarda sa fille avec un réel étonnement.

— Et c'est toi qui as arrangé cela toute seule?

— Oui, mon père.

— Quel est ce jeune homme? car je suppose que celui que tu aimes est jeune. Nomme-le-moi, et, s'il est digne d'avoir pour femme celle que tous les jours je remercie Dieu de m'avoir donnée pour fille, tu l'épouseras.

— C'est M. Edmond de Péreux, mon père.

— M. Edmond de Péreux... je ne connais pas ce nom-là, fit le docteur, qui ne se rappelait déjà plus la visite que lui avait faite Edmond.

— Vous êtes bien oublieux, dit Antonine en étendant la main et en montrant une carte.

— Ce jeune homme qui est venu me consulter il y a deux jours? demanda M. Devaux en reconnaissant la carte du malade.

— Lui-même, mon pere.

— Et il t'aime?

— Oui.

— Depuis longtemps?

— Depuis qu'il m'a vue.

— Et il t'a vue?

— Il y a quatre jours.

— Et tu l'aimes aussi, sans doute?

— Comme il m'aime.

— Depuis le même temps?

— Oui, mon père.

— Tu es folle, mon enfant.

— J'ai toute ma raison, mon père, je vous le jure.

— Tu sais bien que tu ne peux être la femme de M. de Péreux.

— Pourquoi?

— Parce que M. de Péreux sera mort avant trois ans, parce que je le sais, et que, le sachant, je ne puis donner ma fille à un homme qui la laissera veuve après trois ans de mariage, avec des enfants frappés du même mal que lui. Dis-moi que tout cela n'est qu'un enfantillage, et n'en parlons plus.

— Rien n'est plus sérieux, mon père, fit Antonine, et c'est justement la raison qui vous ferait refuser ma main à M. de Péreux qui me le fait aimer

— Je ne te comprends pas.

— C'est pourtant bien simple, mon père. M. de Péreux m'aime. Je sais comme vous qu'il n'a que trois ans au plus à vivre, et je veux devenir sa femme pour qu'il soit heureux pendant ces trois dernières années.

— Et tu crois que je consentirai à ce sacrifice?

— Il le faudra bien, mon père.

Non-seulement jamais Antonine n'avait parlé de la sorte à M. Devaux, mais encore jamais il n'eût soup-

çonné qu'elle pût lui parler avec autant de caractère et de volonté.

— Il le faudra bien, reprit-il, et pourquoi cela?

— Parce que depuis une heure je suis fiancée à lui. Voyez plutôt, mon père, continua la jeune fille en montrant sa main, je n'ai plus l'anneau de ma mère, je le lui ai donné, avec le serment que jamais je n'appartiendrais à un autre. On n'a pas de temps à perdre, mon père, quand on aime un homme qui n'a que trois ans à donner à la femme qu'il épousera.

— Et c'est en trois jours que tu as arrangé tout cela?

— C'est en cinq minutes, mon père.

— Et tu as pu croire un instant que je consentirais à ce mariage?

— C'est parce que je savais que vous vous y opposeriez que j'ai donné cet anneau et que j'ai fait ce serment.

— Tu ne seras jamais la femme de M. de Péreux, de mon vivant du moins.

— C'est sur la tombe de ma mère que j'ai fait ce serment, répondit Antonine.

— Il n'y a pas sacrilége là où il y a folie, et tu es folle. Je ne te laisserai pas, par une sentimentalité poétique, contracter une union qui sera le malheur de ta vie. Ton bonheur avant tout. J'ai plus de raison et je vois mieux les choses que toi; crois-moi, mon enfant, renonce à M. de Péreux et n'engage pas ainsi ton avenir, dont je réponds devant Dieu. Or, Dieu, qui me permet de voir ce que les autres hommes ne voient

pas, veut que cette triste science serve au moins au bonheur de mon enfant. Ne me parle donc plus de cela. Je te remettrais au couvent si je pouvais croire un instant que d'ici à huit jours tu n'auras pas repoussé toutes ces idées.

— C'est votre dernier mot, mon père?

— Oui.

— J'aurai beau vous dire que mon bonheur, que le bonheur de M. de Péreux, que le bonheur de sa mère elle-même dépendent de cette union, vous vous y opposerez?

— Par le raisonnement d'abord, puis, ajouta M. Devaux d'un ton un peu plus sévère, par tous les moyens que mes droits de père mettent en mon pouvoir, si le raisonnement ne suffit pas.

— Ainsi vous direz demain à cette mère : « Je refuse la main de ma fille à votre fils, parce qu'il est mortellement malade. »

— Je ne le lui dirai pas ; mais j'aimerais mieux le lui dire, dût-elle en mourir, que de consentir à ce mariage, qui, de ma part, serait presque un crime. Si tu étais mère et que tu fusses à ma place, tu ferais ce que je fais.

— Rien ne pourra vous faire changer de résolution?

— Rien.

— Adieu, mon père.

En disant cela, Antonine embrassait le docteur.

— Tu réfléchiras, n'est-ce pas?... dit M. Devaux,

— Oui, mon père, et, quel que soit le résultat de mes réflexions, je vous le ferai connaître.

Antonine, avant de rentrer dans sa chambre où se trouvait madame Angélique, s'arrêta dans son cabinet de toilette, mit le châle et le chapeau qu'elle avait le jour où Edmond l'avait vue pour la première fois, et, après s'être assurée que personne ne pouvait la voir ni l'entendre, elle ouvrit la porte de l'antichambre, et descendit l'escalier.

Arrivée dans la rue, elle monta dans une voiture qui passait et dit au cocher :

— Rue des Trois-Frères, n° 3.

XVIII

— Madame de Péreux est-elle visible? demanda Antonine au domestique qui vint lui ouvrir la porte.

— Oui, mademoiselle.

— Personne n'est avec elle?

— Personne.

— Veuillez lui annoncer mademoiselle Antonine Devaux.

Le domestique fit passer la fille du docteur dans le salon, et ouvrit la porte du boudoir où se trouvait madame de Péreux.

A peine eut-il prononcé le nom que l'on venait de lui dire, que celle-ci se leva, et, courant au-devant d'Antonine, lui dit :

— Vous êtes la fille du docteur Devaux, mademoiselle?...

— Oui, madame, répondit Antonine.

— Et vous êtes seule ici?

— Toute seule.

— Que se passe-t-il donc, chère enfant? demanda la mère d'Edmond; comment se fait-il...

— Il se passe, madame, fit Antonine en embrassant madame de Péreux, que je viens tout simplement et tout franchement vous demander si vous voulez bien être ma mère?

— Si je le veux!... oui, je le veux, enfant, et j'en serai heureuse et fière.

En disant cela, madame de Péreux entraînait Antonine dans son boudoir, lui ôtait son châle et son mantelet, la faisait asseoir et s'asseyait à côté d'elle en lui disant :

— Voyons, chère petite, contez-moi ce qui vous amène ici.

Et madame de Péreux considérait avec curiosité la jeune visiteuse qui préoccupait si fort son fils depuis quelque temps.

— M. de Péreux n'est pas là? fit Antonine.

— Non, mais il va venir.

— L'avez-vous vu depuis ce matin, madame?

— Oui.

— Il ne vous a rien dit à propos de moi?

— Rien, sinon qu'il vous aime; n'est-ce pas cela? Et vous, l'aimez-vous un peu?

— Serais-je ici, madame, si je ne l'aimais pas? Vous demanderais-je d'être ma mère, si je n'avais résolu d'être sa femme? Oui, je l'aime, madame; et, puisque

son bonheur dépend de moi, je veux qu'il soit heureux.

— Vous êtes charmante. Que puis-je faire pour vous, qui aimez mon fils ? Dites-le moi, et, quoi que ce soit, je le ferai.

— Il vous a parlé de moi ?

— Il ne fait que cela ; et je vous croyais jolie, mais pas autant que vous l'êtes. Mais, chère enfant, voyons, comment se fait-il que vous soyez seule chez moi, et que votre père ou votre gouvernante ne vous accompagne pas ?

— C'est bien simple, j'ai promis ma main à votre fils, madame.

— Quand cela ?

— Ce matin.

— Vous l'avez vu ?

— Non, mais j'ai vu un de ses amis.

— Gustave ?

— C'est cela même. M. Gustave m'a dit qu'Edmond... que M. de Péreux, reprit Antonine en rougissant, ne pouvait être heureux qu'en m'épousant, alors j'ai fait le serment d'être à lui, et je lui ai envoyé l'anneau de ma mère, une sainte femme comme vous, madame.

— Je n'ai rien su de tout cela.

— A quoi bon susciter des lenteurs à ses sentiments ? Votre fils m'aime, je sais ce qu'il est ; je l'aime, il sait ce que je suis... Pourquoi ne pas être l'un à l'autre tout de suite, pourquoi reculer volontairement son bonheur ? Il y a un proverbe qui dit : « Mieux vaut

tard que jamais. » J'en connais un qui serait plus vrai : « Mieux vaut tôt que tard. »

— Adorable enfant !... fit madame de Péreux, émue de cette franchise insoucieuse et innocente.

— Alors, continua Antonine, j'ai fait dire à M. de Péreux que vous pourriez, dès demain, venir me demander pour lui à mon père, et je suis entrée dans le cabinet de mon père pour le prévenir de ce que j'avais arrangé.

— Qu'a dit M. Devaux?

— Il a dit que j'étais une folle, qu'on ne peut pas aimer un homme que l'on ne connaît que depuis quatre jours, auquel même on n'a jamais parlé, et il m'a refusé net ce que je lui demandais, en ajoutant que, si j'insistais, il me remettrait au couvent.

— Alors?

— Alors, comme j'avais fait un serment avec la ferme intention de le tenir, ajouta Antonine d'une voix grave, et que rien dans ce monde ne saurait m'empêcher d'obéir à cette voix de mon cœur, j'ai mis mon mantelet et mon chapeau, j'ai marché sur la pointe du pied pour ne pas être entendue, j'ai descendu l'escalier, je suis montée dans une voiture, et je suis venue vous dire, madame, ce que je vous répète : « Voulez-vous bien être ma mère? »

En disant cela, Antonine embrassait une seconde fois madame de Péreux.

— Ainsi, dit celle-ci, votre père ignore où vous êtes?

— Mais si vous me permettez de rester ici, je vais le lui faire dire.

— Il viendra vous chercher et il vous emmènera.

— Non, madame, fit Antonine.

— Vous croyez?

— J'en suis sûre. Je connais mon père, Il criera un peu, mais il finira par faire tout ce que je voudrai.

— Cependant ce que vous faites est grave.

— En quoi?

— Vous sauver ainsi de chez votre père!...

— Pour venir chez vous. Quel mal y a-t-il à cela? Et ne suis-je pas chez vous aussi en sûreté que chez lui?

— Quel ange mon fils aura pour femme!

— Et que nous serons heureux tous ensemble!

Antonine et madame de Péreux s'aimaient déjà comme si elles se fussent connues depuis dix ans.

— Maintenant je vais écrire à mon père, fit mademoiselle Devaux.

— Voyons, mon enfant, réfléchissons un peu, repondit madame de Péreux en prenant affectueusement les mains d'Antonine dans les siennes, ne sera-t-il pas tout naturel que votre père se fâche du moyen que vous allez employer vis-à-vis de lui? Une simple lettre pour une chose aussi importante, c'est bien peu.

— Comment faire, alors?

— Je crois pouvoir tout concilier si vous voulez suivre mes conseils.

— Parlez, madame, parlez.

— Nous allons nous rendre chez M. Devaux : je lui

dirai que je vous ramène et que je lui demande votre main pour mon fils. Il verra que votre projet n'est plus un enfantillage. Je lui ferai connaître ma position et celle d'Edmond, cela ne nuit jamais, et tout ira bien.

— Allons, fit Antonine en remettant son mantelet et son chapeau.

Au moment où les deux femmes allaient sortir du boudoir, le domestique ouvrit la porte et annonça :

— M. Devaux.

Le docteur entra : il était pâle. On voyait qu'il était en proie à une émotion violente ; mais son air s'adoucit un peu en revoyant sa fille.

— Tu m'as fait bien du mal, Antonine !... fut son premier mot.

Et, en effet, M. Devaux fut presque forcé de s'appuyer contre un meuble pour ne pas tomber. Il était en nage. Antonine se précipita vers lui et lui sauta au cou.

— Tu me croyais morte, bon père?... lui dit-elle en souriant.

— Sait-on jamais à quoi s'en tenir avec le caractère que tu as? fit M. Devaux. Si je ne t'avais pas trouvée ici, je n'aurais su où aller. Vous pardonnez à mon inquiétude, madame, ajouta-t-il en se tournant vers madame de Péreux, inquiétude qui m'a fait oublier de m'adresser d'abord à vous en entrant ; mais vous êtes mère, et vous comprendrez ce que peut faire souffrir la disparition d'un enfant.

— Asseyez-vous, docteur, répliqua madame de Pé-

reux. Nous allions nous rendre chez vous; mais, puisque vous avez deviné que votre fille était chez moi et que vous voilà, nous causerons aussi bien ici.

— Ainsi, fit Antonine en souriant et en allant porter dans un coin de la chambre la canne et le chapeau de son père, tu as tout de suite supposé que j'étais chez madame de Péreux?

— C'était ma seule espérance, répondit le docteur en essuyant son front inondé de sueur.

— Comme tu as chaud, mon pauvre père! dit Antonine. Tu vois comme cela peut faire mal de vouloir que les gens manquent au serment qu'ils ont fait.

En même temps, la jeune fille venait se coucher aux pieds de son père, et elle lui disait tout bas :

— Pas un mot de la maladie de M. de Péreux, mon père, ou, cette fois, vous n'auriez plus de fille.

— Eh bien! docteur, dit la mère d'Edmond, me refuserez-vous le bonheur de devenir la mère de cette belle enfant?

— Que disait madame Angélique en ne me retrouvant plus? demanda Antonine, qui, ne voulant pas que madame de Péreux pût soupçonner un seul instant la véritable cause du refus de son père, avait pris le parti de traiter toute cette affaire en riant.

— Elle s'est évanouie trois fois, et je l'ai laissée toute en larmes. Elle parlait de bonnet avec des rubans ponceau, de robe rose, de modiste. Je n'ai rien compris à ce qu'elle disait, et je suis accouru.

— Je t'expliquerai tout cela.

— Tu aimes donc décidément ce jeune homme?

ajouta M. Devaux en prenant sa fille sur ses genoux.

Et il y avait, dans les baisers que le docteur donnait à sa fille, toute la joyeuse affection d'une inquiétude calmée.

— Vous le voyez bien, mon père, puisque, pour lui, j'ai consenti à vous faire de la peine, ce qui ne m'était jamais arrivé jusqu'à présent, et ce qui ne m'arrivera plus si vous lui accordez ma main. Pourquoi ne m'avez-vous pas crue quand je vous ai dit ma résolution? Tout cela ne serait pas arrivé.

— Voyons, docteur, voyons, pria à son tour madame de Péreux, laissez-vous fléchir. Ces deux enfants s'aiment, qu'ils soient unis... Nous aurons, vous un fils, moi une fille de plus, voilà tout.

Ce pauvre M. Devaux avait eu tellement peur que sa fille, qu'il savait très-exaltée, ne se fût tuée, et il avait été si heureux en la revoyant, qu'il n'avait plus la force de rien refuser.

— Puisque Antonine le veut, dit-il, puisqu'elle a fait un serment, puisqu'elle est venue vous demander votre affection à la place de la mienne, qu'il soit fait comme elle l'a résolu.

— Avais-je tort de vous dire, ma mère, s'écria Antonine en s'adressant à madame de Péreux, que mon père est le meilleur de tous les hommes?

Madame de Péreux prit la main du docteur et la porta à ses lèvres.

— Je vous devrai le repos de mon fils, lui dit-elle avec des larmes dans les yeux, et je ne l'oublierai jamais.

Comme elle disait cela, Edmond entrait et s'arrêtait étonné devant le spectacle qui s'offrait à lui.

— Embrasse ton beau-père, lui dit madame de Péreux, tout est arrangé.

Edmond se jeta dans les bras du docteur, puis il alla à Antonine.

— C'est la première fois que je vous parle, lui dit-il, et j'ai déjà le droit de vous dire que je vous aime.

— Ne me l'avez-vous pas écrit? fit Antonine en montrant la lettre qu'elle avait reçue et en tendant la main à son fiancé.

— Docteur, dit tout bas madame de Péreux en s'approchant de M. Devaux, vous ne pouvez savoir combien votre consentement me rend joyeuse. Croiriez-vous que, jusqu'à ce jour, j'avais craint qu'Edmond ne fût malade de la poitrine, comme son père... Mais du moment que vous, médecin, vous lui donnez votre fille, c'est qu'il n'y a rien à craindre. Voilà un beau jour pour moi.

— Il n'y a rien à craindre, en effet, madame, répondit M. Devaux. Puis il ajouta tout bas en se parlant à lui-même :

— Il faut maintenant que je le sauve. Notre bonheur à tous est dans la vie de ce jeune homme. C'est une lutte entre la nature et moi; Dieu m'aidera peut-être.

XIX

Le mariage se fit donc, et fut célébré à l'église Saint-Thomas-d'Aquin.

Il y avait foule à ce mariage. Jamais madame de Péreux n'avait été si confiante en la vie. En effet, à partir de ce moment, elle croyait n'avoir plus rien à craindre pour son fils.

Les commères du quartier causaient entre elles.

« Comme la mariée est jolie! » disait l'une, et elle avait raison; car Antonine aimante, émue, fière de ce qu'elle avait fait, rêvant au bonheur inconnu qui allait lui venir de son mari, oubliant l'avenir prédit, apparaissait dans tout l'éclat de sa jeune beauté.

Elle ne quittait pas la main d'Edmond, qui lui souriait sans cesse.

« Comme le marié est pâle! disait une autre; c'est l'émotion, sans doute.

— L'émotion ne rend pas si pâle que cela, répliquait une grosse mère. Quand je me suis mariée, j'étais bien émue, mais je vous réponds que je n'étais pas pâle. Il est malade, voyez-vous bien, ce garçon-là.

— Pauvre jeune homme!... disait une troisième.

— C'est dommage... ils sont bien gentils tous les deux. »

Nichette entendait tout cela; car, comme vous le pensez bien, elle assistait à cette cérémonie, et ce qu'elle entendait lui brisait le cœur.

« Combien je remercie Dieu, pensait-elle, qu'on ne puisse en dire autant de Gustave!... »

Et elle priait pour son ami, puisqu'elle n'avait pas besoin de prier pour son amant.

La messe de mariage finie, on se rendit chez madame de Péreux, où quelques amis avaient été invités, et la journée se passa en félicitations et en souhaits de toutes sortes.

Nichette seule manquait à la fête, et cependant elle était la première à qui madame de Péreux avait songé. La mère d'Edmond avait appris tout ce que la modiste avait fait pour son fils, et elle eût cru être ingrate si elle ne l'avait fait assister à ce bonheur dont on lui devait une part. Mais Nichette était plus qu'une fille de cœur, c'était une fille d'esprit, et elle avait refusé l'invitation de madame de Péreux.

Gustave, qui avait compris la délicatesse de ce refus,

avait promis à sa maîtresse de venir passer avec elle la fin de la journée.

Le soir, Antonine et Edmond se retirèrent dans l'appartement que celui-ci avait loué au-dessus de celui de sa mère, et madame de Péreux ne se coucha pas sans avoir encore une fois mis son cœur aux pieds de Dieu.

Il avait été question d'aller passer l'été à la campagne; mais M. Devaux, pour qui la guérison de son gendre était devenue une étude continuelle, avait dit à sa fille :

— Dis que tu préfères rester à Paris, pour que j'aie toujours Edmond sous les yeux et pour que je l'étudie à mon aise. Nous verrons à l'automne si tu devras avoir la fantaisie d'aller en Italie.

— Mon père, avait demandé Antonine, si l'on peut sauver Edmond, quand le saurons-nous?

— Si je dois réussir, avait répondu M. Devaux, dans un an Edmond sera hors de tout danger.

Il avait donc été décidé que l'on resterait à Paris, et M. Devaux s'était mis à l'œuvre, aidé de sa fille et de Gustave. La guérison d'Edmond était devenue la préoccupation de tous ceux qui l'entouraient, excepté de sa mère, qui, prise de cette confiance illimitée que Dieu accorde souvent aux parents, riait de ses craintes d'autrefois, et s'endormait chaque soir dans la douce réalité du jour.

Quant à Edmond, il ne se doutait pas de quelle sollicitude il était l'objet. Il avait arrangé sa vie pour deux ou trois ans, et ne voyait pas au delà. Son unique

souci était de cacher à sa mère ce qu'il savait, et de le faire le plus longtemps possible oublier à sa femme.

Avez-vous quelquefois connu des poitrinaires, sachant qu'ils l'étaient? Avez-vous remarqué comme, pour eux, la vie a des aspects inconnus à ceux qui ont une plus longue vie à parcourir? Leurs yeux, auxquels, par le pressentiment de la mort, Dieu dévoile déjà une partie de son éternité, perçoivent les êtres et les objets sous un jour tout particulier et qui les poétise. Ils voient avec leur âme plus qu'avec leur corps. Chez eux, les sensations ont une instantanéité électrique. La chose qui n'émeut les autres que par la déduction, les émeut à première vue. On dirait que leur âme, trop à l'étroit dans leur poitrine, tend perpétuellement à s'élever, et que, des hauteurs où elle arrive, elle distingue ce qui échappe au vulgaire. Elle vit plus haut que leurs corps, c'est ce qui explique leur mort facile; car, lorsque l'heure suprême arrive, la partie immatérielle de leur être s'est séparée depuis si longtemps de son enveloppe corporelle, qu'elle s'en détache sans effort, sans douleur, et qu'elle l'abandonne ainsi que l'on fait d'un vêtement trop lourd.

Comme nous l'avons déjà dit, ayant moins longtemps à vivre, ils ont la faculté de vivre plus vite. De toutes les maladies dont Dieu a fait les compagnes de l'homme, et qui nous ôtent une de nos forces à chaque pas que nous faisons, la plus poétique, la plus douce, la plus sympathique, est évidemment celle-là. C'est qu'elle est la seule qui ait une influence directe sur l'âme; les autres ne sont que des décrépitudes maté-

rielles, celle-là est une preuve de l'immatérialité de l'âme. Elle a fait des poëtes.

Ceux qui en sont atteints ont, comme le malade de Millevoye, qui n'était autre que Millevoye lui-même, un incessant besoin de se rapprocher de la nature, cette source première de la vie. Pour eux, les arbres ont une ombre particulière, les oiseaux ont un chant qu'eux seuls comprennent, le soleil une chaleur ignorée des autres hommes. Ils voient un bienfait de Dieu là où l'on ne voit ordinairement qu'un fait naturel. Leur visage finit par revêtir la mélancolique poésie de leur esprit. Ils ont pour les souffrances la pitié qu'ils excitent. Ils sont indulgents, et le pardon est dans leurs habitudes, parce qu'ils sont près du Seigneur. Si la nature leur a donné la faculté de reproduire physiquement les sensations que la vie éveille en eux, leur talent devient tout à coup du génie, se colore d'une teinte pâle et transparente comme un rayon d'étoile, parfumée comme l'invisible arome d'une fleur cachée. Écoutez Bellini, lisez Millevoye, et vous retrouverez, dans la musique de l'un et dans les vers de l'autre, cet indéfinissable sentiment, plaintif et mélodieux, qui a été toute leur vie.

Comme ils sentent que l'avenir leur est interdit, ils parlent sans cesse de leur passé. Le rayon qui éclaire leur route colore jusqu'au temps où leur raison n'était pas encore ouverte pour recueillir ce qu'ils voyaient et s'en faire plus tard des souvenirs. Ils se souviennent de tout malgré eux, et parce que leur mémoire vient de leur cœur. La poésie qui s'attache à leur mal est si

grande, si acceptée, que, lorsqu'ils meurent et qu'on l'apprend, l'idée de la mort sinistre et décharnée ne vient pas à l'esprit. Quand on entend dire : Telle personne est morte de la poitrine, on se la représente froide, mais plutôt dans l'attitude du sommeil que dans l'immobilité de la tombe. L'image ne se défigure pas dans l'esprit : privilége merveilleux de la jeunesse, qui vit même au delà de la mort. Aussi les anciens avaient-ils un respect profond pour ceux qui mouraient jeunes. Ils les disaient aimés des dieux; ils couvraient leur tombe de fleurs, comme une couche nuptiale, et ils s'en souvenaient volontiers dans leurs moments heureux. Ces jeunes fantômes traversaient leur esprit sans le troubler, comme ces nuages blancs qui courent, sans le ternir, sous l'azur d'un ciel d'été. Nous avons hérité cela des anciens, et, quand nous faisons l'appel de nos amis disparus, c'est sur ceux que la mort a touchés sans attendre leur vieillesse, ce premier linceul, que notre mémoire se repose le plus volontiers. Les larmes que nous leur donnons sont jeunes comme eux, et il est bien rare qu'un homme qui a déjà vu quarante années, et qui pleure un ami de vingt ans, ne dise pas un jour, en songeant aux misères qui accompagnent ceux qui restent : « Heureux celui qui est mort dans le berceau de ses illusions! »

Enfin, et c'est le plus grand présent que Dieu leur ait fait, les poitrinaires savent aimer.

Quel que soit l'objet de leur amour, ils l'aimeront mieux que n'aimeraient les autres. Ils trouvent dans la femme ce que les poëtes y cherchent et ce que Dieu y

a mis. Leur amour est mêlé de contemplation et de reconnaissance. Il peut mourir avec eux, mais il ne vieillira pas. La nature leur donnera pour aimer une énergie inaccoutumée et qui hâtera même souvent leur mort. Le feu sera trop grand pour le foyer, et il le consumera. La source à laquelle ils se désaltéreront les noiera en les abreuvant.

Mais, jusqu'à ce que la mort les glace, ils chercheront à presser dans une dernière étreinte la main de celle qu'ils auront choisie. Ils aimeront enfin comme toutes les femmes voudraient être aimées. Leur amour sera un souvenir éternel; car il n'aura pas le temps de se refroidir, et ils ne verront pas l'époque où l'homme peut toujours regarder avec indifférence la femme qu'il a le plus adorée. Ils quitteront ce monde en croyant qu'ils auraient pu toujours aimer ainsi. Ils s'endormiront dans un rêve de leur âme. Ils s'effaceront comme une belle journée de printemps, dans les chants, dans les fleurs, dans les murmures, et sans avoir vu tomber leurs feuilles ni mourir leurs parfums sous le souffle de l'hiver.

C'était ainsi qu'Edmond aimait Antonine.

Quel charme dans le détail des premiers temps qui leur fut donné de passer ensemble, oubliant le monde, oubliés de lui, et se livrant sans restriction l'un à l'autre!...

Lorsqu'il avait vu Antonine à l'église, on se rappelle toutes les espérances qui étaient nées au cœur d'Edmond : « Il se peut qu'un jour elle soit à moi, » s'était-il dit. Ce jour était venu : Antonine était à lui.

A cette époque, il ignorait encore vers quelle destinée il marchait; il la connaissait maintenant, et un instant dérobé à son amour lui eût semblé un vol fait à son bonheur.

« Elle est à moi, se disait-il; mais je suis à elle jusqu'à ce que la mort vienne. » Et il aimait Antonine avec toutes ses pensées, avec toutes ses facultés, avec tout son cœur. Tout en lui était pour cette belle enfant, et sa vue le faisait tressaillir de la tête aux pieds. A son approche, ses yeux ne quittaient plus ses mouvements, son cœur bondissait dans sa poitrine, sa bouche s'entr'ouvrait comme pour chanter, les idées jeunes s'éveillaient en lui, et il entendait l'écho de leurs chastes mélodies, joyeuses et gazouillantes comme des fauvettes dans un buisson. Rien ne lui était indifférent dans sa femme, et son âme la reflétait incessamment. Il lui avait fait faire une chambre douce et moelleuse comme un nid, et dans laquelle il eût voulu enfermer la nature entière. Les murs et le plafond avaient disparu sous la soie, le pied enfonçait dans des tapis de haute laine, longue comme l'herbe des campagnes. Un oiseau eût pu voler aux quatre coins de cette cage parfumée sans courir le risque de se meurtrir les ailes. Tous les meubles étaient capitonnés et s'enfonçaient comme de la mousse. On n'eût pas trouvé un pouce de bois dans toute la chambre, et, le long des tentures, couraient de grandes fleurs naturelles sans parfums, mais riches de couleurs et de fantaisies.

— Tu ne veux pas aller à la campagne, avait dit Edmond à sa femme; eh bien, je veux que la campagne

vienne à toi, non-seulement pendant l'été, mais pendant l'hiver encore.

Durant des heures entières, nos deux amoureux s'enfermaient dans cette chambre ombreuse, et dont les jalousies baissées et les fenêtres closes ne laissaient pénétrer qu'un demi-rayon, semblable à un crépuscule de juin. Edmond ne voulait pas qu'une main étrangère touchât même la robe d'Antonine.

— Moi vivant, lui disait-il, personne, pas même une femme de chambre, ne t'approchera. Ce n'est pas de la jalousie, c'est de l'égoïsme. Il me semble que le contact des étrangers t'enlèverait un de tes parfums.

Aussi, lorsque Edmond sortait avec sa femme, il eût voulu la porter jusqu'à sa voiture pour qu'elle ne touchât pas la terre de ses pieds. Il l'enveloppait le plus possible, afin de voiler toute cette beauté qui n'était et qui ne devait être connue que de lui. Il la couchait dans sa voiture comme une enfant, et ils disaient à leur cocher qui leur demandait où il fallait les conduire : « Dans les champs. »

C'était le soir que ces promenades se faisaient. Jusqu'à deux heures du matin, ils restaient ainsi, et la terre leur appartenait. Quelquefois Edmond disait à Antonine : « Chante; » et avant que la chanson fût finie, il l'avait cueillie dans un baiser sur les lèvres de la jeune femme.

Enfin ils rentraient. Edmond alors parait sa femme pour le sommeil. Un soir, pendant qu'elle dormait, il sortit, alla acheter toutes les roses qui restaient chez sa fleuriste, et les effeuilla sur le lit d'Antonine.

Quand elle se réveilla, elle était couverte de fleurs.

Il ne savait qu'inventer.

Il lui faisait la vie que se font les créoles. Il était pour elle ce qu'eussent été vingt esclaves. Il restait des heures entières à la regarder pendant qu'elle dormait, et il se disait :

« Tout cela est à moi. Ce corps et cette beauté m'appartiennent. Ce sein jeune et ferme qui bat doucement comme une feuille agitée d'une brise matinale, ces épaules blanches et arrondies comme celles de la Vénus de Milo, ces yeux fermés par le sommeil, mais qui en s'ouvrant me chercheront, cette bouche entr'ouverte comme un écrin de perles qui laisse voir ce qu'il contient, ces grands cheveux noirs qui se déroulent comme un flot d'ébène, tout cela est à moi, à moi seul... Nul, avant moi, n'a dit à cet être charmant tout ce qu'il m'est permis de lui dire. Elle ne sait qu'un nom d'homme, le mien. Elle ne vit que par moi, je ne vis que par elle. Où trouver félicité plus grande, bonheur plus complet, ravissement plus certain!... »

Puis, Edmond, qui laissait ses idées suivre leur pente jusqu'à la fin, se disait parfois :

« Et dire qu'il faudra qu'un jour je quitte tout ce bonheur!... Que deviendra-t-elle alors? Restera-t-elle fidèle à ma mémoire, ou ce besoin d'amour que je verse imprudemment dans son âme la dominera-t-il à ce point qu'elle m'oublie près d'un autre?... Pensée horrible! un autre homme posséderait cette femme comme je la possède... Elle lui dirait les mêmes mots qu'à moi... Il pourrait contempler, comme je le fais

en ce moment, toutes les richesses de sa beauté!... Au réveil, le regard d'Antonine chercherait un visage qui ne serait pas le mien, ses mains presseraient une main qui ne serait pas la mienne, pendant que moi, pâle et défiguré, je dormirais sous la terre humide, oublié d'elle! Mon nom ne lui rappellerait qu'un devoir, et elle viendrait une fois par hasard jeter une couronne et faire une visite à ma tombe désolée. Cela est impossible!... et cependant c'est la vérité probable; car le cœur est ainsi fait, qu'il tend à oublier ce qu'il a aimé quand le souvenir de ce qu'il a aimé pourrait réveiller une douleur en lui. Et cela arriverait dans trois ans, dans deux ans peut-être .., deux ans qui auront passé comme deux minutes! Pourquoi, quand j'ai appris cette fatale nouvelle, pourquoi ne me suis-je pas sauvé sans regarder devant moi? pourquoi ai-je commencé un bonheur au bout duquel je ne pourrai pas aller, et qui me fera mourir dans les blasphèmes et dans les larmes?... Où trouver un homme qui me fasse vivre, qui verse tout son sang jeune et fécond dans le mien?... Il y a tant de gens qui vivent inutilement!... »

Et quand Edmond pensait ainsi, il frappait sa poitrine, et, réveillant tout à coup Antonine, il lui disait :

« Répète-moi que tu m'aimes et que, mort ou vivant, tu seras fidèle à ma mémoire ou à mon amour. »

La jeune femme se jetait dans les bras de son mari, et cette tristesse allait rejoindre toutes les tristesses qui se sont évanouies sous le souffle d'une femme.

Quant à Antonine, elle était aussi heureuse qu'une créature humaine peut l'être.

Depuis qu'elle était mariée, il lui semblait que son âme habitait une sphère nouvelle, respirait un air nouveau, chargé de senteurs inconnues et faites pour elle seule. Cet amour continu dont elle était l'objet, et dont depuis peu elle avait eu la révélation, avait ouvert tout son être aux ardentes émanations de la vie.

Elle était moralement dans cet état de bien-être qu'on éprouve quand, dans un bain d'Orient, on passe à une température déjà trop chaude, habilement imprégnée de parfums, et à travers laquelle arrive à l'oreille une harmonie ménagée. Antonine était portée par la vie comme on le serait par un nuage.

Tout était doux, souple, rayonnant autour d'elle. Comme un cygne, elle glissait entre deux azurs, et lorsque parfois, ainsi que son mari, elle en revenait à craindre l'avenir, son père lui disait :

« Espère, tout va bien. »

Mais ses tristes pensées ne lui revenaient que rarement; car sa vie nageait dans une vapeur de joie semblable à ces brouillards roses qui descendent le matin sur les plaines et qui, pendant quelques instants, voilent les horizons même les plus proches.

XX

Croyez-vous qu'un homme puisse se dire :

« J'ai tant de temps à vivre, je le vivrai le plus heureux possible ; et, quand la mort viendra, elle frappera une victime résignée, qui tombera en souriant? » Non ; ce serait nier la nature humaine que de croire à un sacrifice fait aussi facilement. L'homme ne consentira jamais à limiter ses espérances. Aussi, comme nous l'avons indiqué, y avait-il des jours où, quand il songeait à l'avenir, à cet avenir si proche auquel il devait son bonheur présent, mais qui, chaque jour, diminuait et tombait dans le passé, Edmond se frappait la poitrine et s'arrachait les cheveux... Vingt fois il avait été sur le point d'aller trouver M. Devaux et de lui dire : « Sauvez-moi! » mais il avait toujours tremblé que le docteur

lui répondît : « C'est impossible! » C'est que, depuis qu'il savait la vérité sur lui-même, Edmond s'étudiait et se rendait compte des symptômes que, jusque-là, il avait laissés passer inaperçus, et qui revêtaient maintenant toute leur gravité. Ces insomnies, ces sueurs instantanées, ces impressions soudaines, ces soifs éternelles, ces crachements de sang qui succédaient aux moindres émotions, ces malaises, ces rêveries, ces langueurs, tout cela avait une cause, et chacune de ces crises emportait une parcelle de sa vie chaque fois qu'elle surgissait. Ce qu'il avait caché autrefois à sa mère en pensant que cela ne présageait aucun danger, et qu'il ne fallait pas l'inquiéter pour si peu, il le lui cachait maintenant que, par cette révélation, elle se fût trouvée initiée au terrible mystère de la maladie de son fils. Du reste, elle avait une confiance sans bornes, si grande, que, lorsqu'elle sortait avec Antonine, on l'eût prise bien plutôt pour sa sœur que pour sa belle-mère. On eût dit que, pour elle, Dieu décomptait les années à mesure qu'elle vieillissait.

Antonine avait fait ce que son mari n'avait pas osé faire : elle avait presque tous les jours questionné M. Devaux, et celui-ci, agissant sur son malade par l'intermédiaire de sa fille, ne lui avait pas encore dit qu'il fallût désespérer.

Cinq mois se passèrent ainsi, cinq mois pendant lesquels Edmond mena la vie que nous avons dite, vie d'amour, mélangée de terreurs. Ce temps expiré, il commença à regarder en arrière et dit : « Cinq mois vécus! le quart de mon avenir. »

L'automne était venu.

— Emmène ton mari à Nice, dit M. Devaux à sa fille, fais-lui faire exactement ce que je vais t'écrire, et donne-moi de ses nouvelles tous les huit jours. Au mois de mars, nous saurons définitivement à quoi nous en tenir.

Edmond et Antonine partirent, accompagnés de madame de Péreux. Ce que voulait Antonine, Edmond le voulait, et madame de Péreux voulait ce que voulait son fils.

Gustave eût désiré accompagner son ami, mais il ne pouvait emmener Nichette, et il lui parut trop difficile de quitter la modiste. Puis Edmond avait Antonine et n'avait plus un aussi grand besoin de l'amitié. Gustave resta donc à Paris, promettant à Edmond de lui écrire souvent, engagement que celui-ci prit de son côté vis-à-vis de Gustave.

Nos lecteurs comprendront aisément pourquoi nous suivons pas à pas notre héros principal. L'intérêt, à notre avis, du moins, est tout entier sur lui. Rien, dans l'histoire de ceux qui l'entourent, et dont les types complètent ce livre, ne nous offrirait, pour le moment, des détails intéressants. Gustave aime toujours Nichette, dont il est toujours aimé; M. Devaux continue à voir ses malades tous les jours, de onze heures à trois heures; madame Angélique est parvenue à franchir la cinquante-deuxième ligne du *Château de Kénilworth*, et en est arrivée à l'entrevue de Tresilian avec Amy Robsart; madame de Péreux continue à ne respirer que par et pour son fils.

— Je voudrais faire un voyage en Italie, avait dit Antonine, qui n'avait pas voulu dire que Nice serait le terme de ce voyage; car Nice est devenu un nom presque effrayant à cause de l'hospitalité qu'elle offre aux malades incurables; — et tous trois étaient partis aussitôt.

Nice est abritée de tous côtés et impénétrable, par conséquent, aux intempéries. On y respire un air égal toujours. L'atmosphère y est presque chargée de cette humidité tiède que Gruber recommandait pour la phthisie.

Arrivée là, Antonine prétendit trouver le site si agréable et l'air si doux, qu'elle ne voulut pas continuer son chemin.

— Eh bien, restons ici, fit madame de Péreux sans soupçonner la raison de cette préférence.

— Ainsi, tout est fini, dit Edmond à sa femme; il n'y a plus d'espoir, et ton père m'envoie mourir ici pour que je meure un peu moins vite.

— Au contraire, ami, fit la jeune femme en se jetant dans les bras de son mari, mon père est plein d'espoir. Il t'a confié à moi, laisse-toi vivre à ma fantaisie, et nous aurons encore de longues années devant nous.

Edmond loua une petite maison séparée de la ville, qui ressemble un peu trop à un hôpital. Cette maison, adossée à une colline, ouvrait ses persiennes vertes au soleil matinal. Les plus pures exhalaisons l'entouraient, et un sentier charmant, ombreux et bordé d'orangers, conduisait jusqu'aux rives du Var, le doux fleuve qui

prend sa source dans les Alpes et va se jeter dans la Méditerranée, à une demi-lieue de Nice.

Quand on a vu ces charmants fleuves du Midi, transparents comme l'azur qu'ils reflètent, promenant dans leurs cours tranquilles les fleurs que la brise d'été enlève au rivage, on comprend la mythologie des anciens et les poétiques fiançailles qu'ils faisaient aux fleuves et aux rivières, sous des bosquets de lauriers-roses et dans de frais escarpements de rochers.

Antonine voulait dépoétiser le moins possible la vie aux yeux d'Edmond, et elle avait demandé à son père de lui indiquer tous les moyens curatifs qu'elle pouvait employer pour son mari, sans que, pour ainsi dire, celui-ci s'aperçût qu'il était soigné.

Or, tous les matins, dès que l'aube naissait, Edmond et Antonine montaient à cheval et suivaient tantôt au pas, tantôt au grand trot, les rives du fleuve, puis ils revenaient trouver madame de Péreux, qui, moins matinale, voyait de son lit le soleil se lever sur la colline.

Cette promenade du matin avait un autre but que de procurer un plaisir au malade. Elle devait le fatiguer et rouvrir son organisation aux deux besoins les plus puissants de la nature : le sommeil et la faim.

La nuit, une lampe veillait toujours. Cette lampe, pendue au plafond et qui, au premier abord, avait l'air d'une simple veilleuse, chauffait un petit bassin d'argent, d'où s'échappait une vapeur imperceptible, mélangée de cire grasse et de térébenthine, qui purifiait l'air et qui faisait à Edmond un sommeil sans agitation

et sans fièvre. Ce qu'il mangeait renfermait aussi la guérison.

Ainsi Edmond devait trouver la santé dans tout, dans ses plaisirs, dans ses repas, dans son repos même; la jeunesse, la nature et les moyens extrêmes, dans le cas où tout cela ne réussirait pas, devaient faire le reste.

Les soins dont il était l'objet ne lui échappaient pas et augmentaient encore son amour pour Antonine.

— Je te fais une vie bien triste, ma pauvre enfant, lui disait-il; mais c'est notre bonheur à venir que tu sèmes, et, si tu réussis, nous aurons une ample moisson d'amour et de félicités à recueillir.

A cette espérance, des larmes mouillaient les yeux d'Antonine, et tous deux se confondaient dans un baiser plein de promesses et déjà plein de réalité.

Vous avez remarqué comme moi, sans doute, que les malades finissent par tirer une sorte de vanité de la maladie qu'ils ont; ils sont comme fiers de l'avoir, de la supporter et de pouvoir se faire les héros de la fatalité. C'est une des seules compensations que la maladie offre à ceux qu'elle frappe, et il faut la leur laisser, car ils n'en ont pas trop. Vous retrouverez cette légère affectation dans les lettres qu'Edmond écrivait à Gustave, et que nous allons transcrire; car nous nous identifierons bien mieux avec la position en nous mettant directement en rapport avec les propres impressions du jeune homme.

« Mon cher Gustave, écrivait M. de Péreux, nous sommes arrivés à Nice. Tout y a l'aspect de la vie et de

la mort à la fois. Il est étrange de voir une ville blanche, douce et parfumée, sourire palpable de la nature, sacrifiée à la douleur et à la mort. Nice est bien l'image de la maladie qu'elle accueille de préférence. C'est bien cette douceur mélancolique, cette transparence et cette pâleur du regard qu'on retrouve chez ceux qui, comme moi, viennent lui demander un soulagement; puis, plus loin, cette végétation forte, surabondante, qui jaillit du roc et qui est l'expression de la vie ardente et féconde qui n'est pas admise chez elle. Notre vie est bien simple ici. Je laisse Antonine me soigner selon les conseils de son père et de son cœur. Soit que les soins qu'elle me donne me fassent du bien, soit que j'aie hâte d'espérer, il me semble que j'aspire plus facilement l'existence. Je ne suis pas aussi pâle que je l'étais à Paris, et je romps un peu avec mes sombres insomnies. Un rayon de soleil se glisse au milieu de mes incertitudes.

« Il y a des choses que tu ne peux comprendre tout seul, toi dont les larges poumons se nourrissent de l'air de tous les pays, mais que j'essayerai de t'expliquer, car elles sont un des soulagements à mon mal. Je vois évidemment tout ce qui m'environne sous un autre aspect. L'amour, les fleurs, le ciel, toutes les choses de Dieu m'apparaissent, maintenant que j'ai à craindre de les quitter bientôt, autrement qu'elles ne m'apparaissaient lorsque je croyais pouvoir en jouir encore pendant de longues années. La maison que nous habitons est adossée à une petite colline pleine d'excavations profondes et semée d'arbres nains. Souvent, à l'heure

où le soleil est le plus chaud, et comme pour me prouver que je puis lutter encore contre la fatigue à laquelle succombent les plus forts, je m'égare dans ce petit désert, je marche, le front découvert, recueillant toutes les émanations et tous les bruits qui l'habitent. Je suis seul, j'entre dans quelque cavité fraîche où je m'assieds et où je sens peu à peu la sueur se refroidir sur mon front. Je me demande alors : « Ce que je fais là me « fera-t-il mal ? » et je me dis : « S'il n'en résulte rien, « c'est que je ne suis pas encore tout à fait condamné. » Je m'exerce à vivre en suscitant des difficultés à ma vie, moi qui devrais passer mon temps à la préserver de toute atteinte. Il y a des moments où il me semble que la nature seule peut guérir les maux qui viennent d'elle ; alors je cours, je monte à cheval, je bois et mange à ma fantaisie, et je m'étudie ensuite. Je ne souffre pas davantage, je souffre peut-être moins même.

« Je serais si heureux de vivre, aimant comme j'aime, aimé comme je le suis ! Si tu savais quel ange Dieu a mis sur ma route !... Voici ce qui, souvent, me fait craindre que ma vie ne soit pas longue. « Le ciel ne « m'a accordé pareille compagne, me dis-je souvent, que « parce que, dans sa pitié, il a compris que mon âme « aurait besoin, dans les courts moments qui me sont « donnés, de s'épancher dans une âme sympathique. »

« Oh ! que je voudrais vivre pour Antonine !... J'ai dans l'âme une source inépuisable de tendresse. J'aurais cent années à vivre auprès d'elle que je n'aurais pas encore assez de temps pour lui prouver mon amour.

« Je vois autour de moi des gens de mon âge, bien portants et mariés, qui passent leur vie dans d'incompréhensibles occupations; des maris de femmes jeunes et belles, qui sont ambitieux, ou joueurs, ou, qui pis est, qui aiment mieux ne rien faire que de rester à leurs pieds. Peut-il y avoir cependant un plus doux emploi de sa vie que de la consacrer à une femme qu'on aime?... Au lieu de rapporter tout à la créature que Dieu leur donne, ils tendent perpétuellement à s'éloigner d'elle. Ils croient donc avoir lu en un an ou deux le livre tout entier de leur âme, dont chaque page, dont chaque mot est un enchantement?... Qu'ils comprendraient mieux le bonheur de la vie, ces gens-là, si, comme à moi, la fatalité leur avait dit un jour, en leur montrant un terme rapproché : « Vous « n'irez que jusque-là !... »

« Depuis que j'aime Antonine, j'aime bien plus ma mère, car je comprends l'énorme sacrifice qu'elle m'a fait en se consacrant tout entière à moi. Qui l'empêchait, à l'âge qu'elle avait, quand mon père est mort, de se remarier et de chercher, dans un amour qu'elle n'avait jamais connu, des joies qu'elle n'a voulu trouver qu'en son enfant, et pour lesquelles il me semble cependant que l'on devrait tout abandonner? Moi mort, Antonine sera-t-elle ce que ma mère a été? Cet amour, dans lequel nous oublions tout l'un et l'autre, survivra-t-il à la mort de l'un des deux? Doute affreux! Mais ce serait trop exiger d'elle, n'est-ce pas, que de lui demander un serment qui la lierait à ma mémoire comme à moi-même, et qui deviendrait un remords si

elle y manquait?... Au contraire, je ne demande qu'une chose à Dieu, c'est, par quelque moyen que ce soit, le bonheur de cette chaste enfant qui m'a donné la fleur de sa jeunesse et la jeunesse de son amour. Je peux mourir, un autre peut l'aimer, elle peut en aimer un autre, mais nul ne pourra recueillir comme moi le trésor de ses premières impressions, ni lui révéler le mystère du premier échange des âmes, et je suis sûr que mon nom viendra la visiter souvent, même au milieu des moments heureux qu'elle devra à un second amour.

« Tu resteras son ami, n'est-ce pas? tu la surveilleras, tu lui feras continuer son habitude de venir visiter l'endroit où je reposerai; car je rêve bien quelquefois l'avenir, mais je n'ose l'espérer encore, et la froide réalité m'apparaît toujours à l'horizon. Songe, Gustave, que je t'aime comme mon frère, et que tu dois la protéger comme ta sœur. Si jamais elle était trompée, tu la défendrais, n'est-ce pas? et l'homme qui la ferait souffrir, tu le tuerais!...

« Pourquoi penser à tout cela?

« Quelques personnes ont voulu lier connaissance avec nous, mais je m'y suis opposé. A quoi bon contracter des amitiés sérieuses qui ne paurront être de longue durée, et qui ne feront qu'augmenter le regret de la vie? A quoi bon contracter des relations banales, qui pour un homme occupé comme moi de deux pensées continues, la mort et l'amour, ne peuvent être ni une consolation, ni une distraction même?

« Passer mes soirées à jouer au whist ou aux échecs,

moi qui veux en deux ans être aussi heureux qu'un autre en cinquante années; moi qui ai ma mère, ma femme, un ami comme toi à aimer, et qui n'ai qu'un temps limité devant moi pour cela !

« Je compte encore par années, puis je compterai par jours, puis je compterai par minutes,... comme mon père. Comme il a dû souffrir, lui qui n'aimait pas comme j'aime ! Mais, au moment de la mort, cet amour sera-t-il pour moi une consolation ou un doute, et le bonheur du passé ne me fera-t-il pas plus amèrement regretter de n'avoir pas l'avenir?

« Comme je dois t'ennuyer à te parler toujours de moi... Pardon de ce que je viens de dire là, ami; sois tranquille, je ne doute pas de toi, l'intime confident de mes pensées intimes.

« Te figures-tu la bonne et heureuse vie que nous mènerions si M. Devaux me sauvait. Prolonger dans la limite ordinaire de la vie le bonheur que je n'espère que quelques instants, ne serait-ce pas le paradis sur la terre? Mettre son cœur à l'abri de tout entre trois affections... Prie pour moi, Gustave, prie pour moi...

« Écris-moi souvent; parle-moi de Nichette, ton lutin blond. L'aimes-tu toujours, t'aime-t-elle bien? Pauvre Nichette!.., pleurait-elle le jour où la lettre qu'elle t'écrivait est tombée dans mes mains!... C'est à cette lettre que je devrai tout le bonheur que j'aurai eu... Embrasse bien cette belle enfant pour moi, et dis-lui que je lui enverrai des étoffes et des écharpes qui viennent d'Orient, et que des espèces de contrebandiers vendent ici.

« Antonine t'envoie un baiser bien fraternel, plié en quatre dans cette lettre. »

Antonine écrivait à son père :

« Mon bon père,

« Nous sommes depuis quelques jours à Nice. Madame de Péreux m'aime toujours comme sa fille, et moi je m'aperçois, depuis que je ne suis plus auprès de toi, que je t'aime plus encore qu'autrefois, si cela est possible. Je suis heureuse, bien heureuse, mon père; ne te repens donc pas de ce que tu as fait, rappelle-toi seulement qu'il dépend de toi que mon bonheur soit de longue durée. Qu'Edmond vive, et tout ira bien; car, s'il lui arrivait malheur, je ne sais vraiment pas ce que je deviendrais.

« Je ne néglige pas une de tes recommandations, et peut-être je me trompe, mais il me semble qu'il y a du mieux.

« Rien ne peut te donner une idée de l'affection dont mon mari m'entoure, et dont je n'ose te donner les détails dans la crainte de te rendre jaloux, mon bon et excellent père; mais sache qu'il est impossible qu'une femme soit autant aimée que moi.

« On dit que les médecins expliquent tout. Toi, qui es médecin, explique-moi donc le sentiment que j'éprouve pour mon mari. C'est un dévouement sans réserve et qui doit ressembler un peu à l'amour maternel. Il me semble que ma mère m'aimait comme j'aime Edmond. Cela tient sans doute à ce que, quoique

femme, je suis plus forte que lui et qu'il a besoin de ma protection. Sa maladie me donne des sensations étranges. Je ne demande à Dieu qu'une chose, c'est qu'il guérisse; car notre bonheur est dans cette guérison. Je fais donc tout ce que je puis pour cela. Eh bien, quand, pendant un jour tout entier, il n'a pas eu un moment de faiblesse, quand une guérison momentanée a lieu, avec toutes les apparences de la guérison complète, je suis comme jalouse. Il me semble que je voudrais le revoir plus malade, afin qu'il fût plus à moi. L'amour ne serait-il qu'un égoïsme sublime?

« Tu ne m'en veux pas d'aimer ainsi mon mari? Souviens-toi combien tu aimais ma mère. »

Antonine ne pouvait détailler à son père tout ce qu'elle ressentait pour Edmond. Sa pudeur de jeune fille comprenait que certaines affections ne peuvent être les confidentes de certaines autres sans rivalité. C'était déjà beaucoup qu'elle écrivît ce que l'on vient de lire.

Mais nous, nous pouvons sans crainte recevoir la confession de cet amour jeune, poétique, plein de sentiment et de mélancolie, expansif comme l'amour des sens, dévoué comme l'amitié d'une sœur, intelligent comme la surveillance d'une mère. C'eût été un curieux spectacle à étudier que celui de cette jeune femme, belle, forte, pleine de santé, suivant pas à pas l'homme qu'elle aimait, s'avouant le côté égoïste de son amour et se disant : « C'est mon bonheur qui vit

dans cet homme; lui mort, mon bonheur, ma force, ma jeunesse, ma beauté, mes croyances, mon amour, s'évanouissent. Il est le vase dans lequel j'ai déposé mon cœur devenu trop lourd pour que je le portasse seule. Le vase brisé, mon cœur tombe et n'est plus que fange. »

Parfois Antonine se disait : « Que serait la vie pour moi sans Edmond? Continuer à voir des arbres et des maisons, à vivre automatiquement entre un ciel qui n'aurait pas eu pitié de moi et une terre qui m'aurait repris le trésor de mon avenir, toucher sans sentir, regarder sans voir, entendre sans comprendre, voilà ce qu'est la vie déshéritée d'amour. Aimer une seconde fois! cela est impossible. Le cœur ne contient pas deux amours, il se brise en perdant le premier. A quoi bon vivre alors et pourquoi accepter le néant pour ce qu'on aime et ne pas l'accepter pour soi? Pourquoi ne pas continuer la fidélité jusque dans la tombe, et pourquoi, fiancée au vivant, ne pas se fiancer au mort? Quelle crainte chimérique peut retenir l'être qui voit jeter la terre sur le cadavre de son adoration? La douleur qui précède la mort? qu'est-ce que cela est? La punition du suicide? Dieu qui pardonne à la femme adultère, peut-il punir la femme fidèle qui suit son mari jusqu'à son tribunal divin! L'espérance? L'espérance, cette fleur qu'on dit éternelle, ne refleurit pas sur les tombes...

« Si, après tous mes efforts, Edmond succombe, je mourrai avec lui.

« Mais mon père, mon pauvre père, que devien-

dra-t-il si je le quitte?... Oui, Dieu donne toujours à l'être désespéré une raison de se rattacher à la vie. Ma fidélité à mon époux serait un crime envers mon père.

« Mon Dieu, disait alors Antonine en tombant à genoux, puisque tant de bonheur et tant d'existences sont attachés à la vie d'un seul homme, conservez-nous-le. »

Et comme si Dieu avait hâte de rassurer la belle enfant, elle recevait de M. Devaux une lettre ainsi conçue :

« Tu as l'air, chère fille, de railler ton père quand tu lui demandes l'explication de tes sentiments. Les médecins n'expliquent pas tout, parce que, presque tous, ils sont matérialistes, et que rien ne s'explique complétement par la matière; mais, s'ils avaient comme moi une fille qui leur fît voir le ciel, ils expliqueraient bien des choses qui leur restent inconnues.

« Moi qui crois en Dieu comme en tout ce qui est vrai et bon, moi qui veux que tu sois femme heureuse parce que tu as été fille dévouée, moi enfin qui sais que la joie de ta vie dépend de la santé d'Edmond, je te dirai ceci : Il y a deux moyens de guérir un malade : l'un consiste à agir sur le corps, l'autre consiste à agir sur l'âme.

« Tu as l'âme d'Edmond, et je te l'abandonne sans réserve, parce qu'elle ne peut avoir de meilleur médecin que toi.

« Quant au corps, nous avons de l'avance sur la ma-

ladie, et nous verrons bien si c'est pour rien que Dieu a donné la science à l'homme.

« Espère et prie. »

Quinze jours environ après qu'Antonine avait reçu cette lettre, elle écrivait à son père :

« Au reçu de ce mot, quitte Paris, laisse tout et viens nous rejoindre. Si vite que tu viennes, peut-être sera-t-il trop tard... Edmond est à la mort. »

XXI

Il avait fallu une imprudence d'Edmond pour faire surgir tout à coup la maladie aiguë dans la voie sinon de guérison, du moins de mieux où il était depuis son arrivée à Nice.

Comme nous l'avons vu dans une des lettres qu'il écrivait à Gustave, il lui arrivait souvent de courir au soleil et de s'arrêter tout à coup dans quelque sinuosité fraîche, où il sentait la sueur se glacer sur son front. Il n'avait pas eu besoin de renouveler souvent ces sortes d'expériences pour en ressentir les funestes effets, et un jour il était rentré, la tête chargée de lourdeurs, grelottant des pieds à la tête, et il avait été forcé de prendre le lit, après un long évanouissement.

C'était à ce moment qu'Antonine, épouvantée de la

rapidité de l'accès, avait écrit à son père de partir au reçu de la lettre.

En effet, avec les terribles indices qu'elle avait, elle fut convaincue tout de suite qu'il n'y avait plus de remède, et que c'en était fait d'Edmond.

Elle envoya chercher un médecin auquel son père, qui le connaissait, lui avait dit qu'elle pouvait s'adresser en cas d'urgence, et elle s'assit résolûment au chevet du malade.

Il avait naturellement été impossible de cacher cette atteinte à madame de Péreux. Celle-ci, qui depuis le mariage de son fils était rassurée sur son compte, eut peine à croire tout d'abord à la gravité du mal qui se déclarait; mais plus le doute avait eu de mal à rentrer dans son âme, plus il devait y régner en maître quand rien ne pourrait plus démentir le témoignage des yeux et les pressentiments du cœur.

Quand madame de Péreux, qui n'avait cru premièrement qu'à une indisposition passagère, vit son fils évanoui pendant deux heures, sans que rien pût le rappeler au sentiment de la vie, lorsqu'elle avait vu le délire succéder à cet évanouissement, et le docteur appelé secouer la tête en signe qu'il espérait peu, qu'il n'espérait même pas, le bouleversement qui s'était fait en elle avait été rapide et violent comme la foudre.

Pour les natures aimantes, vivant comme elle par le cœur, il n'y a pas de terme moyen. La veille, elle était si sûre de la santé de son fils, qu'elle n'y pensait même plus. Le lendemain, elle se couvrit de noir.

Pour elle son fils était mort

Elle vieillit de dix ans en dix minutes.

Elle s'assit à la tête du lit d'Edmond, et là elle resta les yeux fixés sur le malade, semblable à la statue de la douleur muette.

Deux larmes avaient roulé de ses yeux, deux seulement; mais on eût pu suivre sur les joues de la pauvre mère le chemin qu'elles avaient suivi par la trace qu'elles avaient laissée. Ces deux larmes avaient creusé les joues, comme un torrent de lave creuse les flancs d'un volcan.

Toute la vie, toute l'intelligence, toute l'âme de madame de Péreux étaient passés dans son regard, rivé au visage d'Edmond, et qui suivait les imperceptibles mouvements que faisait le drap sur la poitrine oppressée du mourant. On sentait que, lorsque ces mouvements s'arrêteraient, le regard de la mère s'éteindrait avec sa vie, sans effort, sans cri, et que les deux âmes jumelles retourneraient à Dieu, liées l'une à l'autre.

Cette douleur était si grande, si puissante, elle dominait tellement celle qui la supportait, qu'elle était incapable de secourir celui qui la causait. Madame de Péreux eût donné à l'instant même sa vie pour son fils, et il eût été imprudent de le lui laisser soigner. Elle ne pouvait que mourir avec lui s'il mourait. Elle souffrait trop pour faire autre chose que souffrir.

Il n'en était pas de même d'Antonine, et la différence des deux amours se montrait dans la différence des deux douleurs.

Lorsque Antonine avait vu son mari froid, immobile et pâle comme s'il était déjà mort, elle s'était écriée

dans les profondeurs de son âme : « Tout est fini ! » mais elle avait senti ses forces croître et son énergie doubler devant le terrible avertissement, et elle aussi avait fait le serment de ne pas quitter le malade, seulement elle avait refoulé sa douleur dans le fond de son cœur, et elle s'était dit : « Lui avant tout. » Alors elle avait embrassé madame de Péreux, sans que celle-ci détournât la tête; mais le baiser renfermait toutes les promesses de dévouement que pouvait faire et que saurait tenir l'âme de la jeune femme.

Puis elle avait envoyé chercher le médecin, et elle avait écrit à son père et à Gustave de venir aussitôt. Elle pensait qu'Edmond ne serait jamais trop entouré d'amitiés et de soins.

Nous l'avons dit, le médecin était venu, et, à première vue, il avait désespéré.

« Qu'il vive huit jours, lui avait dit Antonine, c'est tout ce que je vous demande, monsieur. »

Les huit jours étaient le temps qu'il fallait à ses lettres pour arriver à Paris, et à M. Devaux pour arriver à Nice. Or il semblait à Antonine que si l'on pouvait prolonger la vie d'Edmond jusque-là, il serait sauvé.

Elle avait une si grande confiance dans la science et dans l'amour de son père!...

M. Murret, c'était le nom du médecin que M. Devaux avait recommandé à sa fille, répondit à la jeune femme que l'état du malade n'empirerait pas avant huit jours.

L'état pire, c'eût été la mort.

M. Murret pratiqua des saignées abondantes qui dé-

gagèrent la poitrine et qui permirent au malade de respirer plus librement : mais il y eut réaction immédiate sur le cerveau, et le délire survint ; le délire, cette effrayante péripétie de la douleur, cette douloureuse image de la folie, qui fait que ceux qui y assistent regardent avec effroi autour d'eux, ne sachant comment arrêter le flot des paroles sans suite qui s'échappent au hasard de la bouche du malade et qui sont plus sinistres que le silence, ce silence fût-il le précurseur du silence éternel.

Pendant le délire qui agitait le sommeil de son fils, madame de Péreux se penchait sur lui, et elle lui disait, comme si sa voix eût dû, malgré tout, arriver au cœur de son enfant :

— Edmond, mon Edmond adoré, ne parle pas ainsi. C'est moi, moi ta mère, qui t'en supplie.

Mais les lèvres fiévreuses du malade continuaient à s'agiter convulsivement, et le délire continuait.

Pendant ces longues nuits, Antonine se couchait aux pieds de madame de Péreux, et posait la bouche sur les mains brûlantes de sa belle-mère.

— Espérez, mère, espérez... disait-elle, mon père va arriver.

Madame de Péreux pressait, sans répondre, la main d'Antonine.

Vous eussiez en vain demandé une pensée ou une parole à la pauvre femme. Elle ne mangeait plus, elle buvait de grands verres d'eau pour calmer sa fièvre. Elle vivait et elle eût vécu ainsi des mois entiers. Son

âme seule avait besoin d'aliments et se nourrissait de craintes et de prières.

Quatre nuits et trois jours se passèrent ainsi.

Le matin du quatrième jour le délire avait cessé, un sommeil plus calme avait reposé le malade, qui s'était réveillé, dans un état de faiblesse extrême, mais cependant avec la perception des choses et des personnes qui l'entouraient.

— Antonine, ma mère, dit-il en tournant la tête du côté des deux femmes.

— Il ne m'a nommée que la seconde! murmura madame de Péreux.

— Depuis combien de temps suis-je couché?... car je ne me souviens de rien, fit Edmond, sur le front duquel pesait comme un voile de plomb.

— C'est aujourd'hui le quatrième jour, mon enfant, fit madame de Péreux. Comment vas-tu?

— Je n'ai qu'une forte douleur au côté. Et vous avez veillé toutes les deux, chacune à votre tour? continua-t-il en donnant ses deux mains ou plutôt en essayant d'étendre ses deux mains vers sa mère et sa femme.

— Toutes les deux ensemble, répondit Antonine.

— Mes deux bons anges, soyez bénis.

Et Edmond sentit des larmes de reconnaissance mouiller ses yeux.

Le peu qu'il avait dit l'avait fatigué, et il s'aperçut qu'il ne respirait qu'avec difficulté. Alors le souvenir lui revint, et, à l'idée de la mort prochaine, il se mit à pleurer abondamment.

— Laissez-moi pleurer, disait-il à Antonine et à sa mère, cela me fait du bien.

Madame de Péreux se laissa retomber sur la chaise qu'elle n'avait pas quittée depuis quatre-vingt-six heures environ.

— Allons, tout est fini, se disait Edmond, qui sentait sa poitrine brûlante et épuisée; c'est moi-même qui ai hâté ma mort, comme si j'avais eu l'éternité à vivre.

Et de nouvelles larmes succédaient à cette pensée, car le pauvre enfant n'avait la force que de pleurer.

Antonine devinait la cause de ces pleurs.

— Calme-toi, Edmond, disait-elle à son mari, j'ai écrit à mon père, il sera ici bientôt.

A cet espoir, l'œil du malade se ranimait un peu.

Pendant ce temps, les deux lettres d'Antonine étaient arrivées. M. Devaux avait été voir aussitôt à la malle-poste s'il y avait une place pour le jour même, la malle étant encore le moyen de transport le plus rapide.

Il n'y en avait pas.

Alors il avait loué une berline et avait fait demander des chevaux de poste, ne se réservant que deux heures pour ses préparatifs.

Gustave avait reçu sa lettre aussi, et il avait couru chez Nichette.

— Edmond se meurt, lui avait-il dit; je pars, ma bonne Nichette. C'est Dieu qui me punit de ne pas l'avoir accompagné; mais il était si heureux, que je pensais qu'il n'avait pas besoin de moi. Tu m'écriras à

Nice, poste restante,. et je te tiendrai au courant de ce qui se passera.

Nichette et Gustave s'étaient embrassés en pleurant.

— Antonine aura sans doute écrit à son père, fit Daumont; je vais jusque chez M. Devaux et je reviens te dire adieu une dernière fois.

Gustave avait trouvé le docteur faisant ses préparatifs de départ.

— Je pars avec vous, lui dit-il.

— Dans une heure, répondit le docteur.

Gustave sauta dans un cabriolet, retourna embrasser Nichette comme il le lui avait promis, et reparut dans la cour du docteur, au moment où le postillon mettait le pied en selle.

La voiture partit au galop.

Quatre jours après les deux voyageurs arrivaient à Nice.

XXII

Deux jours avant que M. Devaux et Gustave arrivassent, Edmond avait été repris du délire, et M. Murret avait pratiqué de nouvelles saignées. Aussi Edmond était-il déjà méconnaissable : l'oppression diminuait peu.

Les deux femmes veillaient toujours : l'une au chevet, l'autre à la tête du lit du malade ; et celui qui souffrait le plus des trois, ce n'était pas Edmond, puisque sa pensée ne lui appartenait plus.

Les rideaux du lit, à demi fermés, maintenaient dans l'ombre le sommeil du moribond. Cependant un rayon de la lampe voilée parvenait à se glisser sur le lit et à éclairer la mate pâleur d'une main faible et amaigrie.

Antonine et madame de Péreux, qui, en voyant le

jeune homme reprendre connaissance, avaient cru un instant à la guérison, avaient été livrées à des terreurs nouvelles en le voyant retomber dans le même état de faiblesse, de fièvre et de délire.

C'est au lit des mourants que ceux qui les aiment voient reparaître tous les souvenirs qui se rattachent au temps où celui qu'ils vont perdre était heureux, fort et souriant. Le passé revient, portant ses heures joyeuses, et les jetant au hasard sur le présent désolé, comme un enfant qui secouerait sur une tombe sa robe pleine de fleurs. Ces souvenirs sont plus cuisants encore lorsque c'est dans le cœur d'une mère qu'ils se réveillent; car, pour elle, le passé n'a pas de limites. Aucune des phases de l'existence de son enfant ne lui est inconnue, et son nom évoque d'autres noms, le plus souvent effacés avant le sien. Aidée de son esprit et de son cœur, elle remonte le courant de sa vie et s'assied un instant sous les ombres fraîches encore de la jeunesse, des illusions et de l'amour. Dieu permet que, pendant quelques instants, à défaut du sommeil qui ne vient pas, elle puisse se reposer dans la mémoire des jours heureux : elle n'en souffre que davantage après, et la douleur y retrouve toujours son compte.

Ainsi, au bruit de cette respiration difficile qui, seule, lui rappelait que son enfant n'était pas encore mort, madame de Péreux voyait repasser devant elle l'ombre enfantine d'Edmond, animée de ses premiers sourires, souriant à ses premiers jeux. A cette époque, tout était joie et ravissement autour d'elle. Elle était

jeune, et, si elle n'aimait pas avec la fougue des sens et de la passion, elle aimait avec la réflexion du cœur et la raison de l'âme. Le ciel lui envoyait un enfant qui résumait sur lui seul tous les amours qu'elle avait perdus, et tous ceux qu'à son âge elle eût pu avoir. Elle se rappelait ses effrois aux moindres indispositions de la frêle créature, sa joie en la voyant grandir, sa reconnaissance envers Dieu en voyant, comme de fraîches fleurs, s'épanouir aux rayons de la vie l'âme et l'intelligence d'Edmond. Son mari était mort; elle avait alors tout versé : amour, bonheur, espoir, existence même, dans l'enfant qui lui restait, et voilà qu'après vingt-quatre années de soins, de craintes nées et disparues ; voilà qu'après avoir fait à son cœur une de ces habitudes qui le brisent en le désertant, elle veillait, elle, sur le lit de mort de son fils, comme elle avait veillé sur son berceau, et qu'elle ne pouvait rien pour retenir ce souffle qui allait, en se perdant dans l'air, emporter avec lui tout un passé de joie et l'espérance de tout un avenir!

Les mères seules peuvent comprendre ce martyre; et, si ce que nous écrivons n'était lu que par des mères, nous nous serions contentés d'écrire : « Edmond se mourait, et sa mère veillait à son lit de mort! »

N'est-ce pas, mères qui me lisez, que, si vous vous étiez trouvées à la place de madame de Péreux, vous auriez dit malgré vous ce qu'elle disait malgré elle :

« Mon Dieu, conservez-moi mon enfant! Je ne vous demande, je n'ose pas vous demander sa santé, mais qu'il vive, qu'il me voie, que je puisse le voir encore,

que je n'entende pas s'arrêter cette respiration à laquelle ma vie est suspendue, que je ne voie pas le prêtre entrer ici, que je n'entende pas près du lit de l'enfant de mes entrailles la prière des morts... que je ne voie pas coucher dans une bière étroite et froide ce corps qui est fait avec mon sang, ce visage qui me souriait et m'appelait : « ma mère, » ces mains que je puis presser encore !... que je n'entende pas jeter sur lui la terre humide du cimetière !... que je ne voie pas sceller et ravir à mes regards l'être que j'ai senti remuer un jour dans mon sein !... Tout ce que vous voudrez, mon Dieu, en échange de la vie de mon fils... mais qu'il vive pour moi, pour accompagner mes dernières années, pour que je ne souffre pas en ce monde les tortures que vous gardez aux damnés ! S'il faut veiller le restant de mes jours comme je veille en ce moment, s'il faut prier sans cesse comme je prie, veilles et prières me seront douces, Seigneur, quand même il ne le verrait pas, quand même il n'en saurait rien, quand même il ne pourrait ni me voir ni me reconnaître, pourvu qu'il vive... Ou, si vous l'aimez mieux, mon Dieu, continuait la pauvre mère dont le cœur pur croyait, au milieu de son désespoir, qu'il est possible de faire des marchés avec Dieu, je ne le verrai plus, je vous consacrerai ma vie, j'entrerai dans un couvent dont j'userai les marches avec mes genoux ; mais je saurai qu'il vit, qu'il est heureux, et de temps en temps vous permettrez à son image de venir visiter mon sommeil, si vous accordez le sommeil aux mères séparées de leur enfant. J'ai eu tort de le laisser aimer et

épouser une femme. J'aurais dû le garder pour moi seule, il ne serait peut-être pas mourant à cette heure. C'est ma punition. Tant qu'il a été à moi seule, il ne lui est rien arrivé. C'est cet amour passionné qui l'a tué, tandis que mon amour tranquille et vigilant l'eût fait vivre. »

Et à l'idée que son fils mourrait peut-être, madame de Péreux haïssait presque Antonine.

De son côté, la douce enfant parlait ainsi à Dieu :

« Seigneur, est-il possible que vous le repreniez après six mois, vous dont le nom se trouvait saintement mêlé à nos rêves et à nos confidences?... Est-il possible que vous ne lui accordiez même pas le terme qui nous effrayait, et qui serait l'éternité maintenant si nous l'avions?... Mon Dieu, est-il une douleur plus grande que de voir s'envoler tout à coup le rêve de sa vie, que de voir froide et glacée la bouche qui vous a dit les premières paroles d'amour que nous ayons entendues?... Vous le savez, je l'aime, j'ai voulu être à lui; si, un moment, j'ai espéré triompher de l'avenir, pardonnez-moi, mon Dieu, et ne m'en punissez pas aujourd'hui. Laissez-nous l'un à l'autre. Nous nous aimons tant! Si vous saviez, Seigneur, les doux rêves que nous échangions quand nous étions seuls. Et je verrais jeter à la terre ce corps que j'ai pressé si souvent dans mes bras! Cela est impossible... Et cependant, si vous ne deviez lui conserver qu'une vie maladive qui fermât son âme à l'amour; si je ne devais plus entendre les mots qu'il me disait autrefois, et dont le souvenir brûlant me poursuit jusqu'à ce lit de mort; s'il fallait

que je renonçasse, pour qu'il vécût, aux joies que depuis six mois son amour me donne; si la guérison ne devait faire de lui qu'un cadavre animé seulement de la vie extérieure, j'aimerais mieux vous le rendre, mon Dieu; car cette mort partielle serait pire que la mort totale. Vivre auprès de lui sans pouvoir lui dire combien je l'aime, dans la crainte de le tuer; vivre à notre âge sans pouvoir nous livrer à l'épanchement de nos deux âmes; avoir sous les yeux le spectacle de sa mort vivante; changer brusquement mon amour ardent et jeune en un inquiétude timide et réservée; rejeter loin de moi la coupe où je viens de poser mes lèvres, et m'ensevelir vivante dans une vie déjà morte, je le sens, mon Dieu, j'aimerais mieux, veuve, me couvrir de deuil dès demain... »

Comme on le voit, ces deux amours, qui se touchaient par un point, étaient cependant bien différents l'un de l'autre, tout en ayant tous deux ce côté égoïste qui est le caractère de tous les amours sincères.

C'est que, s'il est bien difficile à une mère de ne pas se rappeler les douces joies que lui a données son enfant, il est bien difficile à une femme jeune, aimante, passionnée même, mariée depuis six mois à l'homme qu'elle aime, encore toute aux enchantements des premières révélations d'amour, de ne pas se rappeler les heures mystérieuses où ils s'oubliaient l'un pour l'autre, et où les épanchements physiques complètent les désirs de l'âme.

Comme nous l'avons vu par la décision qu'elle avait prise immédiatement d'épouser Edmond, Antonine

était un de ces caractères énergiques et résolus, une de ces natures puissantes et vigoureuses qui ne comprennent pas les demi-choses. Edmond s'était jeté tête baissée dans cet amour, comme un plongeur qui veut aller cueillir une perle et qui se jette à la mer sans savoir si l'haleine ne lui manquera pas à moitié route, et s'il reviendra à la surface vivant ou mort.

Edmond avait donc aimé Antonine avec toutes les poésies, avec toutes les illusions, avec toutes les énergies d'un jeune homme de vingt-trois ans, et la jeune femme ne pouvait se résoudre à voir en lui un autre homme que celui qu'elle connaissait et tel qu'il s'était offert tout d'abord.

Voilà pourquoi son amour à elle ne consentait pas au même sacrifice que celui de madame de Péreux.

Il est probable que si, au lieu d'être mariée depuis six mois, elle l'eût été depuis cinq ou six ans, et qu'elle eût eu des enfants, Antonine eût raisonné tout autrement; mais elle n'était pas encore mère, et la voix impérieuse de la jeunesse parlait encore en elle.

Si Dieu entendait ces prières, et il les entendait, car il les entend toutes, il devait y reconnaître, s'exprimant avec toute leur franchise, les deux natures qu'il a données à la femme.

Comme nous l'avons déjà dit, M. Devaux et Gustave étaient arrivés à Nice; mais madame de Péreux, son fils et Antonine ne demeuraient pas à Nice même, on se le rappelle, et ce qu'ils habitaient n'avait, pour ainsi dire, pas de nom : c'était et ce n'était plus la ville. Plusieurs maisons avaient été bâties de distance en

distance, et nos deux arrivants ne savaient à laquelle s'adresser.

M. Devaux regardait donc à droite et à gauche, cherchant un signe qui lui fît reconnaître ce qu'il cherchait, lorsqu'il aperçut trois personnes qui se promenaient : une jeune fille, un vieux monsieur et une vieille dame qui portait un pliant sous son bras droit et qui tenait un livre de la main gauche.

Deux grands lévriers couraient devant les promeneurs. M. Devaux fit arrêter la voiture, en descendit, et, s'adressant au vieux monsieur, il lui dit :

— Pourriez-vous, m'indiquer, monsieur, la maison de M. de Péreux, si toutefois vous la connaissez?

— Nous allons justement savoir de ses nouvelles, monsieur, répondit celui à qui M. Devaux s'adressait. Nous sommes ses voisins, et depuis que ce pauvre jeune homme est malade, nous venons tous les jours savoir comment il va. Nous n'avons pas osé demander à être reçus. Si vous voyez sa mère et sa femme, monsieur, veuillez leur dire l'intérêt bien vif que nous prenons à sa santé.

Pendant ce temps, Gustave était, à son tour, descendu de la voiture, et s'était rapproché de M. Devaux et du groupe des trois personnes auxquelles il parlait.

— Voici la maison de M. de Péreux, continua le vieux monsieur en étendant la main et en montrant la maisonnette aux persiennes vertes; voici la mienne, continua-t-il en se retournant et en indiquant une autre maison à une centaine de pas. Je me nomme le commandant de Mortonne, je vis avec ma femme et ma

fille; si nous pouvons être bons en quelque chose à mesdames de Péreux, dites-leur, je vous prie, monsieur, que nous sommes tout à leur service.

Madame de Mortonne et sa fille approuvèrent d'un geste ce que venait de dire le commandant.

— Ainsi M. de Péreux vit encore? fit le docteur après les avoir remerciés.

— Avant-hier, il y avait même du mieux, répondit M. de Mortonne.

— Merci, monsieur, merci; je suis le père de madame de Péreux la jeune, je suis médecin, et à mon tour, si le malheur voulait que vous ou quelqu'un de votre famille fussiez malade, permettez-moi de me mettre à votre disposition.

Le commandant et M. Devaux se saluèrent affectueusement, et ce dernier, accompagné de Gustave, s'achemina vers la maison que l'on venait de leur indiquer.

Le commandant, sa femme et sa fille continuèrent leur promenade.

Antonine, en voyant entrer son père, se jeta à son cou, madame de Péreux lui baisa les mains, et, embrassant Daumont comme son propre fils, elle ne lui dit que ces seuls mots : « Mon pauvre Gustave!... » Mais il y avait dans l'intonation qu'elle avait donnée à ces paroles tout ce qu'elle avait souffert depuis huit jours et tout ce qu'elle redoutait encore.

Le docteur s'approcha du lit d'Edmond et lui prit la main.

Edmond ne bougea pas. La fièvre qui le brûlait le faisait insensible.

— Murret est venu? demanda le docteur à sa fille.

— Oui, mon père.

— Qu'a-t-il fait?

— Des saignées.

— Tous les jours?

— Tous les jours.

— Bien.

Gustave et la mère d'Edmond écoutaient, haletants, les moindres mots du docteur.

Celui-ci découvrit le corps du malade et colla son oreille sur sa poitrine.

— C'est peut-être Dieu qui envoie cette maladie, fit-il en se relevant et en recouvrant Edmond.

— Que voulez-vous dire? s'écrièrent les deux femmes.

— Je veux dire, continua M. Devaux, que si je le sauve de cette fluxion de poitrine, il sera complétement guéri du mal que nous redoutions. Rien en lui ne se défend plus contre les moyens que je vais tenter, et je puis exercer plus à mon aise sur un malade alité que sur un malade qui boit et mange, et chez lequel le moindre accident peut détruire tous mes efforts.

— Ainsi?... demandèrent les deux femmes.

— Ainsi, reprit M. Devaux, tout me porte à croire que cette maladie est un bonheur, je le répète.

Madame de Péreux et Antonine se jetèrent en riant et en pleurant à la fois dans les bras l'une de l'autre.

La guérison d'Edmond était le point de jonction de leurs deux amours.

Il y eut presque fête dans la maison ce jour-là.

— Combien de temps te faut-il, mon père? demanda Antonine au docteur.

— Edmond peut être sauvé, mais non guéri, dans quinze jours; seulement sa convalescence sera longue, car ce sera pendant cette convalescence que j'essayerai de détruire complétement le mal. Elle pourra durer cinq ou six mois, que nous passerons ici.

— Tu ne nous quitteras donc pas?

— Tu le demandes! Ton bonheur avant tout, et ton bonheur est dans la santé de ton mari, n'est-ce pas?

— Et dans ta santé, à toi.

— Chère enfant! dit M. Devaux en embrassant Antonine. Maintenant, je ne veux plus, et songe que c'est le médecin, c'est-à-dire le maître qui parle, je ne veux plus de larmes dans la maison.

Trois semaines après, la maison avait, en effet, un aspect tout différent.

Antonine était assise auprès du lit d'Edmond, qui pouvait parler à peine, mais qui la regardait avec toute son âme et qui lui tenait la main.

— Tu as bien pleuré depuis trois semaines, lui disait-il d'une voix affaiblie, mon pauvre ange, comme tu as dû souffrir! Que c'est affreux, la maladie qui vous empêche de voir ceux que vous aimez! Je te sentais là, car une des fibres de mon cœur est attachée à toi, et je ne pouvais te voir, et je ne pouvais te parler, et le délire couvrait ce que j'aurais voulu te dire.

— Pauvre ami!

— Oh! si je reviens à la vie, mon Antonine, je veux que tu sois au monde la femme la plus heureuse,

comme tu en es la plus aimée. Où est ma mère, ma bonne mère? sais-tu que je l'oublie presque pour toi? Je t'aime tant, que mon amour reparaît avant ma vie.

— Ta mère est au salon; elle sait que tu aimes à me trouver là quand tu te réveilles; et maintenant qu'elle te voit hors de danger, elle se dit : « Il n'a plus besoin de moi, » et elle fait tout ce qu'elle pense pouvoir te rendre heureux.

— Va la chercher, fit Edmond, dont les yeux se mouillaient au souvenir de la sainte affection de sa mère; je veux la gronder de n'avoir pas attendu mon réveil. Cela lui fera plaisir. Tu n'es pas jalouse d'elle?

— Mais je la crois un peu jalouse de moi.

— Que veux-tu? elle me donne son cœur tout entier, et elle ne peut se résoudre à partager le mien. Si je te perdais, Antonine, je me tuerais; mais, si je perdais ma mère, je crois que je mourrais de chagrin. Va la chercher bien vite.

Antonine déposa un baiser sur le front sans fièvre de son mari, et elle se rendit au salon.

Une prière muette s'exhala de la bouche du malade. Cette prière demandait à Dieu, pour les deux anges qu'il mettait à ses côtés, la santé et le bonheur que tous les deux lui avaient demandés pour leur cher malade.

Lorsque Antonine rentra au salon, madame de Péreux causait avec le commandant de Mortonne, sa femme, sa fille, M. Devaux et Gustave.

— Ma mère, lui dit-elle, Edmond veut vous voir; il

veut vous gronder de ce qu'il n'a trouvé que moi auprès de lui.

Le visage de la mère s'éclaira d'un sourire de joie.

Madame de Péreux courut auprès de son fils.

— Tu penses donc toujours à moi, mon enfant chéri? lui dit-elle.

— Embrasse-moi bien fort, ma bonne mère, fit Edmond en passant ses bras amaigris autour du cou de madame de Péreux; ce sont tes baisers qui me rendent la vie.

— Sauvé! sauvé! murmurait la mère. M. Devaux le disait encore tout à l'heure. Mais est-ce bien vrai, mon Dieu?

Et elle embrassait son enfant.

— Il y a donc du monde au salon? demanda Edmond.

— Oui, il y a le commandant de Mortonne.

— Qu'est-ce que ce commandant?

— C'est un bien excellent homme, qui vient tous les jours savoir de tes nouvelles avec sa femme et sa fille, une belle grande fille de seize ans. M. Devaux a ses habitudes... A Paris, il allait voir ses malades; le soir, il recevait du monde et faisait son whist. Ici, il est un peu dépaysé. Dans les premiers temps de ta maladie, tu étais une occupation suffisante pour lui, mon cher enfant; mais, maintenant que tu vas bien, tout à fait bien..., car tu ne souffres plus, n'est-ce pas?...

— Non, ma bonne mère; tranquillise-toi.

— Eh bien, ce pauvre homme trouve les soirées

longues, et demande à se distraire un peu. Alors il fait sa partie de piquet ou de tric-trac avec le commandant. Quelquefois, pour lui faire plaisir, nous faisons le whist, que j'ai appris. Cela ne m'amuse pas beaucoup, j'aimerais mieux être auprès de toi; mais il a tant fait pour nous, que je puis bien faire cela pour lui. Il me demanderait ma vie que je la lui donnerais.

— Et Gustave, ma mère, il doit bien s'ennuyer ici?...

— Point du tout; il monte à cheval avec le commandant et sa fille; ils vont faire des excursions et s'amusent un peu. C'est bien permis, puisqu'on est rassuré sur ton compte. Quand tu pourras te lever, bientôt, dans huit jours, tu viendras au salon et tu joueras avec nous. Il y a encore de beaux jours pour nous sur la terre, va, mon enfant.

— Ma pauvre mère!... dit Edmond en regardant attentivement madame de Péreux, chez qui le bonheur qu'elle ressentait depuis quelques jours n'avait pu effacer les traces de ce qu'elle avait souffert.

— Oui, fit-elle, je suis un peu changée; j'ai quelques cheveux gris que tu ne connaissais pas avant d'être malade. Mais ce n'est rien, cela, et j'ai dans le cœur une espérance et une jeunesse éternelles.

En disant cela, madame de Péreux embrassait de nouveau son fils, qui n'avait pu retenir quelques larmes qui se séchèrent entre les deux baisers.

XXIII

Gustave avait tenu Nichette au courant des différentes phases de la maladie d'Edmond. Les jours où la modiste recevait des lettres de Nice étaient ses jours de fête. Depuis le départ précipité du jeune homme, elle n'avait pas eu de grandes distractions, elle n'en avait pas même eu du tout. Pour plaire à Gustave, pour être plus à lui, elle avait renoncé à ses anciennes connaissances, et, lui parti, personne ne venait la voir.

Nichette avait commencé par bien pleurer; puis, lorsqu'elle avait appris qu'Edmond était hors de danger, elle en avait été doublement joyeuse, parce que d'abord un ami qu'elle aimait ne mourrait pas, ensuite parce qu'Edmond guéri, Gustave allait pouvoir revenir auprès d'elle.

Elle écrivit à Daumont une lettre où elle lui détaillait tous ses ennuis, et où elle lui disait tout le bonheur qu'elle aurait à le revoir.

Gustave reçut la lettre, la lut, la relut deux ou trois fois, et, la mettant dans sa poche, il dit avec une réelle émotion :

« Pauvre Nichette!... »

Après quoi il lui répondit qu'Edmond était encore si faible, qu'il avait besoin de toutes ses amitiés autour de lui, et que dès que la convalescence serait définitivement en bonne voie, il retournerait à Paris.

Nous avons oublié, et du reste nous n'avions pas besoin de dire jusqu'à présent, que le moribond, en revenant à la vie et en trouvant Gustave à son chevet, entre sa mère et sa femme, avait remercié Dieu de cette troisième consolation qu'il lui envoyait.

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, il n'y avait plus rien à craindre de la maladie d'Edmond ; restait le mal dont il était atteint depuis son enfance et que M. Devaux voulait détruire.

Il prévint donc le malade qu'il aurait au moins trois ou quatre mois à passer, sans en sortir, dans sa petite maison, et qu'il comptait sur ce temps pour le transformer entièrement.

Edmond se résigna. Qui ne se fût résigné à sa place, aimé comme il l'était?

On chercha donc pour le malade toutes les distractions qui pouvaient venir à lui, puisque momentanément il ne pouvait aller à elles.

Ces distractions furent pour lui les mêmes que pour tous les convalescents.

Tant qu'il ne put se lever, Antonine resta sans cesse auprès de lui, lisant, travaillant, causant, et s'interrompant souvent de ce qu'elle faisait pour poser sa tête sur le lit d'Edmond, qui dénouait ses cheveux et les caressait pendant des heures entières.

— Sais-tu que je passerais volontiers ainsi le reste de ma vie! lui disait-il. Est-il un bonheur plus grand que le mien? Je te vois, je t'entends; le monde pour moi est dans ces deux mots. A quoi bon le reste de la terre? Pourquoi d'autres horizons? A quoi sert d'aller chercher d'autres cieux et d'autres gens? Ai-je besoin d'autre chose que de ta main pressant doucement la mienne? Ma mère et toi, cette maison tranquille, cette vue bornée, cette promenade solitaire qui serpente à nos pieds, de temps en temps les visites ou les lettres de Gustave, ne serait-ce pas le paradis sur la terre? Mais toi, te contenterais-tu de cette existence?

— Tout ne me serait-il pas doux avec toi, mon Edmond bien-aimé?

— Bien fous tous ceux qui demandent à la vie d'autres jouissances que celles du cœur et de la douce intimité! Et ton père qui me promet presque de longues années...

— Il te sauvera, et tes vilaines idées de mort s'évanouiront.

— Sais-tu ce que nous ferons alors? Nous achèterons, en Suisse ou en Italie, quelque blanche maison bien solitaire, bien inconnue, cachée comme un nid

dans un arbre ou se mirant dans l'eau d'un étang bleu, car ici nous aurions toujours sous les yeux le spectacle de la mort des autres. Nous nous enfermerons là, ma mère, toi et moi. De ce que diront et de ce que feront les autres hommes, nous ne nous en occuperons jamais. Nous cacherons notre bonheur à tous les yeux, nous passerons solitaires et sans que nul ait pu voir de nous que la joie qui fera rayonner nos fronts. Nos enfants, Dieu nous en enverra peut-être, grandiront entre leurs parents et la nature, ils croîtront pour le bien. La même tombe nous réunira, comme le même amour nous aura unis. Nous dormirons tous les deux sur quelque hauteur aimée du soleil, et le pâtre qui passera près de notre pierre en conduisant son troupeau, dira : « Ce furent des heureux. » Toute autre ambition que celle-là est folie, vois-tu bien?

En écoutant son mari parler de la sorte, Antonine lui prenait les mains et lui souriait. Tout ce qu'il disait, on eût pu croire qu'il venait de le lire dans le cœur de sa femme, car c'était la réalité du rêve qu'elle faisait incessamment. Ils le renouvelèrent tous les jours.

Enfin M. Devaux permit à son malade de se lever et de venir au salon, où il entra s'appuyant d'un côté sur Antonine et de l'autre sur sa mère.

Il était bien changé...

Il était d'une pâleur de marbre, ses joues s'étaient creusées, ses yeux, que la maigreur du visage faisait paraître plus grands encore, brillaient de tous les nouveaux feux de la vie, ses longs cheveux blonds étaient rejetés avec soin en arrière, et le sourire qui éclairait

ce visage pâli était doux, charmant et sympathique comme l'âme dont il était le reflet.

En voyant entrer Edmond, les personnes qui étaient dans le salon se levèrent et vinrent au-devant de lui. Ces personnes étaient celles avec qui nous avons déjà fait connaissance.

— Je sais, monsieur, dit Edmond au commandant, avec quelle bienveillante sollicitude vous êtes venu chaque jour savoir de mes nouvelles, permettez-moi de vous en être reconnaissant et de vous tendre déjà la main comme à un ami.

Le commandant serra avec émotion la main que lui tendait le malade.

— Vous avez bien voulu, madame et mademoiselle, continua Edmond en s'adressant à madame de Mortonne et à sa fille, tenir compagnie à ma mère et la soutenir dans la douloureuse épreuve qu'elle vient de subir.

J'aspire au moment où je pourrai vous faire à mon tour des visites fréquentes. La société d'un malade n'est pas chose bien attrayante, cependant j'espère que pendant la réclusion à laquelle mon cher docteur me condamne encore, vous voudrez bien venir nous visiter de temps en temps.

— Votre bonne mère a été bien inquiète, fit la femme du commandant, et, malgré notre dévouement, nous étions bien insuffisantes, Laurence et moi, pour la distraire un peu de ses craintes.

—Tout cela est fini, heureusement, n'est-ce pas, docteur? dit madame de Péreux à M. Devaux.

— Soyez sans inquiétude, reprit celui-ci, tout ira bien.

Edmond tendit les mains à Gustave et au père d'Antonine, et il s'assit dans un grand fauteuil dont sa mère venait de préparer les coussins.

— Que je n'interrompe pas la conversation, dit Edmond. J'ai hâte de m'y mêler.

— Tu ne te sens pas fatigué? lui dit tout bas madame de Péreux.

— Pas encore, ma bonne mère, fit Edmond en souriant, je suis plus fort que tu ne crois.

Et il laissa sa main dans la main de sa mère.

— Je racontais au docteur et à M. Daumont, répondit le commandant à Edmond, comment nous étions venus demeurer ici, et madame de Mortonne et moi, nous cherchions en vain les raisons de notre séjour dans ce désert. La petite maison que nous habitons nous a paru charmante, nous nous y sommes fixés. J'adore l'inattendu, moi. Mes changements fréquents de garnison m'ont fait contracter un besoin éternel de séjours nouveaux. Au bout de six mois que je suis dans un endroit, je m'y ennuie, et il faut que j'aille autre part.

Tout en écoutant le commandant, Edmond passait en revue les personnages avec lesquels il faisait connaissance, et que nous n'avons pas encore détaillés.

M. de Mortonne pouvait avoir cinquante-cinq ans. Il portait sur son visage tous les signes auxquels on distingue le militaire. Il avait de grandes moustaches, les cheveux ras; son œil était franc, ses joues étaient un

peu colorées, ses dents belles, ce qui donnait de l'éclat à sa physionomie ; il était grand, était vêtu d'une longue redingote, à la boutonnière de laquelle était nouée une rosette d'officier de la Légion d'honneur. Bon homme dans toute l'acception polie du mot, le commandant avait l'esprit de ne jamais parler de ses batailles, ni de ses blessures, et cependant il avait sur le front une cicatrice qui eût pu, pour un autre, être la source d'une longue histoire.

Madame de Mortonne avait quarante-huit ans environ. Elle avait déjà les allures des toutes vieilles femmes. Elle portait des lunettes et tricotait. Elle était vêtue le plus souvent d'une robe feuille morte, et portait des bonnets comme les aimait madame Angélique, notre ancienne connaissance que nous avons perdue de vue depuis quelque temps, et qui, restée à Paris à la tête de la maison de M. Devaux, n'avait cessé tous les matins, d'aller murmurer une prière à Saint-Thomas d'Aquin pour la guérison du mari d'Antonine. Madame de Mortonne avait dû être jolie. Elle avait conservé de ce temps-là une peau fraîche et des mains d'une éclatante blancheur. Elle avait un embonpoint très-satisfaisant, et qui donnait la meilleure opinion de sa santé et de son régime hygiénique.

Mademoiselle Laurence de Mortonne était, comme l'avait dit madame de Péreux à son fils, une grande belle fille de seize ans. Elle avait les cheveux noirs comme du jais et naturellement ondés, de grands yeux si foncés et si expressifs, que l'on ne savait au premier abord s'ils étaient noirs ou bleus. Ils étaient bleus et

avaient un côté étonné et sauvage qui donnait un grand attrait à cette figure originale. Mademoiselle de Mortonne avait une peau de satin, une bouche peut-être un peu grande, mais si gracieuse et ornée de dents si belles, que ce défaut devenait presque une qualité.

Elle était mince, et sa taille, pleine de souplesse, eût été comparée volontiers par un poëte au roseau ou au palmier.

Je ne sais pas pourquoi, cela soit dit entre parenthèses, on compare souvent les tailles souples au palmier, qui est un des arbres les moins souples de la création.

Mademoiselle de Mortonne portait une robe noire boutonnée jusqu'au cou.

Elle regardait Edmond avec curiosité.

Sa nature vigoureuse semblait ne rien comprendre à cette nature faible et maladive.

— Eh bien ! commandant, il faut déroger à vos habitudes et rester longtemps ici. Quand M. Devaux me permettra de sortir, nous ferons ensemble quelques bonnes excursions, reprit le malade.

— Ce pays me convient ; il n'est pas très-gai, mais s'il ne déplaît pas à madame de Mortonne et à Laurence, et que ma société puisse vous distraire un peu, qui empêche que nous y restions six mois de plus?

— Rien, fit madame de Mortonne.

Laurence ne donna pas son avis

— Que diable as-tu donc, Gustave? dit tout bas Edmond en se penchant à l'oreille de son ami, qui paraissait plongé dans la rêverie la plus profonde.

— Que veux-tu que j'aie?... répondit Gustave, j'écoute.

— Tu t'ennuies ici, toi, reprit Edmond, avoue-le.

— Moi! au contraire.

— A quoi penses-tu donc alors, si ce n'est à Paris, à Nichette?

— J'ai reçu une lettre d'elle ce matin.

— Que te dit-elle?

— Elle voudrait venir me rejoindre ici.

— Que ne vient-elle?

— Elle serait trop gênante.

— En quoi?

— Je serais trop à elle, et je ne serais pas assez à toi.

— Il y a une chose que je me demande, fit Edmond.

— Qu'est-ce?

— C'est pourquoi tu n'épouses pas Nichette.

— Jamais!

— Pourquoi jamais? Tu l'aimes, elle t'aime, elle se jetterait dans le feu pour toi. Tu sais l'estime, je dirai presque l'affection, que ma mère a pour elle. Si tu l'épousais, si elle était ta femme, rien n'empêcherait plus qu'elle vînt avec nous. Vois comme nous serions heureux. Tu aurais fait le bonheur d'une bonne créature, et tu ne trouveras peut-être jamais, même dans les familles les plus honnêtes et les filles de la plus haute position, un cœur pareil à celui de Nichette. Je te donne ma parole d'honneur qu'à ta place je l'épouserais.

— Tu es fou.

— Tu as donc encore des préjugés?

— Oui.

— Tu as tort. En tous cas, si tu lui écris, dis-lui que je l'embrasse bien fort.

Pendant ce temps, M. Devaux et M. de Mortonne avaient commencé leur piquet, et madame de Péreux s'était approchée de mademoiselle Laurence avec qui elle s'était mise à causer de toutes ces frivolités que les femmes ont toujours à leur service.

Gustave s'était levé à son tour et s'était aussi approché de Laurence. Seulement il était resté debout.

— Monsieur votre père compte-t-il faire une promenade à cheval demain matin, mademoiselle? dit-il à la jeune fille.

— Sans aucun doute, s'il fait beau. Nous n'avons guère que cette distraction.

— Si monsieur votre père le permet, je vous accompagnerai.

— Cela lui fera plaisir. Avec vous, il peut causer et fumer, tandis que ma société seule est bien uniforme pour un ancien militaire.

— Vous avez donc trouvé des chevaux ici, mon enfant? demanda madame de Péreux à Laurence.

— Oui, madame, et d'excellents même. M. Daumont en a un qui est une merveille.

— Je l'ai mis souvent à votre disposition, mademoiselle; si vous voulez le monter, il y est encore.

— Il est trop fougueux pour moi, il me fait peur,

— C'est de la modestie, mademoiselle. Vous montez à cheval beaucoup mieux que moi.

— C'est son père qui lui a appris cet exercice, dit madame de Mortonne, et elle ne pouvait avoir un meilleur maître.

— Comment te sens-tu ? disait Antonine à Edmond

— Très-bien, amie, et je suis bien heureux. Vois combien cette vie serait agréable. Des soirées passées au milieu de gens que l'on aime : que souhaiter de plus?

— Pense toujours ainsi, c'est tout ce que je demande à Dieu.

Madame de Péreux laissa Gustave causer avec Laurence, à côté de laquelle il s'assit, et elle alla préparer elle-même la tisane que d'heure en heure devait boire son fils, et elle la lui apporta.

Les deux joueurs terminèrent leur partie de piquet, le commandant prit son chapeau, et l'on se disposa à se séparer.

— Mon père, dit Laurence, M. Daumont demande si nous monterons demain à cheval.

— Certainement.

— Eh bien, à huit heures, fit Daumont, j'irai vous prendre, commandant.

— Nous serons prêts.

Les deux familles prirent congé l'une, de l'autre et l'on se quitta.

Gustave monta dans sa chambre, qui était au-dessus de celle d'Edmond, et il ouvrit sa fenêtre.

Il regarda s'éloigner M. de Mortonne, sa femme et sa

fille qui marchait derrière eux, toute seule, comme cela lui arrivait souvent.

Il vit Laurence qui se retournait et qui regardait du côté de la maison de madame de Péreux.

Il ferma sa fenêtre.

« Il faut que j'écrive à Nichette, » se dit-il.

Et, en effet, il s'assit devant une table, prit une plume et se disposa à écrire.

Mais avant qu'il eût tracé une lettre, il avait laissé tomber sa tête sur sa main gauche, et la plume resta inactive dans sa main droite.

Sans doute il pensait à ce qu'il allait écrire, quoique autrefois les mots vinssent tout seuls.

Peut-être aussi n'était-ce pas à cela qu'il pensait.

Après un quart d'heure de réflexion, il écrivit :

« Ma bonne Nichette, j'ai reçu ta lettre ce matin, et... »

Il s'arrêta de nouveau, mais cette fois il se leva et alla rouvrir sa fenêtre, il regarda quelques instants la route, du côté par lequel M. de Mortonne rentrait chez lui.

La route était déserte.

Gustave revint s'asseoir, et relut la lettre de Nichette, comme s'il avait besoin de cela pour savoir ce qu'il devait lui dire. Ensuite il reprit sa plume et il continua :

« Et j'y réponds ce soir, après une bonne soirée que nous venons de passer avec Edmond, qui s'est levé au-

jourd'hui pour la première fois, sa mère, sa femme, un vieux monsieur et une vieille dame qui sont nos voisins et qui viennent tous les jours faire visite à notre malade. »

Était-ce par hasard ou volontairement que Gustave omettait de dire que ce vieux monsieur et cette vieille dame avaient une jolie fille?

C'était par hasard, sans doute; car, quelle raison de cacher cela à Nichette?

Quand Gustave eut écrit la phrase que nous venons de dire, on eût pu croire qu'il n'en écrirait pas davantage; car, au lieu de continuer, il s'amusa à faire des points avec sa plume sur le bois de la table où il écrivait; et lui, qui ne pouvait arriver à poursuivre attentivement sa lettre, il paraissait mettre la plus grande attention à bien faire ces points à une distance égale les uns des autres.

Il passa tout à coup le doigt sur ces points, il les effaça et se remit à écrire :

« Il fait toujours beau ici, et je suis sûr qu'à l'heure où je t'écris il pleut à Paris, tandis que nous avons un ciel criblé d'étoiles. »

Évidemment, la pensée de Gustave était ailleurs; car il avait écrit ces deux dernières lignes presque sans regarder le papier, et parce qu'il sentait qu'il fallait écrire quelque chose. Mais en quoi cela pouvait-il intéresser Nichette, qu'il y eût des étoiles à Nice, tandis qu'il pleuvait probablement à Paris? Gustave comprit

cela sans doute, car il prit une autre feuille de papier et se disposa à écrire une autre lettre ; mais sur cette nouvelle feuille il ne mit qu'un mot, et ce mot était :

« Mademoiselle. »

Mais comme il allait continuer, il s'arrêta, et, froissant cette feuille de papier dans sa main, il la jeta dans la cheminée, en disant :

« Allons, je suis fou ! »

Et il reprit la lettre qu'il avait commencée pour Nichette.

« Je ne regrette qu'une chose ici, continua-t-il après avoir relu ce qu'il avait écrit déjà, car il ne se le rappelait plus : c'est toi, ma bonne Nichette, toi à qui je pense sans cesse, et qui, je l'espère bien, penses un peu à moi. Dès qu'Edmond sera tout à fait hors de danger, je retournerai à Paris, et je n'ai pas besoin de te dire où je courrai tout de suite en arrivant. Tu dois bien t'ennuyer, ma pauvre enfant, l'hiver est si triste à Paris ! Mais sois tranquille, cette séparation ne durera pas longtemps, et nous ne nous quitterons plus.

« Je ne t'en écris pas plus long, parce que l'heure de la poste me presse ; mais ma prochaine lettre aura quatre pages. »

Gustave avait écrit cette dernière partie avec rapidité, résolûment, pour ainsi dire, et comme s'il eût craint que quelque chose ne l'arrêtât encore en route.

Mais pourquoi, puisqu'il écrivait à dix heures du soir, disait-il que l'heure de la poste le pressait?

C'était la première fois que Gustave faisait un mensonge à Nichette, et qui sait si celui-là était le seul qu'il y eût dans sa lettre?

XXIV

La nature, prévoyante en tout, a permis que le malade qui entre en convalescence se contentât des plaisirs simples qu'on peut lui offrir et qui ne peuvent entraver en rien la guérison complète. Il contracte facilement des habitudes que, lorsqu'il était en bonne santé, il trouvait ridicules chez les vieillards mêmes, et auxquelles il lui semblait que sa nature ne pourrait jamais se prêter. Le grand fauteuil qui succède au lit, la visite de gens que, dans l'état normal, on trouverait assommants, une causerie douce, sans cause et sans effet, un rayon de soleil glissant à midi par la fenêtre entr'ouverte, le repas de viandes blanches, un peu de lecture, une partie de dames ou d'écarté, que celui avec qui il joue lui fait gagner pour lui faire plaisir, tout

cela finit par donner un but et une occupation presque attendue à la journée d'un convalescent. L'esprit, fatigué par l'épuisement du corps, ne souhaite rien de plus; et, comme chaque jour qui passe redonne à la personne malade une force nouvelle, il arrive un moment où le sujet, comme disent les médecins, se trouve rentrer, sans presque s'en apercevoir, dans sa vie passée, et se rappelle avec étonnement le temps où il mettait son ambition à aller, et où il allait à grand'peine, de son lit à sa table et de sa table à son lit.

La maladie est un avertissement que la Providence donne à l'homme, et dont l'homme profite peu, nous devons le dire; car rien ne s'oublie plus vite que le mal passé. On rencontre tous les jours des gens qui vous disent : Il y a deux ou trois ans, j'ai eu une maladie de six mois; et rien, dans l'intonation de cette phrase, ne rappelle le mal qu'ils ont dû supporter pendant ce temps.

La maladie a cela d'heureux cependant, qu'elle régénère les impressions, et, pendant quelque temps, vous fait envisager la nature sous un aspect nouveau. Comme elle vous a plus ou moins rapproché de la mort, c'est-à-dire de Dieu, elle vous donne une soif inaltérable de toutes les choses qui viennent de lui. Les arbres, les bois, les fleurs vous apparaissent comme des amis que l'on a craint de ne plus revoir, et que l'on retrouve toujours les mêmes, bons et affectueux.

Puis ce temps passe, et ces douces émotions font place à ce qu'on appelle les grandes préoccupations de la vie. Or je voudrais savoir, à ce propos, si l'être in-

telligent qui arrive à cinquante ans et qui regarde en arrière trouve dans son passé un souvenir plus agréable que celui du temps qu'il a pu donner aux plaisirs faciles et aux joies sereines de la nature.

Pourquoi regretterait-on toujours l'enfance, si ce n'était pour l'indépendance d'esprit que l'on a étant enfant, et qui ne laisse l'âme accessible qu'aux chastes impressions de ce monde, auxquelles vient plus tard se joindre l'amour, cette fleur qui pousse pour tous les hommes au même endroit du chemin, qu'ils cueillent, qu'ils respirent, qu'ils souillent le plus souvent, qu'ils jettent, et qu'ils voudraient ramasser ensuite dans la fange où ils l'ont laissée tomber, et où son essence divine l'a empêchée de se corrompre?

On comprend qu'avec le caractère que nous lui connaissons, Edmond se prêtât aisément aux exigences de sa maladie, laquelle avait eu sur lui l'influence de lui faire oublier les craintes de l'avenir. En effet, la santé que M. Devaux lui avait miraculeusement rendue était comme une garantie de guérison.

« Si j'avais dû mourir, se disait-il intérieurement, je serais mort. »

Néanmoins, il n'y avait en lui ni conviction ni espérance même; il était heureux de revoir autour de lui tous les êtres qu'il aimait et auxquels il avait failli être ravi. Le médecin qui l'avait déjà sauvé une fois lui disait d'avoir confiance, et il se laissait aller sans arrière-pensée à cette sensation si douce de l'homme qui sent la vie rentrer en lui.

Le temps s'écoulait donc ainsi. Les jours d'Edmond

se succédaient les uns aux autres, apportant le tribut de bien-être que la science leur demandait.

Le traitement auquel M. Devaux avait soumis son gendre commençait à opérer. La toux qui avait succédé à la fluxion de poitrine s'affaiblissait peu à peu. Le traitement, du reste, était bien simple, quoique peu de médecins osassent en faire usage, car il n'était connu que depuis peu de temps. Il avait été trouvé par un chirurgien anglais, M. Cooper, qui en avait signalé les bons effets. Il consistait tout simplement à faire rester le malade dans une température toujours la même, et à lui administrer une solution d'hydriodate de potasse dont la dose était graduellement augmentée.

Encore fallait-il connaître admirablement l'organisation et le tempérament du malade; car ce remède, bon pour les uns, pouvait être funeste aux autres, et ne devait pas, par conséquent, être employé avec les premiers malades venus.

Il y avait deux mois que Gustave avait quitté Paris, et il ne songeait pas encore à y retourner, quoique les lettres de Nichette devinssent de plus en plus pressantes, quoique l'état satisfaisant d'Edmond lui permît de s'éloigner, si quelque chose le rappelait; quoique madame de Péreux elle-même, qui connaissait la grande affection du jeune homme pour la modiste, lui eût souvent dit qu'elle lui rendait sa liberté et qu'elle ne voulait pas lui faire pousser plus loin son dévouement à son fils.

Malgré tout cela, Gustave était resté.

C'est que quelque chose de nouveau se passait en lui,

c'est que, comme nous avons essayé de l'indiquer dans le chapitre précédent, un autre nom venait se placer à côté de celui de Nichette, et commençait à l'effacer.

Nous aurons quelque peine à décrire les différentes impressions auxquelles Gustave se trouvait livré depuis qu'il était auprès d'Edmond et qu'il avait fait la connaissance de la famille de Mortonne. Lui qui, jusqu'alors, n'avait envisagé l'amour, ainsi que nous l'avons dit, qu'au point de vue du plaisir, et qui, tout en aimant Nichette comme il l'aimait, c'est-à-dire comme une maîtresse agréable et comme une sœur dévouée, croyait avoir atteint aux dernières limites de son cœur, Gustave, disons-nous, était tout étonné du jour nouveau qui se faisait dans son âme et qui en éclairait certaines parties qui, jusqu'alors, lui étaient restées inconnues.

Il n'aimait pas encore Laurence de Mortonne autant qu'il aimait la modiste, mais il sentait que bientôt il l'aimerait davantage, et, en tout cas, il se rendait déjà compte de l'impossibilité où il se trouvait de se détacher brusquement des lieux qu'elle habitait.

D'un autre côté, l'amour réellement pur que Nichette avait ressenti pour lui, les bonnes journées qu'il lui devait, sa charmante figure, si bien faite pour le sourire, et qu'à travers les deux cents lieues qui le séparaient d'elle, il entrevoyait triste et baignée de larmes peut-être, le chagrin qu'une séparation éternelle allait faire à cette pauvre enfant, qui avait mis tout son bonheur en son amant, et que cette rupture laisserait sur une des plages les plus désertes de la vie, tout cela

repassait le soir dans l'esprit de Gustave et faisait bien de temps en temps peser la balance du côté de Nichette.

Mais cela ne durait pas assez longtemps pour enfanter une résolution, et lorsque le lendemain la belle et chaste figure de Laurence se montrait, la pauvre Nichette, qu'il fallait faire deux cents lieues pour rejoindre, perdait de son influence et avait le dessous dans la comparaison.

Souvent, avant que cela fût une chose probable, et alors même qu'il croyait que cela ne serait jamais, Gustave s'était dit, et nous avons communiqué cette réflexion aux lecteurs : « Si je me marie, j'assurerai le sort de Nichette, et tout sera dit. » Mais, à cette époque-là, nous le répétons, le mariage n'était pas dans les idées de Gustave, et aucune femme ne se présentait qui le lui fît désirer. On ne prépare souvent son cœur et son esprit à de certaines choses que parce que l'on est intérieurement convaincu qu'elles n'arriveront pas, et si le hasard les rend probables, possibles même, on s'aperçoit de la difficulté qu'il y a à tenir cette résolution qui paraissait si facile. Maintenant ses idées avaient changé, le mariage avait pris une forme, et voilà que ce qu'il acceptait si facilement autrefois, comme moyen de consoler Nichette, lui apparaissait insuffisant; car une voix secrète lui disait qu'il devait autre chose qu'un dédommagement d'argent à la pauvre fille que son abandon allait désespérer.

Alors il se rappelait le conseil d'Edmond, qui lui avait dit : « Épouse Nichette, » et il se disait : « Pour-

quoi pas? » Mais les fibres de l'amour-propre résonnaient alors en lui, et il subissait ce raisonnement, qui, malheureusement, heureusement peut-être pour Nichette, est logiquement inhérent à la nature de l'homme :

« Nichette m'aime bien, c'est une excellente fille, pleine de cœur, mais, après tout, ce n'est qu'une modiste, une grisette qu'il n'y a aucune raison pour que j'épouse, puisque je suis son amant, et que si je veux continuer à vivre avec elle, je le puis aisément sans l'épouser. Puis, madame de Péreux la recevrait peut-être, parce qu'elle est au-dessus des préjugés et qu'elle la connaît, mais le monde l'accepterait-il aussi facilement? et moi-même, si elle était ma femme, ne lui demanderais-je pas compte du passé et ne la rendrais-je pas malheureuse? Non; cela est décidément impossible. D'ailleurs, puisque c'est mademoiselle de Mortonne qui m'a fait venir ces idées de mariage, quelle raison y aurait-il que j'épousasse Nichette? »

C'est que Gustave en était arrivé à cet état qui n'est déjà plus l'indécision. Il se trouvait placé entre deux femmes, l'une dont il était l'amant depuis deux ans, qui n'était qu'une grisette, qu'il aimait, mais de cette affection que l'on donne à sa maîtresse quand on commence à ressentir de l'amour pour une autre femme; l'autre, jeune, belle, de bonne famille, pure comme un ange, à laquelle il avait révélé les premières émotions de l'âme (car Laurence commençait à s'apercevoir qu'une portion de son âme suivait Gustave quand elle le quittait), dont le monde le féliciterait, et dont pas

un homme, jusqu'à cette heure, n'avait effleuré le bout du doigt.

Gustave n'était donc plus retenu que par les délicatesses de son cœur.

« Comment avouer cela à cette pauvre Nichette?... » se disait-il.

Ajoutez que la vanité de l'homme, qui le pousse toujours à aller au delà du vraisemblable, triplait l'impression que ce mariage ferait à la modiste, et qu'il en arrivait à se dire :

« Si elle allait se tuer en apprenant cela?

« On ne se tue pas pour cela, reprenait-il; au contraire, Nichette m'oubliera... » Et voyez comment est faite la nature de l'homme; l'idée que Nichette l'oublierait faisait de la peine à Gustave, quand, au contraire, elle eût dû lui faire plaisir, puisque c'était pour lui une excuse aux projets qu'il avait.

Le cœur de l'homme est semblable au labyrinthe de Dédale : quel que fût le chemin que l'on prît, on se retrouvait toujours en face du Minotaure. Quel que soit le chemin que prenne l'homme dans la vie, il se retrouve toujours en face de son égoïsme, Minotaure qui tue les illusions, ces vierges de l'âme.

Comme on le pense bien, Gustave n'en était pas venu à penser à son mariage avec Laurence sans avoir acquis de graves garanties que ce mariage était possible.

Laurence n'aimait personne, il en était sûr, car rien n'est facile à surprendre comme les secrets d'une jeune fille, quand on a atteint avec elle un certain degré d'intimité. Il était sûr, en outre, que si elle ne se

sentait pas déjà pour lui une sympathie très-prononcée, au moins elle ne s'opposerait pas à devenir sa femme si M. et madame de Mortonne subordonnaient leur consentement au sien.

Plusieurs fois Gustave avait adroitement, ou plutôt avait cru adroitement questionner le commandant sur ses intentions à l'égard de sa fille, et il avait appris que le commandant serait tout disposé à la marier si elle trouvait un homme qui lui plût et qui fût dans des conditions de fortune et de position convenables.

Quant à madame de Mortonne, elle voulait ce que voulait son mari; et si nous avons dit que Gustave avait cru questionner adroitement le commandant, c'est que celui-ci, auquel il ne voulait pas faire connaître tout de suite ses intentions, les avait quelque peu devinées et s'en était souvent entretenu avec sa femme.

— M. Gustave Daumont serait un excellent parti pour Laurence, avait dit madame de Mortonne, si j'en crois mes impressions sur lui. Du reste, je parlerai de lui à madame de Péreux, et je saurai à quoi m'en tenir sur son compte.

Les parents de Laurence s'étaient aperçus que Gustave faisait la cour à leur fille, ce dont Gustave ne s'était pas aperçu lui-même.

Quand on commence à devenir amoureux d'une femme, à défaut des paroles qu'on n'ose lui dire et qui seraient l'expression de l'amour que l'on ressent déjà et que l'on a besoin d'épancher d'une façon quelconque, on laisse son regard dire, et cela souvent malgré soi, tout ce que la bouche retient encore.

Ce sont ces regards que voient les parents, qui sont là pour tout voir et pour veiller sur leur enfant.

Or, tout en causant de la pluie et du beau temps avec Laurence, Gustave la regardait comme regarde un homme qui pense à tout autre chose qu'à ce qu'il dit.

Un jour donc, madame de Mortonne dit à madame de Péreux :

— M. Gustave Daumont est un ami de votre fils?

— Un camarade de collége, répondit madame de Péreux.

— D'une bonne famille?

— D'une famille excellente.

— Ses parents vivent encore?

— Non; il est orphelin.

— Il a de la fortune?

— Vingt mille livres de rente environ, ce qui est fort beau pour un garçon.

— Quel caractère a-t-il? Je vous dirai tout à l'heure pourquoi je vous demande tout cela.

— Il a le caractère que vous lui connaissez; il est bon, plein de cœur, je l'aime presque autant que si c'était mon propre fils; c'est tout vous dire.

— Merci, ma chère madame de Péreux, je dirai tout cela à mon mari.

— Que se passe-t-il donc?

— Il se passe que M. Daumont fait un peu la cour à Laurence; qu'elle est en âge d'être mariée; qu'il ne lui déplaît pas, si j'en crois ce qu'elle m'a dit, et que je serais heureuse que ce mariage se fît, car il nous

rattacherait encore plus à vous, par l'amitié que M. Daumont porte à M. votre fils.

— Ah! il fait la cour à mademoiselle Laurence! dit madame de Péreux.

— Vous dites cela comme si vous voyiez quelque empêchement à ce mariage.

— Aucun, je vous assure, répliqua madame de Péreux; seulement, je suis étonnée de ne pas m'être aperçue comme vous que Gustave aime Laurence.

— Oh! c'est bien facile à voir. Mais vous n'êtes occupée que de M. Edmond, et il est tout naturel que ce qui se passe autour de vous et qui ne le regarde pas ne vous frappe point.

— Vous avez raison. Eh bien, je parlerai de cela à Gustave; le voulez-vous?

— Bien volontiers. Sondez ses intentions, et si vous voyez que je ne me suis pas trompée, dites-lui que M. de Mortonne et moi, nous sommes dans les meilleures dispositions pour lui. Si ces enfants doivent être heureux ensemble, autant que cela soit tout de suite.

— C'est juste. Dès aujourd'hui j'aurai causé de tout cela avec Gustave; il m'aime comme sa mère et il ne me cachera rien.

Nous n'avons pas besoin d'expliquer ce qui avait causé l'étonnement de madame de Péreux. Le souvenir de Nichette s'était présenté à elle, et elle n'avait pu s'empêcher de plaindre la modiste.

Le soir même elle prit Gustave à part.

— J'ai à vous parler, Gustave, lui dit-elle, et de choses sérieuses.

— Je vous écoute, madame.

— Vous aimez mademoiselle de Mortonne, fit madame de Péreux, qui, avec la franchise qui la caractérisait, arrivait droit au but.

— Vous avez deviné cela, madame? dit Gustave en rougissant.

— Non, ce n'est pas moi qui l'ai deviné, c'est madame de Mortonne qui l'a vu.

— Elle vous en a parlé?

— Oui, tout à l'heure.

— Que vous a-t-elle dit?

— Ce que, comme mère, elle devait me dire. Elle m'a questionnée sur votre compte; et, comme je n'avais à dire de vous que d'excellentes choses, elle a ajouté que, dans le cas où vous demanderiez la main de sa fille, rien ne s'opposerait à votre mariage avec elle.

— Que je vous remercie, madame! dit Gustave en prenant la main de madame de Péreux.

— Ainsi, continua celle-ci, si vous le voulez, je pourrai vous servir d'intermédiaire.

— De mère, vous voulez dire!

— N'aimez-vous pas Edmond comme votre frère?

— Que vous êtes bonne!

— Maintenant, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil?

— Dites, dites, madame, et quel qu'il soit, je le suivrai.

— Eh bien, à votre place, Gustave, j'irais à Paris avant de me prononcer.

— J'irai, répondit Daumont, qui ne se trompait pas à l'intention de ce conseil, et qui baissa les yeux.

— Cela, reprit madame de Péreux, me donnerait le temps de m'étudier et de me rendre compte de mes véritables impressions. Peut-être, une fois à Paris, au sein du monde, au milieu d'autres jeunes filles, près des gens que vous aimiez autrefois, vous apercevrez-vous que cet amour nouveau n'a pas de racines bien profondes dans votre cœur, et que l'isolement seul l'a fait naître. Mademoiselle de Mortonne est la seule jeune fille que vous voyiez ici, depuis deux mois que vous y êtes. Il est tout naturel que toutes vos imaginations se soient portées sur elle; mais il serait naturel aussi que vous vous aperçussiez un jour que vous avez eu tort d'obéir à un premier mouvement. Le mariage est chose sérieuse. Vous le voyez par celui d'Edmond. Avant d'en contracter un, assurez-vous que votre cœur en a besoin pour être heureux, et qu'il a définitivement rompu avec ce qui faisait son bonheur autrefois.

Madame de Péreux appuya sur cette dernière phrase, dont le sens caché n'échappait pas au jeune homme, et qui ne pouvait faire autrement que de lui en être reconnaissant.

— Puis, ajouta madame de Péreux, il vous faut tous vos papiers, que vous n'avez pas ici, afin que vous soyez en règle quand vous reviendrez, et que le mariage puisse se faire tout de suite.

— Comme votre cœur saisit tout, madame! fit Gustave, et comme je vous sais gré de ce que vous venez de me dire!

— Allons, vous m'avez bien comprise, Gustave... Ne soyons jamais ingrats envers ceux que nous avons aimés. Si, malgré votre séjour à Paris, vous vous apercevez que votre bonheur dépend de mademoiselle de Mortonne, ce sera une dernière joie que vous aurez donnée à quelqu'un qui, j'en suis sûre, pense à vous à cette heure. Partez demain matin. Vous avez plus d'un mois devant vous. Quelques jours avant de quitter Paris, si vous revenez toutefois, écrivez-moi, et, quand vous arriverez, votre mariage sera chose conclue. Est-ce cela?

— Vous prévoyez tout. Qu'Edmond est heureux de vous avoir pour mère, et que je suis heureux, moi, que vous vouliez bien me guider un peu!

L'avis de madame de Péreux était sensé, et Gustave fut enchanté de l'avoir reçu. Il conciliait tout, en effet, et pesait les choses dans une balance égale.

A Nice, Gustave ne se sentait pas le courage d'aller retrouver Nichette et de quitter Laurence; il s'agissait de savoir si, revenu à Paris, il aurait le courage de venir retrouver Laurence et de quitter Nichette. Lequel serait le plus fort, de l'amour ancien ou de l'amour nouveau?

Tout était là.

Gustave monta dans sa chambre faire ses préparatifs de départ, et, puisqu'il partait, il eut hâte de donner une joie à Nichette, et lui écrivit :

« Je pars presque en même temps que cette lettre. Une demi-journée après elle, je serai à Paris. »

Il alla faire une visite d'adieu à M. et à madame de Mortonne.

— Vous nous reviendrez? lui dit le commandant.

— Le plus tôt possible, répondit Gustave.

Madame de Mortonne échangea un regard avec son mari, qu'elle avait prévenu de la démarche qu'elle avait faite auprès de madame de Péreux.

Laurence sentit son cœur battre violemment.

— Je vous retrouverai ici, commandant? demanda Gustave.

— Nous n'en bougerons pas, répondit M. de Mortonne.

Gustave prit aussi congé de Laurence.

Elle lui tendit une main qu'il pressa et qui répondit légèrement à cette pression.

— Pourquoi M. Daumont part-il? demanda-t-elle à sa mère quand Gustave se fut éloigné.

— Parce qu'il a l'intention de se marier, je crois, répondit madame de Mortonne, à qui madame de Péreux avait fait part d'une partie de sa conversation avec Gustave et du résultat qu'elle avait eu, et qu'il faut pour cela qu'il arrange ses affaires.

En disant cela, madame de Mortonne regardait confidentiellement sa fille.

— Ma bonne mère!... s'écria celle-ci en se jetant dans ses bras.

— Tu l'aimes donc décidément?

— Oui, ma mère.

— Eh bien, dans quelques jours, tu pourras le lui avouer.

Gustave partit, laissant la petite maison de la route de Nice livrée à ses tranquilles préoccupations de chaque jour.

Edmond allait aussi bien qu'il pouvait aller dans l'état où il était.

Quatre jours après son départ, Gustave arrivait à Paris, courait à la rue Godot, et Nichette, qui l'attendait avec impatience, se jetait à son cou sans pouvoir retenir les larmes de joie que lui faisait verser ce retour inattendu.

Huit jours auparavant, Gustave croyait ne pouvoir s'éloigner de Laurence. Pendant le premier baiser qu'il reçut de Nichette, il fut convaincu qu'il ne pourrait plus quitter Paris.

Que ceux qui expliquent le cœur humain expliquent cela. Moi, je raconte.

XXV

Rien n'était changé chez Nichette. Gustave sentit que la place où il la retrouvait était celle où depuis plus de deux mois elle l'avait attendu. Les murs prennent un caractère nouveau des habitudes nouvellement contractées. Toutes les choses que Gustave connaissait chez Nichette s'offrirent si bien dans le même ordre à ses yeux, qu'il oublia un instant qu'il avait quitté Paris.

— Enfin, te voilà donc!... s'écria la jeune fille en pressant les mains de Daumont et en le regardant. Que je suis contente! Je craignais de ne plus te revoir, fit-elle en riant; car, du moment qu'elle était sûre du retour, elle pouvait rire en parlant de l'absence.

— Je ne pouvais pas quitter Edmond, chère enfant,

répondit Gustave... Si tu savais comme il a été malade!...

— Mais il est sauvé?

— On l'espère, du moins.

— J'ai bien pensé à lui, pauvre garçon!... Tous les soirs je priais pour vous deux.

— J'espère que je le retrouverai tout à fait hors de danger.

— Tu vas donc repartir? dit Nichette avec tristesse.

— J'ai promis à madame de Péreux et à Edmond de revenir auprès d'eux.

— Ah! fit Nichette d'une voix résignée, où perçait l'émotion que lui causait cette nouvelle.

— Qu'as-tu? lui demanda Gustave, qui savait bien ce que Nichette avait, mais qui avait voulu établir tout de suite la possibilité de son départ, dans le cas où Nichette serait insuffisante à lui faire oublier Laurence.

— Il y a dix minutes que tu es arrivé; avant d'ôter ton manteau de voyage, tu me dis que tu vas repartir, et tu me demandes ce que j'ai!...

— Rassure-toi, nous avons quinze bons jours à passer ensemble.

— Quinze jours seulement!

— Trois semaines peut-être.

— Tu aimes donc bien Edmond? fit Nichette en regardant Gustave d'un certain air.

— Tu le sais bien, et il ne m'a pas laissé partir sans peine. Mais je n'y tenais plus, et je voulais absolument te revoir.

— Est-ce bien vrai?

— T'ai-je jamais menti?

— Je commençais à avoir peur, sais-tu bien? dit la jeune fille en jetant sur son lit le manteau et la casquette de voyage qu'elle venait d'ôter à Gustave.

— Et de quoi avais-tu peur?

— J'avais peur que tu ne m'aimasses plus et que tu eusses donné ton cœur à une autre.

— Qui? bon Dieu! s'écria Gustave en rougissant et en espérant cacher sa rougeur sous son exclamation.

— Qui? Une autre femme.

— Et maintenant tu es rassurée? demanda Gustave en prenant Nichette sur ses genoux.

— Complétement, puisque te voilà, quoique...

— Quoique?... répéta Gustave avec une intonation qui réclamait la fin de la phrase.

— Quoique je craigne bien qu'il n'y ait autre chose qu'Edmond qui te rappelle là-bas.

— Serais-je venu, s'il en était ainsi?

— Tout de même. Tu te serais dit : « Cette pauvre fille est malheureuse à Paris, allons la voir un peu... » Peut-être pendant que l'autre est forcée de s'absenter aussi... Cela se pourrait bien.

On ne saurait nier les secrets pressentiments de la femme, qui lui font souvent, sans la moindre indication, entrevoir une partie de la vérité, pressentiments que l'on s'explique facilement quand la vérité est probable.

— Tus es folle, dit Gustave, qui aimait autant trancher cette conversation d'un seul coup.

— Alors déjeunons, répliqua Nichette en allant

chercher une chaise pour elle et en l'approchant d'une petite table toute servie qui attendait l'arrivée de Gustave; car la jeune fille avait prévu qu'il arriverait tombant de fatigue et de faim.

— En tout cas, ajouta Nichette en s'asseyant à côté de son convive aimé, si elle t'aime, elle ne t'aime pas autant que moi!

Cette dernière phrase s'éteignit sous les lèvres de Gustave, qui, réintégré dans des habitudes de deux ans, ne voyait pas encore reparaître le souvenir de Laurence, d'autant plus qu'il trouvait un réel plaisir à reprendre ces habitudes, au moins pendant quelque temps. Puis Nichette était charmante en réalité. Pour recevoir son amant, elle avait mis en œuvre toutes les ressources de sa spirituelle coquetterie; nous disons spirituelle, parce que la coquetterie a des nuances variées, et qu'il y a de l'esprit à l'utiliser dans certaines circonstances, sans que celui qui en est l'objet puisse s'en apercevoir. Ainsi, Nichette, dans son bonnet, dans sa coiffure, dans la façon de sa robe, avait quelque chose de nouveau qui en même temps rappelait le passé et qui séduisait Gustave. Bref, c'était Nichette avec quelque chose de plus.

Ce quelque chose était peut-être les deux mois que Gustave avait passés sans la voir, charme inexprimable pour l'homme qui revient.

Pendant le déjeuner, Gustave raconta à sa maîtresse tout ce qu'il n'avait pu lui écrire et même tout ce qu'il lui avait écrit. Il lui détailla l'emploi de ses journées, en ayant bien soin d'oublier les moments consacrés à

Laurence et les parties de cheval faites avec elle et son père.

Nichette, de son côté, raconta comment la vie s'était passée pour elle. Cela était bien simple... Elle avait d'abord beaucoup pleuré, elle était restée quinze jours sans sortir, puis elle avait rencontré une de ses amies qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps, qu'elle avait connue dans le magasin où elle avait travaillé, qui venait de faire un petit héritage et qui allait s'établir à Tours.

En attendant que cette amie partît, Nichette en avait fait sa société. Toutes deux étaient allées de temps en temps au spectacle, ensemble, se quittant le moins possible, jusqu'au moment où mademoiselle Charlotte Toussaint avait été forcée de quitter Paris, c'est-à-dire huit ou dix jours avant l'arrivée de Gustave, ce qu'elle n'avait fait qu'après avoir en vain prié Nichette de s'associer à elle, lui assurant qu'elle ferait fortune.

— Maintenant, dit Nichette à Gustave, quand il eut fini de déjeuner, tu as passé quatre nuits en voiture, tu dois avoir besoin de sommeil, il faut dormir.

— Aussi vais-je rentrer chez moi, dit Gustave.

— Non, répliqua Nichette, tu vas te jeter sur mon lit, tu vas dormir, et moi je travaillerai ou je lirai pendant ce temps-là.

Gustave obéit à Nichette; il se jeta sur son lit... et une heure après il dormait comme dort un homme qui vient de faire deux cents lieues.

Nichette rarrangea ses cheveux devant la glace et s'assit au coin du feu comme pour lire; mais elle re-

gardait bien plus souvent celui qui dormait que le livre qui était ouvert sur ses genoux.

Quand Gustave se réveilla, à sept heures du soir, Nichette, le visage à demi éclairé par la lampe couverte de son abat-jour, travaillait auprès de la table, et ses petits pieds posés sur un tabouret rapproché du feu.

Gustave resta en contemplation pendant quelques minutes devant ce charmant tableau, auquel un peintre n'eût rien pu ajouter.

« Voilà mon passé, se dit-il; faut-il que j'en fasse mon avenir? Cette enfant m'aime; au premier mouvement que je vais faire, tout son être va se tendre vers moi; elle va venir m'embrasser et me jeter ses bras autour du cou. Mais où cela nous mènera-t-il, elle et moi? Elle vieillira, moi aussi je vieillirai; nos goûts changeront. Nous suffirons-nous aux heures où nous chercherons autour de nous une famille que nous n'avons ni l'un ni l'autre? Nous aimerons-nous encore? On peut voir vieillir sa femme, on a peine à voir vieillir sa maîtresse : les sentiments qui vous unissent à celle-ci sont si différents de ceux qui vous unissent à celle-là! »

Voilà ce que pensait Gustave, et huit jours après son arrivée il commençait à être convaincu qu'il repartirait et presque à regretter d'avoir promis à Nichette de rester trois semaines avec elle.

Nos lecteurs vont bien comprendre tout de suite pourquoi; et ils n'accuseront pas Gustave d'ingratitude, ils ne pourront s'en prendre qu'aux éternels besoins de notre nature humaine.

Nichette était charmante, Gustave s'était senti ému en la voyant; mais une fois les premiers transports passés, c'était toujours la même chose. C'était la femme qu'on a aimée pour sa beauté, qui vous a inspiré une fantaisie, qui s'est livrée sans efforts, que l'on a gardée parce qu'on a trouvé en elle des qualités que l'on ne soupçonnait pas devoir y être, qui a distrait votre esprit, flatté votre amour-propre, intéressé même votre cœur, que l'on ne songera pas à quitter tant qu'on ne verra pas d'autres femmes ou qu'on ne verra que des femmes inférieures à elle; mais, mise en parallèle avec une vierge innocente et naïve qui ne se donnera pas à celui qu'elle aimera si celui-là ne lui donne pas son nom, qui a grandi dans le respect des saintes choses et sous la protection de la famille, qui a été élevée dans les devoirs et les préceptes de la religion, qui aura, en outre, pour elle les promesses et le charme de la chose inconnue et cet irrésistible attrait de la virginité de l'âme et du corps, la première femme devra céder le pas à la seconde, car le cœur de l'homme n'hésitera pas entre les deux, le jour où, comme Gustave, après avoir vécu deux ans avec l'une, il pourra avoir l'espérance de vivre éternellement avec l'autre.

Cela est triste pour la pauvre femme qu'on laisse; mais l'usage est là qui consacre cette volonté du cœur à laquelle la plupart des hommes se soumettent en avançant dans la vie, et l'usage a prouvé en même temps que ces pauvres abandonnées finissaient par se résigner, par se consoler et souvent par dire un jour : « Il vaut mieux que cela soit ainsi. »

Cependant l'amour d'une maîtresse a par moment certaines réalités qui la font plus forte que toute autre, surtout quand, comme Nichette, la maîtresse est jeune, belle et pleine d'expansions physiques. Malheureusement à ces réalités succède une fatigue de corps dont le cœur profite pour rouvrir sa porte à cet autre amour qui n'est encore qu'à l'état de rêve et de promesses. Placé entre les deux, l'homme donne alors la préférence à celui-ci, car il n'a plus rien à demander au premier et a tout à espérer du second.

A qui n'est-il pas arrivé de tenir une femme dans ses bras et de penser à une autre? Le cœur est même en cela si exigeant, qu'il en devient égoïste et déloyal. Il y avait des moments, moments indescriptibles, où Gustave, lorsque Nichette se livrait avec lui à toutes les expansions de son âme, essayait de se convaincre que ce corps charmant qui tressaillait sous ses baisers était celui de Laurence, et la pauvre Nichette se disait dans sa confiance ignorante : « Il me semble que Gustave ne m'a jamais tant aimée que maintenant. »

Si elle avait su à quoi elle devait l'énergie de ces embrassements, la pauvre enfant eût bien pleuré.

Cependant, plus le moment approchait où Gustave allait pour toujours quitter Nichette, plus ses souvenirs de jeune homme révélaient leurs doux sourires pour lui dire : « Reste avec nous. »

Une fois, il vint chez la modiste pendant qu'elle était sortie. Il prit la clef et monta, et, en attendant, il passa en revue tous les objets qui composaient le petit appartement de sa maîtresse. Il revit ainsi tous ceux qu'il

lui avait donnés, et se rappela les circonstances où il lui avait fait ces cadeaux.

« La pauvre enfant, disait-il en examinant les statuettes et les petits tableaux dont il avait orné sa chambre, comme elle prend soin de tout ce qui lui vient de moi!... Voici ses petits bijoux, les seuls qu'elle ait voulu accepter; elle ne les porte que pour sortir avec moi. Voici mon portrait qu'elle a caché dans le fond de son lit, derrière les rideaux, pour ne pas me compromettre aux yeux des gens qui peuvent venir chez elle. Bonne Nichette! Un jour elle regardera en pleurant tous ces objets auxquels elle sourit maintenant, et qui lui rappelleront l'homme qui l'aura délaissée et qui en aimera une autre. Ils la feront plus seule encore, car, par leur vue, ils lui interdiront presque la consolation de demander à un autre homme ce qu'elle n'aura pas trouvé en moi. »

Et, quand il pensait ainsi, Gustave eût peut-être voulu trouver dans son cœur une raison assez forte pour le retenir; mais toujours les promesses de bonheur que lui faisait l'avenir, dans le seul nom de Laurence, le reportaient à partir, ce qui ne l'empêchait pas de donner des larmes à Nichette, comme une mère qui aurait eu deux enfants, et qui en aurait perdu un, donnerait des larmes à la mort de celui-ci, et sourirait en même temps aux baisers de celui-là, qui finira peut-être par la consoler.

Gustave était donc là, au milieu de la chambre de Nichette, et les yeux humides, quand la jeune fille entra sans qu'il l'entendît, et vint sur la pointe du pied

poser sa tête gracieuse sur l'épaule de son amant. Il se retourna vivement, et trouva un sourire et un baiser sur les lèvres de la modiste.

— Qu'as-tu? lui dit-elle; car il n'avait pu lui cacher son émotion.

— Je n'ai rien, ma bonne Nichette, répondit Gustave en la prenant dans ses bras; je suis seulement un peu triste en songeant que je vais te quitter.

— Tu repars donc, décidément?

— Oui.

— Tu as reçu des nouvelles de Nice?

— J'ai reçu une lettre ce matin.

— Edmond va plus mal?

— Non, mais il ne va pas mieux; et le pauvre garçon tient à m'avoir auprès de lui : il ne faut rien refuser aux malades.

— Gustave?... fit Nichette d'un ton suppliant.

— Que veux-tu?

— Si tu m'aimais bien, tu ferais une chose.

— Dis.

— Mais tu ne voudras pas.

— Dis toujours, et, si cela est possible, je le ferai.

— Oh! cela est plus que possible, c'est facile.

— Parle, alors.

— Emmène-moi.

— Quand tu m'as écrit pour me demander cela, ma chère enfant, je t'ai donné toutes les raisons qui m'empêchaient de te faire venir.

— Ainsi, tu ne veux pas?

— Non, répondit doucement Gustave.

— Je n'aurais pas demeuré avec toi, reprit-elle, comme si cette raison eût dû influencer son amant, qui ne répondit rien. Alors elle continua, croyant avoir gagné du terrain :

—Je louerais un petit appartement à Nice ; personne ne saurait qui je suis ni ce que j'y suis. Madame de Péreux, Edmond lui-même, l'ignoreraient. Tu viendrais me voir de temps en temps, aux heures où il n'y a personne dans les rues, le soir, et je serais bien heureuse; car Paris est bien triste pour moi quand tu n'y es pas.

— Je reviendrai bientôt, ma petite Nichette, répliqua Gustave, et nous ne nous quitterons plus.

— Comme tu voudras. Tu es le maître, fit la jeune fille en essuyant ses yeux. Quand pars-tu?

— Dans cinq ou six jours.

— Veux-tu que je t'accompagne jusqu'à Châlon? je serai plus longtemps avec toi.

— Eh bien! tu m'accompagneras jusque-là, répondit Daumont, heureux de pouvoir accorder quelque chose à la pauvre fille.

— Oh! que tu es bon! .. dit-elle en lui jetant ses bras autour du cou.

Et elle sauta de joie.

Gustave était pour Nichette, depuis qu'il était de retour, ce qu'un père est pour son enfant qu'il va remettre au collége, et qui va s'y ennuyer. Il lui donnait tous les plaisirs qu'il pouvait lui donner, en se disant : « Au moins, elle se sera un peu amusée. »

Sur ces entrefaites, il reçut une lettre d'Edmond; car, comme on le pense bien, la lettre que Gustave

avait dit avoir reçue de Nice n'était qu'un prétexte, personne ne lui avait écrit.

Voici ce que notre malade écrivait :

« Je suis encore bien faible, cher ami, mais je veux trouver la force de t'écrire quelques lignes. D'abord, pour en finir tout de suite avec moi, je vais un peu mieux, et ce mieux promet d'aller en augmentant.

« Ma mère m'a parlé de la conversation que tu as eue avec elle, et m'a fait connaître la véritable cause de ton départ. J'ai pensé tout de suite à notre pauvre Nichette, si bonne, si dévouée et à qui nous avons dû quelquefois de si bonnes journées. Puis j'ai réfléchi, et, comme le moment approche où tu dois revenir, si tu reviens, j'ai voulu te donner un conseil. Tu sais que j'aime Nichette de tout mon cœur, mais tu sais aussi que je t'aime davantage, et cela est bien naturel. Je n'hésiterai donc pas à te donner le conseil qui, à mon avis, pourra te rendre heureux, quand même ce conseil devrait lui causer une peine... Ton bonheur avant tout... Eh bien, je crois, mon cher Gustave, que ton bonheur est entre les mains de mademoiselle de Mortonne. C'est à toi que je dois Antonine, ce ne sera pas à moi que tu devras Laurence, mais au moins j'aurai fait mon devoir en combattant tes hésitations, si tu en as encore. Elle t'aime, d'abord, et beaucoup, car j'ai parlé souvent de toi avec elle, et l'intérêt qu'elle te porte perçait à travers ses paroles... Le bonheur est donc là, parce qu'il y a amour... Son père et sa mère sont excellents et remplaceront les parents que tu as

perdus. Le bonheur est donc là, puisqu'il y a famille... Laurence est un ange d'innocence et de beauté, c'est une âme toute neuve à façonner, c'est un paradis vierge à conquérir. Le bonheur est donc là, puisqu'il y a religion, innocence, avenir.

« Épouse mademoiselle de Mortonne.

« Mais fais pour Nichette tout ce que tu dois faire. A ta place, je ne lui cacherais rien. Je lui dirais tout moi-même, au lieu de lui écrire comme tu as sans doute l'intention de le faire. Elle a du bon sens ; elle sait bien, dans le fond de son cœur, que votre liaison ne peut être éternelle, et je crois qu'elle te saura gré de la confiance que tu auras eue en son amour, si tu raisonnes la position avec elle. Assure-lui son avenir, cela je n'ai pas besoin de te le recommander, mais assure-le-lui de façon que cet avenir lui-même soit une distraction pour elle. Achète-lui un petit magasin ; dépose-lui, outre cela, chez un notaire, une somme qui sera toujours à sa disposition, si sa petite entreprise ne réussit pas. Tu sais qu'un malade a le droit de parler comme un vieillard ; j'ai donc à peu près fait confidence de tout cela à Laurence, qui s'étonnait d'une absence si longue. En effet, pour prendre des papiers, il ne faut pas un mois, et il y a bien près d'un mois que tu es parti. Je lui ai dit que tu prolongeais sans doute ton séjour à Paris pour arranger tout cela comme je viens de te le dire. Elle m'a répondu que tu avais raison d'agir ainsi, et que c'était le fait d'un noble cœur et d'un honnête homme. Tu comprends bien que je ne lui ai fait cette confidence que parce que j'étais sûr de la ré-

ponse de mademoiselle de Mortonne. Mais hâte-toi de revenir, car, si elle admet que tu restes à Paris pour assurer l'avenir de Nichette, elle n'admettrait pas que tu y restasses par amour pour notre pauvre amie, ce qu'elle pourrait bien finir par supposer si tu ne nous reviens pas promptement. On ne saurait croire combien les jeunes filles comprennent facilement certaines délicatesses de cœur qu'elles n'acceptent souvent plus quand elles sont mariées. »

Cette lettre fit tomber les dernières indécisions de Gustave, mais il ne put se résoudre à faire à Nichette l'aveu de son mariage. Il voulut reculer autant que possible ce moment, et cela par affection pour la modiste et pour ne pas empoisonner la joie qu'elle se promettait à l'accompagner.

« Non, se dit-il, je veux qu'elle n'apprenne cela que lorsque je serai loin. Je ne veux pas qu'en se rappelant le temps qu'elle aura passé avec moi, elle y retrouve une douleur pour elle. Je veux qu'elle me sache gré de la crainte que j'aurai eue de lui faire de la peine, et qu'elle voie là-dedans une dernière preuve d'amour. Il est toujours temps d'annoncer une mauvaise nouvelle; puis, qui sait si ses larmes ne me retiendraient pas?... et, Edmond a raison, mon bonheur est décidément là-bas, car je sens que mon cœur y est déjà. »

Il y a des choses qu'on ne peut malheureusement pas dire à une femme que l'on quitte pour une autre, parce que la passion n'admet pas de terme moyen, et cependant il arrive un jour où le plus souvent ces

choses se réalisent; c'est lorsque le temps a changé les impressions et que ceux qui se sont aimés peuvent passer à côté l'un de l'autre sans éveiller dans leur cœur autre chose que le souvenir, cette cendre chaude des sensations éteintes. Si, après avoir longtemps questionné son âme, on s'aperçoit définitivement qu'on n'a plus d'amour pour la femme qui vous en avait inspiré, et que l'on en éprouve pour un autre; si l'on pouvait franchement faire l'aveu de ce qu'on ressent à celle que l'on va quitter; si l'on pouvait la faire arriver immédiatement à la température d'affection où l'on est vis-à-vis d'elle, et changer en amitié loyale et dévouée l'amour qu'elle éprouve encore, le cœur humain aurait fait un grand pas. Malheureusement cela ne peut avoir lieu qu'avec des esprits d'élite, auxquels l'amour-propre dans le premier moment et la raison ensuite donnent la force de cacher leur douleur et de souffler sur le passé.

Ceci était impossible avec Nichette, qui eût éclaté en sanglots et qui se fût traînée aux genoux de Gustave.

Il fallait en finir cependant.

Gustave écrivit à madame de Péreux que, le lendemain du jour où elle recevrait sa lettre, il serait auprès d'elle. C'était, comme on se le rappelle, lui écrire : « Je demande la main de mademoiselle de Mortonne. »

Le soir même il partait avec Nichette pour Châlon.

La modiste était dans l'enchantement. Elle n'avait

jamais voyagé. Tout l'amusait. La pauvre petite ne se doutait pas du but de ce voyage, qu'elle commençait si gaiement.

Elle arriva à Châlon avec Gustave, à six heures du matin.

Le bateau à vapeur partait à midi pour Lyon.

Nichette, qui tout le long de la route avait fait répéter à Gustave que cette séparation ne serait pas de longue durée, fut assez gaie jusqu'au moment où l'on porta les bagages sur le bateau, où elle resta tout le temps que pouvaient rester ceux qui accompagnaient les voyageurs.

Enfin on donna le signal du départ.

Nichette regagna le bord, après avoir embrassé Gustave, qui resta sur le pont pour la voir plus longtemps. Le bateau s'éloigna. Nichette, qui ne voulait pas attrister son amant, lui cria en souriant :

— A bientôt ! n'est-ce pas ?

Gustave répondit par un signe de tête, car il sentait que, s'il ouvrait la bouche, les larmes couvriraient sa voix.

Tant qu'elle put être vue, la jeune fille agita son mouchoir, puis elle continua à voir le bateau ; mais Gustave ne la voyait déjà plus, elle se confondait pour lui avec les autres gens et les autres objets qui étaient sur la rive.

« Voyons ! se dit Nichette en essuyant des larmes involontaires, il reviendra bientôt. »

Et elle prit la résolution de ne plus pleurer.

La rivière tournait, le bateau disparut.

XXVI

Celui qui écrit ce livre n'a pas d'autre but, en l'écrivant, que de peindre et peut-être d'excuser les transformations morales que l'âge et la société apportent chez l'homme, et qui détruisent presque toujours quelques-unes de ses théories premières et des espérances qu'il avait fait concevoir sur lui. Gustave était dans une de ces transfigurations naturelles. Lui qui avait cru que la vie pouvait se continuer comme il l'avait commencée, il avait fini par ressentir l'influence des différentes sensations qui attendent le cœur au relais de la vie, et qui l'emportent vers des horizons nouveaux. La vue du bonheur d'Edmond avait ouvert son âme à de nouvelles idées. Tout en se disant : « Edmond mourra peut-être jeune, » il avait été forcé de

s'avouer qu'avant de mourir son ami aurait goûté des joies que lui il ignorait encore, et qu'il pressentait être les plus douces de ce monde, parce qu'elles en sont les plus chastes. C'était pendant le temps qu'il avait passé à Paris qu'Edmond était parti pour Nice, qu'il avait ainsi pensé, et les détails que le mari d'Antonine lui donnait de son bonheur dans les lettres qu'il lui écrivait n'avaient fait que l'enhardir dans des désirs vagues encore, mais auxquels le hasard devait bientôt donner un but. Laurence s'était trouvée là providentiellement, et Gustave avait vu en elle un avenir nouveau pour lui.

Quelquefois les transformations que l'homme subit n'ont pas un aussi heureux résultat pour tous que pour Gustave. Cela dépend de la façon dont on a vécu ses premières années dans le monde. C'est pour cela qu'on voit des débauchés devenir d'excellents maris et de bons pères de famille, et, d'un autre côté, des hommes dont les principes et les croyances semblaient une garantie, changer brusquement, et donner leur cœur en pâture aux vices et aux passions de toutes sortes.

Nous avons essayé de faire comprendre, non pas les hésitations, mais les délicatesses de Gustave; car son cœur n'hésitait plus entre Nichette et Laurence. Seulement il se demandait s'il avait bien le droit de faire ce qu'il faisait. Parfois, le mauvais côté de sa nature (car tout homme a en lui un mauvais instinct qui reparaît dans les grandes occasions de la vie, dont il peut triompher à la longue, mais qui, appuyé sur le matéria-

lisme du fait, conserve longtemps encore son autorité), le mauvais côté de sa nature, disons-nous, lui soufflait bien de temps en temps à l'oreille qu'après tout il n'y avait pas à se gêner avec Nichette ; que d'autres, avant lui, n'avaient pas mis tant de précautions à la quitter ; qu'elle était une de ces filles toujours trop heureuses de ce que l'on fait pour elles, et qu'en lui assurant une position il faisait plus encore qu'il ne devait faire. Gustave chassait bien ces raisonnements, dont il avait honte lui-même ; mais ils revenaient incessamment. Ils étaient pour lui ce qu'est un faux poids qu'on a toujours sous la main : on finit par comprendre de quelle ressource il peut être, et, un jour, on est tout étonné de l'avoir mis dans une balance et d'en avoir profité. Si généreux que l'on soit, on a bien de la peine à faire oublier à son cœur tout ce qu'il a intérêt à se rappeler.

Cependant il devait tant de moments de joie réelle à Nichette, que Gustave eût été un ingrat s'il n'eût pas au moins cherché autour de lui des excuses au chagrin qu'il allait lui faire. Il prenait plaisir alors à se souvenir de ses amis qui s'étaient trouvés, ou à peu près, dans la même position que lui et de ce qu'ils avaient fait. Il trouvait toujours, et cela l'enhardissait de plus en plus, qu'ils n'avaient pas fait les choses aussi bien qu'il allait les faire, et que cependant on ne disait rien d'eux.

Ce fut à tout cela qu'il songea de Châlon à Nice, et, lorsqu'il arriva devant la maison d'Edmond, où il comptait bien trouver Laurence, son cœur battait, d'es-

pérance bien entendu, car les regrets avaient déjà congé.

Il trouva tout le monde réuni dans le salon, comme la veille de son départ. Il fut accueilli comme il l'était toujours.

Il se jeta dans les bras d'Edmond, qui commençait à marcher. Il baisa la main d'Antonine et serra la main de madame de Péreux. Mademoiselle de Mortonne rougit et baissa les yeux en le voyant entrer. Le commandant, sa femme et M. Devaux lui souriaient.

— Allons, mon cher monsieur Gustave, fit M. de Mortonne en ponssant le jeune homme vers Laurence, embrassez votre femme.

Laurence tendit son front à Gustave, qui pressa ses mains.

— Vous ne pensez plus à Paris? lui dit-elle tout bas.

— Pouvez-vous le demander?

— Vous le jurez?

— Je le jure.

— Et vous êtes heureux?

— Si heureux, que je ne trouve pas de mots pour le dire.

— Dis donc, madame de Mortonne, dit le commandant avec un soupir, voilà comme ton père nous a jetés dans les bras l'un de l'autre, il y a vingt-deux ans.

— Puissent-ils en dire autant dans vingt-deux ans!., répondit madame de Mortonne en regardant les deux fiancés avec attendrissement

— Je suis contente de vous, Gustave, fit madame de Péreux en reprenant la main de Daumont.

— Tu as bien fait, lui dit Edmond tout bas.

Chose étrange! Gustave eut, au milieu de sa joie, comme un serrement de cœur en voyant que ni madame de Péreux ni Edmond n'avaient l'air de se souvenir de Nichette, qui, à l'heure où cette scène se passait, écrivait à Gustave combien elle s'ennuyait depuis son départ et combien elle avait déjà hâte qu'il revînt.

Pauvre Nichette!...

— Vous voyez, mon cher Gustave, reprit madame de Péreux, je vous ai tenu parole.

— Et quand se fera le mariage? demanda Laurence, qui se jeta dans les bras de sa mère en disant cela.

— Quand Edmond, mon témoin, pourra sortir pour venir à l'église.

— Dans huit jours alors, fit M. Devaux, et il faut que ce soit pour cela, car il a deux mois encore à ne pas quitter cette maison.

— Espérez-vous? dit tout bas Gustave au docteur.

— Tout va bien, répondit celui-ci.

— Maintenant, Gustave, allez reposer un peu, dit madame de Péreux à Daumont. Doux est le sommeil qui succède à la joie.

Quelques instants après, Gustave montait dans sa chambre en se disant, comme pour couper court aux derniers souvenirs qui traversaient son esprit :

« Maintenant il n'y a plus à y revenir. Tout est fini. »

Il se coucha et s'endormit comme il avait fait chez Nichette en revenant à Paris.

Oh ! nature humaine !

Quand il se réveilla, il faisait grand jour. Il entr'ouvrit le rideau de sa fenêtre et vit Laurence, qui se promenait avec Antonine dans le petit jardin de la maison.

La jeune fille faisait sans doute des confidences à la jeune femme. Il resta un quart d'heure environ à les regarder sans qu'elles pussent le voir.

« Comme elle est belle !... » se dit-il.

Et un tressaillement d'amour parcourut tout son être.

En ouvrant son sac de nuit pour en tirer ses effets, Gustave retrouva le reste des provisions dont la prévoyante Nichette avait fait emplette pour lui et qu'elle l'avait forcé de prendre. La vue de ces oranges et de ces biscuits brisés l'arrêta pendant quelques instants.

En ce moment quatre heures sonnaient.

Gustave passa la main sur son front.

« J'ai encore deux heures devant moi, pensa-t-il. J'ai le temps d'écrire à Nichette, terminons-en aujourd'hui. »

Il se mit à sa table et il écrivit, après avoir cherché comment il commencerait cette lettre difficile :

« Ma bonne Nichette, j'étais allé à Paris pour te dire une chose que je n'ai pas eu le courage de t'avouer en te voyant si heureuse, et je demande à la distance qui nous sépare la force dont j'ai besoin. Nous ne devons plus nous revoir, ma chère enfant. La vie a des exi-

gences que tu comprendras. Pour moi, pour toi-même, il fallait tôt ou tard une rupture entre nous. Peut-être ton excellent cœur avait-il espéré une éternité qui n'est malheureusement pas dans les réalités humaines.

« J'aurais pu te tromper, ma chère Nichette, et te dire que je quittais la France; mais j'aime mieux être franc avec toi, car ton cœur est digne de cette franchise... Je me marie!... Cela devait arriver un jour. Il me faut une famille, et qui sait s'il ne vaut pas mieux que nous nous quittions maintenant que d'attendre une époque où nous nous serions quittés sans regrets... Tu te rappelles que souvent tu m'as parlé de mon mariage probable, et tu me disais alors que tu te résignerais à cette nécessité de ma position. Me pardonneras-tu d'avoir donné raison à tes pressentiments? »

Gustave trouvait difficilement les mots nécessaires pour excuser sa conduite; car il comprenait que, quoi qu'il pût dire, il aurait tort aux yeux de la pauvre fille qui allait recevoir cette lettre. Aussi passa-t-il brusquement de la dernière ligne que l'on vient de lire aux précautions qu'il avait prises pour assurer l'avenir de Nichette; puis, il lui semblait qu'en ayant l'air de ne pas donner beaucoup d'importance à cette séparation, la modiste l'envisagerait moins douloureusement. Il continua donc :

« Mais je veux que tu sois heureuse, et j'ai fait mes dispositions pour cela. Tu es jeune, tu es jolie, tu as tout l'avenir devant toi. Tu trouveras sans aucun doute un honnête homme qui reconnaîtra les qualités de ton cœur et qui ne te demandera pas la confidence du

passé. Pour cela, il faut que tu aies une position indépendante, et voici ce que j'ai fait. J'ai donné ordre à mon notaire de te porter une inscription de rentes de deux mille cinq cents francs, qui te mettront toujours à l'abri du besoin, et une somme de dix mille francs que je te conseille d'employer à t'associer avec ton amie, mademoiselle Charlotte Toussaint. Si, malgré mes prévisions, ce que je fais pour toi était insuffisant un jour, je ne veux pas que tu t'adresses à un autre que moi. Dans le premier moment de cette nouvelle, je sais, ma bonne Nichette, que tu auras un grand chagrin, parce que tu m'aimes réellement; mais je suis convaincu qu'il peut encore y avoir des jours heureux pour toi, si tu veux avoir un peu de courage.

« Tu m'écriras une ligne, n'est-ce pas? pour me dire que tu me pardonnes et que tu veux bien accepter ce que je t'offre en souvenir de notre bonne affection. Peut-être un jour serai-je malheureux; si cela arrivait, ce serait à toi que j'irais demander ma première consolation.

« Adieu, chère enfant, je t'embrasse avec toute la tendresse d'un ami éternellement dévoué, qui t'aime et qui t'estime comme un noble cœur que tu es.

« GUSTAVE DAUMONT. »

Gustave avait senti plusieurs fois les larmes lui venir aux yeux en écrivant cette lettre, mais il n'avait pas voulu y mettre tout ce que son émotion lui eût dicté. On comprend aisément pourquoi. Il fallait que cette lettre eût un côté de gravité, de froideur même,

qui portât un coup violent et qui pût donner tout de suite du courage à celle à qui elle était adressée.

Gustave écrivit en même temps à son notaire pour lui rappeler qu'au reçu de sa première lettre de Nice, il devait se rendre chez Nichette et lui porter les inscriptions et la somme convenues. Il ne voulait pas que Nichette eût à se déranger pour recevoir ce don. Elle l'eût refusé s'il lui eût fallu aller le chercher comme une aumône.

Trois jours après qu'il avait mis cette lettre à la poste, Gustave reçut celle que Nichette lui avait écrite le jour où il était arrivé à Nice. La pauvre petite était bien loin de se douter, en l'écrivant, qu'avant d'avoir reçu une réponse, tout serait rompu entre elle et son amant. Cette lettre était pleine de projets et d'espérances!...

Les préparatifs du mariage se faisaient. Les bans étaient publiés. Le jour où la cérémonie devait avoir lieu, Gustave reçut la réponse de Nichette. Un moment il eut envie de ne pas la décacheter, et d'en remettre la lecture à quelques jours; mais il ne put résister au désir de savoir ce qu'elle contenait, et il l'ouvrit.

Elle était bien simple. Voici ce qu'elle disait :

« Je n'ai pas voulu vous répondre, Gustave, sous la première impression que m'a causée votre lettre. D'abord, je croyais être devenue folle, et je craignais de mêler des reproches aux dernières paroles que vous me donniez le droit de vous adresser. Je regardais avec étonnement toutes les choses qui m'entouraient, au

milieu desquelles vous étiez quelques jours auparavant, et qui semblaient donner un démenti à votre lettre Mais votre lettre était bien réelle. J'ai beaucoup pleuré, Gustave... ; aujourd'hui je suis un peu plus calme, et j'en profite pour vous écrire.

« Je ne vous fais donc pas de reproche; d'ailleurs je n'ai pas à vous en faire. Je ne vous ennuierai pas de mes regrets, ce serait inutile. Ce que vous faites, j'avais souvent pensé que vous le feriez, seulement je ne croyais pas que cela aurait lieu si tôt.

« Je vous aimais bien.

« Soyez heureux, ami, c'est le souhait le plus ardent de mon cœur, et il ne se passera pas de jour que je ne prie Dieu pour vous.

« Vos désirs seront exécutés. J'irai à Tours avec Charlotte. Vous avez raison, elle me distraira; mais je souffrirai bien à quitter mon petit appartement où j'ai passé deux si bonnes années.

« Enfin, que votre volonté soit faite, Gustave, et que votre femme vous aime autant que je vous aimais, c'est tout ce que je demande au ciel.

« Je vous envoie dans cette lettre quelques feuilles du dernier rosier que j'ai acheté et qui conservait la tradition de celui auquel j'ai dû de vous connaître. C'est un dernier souvenir.

« Peut-être serai-je heureuse encore. En tout cas, n'ayez pas de regret de ce que vous avez fait.

« Votre notaire sort de chez moi. Merci.

« Adieu, Gustave, je vous serre la main comme à un bon ami. « NICHETTE. »

« Comme elle a dû souffrir avant d'écrire cette simple lettre ! » murmura Gustave.

En effet, Nichette avait bien souffert.

Gustave, lui-même, n'était pas maître de son émotion. Il voulut d'abord déchirer la lettre qu'il venait de recevoir, dans la crainte qu'elle ne fût trouvée ; mais, par une superstition bien naturelle, il la garda, et, après les avoir portées à ses lèvres, il mit dans le livre de messe de sa femme les feuilles de rose de Nichette.

Deux heures après, mademoiselle de Mortonne s'appelait madame Daumont.

A peu près à la même heure, une femme voilée et les yeux rouges de larmes, montait, à Paris, dans la diligence de Tours.

Cette femme, c'était Nichette.

XXVII

Allons-nous suivre la voiture qui emmène Nichette? allons-nous suivre la noce qui sort de la petite église de Nice?

Faisons comme les égoïstes et les flatteurs, suivons les gens heureux.

Gustave l'était, et tout le monde l'était autour de lui.

Les brises froides étaient tombées, et le soleil précoce du midi faisait éclore les premières feuilles. Pour tous, c'était le printemps; pour Edmond c'était la santé.

Tout le monde, à Nice, avait eu connaissance de la maladie d'Edmond, tout le monde fit accueil à sa convalescence. On félicitait la mère, on félicitait M. De-

vaux, et rien n'était touchant à voir comme ce jeune homme, pâle et faible encore, souriant à la vie, qui y revenait, s'appuyant sur sa jeune femme, rayonnante de beauté et de dévouement.

Le mariage de Gustave fut comme un second mariage pour Edmond. Il lui rappelait le sien d'abord, et, devant le prêtre qui bénissait les fiançailles de Daumont, Edmond prit un nouvel engagement vis-à-vis d'Antonine.

Gustave auprès de Laurence, madame de Péreux auprès de M. Devaux, priaient Dieu avec toute la ferveur des cœurs reconnaissants. De douces larmes baptisèrent cette pieuse journée.

— A moins que ton mari ne recommence une imprudence pareille à celle qu'il a commise il y a deux mois, avait dit le docteur à sa fille, il n'y a rien à craindre pour lui. Il est sauvé.

Edmond entrait donc dans une nouvelle vie désormais sans tristesse, puisqu'elle devait être sans inquiétude.

Aussi son cœur s'ouvrait-il à tout; dans le chemin qu'il parcourut de sa maison à l'église et de l'église à sa maison, rien ne lui fut indifférent. L'existence et la force que Dieu rendait à la nature se reflétaient en lui. Il avait le printemps dans le cœur. Aux fleurs nouvellement écloses, faibles encore sur leur première tige, se tournant vers leur premier soleil; aux feuilles qui s'entr'ouvraient à la chaleur du jour et qui attendaient du lendemain une séve nouvelle, à la douce chaleur d'un air attiédi par le retour du printemps; à toutes

les promesses annuelles de la terre, Edmond donnait son âme en comparaison.

Ces fleurs faibles encore et que chaque jour faisait plus grandes et plus parfumées, ces feuilles qui n'étaient encore que bourgeons et qui bientôt jetteraient l'ombre autour d'elles, cette tiède respiration d'un monde qui sort de l'hiver, tout cela, c'était lui, c'était l'image du bonheur que Dieu lui faisait et des douces espérances qu'il lui permettait de reprendre.

Un regard d'Antonine résumait toutes ces merveilles printanières, et Edmond sentait l'amour, cette vie de l'âme, rentrer en lui avec la santé, cette vie du corps.

Son sang circulait sans effort dans ses veines. Il respirait librement. Il regardait avec plaisir tout ce qui l'environnait. Il semblait dire aux enfants qui couraient : « Bientôt je pourrai faire comme vous!... » Son bonheur était sans défiance et marchait devant lui pour lui montrer le chemin. Il était le conquérant précédé des flûtes et des hautbois du triomphe. Tout chantait en lui et autour de lui.

Il entendait s'éveiller des voix inconnues jusqu'alors. Les dix mois qu'il avait vécu auprès de sa femme s'évanouissaient comme une minute devant les longues années que l'avenir lui promettait. L'amour qu'il avait eu pour elle lui semblait n'être rien à côté de celui qui l'animait. Il faisait auprès d'Antonine les rêves qu'on fait auprès d'une belle fiancée qui n'a encore rien dévoilé de ce qu'elle peut offrir à celui qu'elle aime.

Edmond était plus qu'amoureux. Il se sentait poëte. Ses impressions tombaient de son âme en strophes toutes rimées, et il avouait qu'il n'avait jamais été si joyeux.

Avoir cru sa vie bornée et l'avenir renfermé en deux années, s'être dit à chaque jour qui passait : « Encore un pas certain vers la tombe; » avoir souffert à l'avance de ce qu'on souffrirait un jour, à l'idée de quitter la vie, la jeunesse, sa mère, une femme aimée et renaître tout à coup et recommencer à espérer; naufragé perdu, se réveiller tout à coup sur un rivage en fleurs, au milieu de tous les enchantements de la nature, et de l'âme, n'était-ce pas, en effet, un bonheur au-dessus de toute expression, et ne pas l'avouer, n'eût-ce pas été ingrat et sacrilége?

La petite maison de la route de Nice laissait, elle aussi, déborder la joie qu'elle abritait. Les fenêtres s'ouvraient gaiement au soleil, et lui offraient des corbeilles de fleurs. Du chèvrefeuille courait le long de ses murs, et le voyageur qui passait ne pouvait s'empêcher de remarquer cette blanche maison aux persiennes vertes et d'où s'échappait presque toujours quelque chant, comme d'un nid d'oiseaux.

Jamais on n'avait vu tant de gens heureux sous le même toit. Les joies qu'Edmond n'avait encore qu'en souvenir et en espérances, Gustave les avait en réalité. Depuis qu'il avait épousé Laurence, il se demandait comment il avait pu vivre avant de la connaître. Cet amour, jeune, naïf, ardent, dont il recevait la première expansion, au sein d'une nature jeune comme lui,

pleine de rayons, de parfums et de chants, lui faisait comprendre des sentiments qui dormaient en lui et qu'un mot avait réveillés.

Tous les matins Gustave montait à cheval avec sa femme, et, de leur fenêtre, Antonine et Edmond, qui ne pouvaient encore les accompagner, les suivaient des yeux jusqu'à ce qu'ils les vissent disparaître dans le tourbillon de poussière que soulevaient leurs chevaux.

La lecture et la musique étaient ensuite les deux grandes occupations de la journée. Hugo, Lamartine et de Musset étaient les poëtes favoris; Schubert, Weber et Scudo étaient les compositeurs aimés.

Tantôt Laurence, de sa voix souple et vibrante, lisait une des mélancoliques rêveries de nos trois poëtes; tantôt Antonine, de sa voix douce et sympathique, chantait ou la *Sérénade* ou le *Fil de la Vierge*, cette simple mélodie, tendre comme un chant du cœur, simple comme un chant d'église.

Chacune de ces choses jetait Edmond dans une extase indéfinissable. Elles correspondaient si bien à ce qu'il éprouvait; l'amour, la foi, étaient si vrais en lui; la mélodie amoureuse ou sacrée trouvait si vite une sœur dans l'âme du jeune homme, qu'il croyait pouvoir vivre l'éternité dans ce tranquille emploi de ses jours.

Antonine et Laurence étaient unies par une étroite amitié. Elles étaient devenues les confidentes l'une de l'autre. Deux jeunes filles mariées récemment ont tant de choses à se dire quand elles savent qu'elles peuvent tout se confier, quand leurs cœurs sont en sym-

pathie, quand l'amour qu'elles ressent
de plus charmant que leurs causeries
naïf récit de leurs nouvelles impres
avait raconté à Laurence comment elle
mond, comment la maladie dont il ét
remplie d'une douce pitié pour lui
avait cru voir, dans la rencontre qu'el
jeune homme, un conseil de la Provi
tait dans ses mains l'avenir du malade
lité de son bonheur pendant les jou
vivre.

— C'est votre mari qui a fait tout ce
sait Antonine; c'est lui qui m'a fait pre
la résolution d'être à Edmond ou de n
C'est à Gustave que je dois mon maria
mond! je ne savais encore si je l'aim
éclairée; et, maintenant, je remercie
j'ai fait. Comprenez-vous, lui qui ne
deux ans, lui que j'avais épousé avec
fatale qu'il me laisserait bientôt veuv
sauvé, voilà que l'avenir des autres e
que de longues années nous sont p
notre horizon se renouvelle! Jeunes t
tous deux, nous aimant comme au pre
peut-être, avec des amis comme vou
comme le mien, une mère comme ma
que pouvons-nous souhaiter et que
craindre?

— Rien, en effet, dit Laurence.

— Aussi nous ne nous quitterons p

rons qu'une même famille. Le voulez-vous ? Nos maris s'aiment comme deux frères.

— Nous nous aimerons comme deux sœurs, interrompit madame Daumont en embrassant Antonine.

— Nous quitterons ce pays, continua celle-ci ; M. et madame de Mortonne aiment le changement. Nous voyagerons, rien ne nous retient ; nous suivrons les hirondelles ; nous serons heureux partout où l'on peut être quatre, s'aimer et se le dire.

Madame de Péreux se mêlait le plus souvent à ces conversations intimes, et la sainte mère, dont la vie était dans la vie de son fils, ne demandait qu'à ne pas les quitter, sachant qu'elle serait bien partout où il serait.

M. Devaux avait fait sur Edmond une admirable cure. Chaque jour la santé du malade devenait visible : ses joues se coloraient, toute fièvre avait disparu, le sommeil était sans agitation. L'esprit seul avait conservé une teinte un peu mélancolique, dernier reflet du mal qui s'effaçait.

Il y avait quatre mois que M. Devaux était arrivé à Nice quand il dit un jour à Edmond :

— Allez, maintenant vous êtes guéri ; moi, je retourne auprès de mes autres malades, que j'ai quittés pour vous.

Edmond et Antonine se regardèrent.

— Il n'y a plus rien à craindre ? demanda la jeune femme.

— Rien, je te le répète

— Edmond n'a pas plus à redouter l'air de Paris que l'air de Nice?

— Non.

— Eh bien, qui nous empêche de repartir avec toi?

— Cela me ferait bien plaisir, mes enfants.

— Rien ne nous retient ici, ni nous, ni Gustave, ni sa femme, ne nous séparons pas de vous, fit Edmond en tenant la main du médecin, cela nous porterait peut-être malheur.

— Partons tous ensemble, alors!

— Oui, j'ai hâte de revoir notre petite chambre, dit Antonine en se jetant au cou de son mari; cette chambre où nous nous sommes tant aimés et où nous nous aimerons encore, n'est-ce pas?

Un baiser servit de réponse.

Il fut convenu que Gustave et Laurence demeureraient dans la même maison, si cela était possible; sinon, dans la même rue qu'Edmond et Antonine, et que l'on ne se quitterait pas plus à Paris qu'à Nice.

On fit aussitôt les préparatifs de départ, et, deux jours après qu'il avait été convenu, deux chaises de poste attendaient les deux familles à la porte de la petite maison.

Antonine ne put retenir quelques larmes en la quittant. Elle avait comme un pressentiment qu'elle abandonnait là une partie de son bonheur. Avons-nous besoin d'expliquer tous les souvenirs qu'elle y laissait et qui lui souriaient au moment de son départ?

Quant à Laurence, qui avait hérité des goûts no-

mades de son père, elle ne regrettait jamais le pays qu'elle quittait.

— Ma mère, dit tout bas Edmond à madame de Péreux, dis que tu veux passer par Tours en revenant à Paris.

— Pourquoi? demanda madame de Péreux.

— Parce que j'ai un pélerinage à y faire.

Madame de Péreux fit ce que voulait son fils, et l'on arriva à Tours.

En descendant de voiture, Edmond dit à Gustave, qui ne l'avait pas demandé, mais qui devinait pourquoi Edmond avait voulu venir à Tours :

— Tu n'as rien à dire à Nichette ?

— Tu vas la voir? demanda celui-ci.

— Oui, je lui dois bien cela.

— Serre-lui la main de ma part, voilà tout.

— Tu ne veux pas venir avec moi ?

— Il vaut mieux qu'elle ne me voie plus.

Edmond s'enquit de mademoiselle Charlotte Toussaint. On lui indiqua la rue où était son magasin. Il s'y rendit.

C'était dans la rue de ***, un petit magasin bien coquettement simple, dont l'étalage se composait de bonnets, de broderies, de rubans de toutes sortes.

Avant d'entrer, Edmond regarda à travers les vitres du magasin.

Nichette était assise au comptoir. La pauvre petite était bien pâle, et portait une robe noire, comme si elle eût été en deuil. Elle travaillait.

« Que de choses se sont passées, se dit Edmond, de-

puis que je l'ai vue, pour la dernière fois, travailler ainsi à sa fenêtre!... »

Il entra.

En entendant quelqu'un, Nichette leva la tête, et, reconnaissant Edmond, elle poussa un cri.

Edmond s'avança vers elle, les bras ouverts; elle s'y précipita, les yeux inondés de larmes.

Rien n'eût été plus éloquent que cette émotion.

— Comment allez-vous, Edmond? dit Nichette quand elle fut un peu remise, et avec la ferme intention de ne pas parler de Gustave.

— On m'a guéri, ma bonne Nichetté, je suis sauvé.

— Tant mieux! Combien je remercie Dieu de cela. Vous êtes seul ici?

— Avec Antonine et...

— Et? demanda Nichette en pâlissant malgré elle.

— Et ma mère.

A l'intonation involontaire qu'Edmond donna à sa réponse, Nichette comprit que Gustave était dans la ville avec sa femme, et qu'Emond le lui eût dit s'il ne l'avait vue pâlir.

— Vous retournez à Paris? demanda Nichette.

— Dans un instant. J'ai voulu m'arrêter à Tours pour vous embrasser, ma bonne Nichette, et vous dire combien je vous aime toujours.

— Je ne passe pas de jour que je ne songe à vous et au temps où je vous voyais si souvent. Vous rappelez-vous nos petits dîners de la rue Godot? C'était le bon temps, pour moi du moins.

Et Nichette sentit de nouveau les larmes mouiller

ses yeux. Edmond lui-même n'était pas maître de son émotion, et, en voyant le chagrin de la pauvre fille, il se demandait comment Gustave avait eu le courage de la quitter.

— Ne parlons plus de cela, fit Nichette en essuyant ses yeux. Votre mère, votre femme, se portent bien et vous aiment toujours?

— Oui.

— Soyez heureux, Edmond, c'est un de mes vœux les plus chers.

— Et vous, Nichette, êtes-vous heureuse ici?

— Oui, fit-elle avec un soupir; aussi heureuse que je puis l'être. Charlotte est une bonne fille, notre petite boutique est connue; oui, je suis heureuse.

Rien ne pouvait être plus navrant que la façon dont Nichette prononçait cela.

Pendant tout cet entretien, le nom de Gustave ne fut pas prononcé une seule fois; mais, s'il n'était pas sur les lèvres, il était dans le cœur de Nichette.

Elle eût bien voulu qu'Edmond lui parlât de son ancien amant; mais Edmond ne l'osa pas, dans la crainte de lui faire trop de peine; car elle n'eût pas manqué alors de le questionner, et elle ne pouvait, puisqu'il était heureux, apprendre que des choses qui l'eussent peinée.

Quand les deux chaises de poste quittèrent la ville, une femme voilée se cacha derrière un des premiers arbres de la route, pour ne pas être vue de ceux qui se trouvaient dedans, mais de façon à les voir.

— As-tu vu? dit Edmond tout bas à Gustave.

— Oui, dit celui-ci avec émotion; Nichette, n'est-ce pas?

— Elle est bien changée, va!

— Pauvre petite! murmura Gustave.

Et une larme monta de son cœur à ses yeux.

EPILOGUE

Si vous croyez que la poesie de la jeunesse dure jusqu'aux derniers jours ;

Si vous vous asseyez encore sous l'arbre fleuri de vos illusions ;

Si vous ne voulez connaître que le côté heureux de la vie ;

Si vous niez le mélange de bien et de mal avec lequel la nature a pétri le cœur humain ;

Si rien ne vous a failli dans ce monde, si l'ami que vous aviez il y a dix ans est votre ami d'aujourd'hui, si la femme que vous aimiez ne vous a pas trompé ; si, vivant encore avec elle, votre âme a conservé pour elle

ses premières impressions, si vous n'avez pas de larmes à donner au passé, aumône que ce grand mendiant veut toujours qu'on lui jette ;

Si vous croyez que, lorsqu'on a épousé la femme qu'on aime, que l'on vit, que l'on est riche et que l'on se porte bien, on n'a rien à souhaiter ni à regretter, fermez ce livre sur le dernier chapitre que vous avez lu ; car, à vous qui pensez ainsi, je n'ai rien à dire que vous puissiez croire, car j'aurais honte de troubler votre âme dans ses croyances, et je veux vous laisser, si vous vous êtes intéressé au héros de mon livre, la joie de l'avoir vu guéri, heureux, aimé, lui que la mort avait déjà touché du doigt.

Mais si, au contraire, vous avez déjà fait l'expérience des choses terrestres, si vous savez que le cœur ne peut pas se nourrir toujours des mêmes joies, comme l'estomac ne peut accepter toujours les mêmes aliments, si la tombe vous a pris quelques-unes de vos amitiés, si le doute a détruit quelques-unes de vos illusions, si vous passez sans émotion près de celle que vous ne regardiez jadis qu'en tremblant, si vous dites déjà froidement les noms dont les syllabes vous ont fait tressaillir, causons ensemble, car nous nous comprendrons, et vous vous direz comme moi, après le dernier mot de ce livre :

« C'est triste, mais c'est vrai. »

Certes, Edmond était heureux, et, lorsqu'il revint à Paris, il eût été difficile de trouver dans la capitale du monde un homme plus content de son sort que lui. Il venait de voir Nichette, dont il n'avait jamais parlé à

Gustave depuis le mariage de ce dernier, dans la crainte de lui faire de la peine, mais qu'il avait toujours espéré revoir et presser dans ses bras, car la reconnaissance était une des vertus d'Edmond. Il avait donc fait, en passant par Tours, ce qu'il devait faire, et c'était le cœur riche d'espérances et léger de regrets qu'il rentrait dans la chambre où Antonine s'était donnée la première fois à lui.

Les souvenirs d'amour l'avaient accueilli et s'étaient mis à chanter quand il avait ouvert la porte, comme des oiseaux familiers dont on ouvre la cage. Tous les objets qu'il avait quittés avec la presque certitude de ne pas les revoir lui souriaient. Il éprouvait ce que Gustave avait éprouvé en revoyant la chambre de Nichette, seulement il n'avait pas, comme son ami, la douleur de causer un chagrin à la femme qu'il avait aimée, car la femme qu'il avait aimée, lui, il l'aimait encore.

C'est presque un sacrilége que d'aller s'embusquer, comme nous allons le faire, derrière les haies en fleur qui bordent le chemin d'Edmond, afin de surprendre les moindres actions de sa vie et de les commenter au profit de la froide réalité. Ne vaudrait-il pas mieux faire comme les conteurs d'autrefois, ou comme les vaudevilles de tous les temps, nous arrêter au mariage et laisser au lecteur supposer ce qu'il voudrait, c'est-à-dire que les époux s'aimeront toujours, comme Philémon et Baucis, et auront beaucoup d'enfants, comme les paysans de Florian?

La vérité trouverait-elle son compte à ce dénoûment

simple? La vie est-elle dans la jeunesse, l'année est-elle dans le printemps? Faut-il perpétuellement dire aux hommes : « Marchez sans crainte, la vie est belle, rien n'y ment, rien n'y trompe, rien n'y change! » Si vous traversiez un chemin et que vous y fussiez arrêté par des voleurs, ne vous plaindriez-vous pas que ceux qui connaissent ce danger ne vous eussent pas prévenu? Or le roman est plus qu'un miroir, c'est un avertissement. Il doit reproduire la vie sous deux faces, et montrer les deux visages de ce Janus moral qu'on appelle le cœur humain. Si l'on en fait une lorgnette enchantée montrant à ceux qui regardent dedans la nature sous un jour faux, ou même une fausse nature, verte l'hiver comme l'été, éclairée dans toutes les saisons du même soleil, il fera plus de mal encore que si, sans autre commentaire que le fait, il reproduit comme une glace ce qui passera devant lui. A quoi bon un guide, et le roman doit en être un, si ce guide ne me prévient pas des précipices et ne me dit pas que je vais tomber dans un précipice lorsque je crois mettre le pied sur des fleurs?

Le bonheur de longue durée est-il dans la vraisemblance humaine! sur douze mois, la nature n'est-elle pas dépouillée pendant six de rayons et de feuilles? Quel peintre de mœurs, désireux de rester vrai, a jamais osé présenter un homme constamment heureux? Aucun. Tous se sont courbés devant cette fatale nécessité qui a placé la vie de l'homme entre ces deux mots : l'espérance et le regret.

Prenons les trois livres typiques de cœur, de jeu-

nesse et de passion : *Paul et Virginie*, *Werther* et *Manon Lescaut*.

Ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Gœthe, ni l'abbé Prévost, n'ont osé faire vivre le héros de leur livre dans les conditions de bonheur où ils l'avaient placé. Toute la poésie de leur œuvre vient presque de la mort de celui que le lecteur voudrait voir vivre.

Faites que Virginie vive et épouse Paul ; faites que Werther ne se brûle pas la cervelle et épouse Charlotte ; faites que Manon ne trompe plus Des Grieux et vive avec lui comme il veut vivre avec elle, vous aurez, je l'avoue, un grand moment de joie en voyant heureux ces types aimés et sympathiques. Mais suivez ce bonheur, et vous verrez ce qu'il deviendra... Vous vous apercevrez bientôt qu'il est impossible, et que la mort seule pouvait poétiser ces amours jeunes, ces rêves passionnés, ces illusions charmantes que la vie, en se prolongeant, eût déchirés à toutes les ronces, eût foulés à chaque pas.

Oubliez que les trois poëtes ont fait mourir leurs héros, fermez les yeux et cherchez dans votre esprit ce qu'ils auraient été un jour.

Voyez-vous Paul et Virginie, ces deux êtres charmants, frais, jeunes, chastes, amoureux, poétiques, les voyez-vous devenir vieux ; voyez-vous leurs joues se creuser, leurs cheveux blanchir, leur dos se voûter, leurs dents choir?...

Voyez-vous Werther et Charlotte, ridés, jaunis, marcher à pas tremblants, chantant : Souvenez-vous-en, comme M. et madame Denis, de Désaugiers?...

Voyez-vous Manon et Des Grieux, ces deux symboles de l'amour terrestre dans ce qu'il a de plus fougueux et de plus insensé ; les voyez-vous tous deux, perclus d'infirmités, en raison de la vie sensuelle qu'ils ont menée, asseoir face à face, dans deux grands fauteuils, leurs décrépitudes catarrheuses?...

Voyez-vous ce que la vie et l'âge auront fait de ces êtres charmants, parfums visibles, rayons animés, poésies vivantes?... Rien ne restera de leur passé, leur âme sera usée, leur corps sera méconnaissable, leur visage repoussant.

Allez donc demander à ces vieillards un écho des mots qu'ils disaient autrefois. Peut-être sont-ils sourds! peut-être ne se les rappellent-ils pas! peut-être en rient-ils!

Oui, si l'on veut laisser pur dans l'esprit le souvenir des types que l'on a créés, il faut les faire retourner jeunes à Dieu; il faut que l'empreinte qu'on prendra de leur visage après leur mort soit agréable à voir et rappelle l'heureux temps de la vie ; il faut qu'un sourire entr'ouvre leurs lèvres muettes, il faut que leur mort ait l'air d'un sommeil; il faut que les illusions soient venues s'asseoir à leur chevet, et qu'ils aient cessé de vivre en leur souriant.

Un poëte qui m'est cher a dit :

> C'est un bienfait du ciel de mourir à vingt ans,
> Et de ne pas sentir de nos jeunes années
> Se flétrir à nos fronts les couronnes fanées.

Il avait raison.

Le livre que nous écrivons aujourd'hui est fait sur ces trois vers. Si cependant, quand vous vous serez identifié avec votre personnage, quand vous l'aurez fait jeune, beau, amoureux, aimé, vous n'avez pas le courage de le tuer au milieu des enchantements dont vous l'avez entouré; si vous voulez lui laisser boire jusqu'à la dernière goutte la coupe où il vient de poser ses lèvres; si, en le laissant vivre, vous lui donnez tout ce qu'il souhaitait avoir, et que vous l'abandonniez là, sans dire ce qu'il devient, vous faites un livre charmant pour les petites filles de quatorze à quinze ans, mais vous faites une œuvre incomplète pour les hommes sérieux.

Si vous suivez votre personnage, il faut tôt ou tard que vous en arriviez au point que je disais tout à l'heure; car vous ne pouvez laisser à l'homme de cinquante ans le visage et les sensations que vous donnez à l'amoureux de vingt ans.

Eh bien, j'ai voulu faire cette étude sans partialité, sinon sans regret. J'ai doté Edmond de tous les enthousiasmes, de toutes les poésies, de toutes les illusions, de tous les amours de la jeunesse, je l'ai frappé d'une maladie dont il devait mourir à vingt-cinq ans.

Quand il a été au moment de mourir, quand sa mère, sa femme, son ami, personnifications de toutes les amours qui peuvent abriter l'homme, pleuraient à son chevet, parmi les quelques personnes qui veulent bien s'intéresser au développement de ce livre, et que je connais, je n'en ai pas trouvé une qui ne m'ait dit : « Ne faites pas mourir Edmond. »

Ainsi la vie, c'est tout!... Respirer librement, boire, manger, avoir l'exercice de toutes ses facultés, voilà le bien suprême!... Et rendre tout cela au malade qui se débat contre la mort, c'est lui donner le bonheur, surtout quand, comme Edmond, il trouvera autour de lui, en rouvrant les yeux, une mère, une femme, un ami, la jeunesse, la fortune, enfin toutes les conditions du bonheur humain...

Soit!

Edmond a vécu, dans mon livre, comme il vit en réalité; car je ne me suis pas donné la peine d'inventer cette histoire : je l'ai écrite, calquée même sur les personnages qui vivent encore pour la plupart; seulement je demande la permission de les suivre quelque temps après leur retour à Paris.

Deux ans après les événements que je viens de raconter, tous les personnages qui ont figuré dans cette histoire, à l'exception de Nichette, étaient réunis et dînaient dans la salle à manger de madame de Péreux.

Un enfant blond et rose, âgé de treize ou quatorze mois, était assis entre Gustave et Laurence.

Ce jour était le second anniversaire du mariage d'Antonine et d'Edmond.

Celui-ci n'était presque pas reconnaissable.

Au lieu du jeune homme pâle et mince que vous connaissez, figurez-vous un homme plus visiblement beau, enrichi d'un certain embonpoint, portant barbe et moustache.

M. Devaux se complaisait dans la vue de cette transformation qui était son ouvrage

— Eh bien, il y a aujourd'hui trois ans que vous êtes mariés, mes enfants, dit le docteur; que de choses en trois ans!

— Que de choses heureuses! répondit madame de Péreux en souriant à son fils.

— Guérison complète, reprit M. Devaux, cela ne se voit pas une fois sur cent. Allons, à la santé d'Edmond!

Chacun des convives leva son verre de vin de Champagne en signe d'adhésion, le porta à ses lèvres et le replaça sur la table.

Edmond but le sien d'un seul trait, comme pour confirmer ce que le docteur venait de dire.

Le père d'Antonine le regarda faire avec admiration.

— Quelle cure! s'écria-t-il de nouveau. Il y a trois ans, ce verre de vin de Champagne, bu de cette façon, vous eût fait cracher le sang le lendemain et vous eût donné la fièvre pendant huit jours au moins. Ce soir, vous dormirez comme si vous aviez bu de l'eau. Quelle belle mission que la médecine, cette résurrection que Dieu a mise entre les mains de certains hommes! Moi, je ne guéris pas un malade sans éprouver une émotion toute chrétienne.

— Et moi, me guérirez-vous, docteur, demanda madame de Péreux, moi qui, depuis qu'Edmond a été malade, ai des douleurs de cœur qui m'étouffent parfois?

— La médecine n'a rien à faire à cela, répondit M. Devaux. C'est une douleur morale qui vous a rendue malade, c'est le bonheur qui vous guérira. Êtes-vous heureuse?

— Comment ne le serais-je pas?...

— Alors vous n'avez rien à craindre.

Pendant que cette conversation avait lieu, Antonine regardait attentivement son mari. Celui-ci, qui avait très-grande faim, paraissait ne prêter qu'une médiocre attention à ce que disaient sa mère et M. Devaux.

— Qu'est-ce que tu fais ce soir? demanda-t-il tout à coup à Gustave.

— Je reste ici, répondit Daumont; et toi?

— Moi, j'ai promis d'aller faire visite à M. de ***. Tu le permets, ma chère mère, tu me donnes congé ce soir?

— Va, cher enfant, va. Je te permets tout, excepté d'être malade.

Antonine leva sur Edmond un regard presque suppliant, que celui-ci évita, mais qui n'échappa point à Gustave.

Quand le dîner, qui touchait à sa fin, fut terminé, Gustave s'approcha d'Edmond.

— Tu devrais ne pas sortir, lui dit-il.

— Pourquoi?

— Parce que cela fait de la peine à Antonine.

— Antonine est une enfant, répondit Edmond. Si je l'écoutais, je ne sortirais jamais d'ici.

— Il faut lui pardonner cela, elle t'aime tant!

— Les femmes sont ainsi faites, que tôt ou tard leur

amour devient de la tyrannie. Quel mal y a-t-il que j'aille faire une visite à M. de ***, chez qui j'ai dîné l'autre jour?

— Antonine est jalouse.

— De qui?

— De la femme de M. de ***.

— Elle est jalouse de tout le monde. Elle est folle!

Pendant qu'Edmond et Gustave causaient ainsi, Antonine s'était approchée de Laurence.

— Vous voyez, lui dit-elle, il y va encore ce soir.

— Voyons, ne vous faites pas de peine, répondit Laurence; vous vous inquiétez à tort. Edmond vous aime plus que jamais.

— Qui m'aurait dit cela? fit Antonine avec un soupir d'une tristesse infinie.

— Qu'y a-t-il? demanda tout bas M. de Mortonne en s'approchant des deux femmes.

— Il y a, répliqua Laurence, qu'Antonine est peinée de voir que son mari va si souvent chez M. de ***. Elle croit qu'il fait la cour à sa femme.

— Laissez-le aller, dit M. de Mortonne, c'est le moyen qu'il revienne. Plus vous voudrez l'en empêcher, plus il s'y entêtera. Qu'est-ce que cela vous ferait qu'il fît un peu sa cour à madame de ***? Vous savez bien qu'il n'aime que vous.

— Triste consolation! murmura Antonine, dont les yeux commençaient à se mouiller.

— Voyez donc comme il est fort et bien portant! disait madame de Péreux à M. Devaux en lui montrant

Edmond qui venait d'allumer un cigare. Que je suis heureuse, docteur, et combien ne vous dois-je pas!...

— M'accompagnes-tu un peu, dit Edmond à Gustave en prenant son chapeau?

— Non, je reste avec ces dames.

— Adieu, alors.

— Tu t'en vas déjà? dit Antonine à son mari, en le voyant se disposer à sortir.

— Oui.

— Rentreras-tu bientôt?

— Dans une heure je serai ici.

— Bien sûr?

— Bien sûr.

Antonine tendit son front à son mari, qui l'embrassa.

— Ne sors pas ce soir, lui dit-elle tout bas en essayant de le retenir.

— Ah çà! pourquoi tiens-tu tant à ce que je ne sorte pas?

— Il y a aujourd'hui trois ans que nous sommes mariés, tu peux bien me sacrifier toute cette journée.

Edmond haussa les épaules et remit son chapeau sur la table avec un geste d'impatience.

— Sors, puisque tu y tiens tant, lui dit sa femme.

— Non, puisque tu veux que je reste.

— Je ne le veux pas, je le désire, à cause de nos amis, qui sont venus ici fêter cet anniversaire.

— J'avais oublié que cet anniversaire fût aujourd'hui.

— Déjà ! dit Antonine. Tu ne m'aimes donc plus, Edmond ?

Edmond reprit son chapeau.

— Si c'est pour me faire une scène de sentiment que tu me retiens, dit-il, cela ne sera pas amusant.

— Sors, mon ami, c'est moi qui ai tort. Embrasse-moi encore. Ainsi, dans une heure, tu seras ici ?

— Dans une heure.

Antonine sourit à son mari, qui quitta le salon.

— Il ne sera pas de retour à minuit, murmura-t-elle.

— Qu'avez-vous donc, chère enfant? dit madame de Péreux à Antonine, vous paraissez triste !

— Je n'ai rien, ma mère, répondit Antonine, rien, en vérité.

— Edmond qui sort un peu souvent, c'est cela qui vous chagrine ? Mais il ne sort que parce qu'il sait que vous n'êtes pas seule et que nous sommes avec vous. Tous les jeunes gens sont comme lui. Songez donc qu'il n'a que vingt-six ans, et qu'à cet âge un homme a besoin de distractions.

Quoi qu'il fût arrivé, madame de Péreux eût toujours donné raison à son fils. La santé et le bonheur de de son enfant, c'était tout ce qu'elle voulait; aussi n'était-ce pas à elle qu'Antonine venait se plaindre, car elle savait bien à quoi s'en tenir là-dessus.

Gustave, le commandant, madame de Mortonne et le docteur se mirent à une table et commencèrent un whist. Cela n'amusait pas beaucoup Daumont, mais

cela amusait tant les trois autres partenaires, que, pour leur faire plaisir, il se mettait toujours de la partie.

Avant de s'asseoir à la table, Gustave embrassa son fils et sa femme, qui avait pris l'enfant sur ses genoux et qui causait avec Antonine sur un canapé, tandis que madame de Péreux allait prendre un livre et en achevait la lecture aux derniers rayons du jour.

Antonine regardait à chaque instant la pendule. Une heure et demie se passa ainsi.

Tout à coup Antonine se leva.

— Où allez-vous? lui dit Laurence.

— Je vais un instant chez moi.

— Voulez-vous que je vous accompagne?

— Sans doute.

Laurence voyait Antonine si triste, qu'elle ne voulait pas la quitter, tant elle craignait que cette tristesse ne se changeât en désespoir.

— Mon Dieu, mon Dieu! que je suis malheureuse!... fit Antonine en se laissant tomber sur une chaise et en pleurant à chaudes larmes.

— Voyons, mon amie, ma sœur, lui dit Laurence, ne pleurez pas ainsi.

— Il aime cette femme, répétait Antonine, j'en suis sûre..., il devrait être de retour depuis une demi-heure.

— Vous vous alarmez à tort, calmez-vous. Il aura été retenu malgré lui.

— S'il n'y avait que cela, je ne dirais rien, répondit Antonine; mais je vois bien comme Edmond est changé.

Si vous l'aviez vu autrefois, vous ne le reconnaîtriez plus. Il était jaloux de mes moindres pensées, il ne voulait même pas que ma femme de chambre me touchât. Maintenant il me laisse seule des journées entières. Il est vrai que maintenant il a tout l'avenir devant lui, tandis qu'à cette époque il croyait sa mort prochaine. Son amour ne venait-il que de cette conviction? Il y a des moments où je le crois. Eût-il donc mieux valu que mon père ne le sauvât pas? La mort seule eût mis un terme à son amour, tandis que, je vous le répète, Laurence, je suis sûre qu'il aime une autre femme que moi.

En ce moment, Gustave entra.

— Je vous ai vues sortir ensemble, dit-il aux deux femmes, qu'arrive-t-il?

Laurence montra Antonine à Gustave.

— Elle pleure ! dit-il.

— Mon bon Gustave, fit Antonine en prenant la main de Daumont, vous ne faites pas de peine à votre femme, vous...

— Vous êtes une enfant, dit le jeune homme à Antonine, Edmond vous aime.

— C'est ce que je lui disais, ajouta Laurence.

Mais elle regarda Gustave comme une femme qui sait qu'elle ne dit pas ce qu'elle pense.

— Reste avec elle, dit tout bas Gustave à Laurence, moi je vais aller au-devant d'Edmond, et j'aurai une explication avec lui, car ce qu'il fait est mal.

— C'est cela; tu nous retrouveras ici.

Gustave serra la main de sa femme et disparut.

M. de ***, chez qui Edmond était allé, demeurait sur le boulevard des Italiens; Gustave était connu de lui; il n'y avait donc rien d'étonnant qu'il vînt lui faire visite.

— Monsieur n'y est pas, répondit le domestique à Daumont; mais madame y est.

— Annoncez-moi.

Gustave trouva Edmond avec madame de ***. Tous deux furent assez étonnés de le voir. Gustave était résolu à frapper un grand coup tout de suite.

— Je vous demande pardon, madame, dit-il, de me présenter si tard chez vous, mais madame Antonine de Péreux est indisposée et je venais chercher Edmond, que je savais ici.

Du moment qu'il était tard pour se présenter chez une femme, il était tard pour y rester.

Madame de *** comprit l'intention de Gustave, elle rougit, et, s'adressant à Edmond, elle lui dit :

— Je ne vous retiens pas, monsieur, et je vous prie de présenter mes sincères compliments à madame de Péreux, dont, je l'espère, l'indisposition sera sans gravité.

Les deux jeunes gens prirent congé de madame de ***.

— Que signifie cela? dit Edmond à Gustave quand ils furent dehors.

— Cela signifie, mon cher ami, répondit Daumont d'une voix un peu sévère, que tu te conduis mal avec Antonine.

— Et c'est toi qui t'es chargé de me faire de la morale ?

— Oui.

— Tu as eu tort, parce que la morale ne m'amuse pas.

— Tu l'écouteras cependant.

— Je sais que c'est un des droits de l'amitié. Parle.

— Tu trompes Antonine.

— Cela ne regarde que moi, en tout cas.

— Cela me regarde, moi, qui, il y a trois ans, ai été demander à mademoiselle Devaux qu'elle consentît à être ta femme ; car à cette époque tu n'aimais qu'elle, et tu me sautas au cou quand je t'annonçai à sa porte qu'elle voulait bien t'épouser.

— Il y a trois ans de cela...

— Eh bien ?

— Eh bien, mon cher, il se passe bien des choses en trois ans. A cette époque-là, je crachais le sang, je croyais avoir deux ans à vivre ; maintenant je me porte comme toi, et la vie m'apparaît autrement. J'aime toujours Antonine, mais je l'aime comme on aime après trois ans de mariage passés continuellement avec sa femme. On ne peut pas toujours être aux pieds de sa femme comme aux premiers jours. L'amitié, l'affection tranquille, succèdent aux premiers emportements ; puis, je le répète, quand on croit que l'on va mourir, on dit et l'on fait bien des choses que l'on trouve presque ridicules quand on est guéri.

J'ai vingt-six ans, je suis marié ; mais, que diable !

je ne compte pas ne vivre qu'avec ma femme, comme si j'avais soixante ans.

— Et alors, tu la feras souffrir pour un caprice que tu as?

— La vie se passe à cela, mon cher; et si Antonine n'était pas entourée de gens qui lui montent la tête, elle ne souffrirait pas.

— Est-ce pour moi que tu dis cela?

Edmond ne répondit rien.

— Tu n'as donc plus rien dans le cœur! lui dit Gustave; tu oublies tes amitiés! C'est mal, Edmond, c'est bien mal. L'oubli, dans certains cas, c'est de l'ingratitude.

— Est-ce que tu te souviens de Nichette que tu aimais tant, toi? Non.

— Mais enfin, c'est à M. Devaux que tu dois la vie, et, par reconnaissance, sinon par amour, tu devrais rendre sa fille heureuse. Tu ne réponds pas?

— Non.

— Pourquoi?

— Parce qu'à la tournure que les choses prennent, je ne suis pas bien sûr que je lui sois reconnaissant de ce qu'il a fait.

— Que dis-tu?

— Je dis qu'il y a des moments où, si ce n'était que cela eût fait mourir ma mère, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux que je fusse mort il y a deux ans. Je serais mort regrettant la vie, croyant à l'amour pur, convaincu que j'eusse été heureux dans ce monde,

tandis que maintenant, s'il faut que je te l'avoue, il me semble que je n'étais pas fait pour le mariage; je sens que je rends Antonine malheureuse, et je ne puis faire autrement. Je m'aperçois que je ne l'aimais peut-être qu'en raison du peu de temps que j'avais à vivre. L'autre jour, j'ai relu la lettre que je lui ai écrite en apprenant son consentement, et je l'ai trouvée... ridicule. J'ai dépensé en un an ou deux la somme de bonheur que j'avais reçue de Dieu, et, quand je me suis vu en face de longues années à vivre, je me suis trouvé dans la position d'un homme ruiné en face de ses dettes. Enfin, pour ne te rien cacher, il y a des jours, jours fréquents, où je m'ennuie et où je suis forcé d'aller demander au dehors les distractions que je ne trouve plus chez moi. Je sais qu'Antonine m'aime... je sais qu'elle est belle, qu'elle est dévouée, que je lui dois la vie, qu'elle mourrait demain si je mourrais; je l'estime comme une sainte, je la bénis comme ma mère...; mais, c'est triste à dire, je ne l'aime plus, et il me semble que je ne l'ai jamais aimée.

— Pauvre Antonine! fit Gustave.

— Je la plains comme toi, dit Edmond.

— Mais, au moins, es-tu heureux?

— Veux-tu savoir la vérité?

— Oui.

— Eh bien! je donnerais toutes les années que j'ai à vivre maintenant pour six mois comme ceux qui ont suivi mon mariage.

Ils étaient arrivés rue des Trois-Frères. Gustave était

ému et triste ; Edmond passait de temps en temps la main sur son front, comme un homme qui voudrait chasser une pensée fatigante.

« Il a raison, se disait Gustave. La vie est donc ainsi faite, qu'il faut que l'homme, tout en le regrettant, abandonne ce qu'il a aimé!... A peine si j'ai le droit de faire des reproches à Edmond. J'ai fait souffrir à Nichette ce qu'il fait souffrir à Antonine. Ai-je bien fait? »

En disant cela, il ouvrait la porte de la chambre d'Antonine, et Laurence, son enfant dans les bras, venait au-devant de lui, chaste, belle et souriante.

C'était une réponse affirmative à la question qu'il venait de se poser.

Edmond alla à Antonine et lui tendit la main. Celle-ci se précipita à son cou.

Le cœur d'Edmond ne battait pas.

Il y a dix ans que les faits que nous venons de raconter ont eu lieu.

Madame de Péreux est morte en souriant à son fils qu'elle croyait heureux, et cette mort, comme vous le

pensez bien, n'a pas guéri Edmond de ses désenchantements sur la vie. — Cependant il en parle aujourd'hui sans émotion.

M. et madame de Mortonne vivent toujours; seulement madame de Mortonne est paralysée.

M. Devaux se porte à merveille, et la cure d'Edmond a augmenté sa clientèle.

Gustave et Laurence étaient dernièrement dans la petite église de Nice, où ils voyaient leur fils faire sa première communion. Depuis la maladie de madame de Mortonne, ils sont retournés habiter cette ville avec elle et le commandant.

Edmond est préfet à X***.

Toutes les poésies de sa vie se sont réduites à cette pauvre ambition.

Il est l'amant de la femme d'un avoué de la ville, femme d'une quarantaine d'années. Tout le monde le sait, jusqu'à Antonine, qui en rit quand elle en parle!

Si vous allez à Tours, et que vous passiez dans la rue de Paris, vous verrez cette inscription :

Madame Lacroix; Modes et Mercerie.

Cette madame Lacroix, c'est Nichette, qui, deux ans après son arrivée à Tours, a épousé le fils d'un libraire, lequel avait son magasin en face du sien.

La voyant si triste, il lui prêtait des livres pour la distraire. A force de vouloir la consoler, il est de-

venu amoureux d'elle ; elle a fini par l'aimer, et l'on cite leur ménage comme un modèle d'union et de joies intérieures.

Madame Angélique a la goutte, mais elle a fini le *Château de Kenilworth*.

FIN.

Paris.—Typ. Dondey-Dupre, r. St-Louis, 46.

LA VIE

A VINGT ANS

DU MÊME AUTEUR

AVENTURES DE QUATRE FEMMES..... 1 vol.
ANTONINE..... 1 —
LA DAME AUX CAMÉLIAS..... 1 —
CONTES ET NOUVELLES..... 1 —

THÉATRE

LA DAME AUX CAMÉLIAS, drame en cinq actes.
DIANE DE LYS, comédie en cinq actes.
LE DEMI-MONDE, comédie en cinq actes.

PARIS. — TYP. DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46.

LA VIE
A VINGT ANS

PAR

ALEXANDRE DUMAS FILS

NOUVELLE ÉDITION

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1857

Droits de reproduction et de traduction réservés.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

LA VIE
A VINGT ANS

PREMIÈRE PARTIE

OU L'ON VERRA LE DANGER QU'IL Y A DE SE DÉGUISER EN TURC A CAUSE DE LA CONFIANCE QUE CE COSTUME INSPIRE.

I

Un soir pluvieux du mois de février 1846, je pris une grande résolution. Je décidai que j'irais au bal de l'Opéra.

En conséquence de cette résolution subite et bizarre, je rentrai chez moi à minuit, et je m'ha-

billai. Comme Murat, je me faisais beau pour la mort.

Certes, le bal de l'Opéra est chose bien lugubre; certes, il est possible de réunir, dans une des plus grandes salles du monde, plus de gens qui s'ennuient, et cependant, par une attraction que j'ai souvent subie sans la comprendre, j'allais, ce soir-là, encore tenter l'aventure et me mêler à cette réunion de fous tristes qui font, chaque semaine, veiller, pendant une nuit, la moitié de cette ville qui s'intitule la ville la plus intelligente du monde civilisé.

Je me faisais ces sages réflexions tout en m'habillant et n'osant même, du coin de l'œil, regarder mon lit, qui me souriait avec ses draps entr'ouverts, et qui semblait me dire : « Ici le sommeil et le rêve, » et le livre commencé qui me criait du fond de ses pages : « Ici le calme et l'étude. »

J'entendais les voitures bruyantes qui faisaient joyeusement résonner le pavé; j'entendais les cris et les chansons de ceux qui, moins blasés par les plaisirs de la semaine, se font une fête de ce plai-

sir hebdomadaire; et je me disais, en réponse aux invitations astucieuses de mon lit et de mon livre : « Faisons comme les autres; si ce sont les sages, étudions leur sagesse; si ce sont les fous, partageons leur folie. »

Puis, après tout, que faire du samedi soir au dimanche matin?

Si, par hasard, on ne va pas au bal de l'Opéra, il arrive que le lendemain on se réveille de bonne heure, et partant on sort plus tôt que d'ordinaire; puis, si le bal de l'Opéra est ennuyeux, le dimanche est insipide. On trouve, dans l'endroit où l'on va déjeuner, au lieu des figures amies de la veille, des gens qui, ces jours-là, se font un excès de ce qui compose votre vie quotidienne, et promènent niaisement dans la rue, ou assoient gauchement à côté de vous, dès dix heures du matin, la figure étonnée qu'ils ont tous les jours, et l'habit solennel qu'ils n'ont que le dimanche.

Ces braves inconnus, excellents pères de famille pour la plupart, ont, outre une figure épanouie, un rire énorme qui semble monter de leur poche à

leur bourse. On voit que, la semaine ayant été bonne, le dimanche a le droit d'être joyeux.

Eh bien, en passant cette nuit du samedi chez vous, et en vous levant à dix heures, vous vous exposez à toutes ces choses et vous assistez, sans pouvoir le partager ni même le comprendre, à ce rire si fort en dehors de vos habitudes et de votre esprit, qu'au lieu de vous égayer il vous attriste.

Encore si vous étiez deux à déjeuner, vous pourriez, en vous mettant loin de vos convives forcés, ne pas les entendre, et vous faire un aparté plus agréable et moins bruyant; mais vous êtes toujours seul.

Vous êtes bien sorti avec la ferme intention d'aller chercher un de vos amis et de déjeuner avec lui, mais toutes les portes où vous avez frappé sont restées closes, parce que tous vos amis, moins vertueux que vous, ont été la veille au bal de l'Opéra, et ne sont pas rentrés, ou, rentrés tard, dorment encore; et vous êtes trop bien élevé pour déranger un homme qui mange ou réveiller un ami qui dort.

Il ne vous reste donc plus, pauvre âme abandonnée, qu'à errer seul, sur le boulevard, et à attendre l'heure du dîner pour rencontrer un de ceux sans lesquels vous ne pouvez vivre, un de ces mille amis dont l'amitié constitue pour vous l'air bienfaisant de la capitale, et l'amour éternel de la patrie.

Cette heure arrive, le premier que vous apercevez vient se frottant encore les yeux et paraît fort triste de s'être réveillé sitôt un dimanche; vous courez à lui, vous le magnétisez, comme l'épervier magnétise l'oiseau, puis vous fondez sur votre proie et nulle force humaine ne peut vous faire lâcher le bras que vous avez saisi.

Voilà mot pour mot la conversation qui s'engage entre vous et votre ami.

— Bonjour, mon cher.

L'autre, étant fatigué et par conséquent paresseux, vous répond seulement :

— Bonjour.

— Vous vous levez?

— Oui, à l'instant.

— Vous avez passé la nuit?

— J'ai été à l'Opéra. Et vous?

— Moi, non.

— C'est vrai, je ne vous ai pas vu.

— Il y avait du monde?

— C'était plein.

— Vous vous êtes amusé?

Votre ami qui sait maintenant que vous êtes resté chez vous, et que naturellement vous n'avez pas pu voir qu'il s'ennuyait comme de coutume, par fatuité et pour se placer dans la position exceptionnelle d'un homme qui s'amuse, même à l'Opéra, vous répond :

— Beaucoup!

Alors, vous êtes furieux d'avoir cédé aux tentations de votre feu, de votre chambre et de votre lit; vous avez plus que des regrets, vous avez des remords de n'être pas allé à ce bal, où, comme votre ami, vous vous fussiez amusé; et vous vous promettez bien de ne plus en manquer un seul désormais.

Effectivement, le samedi suivant vous retournez

à l'Opéra, et vous en revenez comme toujours en jurant de n'y retourner jamais.

Le résultat de toutes ces réflexions est qu'il faut aller à ce bal; vous avez, il est vrai, la presque certitude de vous y ennuyer; mais, au moins, vous vous y ennuierez avec six mille personnes, tandis que, si vous n'y allez pas, vous êtes sûr, par suite des raisonnements judicieux exposés ci-dessus, de vous ennuyer le dimanche, et tout seul.

Or, s'il y a une chose à éviter, c'est de s'ennuyer seul.

Cette vérité est si incontestable, que Louis XIII, qui s'ennuyait toujours comme un roi qui a un grand ministre, prenait un gentilhomme de sa cour, et, le conduisant dans l'embrasure d'une fenêtre, lui disait :

— Venez vous ennuyer avec moi.

Ce soir-là, ma résolution était donc bien prise, je m'habillai, je descendis, envié de mon portier, qui regarde le bal de l'Opéra comme l'apogée du bonheur terrestre; je montai en voiture, tout gre-

lottant, j'arrivai rue Lepelletier, et, comme Curtius, je me précipitai dans le gouffre, qui se referma aussitôt sur moi.

Il y avait à peu près une heure que je me promenais, tantôt dans le foyer, tantôt dans les couloirs, cherchant au milieu de tous les visages dont j'étais entouré le visage de quelque ami, lorsque j'aperçus, appuyé contre la porte d'une loge, un spirituel garçon que je n'avais pas vu depuis six mois, époque à laquelle il était parti pour un voyage en Italie.

La rencontre était donc plus qu'agréable, elle était inattendue.

Je me disposais à me diriger vers lui, lorsque je vis qu'il causait avec un domino, lequel, en me voyant approcher, fit mine de disparaître. Par discrétion, je battis en retraite.

Mon ami me remarqua alors, et, me faisant signe qu'il allait venir à moi, me fit, en même temps, signe d'attendre.

J'attendis, fier d'avoir trouvé quelqu'un avec qui causer, et prenant en mépris les malheureux qui, solitaires dans cette foule, regardaient tous les dominos, tâchant de reconnaître ou d'être reconnus, et faisant tout leur possible, enfin, pour être intrigués.

Quelques instants après, le domino mystérieux tendit la main à Emmanuel (c'est le nom que je donnerai à mon ami); puis il se pencha à son oreille, lui dit quelques mots tout bas et disparut en riant.

Emmanuel le suivit des yeux, tout en venant à moi et en murmurant :

— Quel problème que la femme!

— Eh bien! lui dis-je en lui tendant les mains, d'où diable viens-tu?

— De nulle part, me répondit-il.

— Tu es donc à Paris?

— Depuis trois mois.

— Alors je ne te demanderai plus d'où tu viens, mais ce que tu deviens?

— Je suis amoureux!

— Alors tu deviens fou ?

— Mais, tu le sais, ajouta-t-il en souriant, la femme qu'on aime est le pays le plus éloigné ; elle vous isole de tous vos amis, comme de toutes vos habitudes.

— C'est plein de vérité, ce que tu me dis là, et, sans indiscrétion, pourrais-je savoir si ce charmant domino est le pays éloigné qui nous sépare?

— Non.

— Puis-je faire une supposition ?

— Fais.

— Il me semble alors, à la façon dont tu causais avec lui, que, si ce n'est un pays conquis, c'est un pays que tu veux conquérir.

— C'est un pays conquis.

— Depuis longtemps?

— Depuis deux mois environ.

— Ici je m'embrouille.

— Pourquoi?

— Tu es amoureux depuis trois mois!

— Oui.

— Et, depuis trois mois, de la même femme?

— Oui.

— Et cette femme n'est pas celle avec qui tu causais ?

— Non.

— Alors tu n'es pas aussi amoureux que tu le dis.

— Pourquoi ?

— Parce que, si tu l'étais réellement, tu n'aurais pas quitté, au bout d'un mois, ne fût-ce qu'une minute, le pays dont tu me parlais tout à l'heure pour en occuper un autre.

— Ce n'est pas moi qui ai été le chercher.

— Alors il a fait invasion chez toi ?

— Justement.

— Fat !

— Je te jure !

— Tu m'intrigues !

— Tu es bien heureux d'être intrigué.

— Je ne suis venu ici que pour cela.

— Quelle candeur !

— Tu n'as donc jamais été intrigué, toi ?

— Oh ! si.

— Souvent?

— Deux fois.

— Et sérieusement?

— Je le crois bien.

— Moi, je n'ai encore trouvé, au bal de l'Opéra, que des femmes qui me prenaient le bras, me disaient mon nom, prétendaient m'avoir rencontré sur le boulevard ou au spectacle, et terminaient là leur répertoire.

— Oh! moi, c'est autre chose.

— J'écoute.

— Il faut que je te conte mes aventures.

— As-tu quelque chose de mieux à faire?

— Non.

— Conte alors!

— Tu sais que le bal de l'Opéra est le rêve des collégiens?

— Je vendais mes dictionnaires pour y venir.

— Et t'y amusais-tu?

— Allons donc! chaque fois qu'une femme m'approchait, je tremblais qu'elle ne me parlât.

— Alors qu'y venais-tu faire?

— J'y venais pour dire le lendemain à mes camarades que j'y étais venu, et pour avoir l'air d'un affreux débauché.

— Eh bien! mon cher, admire-moi: j'y venais croyant m'y amuser.

— C'est plus fort!

— Mais tu vas voir si j'en ai été dégoûté vite. Un samedi soir, je parviens à m'échapper. Je cours chez Babin, et je prends un costume.

— Quel costume?

— Un turc, oh! mais un vrai turc, un turban rouge avec un croissant dessus, une veste bleue trop courte avec un soleil jaune dans le dos, une culotte flottante en calicot, un gilet semblable à celui d'Odry dans les *Saltimbanques*, et des bottes à double semelle; fausse barbe en crin, faux nez en carton, rien n'y manquait; vingt francs noués dans mon mouchoir : voilà ton ami!

— Tu devais être bien comme cela?

— Superbe!

— J'arrive, et, contre mon attente, je ne m'amuse pas. J'étais seul, au milieu de gens que je

ne connaissais pas, de femmes qui me faisaient rougir, et j'étais occupé à me dire que cette escapade n'aurait d'autre résultat que de me faire mettre trois mois, sans doute, en retenue, lorsqu'un débardeur, d'une voix fort douce et que voilait à peine un masque à barbe de velours noir, me demanda pourquoi je paraissais m'ennuyer tant au milieu de la joie générale.

Je l'examine : cette femme avait le pied mignon, la main fine, les cheveux noirs; je prends le bras qu'elle m'offre et je lui offre de danser.

— Ah ! tu dansais ici ?

— C'est ma seule excuse.

— Continue.

— Elle accepte mon invitation; nous voilà dansant. Mon éducation chorégraphique avait été assez négligée; mais j'y suppléais par des cabrioles et des contorsions qui étaient à Terpsychore ce que Quasimodo est à l'Antinoüs. On m'avait dit que les hommes les plus comme il faut en faisaient autant, et je prenais tous ces gens ivres qui envoyaient leurs pieds par-dessus leurs têtes et qui se flan-

quaient des coups de poing pour des Montmorency ou des Rohan, tandis que c'étaient des garçons coiffeurs, amants au cachet de filles quelconques. Mais ce qui me flattait le plus, c'était l'idée que j'avais fait une femme, comme on disait.

— Comme on dit encore.

— Soit !

— Cette femme, je la supposais la plus belle du monde ; ce masque couvrait un visage à faire pâlir celui de la Vierge à la Chaise, et ce costume, des formes à faire oublier celles de la Vénus de Milo. Très-bien !

Je dansai toute la nuit. Mais ce n'était pas tout, il s'agissait d'avoir le dernier mot de cette bonne fortune.

Je tournais au Richelieu, et je mettais à avoir l'adresse de mon inconnue une insistance sous laquelle on n'eût jamais deviné un élève de rhétorique, lorsqu'elle me tint à peu près ce langage :

— J'ai confiance en vous.

Je poussai une exclamation de joie.

— Dites-moi votre nom, ajouta-t-elle.

— Je le lui dis.

— Seriez-vous parent du député de ce nom ?

— Oui.

— Vraiment ?

— Oui.

— Votre parole d'honneur?

— Ma parole.

Elle paraissait émerveillée d'avoir fait la conquête d'un homme si distingué. Je te laisse à penser si je me rengorgeais, si je faisais ma tête, comme on disait alors.

— On le dit toujours.

— Je ne vous crois pas, fit-elle tout à coup.

— Je vous jure.

— Prouvez-moi que vous êtes bien la personne que vous dites.

— Comment cela ?

— Donnez-moi votre carte.

— Je n'en ai pas une seule. — Tu te figures bien qu'au collége je ne me faisais pas faire de cartes de visite.

— Eh bien (et tout en parlant elle déchirait un

feuillet blanc d'un portefeuille et me tendait un crayon), eh bien, écrivez là-dessus que vous vous engagez, sur l'honneur, à faire tout ce que vous pourrez pour me rendre le service que je vous demanderai demain.

Cette circonstance ajoutait encore aux charmes de la rencontre en y mêlant du mystérieux.

J'étais jeune, je pris le crayon, le papier, et j'écrivis ce qu'elle me demandait.

— Et où vous verrai-je demain ?

— Au passage de l'Opéra, me dit-elle.

— Pourquoi pas chez vous ? lui dis-je du ton le plus câlin que je pus trouver.

— Vous montrerez-vous digne de cette confiance?

— Je vous le promets.

— Eh bien ! vieille rue du Temple, n° 32.

— J'avoue que l'adresse me fit une certaine impression, et l'ange que j'avais rêvé me fit l'effet d'avoir voulu déguiser un peu trop sa divinité ; enfin j'étais trop avancé pour reculer, puis la maison pouvait être belle malgré la rue, l'appartement agréable malgré la maison, et la femme charmante

malgré l'appartement. Je pris donc l'adresse, et, sans avoir pu obtenir que mon inconnue me montrât ses traits, je quittai le bal.

Je m'en allai chez le costumier, je repris possession de mes habits civils, et, ne pouvant ni me présenter chez mes parents, ni me rendre à mon collége, j'entrai chez un restaurateur avec cette crânerie que donne la première aventure d'amour.

II

A deux heures, je m'acheminai vers la vieille rue du Temple. Je montai, à cet effet, dans un cabriolet qui mit environ une heure, le temps que la malle met à faire quatre lieues, pour me conduire à mon rendez-vous.

Je dois à la vérité de dire que, devant cette maison noire et de désillusionnante apparence, je fus sur le point de fuir, ni plus ni moins que ces

conscrits qui, sur le champ de bataille, aiment mieux risquer de se faire fusiller que de se battre.

Cependant, comme tout le long de la route j'avais raconté mon aventure à mon cocher, car rien ne provoque l'expansion comme la joie, et l'indiscrétion comme le cocher de remise, une fausse honte me prit, et je franchis le seuil de cette maison.

Le dehors était laid, le dedans était hideux.

J'avançai encore.

J'avais déjà, à cette époque, le caractère résolu, qui est mon plus bel ornement.

Je cherchai la loge du portier, je ne la vis pas, je la sentis.

Elle était comme un nid de hibou, perchée dans l'angle de l'escalier le plus tortueux qu'on pût voir.

Une tête parut au carreau, la seule tête qui pût convenir à cette loge; je te laisse à penser ce qu'elle était.

— Mademoiselle Amanda, demandai-je.

— Au cinquième! me répondit une voix aigre faite pour la tête comme la tête était faite pour la

loge. Au cinquième! vous prendrez le corridor à droite, vous tournerez à gauche, et c'est la quatrième porte après la seconde fenêtre.

Je priai l'homme de répéter, mais le cerbère aboya et ne répéta pas.

Je tâchai de rassembler les détails de cette indication et je montai, ce qui était encore plus difficile que je ne m'y attendais.

Un instant j'eus l'idée de me cacher dans l'escalier le temps nécessaire pour que mon cocher crût à la réalité de ma visite, mais je m'aperçus bientôt que si la vue, l'ouïe, le toucher et le goût y consentaient, le cinquième sens, c'est-à-dire l'odorat, s'y refusait obstinément.

Je me dis qu'on pouvait trouver, après tout une beauté sous les toits, et l'amour dans une mansarde.

J'arrivai ainsi au quatrième étage, je croyais que le portier s'était moqué de moi, car il me semblait que l'escalier finissait là, lorsque, mes yeux s'habi-

tuant peu à peu à l'ombre, je découvris une sorte de caverne, dans le genre de celle par laquelle Dante fait descendre Virgile aux enfers.

Arrivé au faîte de l'escalier, mon embarras fut grand. Les indications du concierge commençaient à se brouiller dans ma tête par suite des nombreuses émotions qui avaient accompagné mon ascension. Je me trouvais, non pas sur un carré, mais dans un carrefour, une allée à droite, une à gauche, une en face, une derrière; on eût dit l'étoile de la Porte-Verte qui se trouve au commencement de la forêt de Saint-Germain; enfin je t'épargne le restant de mes douleurs pour ne pas t'arracher trop de larmes; et je te dirai seulement qu'après avoir compté les fenêtres et les corridors, j'arrivai à la porte de ma mystérieuse bien-aimée.

Je frappai avec un battement de cœur, en me disant que, s'il y a une justice au ciel, j'allais en avoir ma part, et que j'avais droit même à cette récompense là où j'étais, c'est-à-dire à mi-chemin du ciel.

Je frappai donc.

Une petite vieille avec des cheveux blonds et six

dents de moins sur le devant de la bouche vint m'ouvrir.

— Je me trompe sans doute, madame? lui dis-je.

— Qui demandez-vous, monsieur? me dit-elle.

Un frisson glaça mon sang; il me sembla, dans la voix de cette duègne, reconnaître la voix douce de mon débardeur.

— Mademoiselle Amanda, répondis-je.

— C'est ici.

Et elle referma la porte.

Je respirai; elle n'avait pas dit : « C'est moi. »

Je jetai un regard sur la chambre, cherchant, avec une perspicacité qu'avaient encore augmentée mes pérégrinations dans les cinq étages, une seconde porte qui conduisît à une seconde chambre, mais, si perçant que fût mon regard, je ne découvris rien.

La petite vieille m'offrit une chaise; je m'assis, elle en fit autant et sembla attendre que je lui adressasse la parole.

Je ne savais que dire.

J'aurais donné mon oncle pour ne pas être venu.

J'allais dire quelque chose, lorsqu'en regardant le lit j'aperçus le costume de débardeur.

— Elle est sortie, pensai-je, et cette vieille est chargée de me recevoir; d'ailleurs mon inconnue est brune, et celle-ci a dû être blonde.

Cette découverte me donna du courage, et, dans la joie que cette supposition me causait, je m'écriai, comme si j'avais supposé que mon interlocutrice dût être sourde :

— Mademoiselle Amanda?

— C'est moi, monsieur.

J'avais, au collége, reçu bien des coups de poing sur la tête, mais je n'en avais jamais reçu un de cette force-là.

Je faillis m'évanouir.

Je fus rappelé à la vie par ces paroles, dites avec le ton de la prière :

— Monsieur, vous êtes homme d'honneur?...

— Oh! soyez tranquille, madame, m'écriai-je.

— Et vous ne voudriez pas tromper une pauvre femme?...

— Je m'en garderai bien.

— Ah ! c'est bien cela, monsieur, et Dieu vous récompensera.

Et elle me regardait avec attendrissement.

J'étais dans la position la plus ridicule où un homme puisse se trouver. Je tournais mon chapeau dans tous les sens et je me représentais le bienheureux moment où j'allais enfin revoir la figure de mon cocher.

— Pardon, madame, dis-je enfin ; mais c'est bien vous qui étiez hier au bal de l'Opéra ?

— Oui, monsieur.

— En débardeur ?

— Oui, monsieur.

— Qui m'avez donné votre adresse?

Moi-même.

— Et qui m'avez fait signer un papier ?

— Que voici.

— C'est étrange !

— Que trouvez-vous d'étrange là dedans ?

— C'est que cette nuit vous étiez brune.

Amanda se leva et me montra sur le lit une perruque noire que je n'avais pas vue.

J'étais confondu, ma dernière espérance m'échappait.

— Je cache mes cheveux pour ne pas être reconnue et ne pas me compromettre.

Je ne répondis rien.

- Tous vos doutes sont-ils levés?

- Oui, madame, lui dis-je d'un ton morne, quoique résigné.

— Vous paraissez triste?

— Au contraire, je suis on ne peut plus heureux.

— Merci de ce mot, jeune homme; il me donne l'espérance que vous ne m'abandonnerez pas.

— Que puis-je faire pour vous, madame?

— Vous pouvez faire mon bonheur.

Je crus qu'elle allait me demander de l'épouser.

Je frissonnai!

— Comment me trouvez-vous, monsieur? me dit-elle.

— Mais, madame, je vous trouve fort bien.

— Et croyez-vous que l'on puisse s'occuper de moi sans rougir?

— Certainement.

— Eh bien! monsieur, il faut que vous vous occupiez de moi.

— Je suis prêt.

Tu ne peux te figurer tout ce que ce mot renfermait de courage.

— Monsieur, me dit-elle, vous devez comprendre que ce que j'ai fait hier est en dehors de mes habitudes, et que je ne suis pas une femme de bals masqués.

Je fis un signe d'assentiment.

— Mais j'ai tant souffert...

— Que vous avez voulu, et c'est bien naturel, vous donner une distraction.

— Non, monsieur, vous vous trompez, je n'étais pas au bal de l'Opéra par plaisir, mais pour affaires.

— Ah! vraiment?

— Oui, monsieur.

— Je ne m'explique pas...

— Vous allez comprendre, monsieur. Lorsque vous êtes venu ici, vous avez sans doute cru à un

de ces rendez-vous comme on en donne tant au bal de l'Opéra, rendez-vous d'amourettes.

— Je l'avoue.

— Vous vous êtes trompé.

Je respirai plus librement.

— Permettez-moi une question, madame; pourquoi ce costume de débardeur?

— Parce que ce costume me facilitait les moyens d'obtenir ce que je n'ai jamais obtenu sous d'autres. Ainsi il est probable que, si vous n'aviez pas cru trouver une jeune et jolie femme, vous ne fussiez pas venu, et, si vous aviez supposé que ce costume cachât une femme de mon âge, vous n'auriez même pas pris le bras que je vous offrais.

— Oh! madame...

— Il fallait donc que je vous attirasse, et, comme j'ai votre parole écrite que vous ferez tout pour m'accorder ce que je vous demanderai, je veux que vous connaissiez l'histoire de mes malheurs.

— Pardon, madame, mais je crois que, sinon la bonne volonté, du moins le temps me manquera;

si vous permettiez, je prendrais congé de vous, et je reviendrais un autre jour.

Tu comprends, mon cher, que j'étais loin de m'enthousiasmer à l'idée que j'allais écouter la narration des infortunes de la vieille Amanda, qui me paraissait tout bonnement folle. Puis, comme j'étais sûr d'être au moins trois mois aux arrêts pour cette belle équipée, qui, comme tu le vois, avait un si beau résultat, je me disais que, pendant ce temps, mon inconnue mourrait probablement de vieillesse.

Malheureusement j'étais tombé en de bonnes mains; elle ne me lâcha pas, et il fallut entendre, ni plus ni moins que si j'avais été à la chambre et que mon oncle eût parlé.

Je me résignai : si la volonté rend fort, la résignation rend sublime.

Certes, si sévère que fût le proviseur, s'il avait su ce que je subissais, il n'eût pas exigé d'autre punition, j'en suis bien sûr.

Avant de te faire le récit des infortunes d'Amanda, je veux, mon ami, que tu sois bien pénétré des miennes, et que tu comprennes la position d'un rhétoricien qui s'est cru en bonne fortune, qui, depuis huit heures, vit d'illusions, et qui finit par être pris dans un pareil traquenard.

— Monsieur, me dit Amanda, figurez-vous que je suis née en 1780.

Nous étions en 1840, et elle cachait au moins dix ans.

Je te laisse à penser combien cet aveu me toucha.

— Mon Dieu! madame, lui dis-je avec une assez grande envie de rire, qu'il me fallut le souvenir de ma position pour réprimer, j'ai déjà eu l'honneur de vous dire que je suis attendu; vous serait-il indifférent de commencer votre histoire dans ce siècle-ci, à moins que vos malheurs ne vous aient prise au berceau?

— Monsieur, me répondit-elle d'un air piqué, il est probable que, si la femme était jeune et jolie, vous ne lui feriez pas une semblable observation.

— Je vous ferai seulement remarquer, ma-

dame, que, si la femme était jeune et qu'elle me racontât son histoire, il est probable que cette histoire ne commencerait pas en 1780, et ne promettrait pas de durer ce que probablement durera la vôtre; je n'aurais donc pas besoin de lui faire l'observation que je me suis permise.

Je voyais venir le moment où elle allait me faire une véritable scène; c'eût été plus original qu'amusant, et je préférai m'en abstenir.

Je croisai les bras et j'écoutai.

— Eh bien! monsieur, reprit mon adversaire, car, comme tu le comprends, nous cessions d'être amis, je passerai ma jeunesse, quoiqu'il m'eût été bien doux de vous communiquer mes rêves de jeune fille, et je commencerai le récit de ma douloureuse existence à partir seulement de mon mariage. Je me mariai en 98.

— Si jeune! m'écriai-je, en voyant que je ne gagnais que dix-huit ans à ce sursis.

— Oui, monsieur; du reste, j'étais assez jolie, fit-elle d'un ton sec, je vous prie de le croire, pour me marier à cet âge-là.

— Je n'en doute pas, madame.

— Je vous fais seulement cette observation, monsieur, parce que, depuis que je veux bien vous faire connaître les secrets de ma vie, vous paraissez prendre à tâche de m'interrompre : c'est sans doute pour me faire parler plus longtemps.

— Oh ! madame, pouvez-vous croire à une pareille idée de ma part? On voit bien que vous ne me connaissez pas.

— Enfin, monsieur, vous êtes venu, et je ne vous ai pas forcé de venir.

— Au contraire.

— Alors veuillez m'écouter.

Comme il n'y avait pas moyen de faire autrement, je consentis.

— Je me mariai donc en 98, à un jeune homme de dix-neuf ans ; c'était un mariage d'amour, nous nous aimions malgré nos parents.

— Comme Roméo et Juliette.

— Vous dites, monsieur?

— Je dis : comme Roméo et Juliette.

— Je ne comprends pas, fit Amanda d'un ton piqué.

— C'étaient aussi deux jeunes gens qui s'aimaient malgré leurs familles.

Amanda fit un mouvement de mauvaise humeur, et reprit avec un soupir :

— C'était un mariage d'amour, nous nous aimions à la folie; nous étions si jeunes tous les deux! Nous n'avions pas une grande fortune : moi, je n'avais rien; Anatole, c'est le nom de mon mari, ne pouvait rien obtenir de ses parents; de sorte...

— De sorte que non-seulement vous n'aviez pas une grande fortune, mais encore vous étiez dans la plus profonde misère?

— Oui, monsieur, vous avez deviné.

— Ce n'était pas difficile; continuez, madame, continuez.

J'espérais, par ces fréquentes interruptions, irriter Amanda et me faire mettre à la porte; mais je vis que ce moyen ne me réussissait pas, et je

résolus de ne plus l'employer que pour me distraire.

— Nous nous aimions tant, me dit-elle, que nous oubliions dans les bras l'un de l'autre le côté matériel de la vie. Il y a même un monsieur qui faisait des vers bien jolis à cette époque-là et qui m'en fit quatre, que je me rappelle encore. Voulez-vous que je vous les dise?

— Inutile, madame, d'autant plus que la connaissance de ce grand poëte de 1798, quoique ce fût un présage de grandes infortunes, ne me paraît qu'un des petits malheurs de votre existence.

— Il y avait, continua Amanda, un an à peu près, que nous savourions, Anatole et moi, les douceurs de l'hymen, je me sers de l'expression de ce poëte, qui est devenu académicien et qui s'appelle...

— Le nom n'ajoute rien à l'expression, qui est charmante, fis-je en m'inclinant.

— Quand, un matin, Anatole sortit pour aller acheter du tabac; lorsqu'il revint, j'étais bien changée.

— Lorsqu'il revint d'acheter du tabac?

— Oui.

— Il revint donc bien tard?

— Seize ans après.

— Seize ans après! m'écriai-je.

— Oui, monsieur.

— Comment, c'est à vous, madame, qu'est arrivée cette aventure? dis-je à Amanda, ne pouvant contenir le rire qui me débordait.

— Oui, monsieur, fit-elle avec un soupir.

— C'est très-curieux.

— Vous connaissiez cette histoire?

— Parfaitement.

— Eh bien, monsieur, je vous le répète, c'est à moi que cette aventure est arrivée.

— Ceux qui me l'ont racontée, dis-je alors, n'ont jamais pu m'en apprendre la fin; je redouble d'attention. Qu'avait fait votre mari pendant ce temps?

— Il avait suivi Bonaparte, dont il était fanatique; il avait été à Austerlitz, où il avait reçu la croix; en Russie, où il avait eu les pieds gelés; à

Waterloo, où il avait laissé un bras : c'est dans cet état qu'il me revint, monsieur.

— Il était encore plus changé que vous, alors.

— Je ne le reconnus pas ; lorsqu'il se présenta chez moi, j'étais avec le poëte dont je vous ai parlé tout à l'heure ; je me levai, et je m'apprêtais à faire une révérence pour un étranger, lorsque ce monsieur me dit :

— « On dirait votre époux, chère Amanda ! »

Il était méconnaissable, monsieur ; au lieu de cette jolie figure imberbe qui le faisait ressembler à Phœbus, c'est ainsi que s'exprimait le poëte, je revoyais une sorte de dieu Mars, c'est toujours l'expression de monsieur...

Elle allait me dire le nom de son poëte, lorsque je l'interrompis ; j'avais un parent éloigné, et dont je m'éloignais, qui était académicien, et je tremblais qu'elle ne me nommât ce parent.

— Mon époux, continua-t-elle, était manchot ; sa figure, rougie par les fatigues et le vin, était traversée d'un coup de sabre ; de grandes moustaches en forme de crochets lui descendaient aux

deux côtés de la bouche, et il s'installa chez moi en jurant à faire trembler les vitres.

J'étais confondue; cependant, toute au bonheur de le revoir, je me jetai dans ses bras.

— Dans son bras? voulez-vous dire.

— Oui, monsieur, reprit Amanda en souriant de cette mauvaise facétie; il me repoussa. Je l'appelai mon Anatole chéri, il ne me répondit pas; je lui fis des reproches, alors il me battit, et, depuis ce jour-là, il n'a pas cessé...

— De vous battre?

— Oui, monsieur.

— Il vit donc encore?

— Oui, monsieur.

— Il est à Paris?

— Oui, monsieur.

— Et il demeure ici?

— Oui, monsieur.

A ce dernier « oui, monsieur, » je me levai et m'apprêtai à sortir.

— Où allez-vous? s'écria Amanda en me barrant la porte.

— Je m'en vais.

— Pourquoi?

— Anatole me fait peur.

— Et vous m'abandonnez?

— Parfaitement.

— C'est affreux!

— Votre mari va rentrer.

— Eh bien?

— S'il me trouve ici...

— Après?

— Il croira...

— Que croira-t-il? fit-elle en écartant les mains comme la Vierge immaculée des médailles d'argent.

— Ce qui n'est pas.

— Il sait que vous êtes ici.

— Il le sait?

— Oui.

— Qui le lui a dit?

— Moi.

— Et pourquoi le lui avez-vous dit?

— Pour l'apaiser et le faire sortir.

— Je ne comprends plus.

— Rasseyez-vous, jeune homme, et vous comprendrez.

Je me rassis; Amanda en fit autant.

III

— A compter du moment de son retour, reprit-elle, la maison conjugale devint un enfer. Quand il apprit que l'empereur était à Sainte-Hélène, il entra dans une telle fureur, que, ne se contentant plus de me battre, il battit le poëte, qui cessa de venir nous voir, ce qui nous retira nos dernières ressources; car il était aussi charitable que grand. Lorsque l'empereur mourut, Anatole fit une charivari du

diable dans le quartier, et pendant trois mois il alla en prison.

En vain j'ai postulé pour le faire entrer aux Invalides; on a des griefs contre lui, à cause de ses opinions trop exagérées.

Ajoutez à cela qu'il boit tout ce que je gagne et que tous les jours il rentre ivre mort, quand il rentre; enfin, monsieur, termina Amanda en pleurant, sauvez-moi.

Je crus qu'elle voulait se faire enlever et je ne répondis pas.

— Vous ne me dites rien? fit-elle.

— Que puis-je vous dire, madame?

— Comment! vous voyez une pauvre femme qui souffre et se roule à vos pieds, et vous ne faites rien pour consoler cette pauvre femme!

— J'ignorais, madame, que vous fussiez aussi malheureuse, et le costume dans lequel je vous ai vue cette nuit...

— C'est Anatole qui me le fait porter.

— Anatole?

— Oui, monsieur.

— Quel intérêt a-t-il?

— Il m'a dit : « Il faut que tu obtiennes un emploi qui nous fasse vivre, puisqu'on m'en refuse un à moi. Mets-toi en débardeur, c'est le goût du jour, et va au bal, jusqu'à ce que tu trouves un député, les députés peuvent tout; alors, avec nos dernières ressources, j'ai acheté un costume, une perruque et un masque, et depuis le commencement de l'hiver je cours les bals sans pouvoir reucontrer le député qu'il me faut. Enfin hier, monsieur, je vous ai vu; vous aviez l'air distingué; le costume de Turc que vous portiez a excité ma confiance; j'ai dit : « Voilà un jeune homme naïf; » j'ai pris votre bras.

Quelque chose m'avertissait que vous seriez mon sauveur; vous m'avez dit votre nom, j'ai su que votre oncle était député et je suis rentrée dans ma chambrette, pleine d'espérance. J'ai réveillé Anatole, je lui ai donné vingt sous pour aller boire, et je lui ai dit la rencontre que j'avais faite et la visite que j'attendais.

Il va rentrer, monsieur, et, si je n'ai pas une réponse à lui donner, il me tuera, sauvez-moi.

— Mais que faut-il faire ?...

— Il faut me faire obtenir un bureau de tabac.

Comprends-tu cette conclusion, mon ami : aller au bal en Turc, croire à une bonne fortune, et le lendemain, lorsqu'on espère trouver au lieu du rendez-vous au moins une grisette, trouver une vieille femme qui vous demande un bureau de tabac, et un vieux troupier qui se jette à vos genoux et complique ce tableau touchant?

Car j'oubliais de te dire qu'au moment où la vieille m'avait demandé son bureau de tabac, l'Anatole, qui depuis quelques instants sans doute écoutait derrière la porte, s'était précipité dans la chambre et s'était jeté à mes pieds, avec ces larmes d'attendrissement que donne l'ivresse, et ne cessant de me répéter :

— Jeune homme, vous qui étiez en Turc, et qui avez un oncle député, ne . ous abandonnez pas.

Je te laisse à penser où j'aurais voulu être.

Je relevai Anatole, qui semblait pleurer toute

l'eau qu'il aurait pu mettre dans son vin, et qui se tenait assez mal sur ses pieds gelés en Russie.

Je fis rasseoir Amanda, j'eus l'air d'essuyer une larme avec mon mouchoir, et je promis à Anatole et à sa femme de m'occuper d'eux.

— Ce que tu te gardas bien de faire?

— Non, ce que je fis. Au moment où j'allais m'en aller, Anatole me prit à part et me dit : « Monsieur, je n'ai pas encore mangé d'aujourd'hui, prêtez-moi vingt francs. » Je lui donnai une pièce d'or, il la regarda longtemps et dit d'un air dédaigneux :

— C'est un Louis XVIII.

— N'en voulez-vous pas? lui dis-je, dans l'espérance que ses opinions me feraient rentrer dans ces vingt francs, qui me représentaient trois dictionnaires.

— J'aurais mieux aimé un Napoléon, me dit-il en mettant le louis dans sa poche, mais je vais le changer tout de suite pour n'avoir pas de remords.

Et il s'apprêta à sortir.

Amanda s'approcha alors de lui en lui disant d'un ton piteux.

— Si tu emportes tout, avec quoi ferai-je à dîner?

— Avec les restes d'hier.

— Hier nous n'avons pas dîné.

— Silence alors, et serre ta robe, fit Anatole en levant la seule main qu'il avait sur Amanda.

Je l'arrêtai au milieu de son geste, il me dit :

— Voyez-vous, petit, faites-lui avoir son bureau de tabac, et croyez Anatole, ne vous mariez jamais. Les femmes, ça ruine les hommes.

Et d'un pas chancelant, après m'avoir donné une énergique poignée de main, il descendit tant bien que mal les cinq étages que j'avais eu tant de peine à monter.

Je restai seul avec Amanda.

La pauvre femme m'attristait, je m'approchai d'elle, je lui donnai le dernier louis qui me restait, et je lui dis : « Je penserai à vous. »

IV

Je rentrai au collége, mon escapade était connue, je fus chassé. Mon père me gronda fort, mais la tempête paternelle s'apaisa comme toutes les tempêtes. Je racontai mon aventure à mon oncle, qui fit entrer Anatole aux Invalides et obtint un bureau de tabac pour sa veuve.

Je dis sa veuve, car à peine Anatole était-il entré aux Invalides, d'où il sortait encore pour venir

piller la caisse de sa femme, qu'un soir, en rentrant ivre comme toujours, il se laissa choir si violemment dans un fossé, qu'il ne s'en releva plus.

— Amen, fis-je.

— Voilà ma première histoire.

— Et Amanda?

— Amanda vit toujours au sein des délices et de son bureau de tabac.

Tu me connais assez pour comprendre qu'après un pareil début je jurai de m'abstenir éternellement du bal de l'Opéra.

— Bah!... Où crois-tu donc être aujourd'hui?

— Aujourd'hui c'est autre chose, j'y suis par ordre.

— Et l'ordre te vient?

— Du domino que tu as vu.

— Du pays étranger?

— Justement, et maintenant, adieu!

— Tu t'en vas?

— Oui.

— Et ma seconde histoire?

— Celle-là, je la garde.

— Pourquoi?

— Elle est trop longue.

— Mauvaise raison.

— Tu es trop bavard.

— C'est tout ce qui t'arrête?

— Oui.

— J'écoute alors.

Mon ami ne put s'empêcher de rire de cette conclusion, et, m'emmenant hors du foyer, il me dit :

— Allons souper, de cette façon tu prendras en même temps la nourriture du corps et celle de l'esprit.

— Ton histoire est donc instructive?

— Très-instructive ; c'est une esquisse de femme.

— Dépêchons, alors.

— Mais tu me jures de te taire?

— Plus que jamais.

Voici ce qu'il me conta :

DEUXIÈME PARTIE

OU LE LECTEUR VA TROUVER DES CHOSES VRAIES.

I

— Tu sais, me dit Emmanuel lorsque nous nous fûmes installés devant le perdreau traditionnel des soupers de la Maison d'or; tu sais que je ne mens jamais?

— Je le sais.

— L'histoire que tu veux que je te conte est donc en tous points vraie, quoique invraisemblable.

Du reste, comme j'ai eu l'honneur de te le dire,

ce n'est qu'une esquisse et non un tableau ; c'est un simple incident de ma vie, sans commencement ni fin.

— Mon cher, dis-je alors à Emmanuel, je ne voulais pas venir au bal de l'Opéra ; je ne sais quoi m'y a poussé, la Providence, sans doute, puisque je t'y ai vu ; je comptais m'ennuyer comme on s'ennuie à ce bal ; non-seulement je rencontre un ami que j'aime, mais un ami qui a deux histoires inédites, et tu veux que je lâche cet ami avant d'en avoir exprimé ces deux histoires depuis le premier mot jusqu'au dernier ! cela ne se peut, cher ami, cela ne se peut ; résigne-toi donc et raconte.

— Je commence.

— Je suis tout oreilles.

— Un jour, je cherchais des appartements, et, chose bizarre, j'en trouvai un tel que je le désirais, rue Neuve-des-Mathurins, au quatrième ; vue, d'un côté sur des jardins, de l'autre sur la rue.

A cette époque, j'étais fort triste ; je quittais une

maison où j'avais été très-heureux, où je revoyais, chaque jour, la trace des choses passées et qui ne devaient plus revenir; ce qui m'attristait comme la vue d'un écrin où il n'y a plus de bijoux, ou d'une bourse où il n'y a plus d'argent.

J'étais amoureux, mon pauvre ami, et amoureux comme on l'est toujours, trop tard ou trop tôt. Tu sais combien le collége fausse le cœur, tu sais quelles mauvaises études on y fait et quelles sottes théories on y puise. Tout jeune homme qui sort du collége est sceptique par genre, et pense qu'il n'y a d'élégant et de spirituel au monde que les gens qui ne croient ni à Dieu ni aux femmes. J'en étais là, ou plutôt je croyais en être là. Je voyais le monde à travers les grilles du collége, et je le croyais beau ; mais je le voyais aussi à travers les récits de mes camarades, et alors je le méprisais.

Tu connais ces camarades débraillés et vicieux, aux yeux cerclés de bleu, aux joues amaigries.

Lorsqu'ils sortent le dimanche, au lieu d'aller dans leur famille, s'ils en ont, ou d'aller, s'ils n'en

ont pas, à la campagne voir les arbres et les fleurs, cette famille éternelle du cœur et de l'esprit, tu sais où ils vont, et, le lendemain, se faisant les apôtres du vice et de la corruption, ils jettent dans l'âme de ceux à qui ils parlent les théories infectes dont je te parlais tout à l'heure.

Ils ne connaissent les femmes que dans certains quartiers et à partir d'une certaine heure, et, pour eux, toute la race se réduit à cette espèce; ceux qui croient toutes les femmes semblables à leur mère et leur sœur ont peine à se convaincre qu'il y ait au monde des êtres comme ceux dont ils entendent parler. Ils s'étonnent d'abord, puis, peu à peu, ils s'habituent à ce langage, et ils attendent le lundi avec impatience pour avoir le récit de quelque orgie et de quelque débauche, récit qui use leur cœur, énerve leurs sens et fatigue leur esprit.

Je suivais la loi commune. Le lundi matin, je me mêlais au groupe de fidèles qui écoutaient leurs oracles, et j'emportais ma large part de scepticisme et de dégoût.

Lorsque je sortais, j'insultais les femmes dans

la rue, et je me regardais comme un grand débauché, quoiqu'une voix secrète me répétât sans cesse qu'il est mal d'insulter ceux qui sont faibles, et que la femme, le vieillard et l'enfant, doivent être sacrés pour le fort.

Une fois sorti du collége, je crus que ces beaux principes allaient faire de moi quelque Bassompierre, quelque Lauzun, quelque Richelieu du dix-neuvième siècle. Je regrettais cette époque où Marie de Médicis était la maîtresse du premier, madame de Montespan du second, et mademoiselle de Valois du troisième; et, enfin, j'étais fort étonné que même les vertus les moins farouches me repoussassent rudement lorsque je me présentais avec mes façons de caserne.

Cependant j'eus, j'allais dire quelques bonnes fortunes, quoique ce ne soit guère le nom qu'on puisse donner à ces sortes d'amours faciles qui s'écoulent toujours entre le dîner de la veille et le déjeuner du lendemain, et qui ne laissent pas plus de traces dans notre cœur que l'oiseau ne laisse de trace dans l'air.

Ces liaisons achevèrent mon éducation et confirmèrent mes théories.

Pourtant, je dois avouer que j'avais quelquefois remarqué, sur le visage de ces jeunes femmes qui passent pour indifférentes et plus souvent pour vicieuses, qui, pour vendre convenablement leur amour, sont forcées de l'envelopper de gaieté et de sourire, j'avais cru remarquer, dis-je, parfois, certaines teintes mélancoliques qui me semblaient le dernier reflet de lueurs passées, et le dernier regret d'un bonheur disparu. A cette époque, je n'approfondissais pas ces sortes de contrastes. Je ne voyais, dans la tristesse des femmes, qu'un résultat des nerfs on qu'un manque d'argent, et je m'en allais presque toujours, n'étant ni médecin ni banquier, et attendant, pour revenir, que les nerfs fussent calmés ou que la caisse fût remplie.

Depuis, quoique je ne sois pas encore un grand humanitaire, ni un grand philosophe, j'ai bien changé sur le compte de ces filles livrées par la misère, cette conseillère puissante, à une vie de prostitution et de mépris. Certes, je ne me fais pas

l'apologiste de la débauche et du vice, certes, il y a parmi les courtisanes des natures basses et des cœurs avilis dans lesquels jamais n'est descendu ni ne descendra un rayon d'amour ou d'espérance, et qui ressemblent à ces antres mystérieux et sombres peuplés de reptiles, et où jamais, depuis six mille ans, n'a pénétré un rayon de soleil; mais il y en a d'autres dont la gaieté n'est que de la fièvre, dont l'indifférence n'est qu'un mensonge, de pauvres créatures qui s'étourdissent le plus qu'elles peuvent, et que l'on fait pleurer en leur parlant d'innocence, d'amour et de famille, trois choses qu'elles n'ont jamais connues et qu'elles ne doivent jamais connaître. Ainsi, moi, j'ai vu, lorsqu'il m'arrivait de parler de ma mère et de mes sœurs devant ces pauvres filles, lorsque, par hasard, sans y penser, je nommais les êtres chastes et sacrés dont notre berceau s'entoure, lorsque enfin je soulevais, aux regards de ces créatures abandonnées, un coin du voile qui leur cache les bienfaits de la famille et du foyer, je les voyais jeter les yeux sur moi avec envie, rêver, puis, sans

dire un mot, laisser tomber leur tête dans leurs mains et fondre en larmes; et, crois-moi, tant que tu verras pleurer une femme, ne la méprise pas, car elle tient encore à Dieu par quelque chose, et, si elle n'a pas l'âme de la Vierge qui prie, elle a peut-être le repentir de la Madeleine qui souffre.

Il est vrai que, le même soir, je revoyais ces femmes au bal, le front couvert de fleurs, le sourire sur la bouche, étaler en riant leur insouciance et leur débauche forcées.

Pardonne-moi, mon cher ami, cette longue digression, et revenons à mon aventure.

J'étais donc ce que les grands parents appellent un mauvais sujet.

Au milieu de mes orgies, qui consistaient à souper de temps en temps et à me cacher dans le fond d'une avant-scène derrière quelque minois connu, ce qui, pour le bourgeois, constitue le raffinement de la corruption, une femme s'était passionnée pour moi.

Cette fois, c'était une vraie bonne fortune.

Figure-toi que mon oncle, tu sais, celui qui avait

fait obtenir un bureau de tabac à madame Anatole, était un ancien libertin retiré pour cause de fin de bail. Il avait voulu le renouveler, mais son médecin lui avait conseillé un déménagement complet. Il connaissait donc la vie ; il m'aimait beaucoup, et voulait m'arracher aux mauvaises fréquentations dans lesquelles il avait laissé les deux tiers de sa fortune et les trois quarts de sa santé. Il voulait qu'à l'âge qu'il avait à cette époque je fusse bon à autre chose qu'à être un député du centre. A cet effet, il résolut de me présenter dans ce qu'il appelait le vrai monde. Il avait pour ami Léopold C..., le grand pianiste, dont la maison était une des plus amusantes de Paris, et la femme une des plus distinguées qu'il y eût, qu'il y ait, puisqu'elle vit encore. M. C... recevait chez lui cette société intelligente, artiste, qui est le contrôle mobile de toutes les réputations parisiennes, société à part, qui ne relève que d'elle-même, qui a son langage particulier, son esprit, ses allures, ses mœurs à elle, à elle seule, qui a horreur du bourgeois, qui est impitoyable pour toute chose commune, chez

qui le talent entre sans se faire annoncer, chez qui les nullités font inutilement antichambre, descendissent-elles des croisades. Les familiers de cette maison valaient quelque chose par eux-mêmes : pas un qui n'eût fait son livre, son opéra, son tableau, sa statue, sa gravure, son mot, son bruit.

Tous les mardis, le salon bourdonnait comme une ruche; et quel miel on faisait là! Un essaim de jeunes et jolies femmes se donnait rendez-vous dans cette maison, et les épigrammes, les coquetteries, les rires perlés, l'esprit sous toutes les formes, bondissait d'un bout à l'autre du salon comme un volant sur les raquettes des pensionnaires. Il y fallait payer comptant, et je compris, en mettant le pied dans cette réunion, que je n'avais que le temps de laisser à la porte mes théories de faux roué. Je ne les dépouillai cependant pas assez vite, et je gardai une certaine défiance, non pas de l'esprit de ces dames, mais de leurs vertus. Tu sais qu'une des traditions les plus sottes de notre pays est que, tant que la vertu n'est pas ennuyeuse, nous ne devons pas y croire. Cette glorification de l'ennui

s'applique à tout, du reste. Un écrivain n'est réputé sérieux qu'à la condition d'ennuyer, et beaucoup doivent leur réputation à ceci : qu'on aime mieux les admirer que les lire.

Mon oncle était adoré de tous les amis de M. C... Aussi fus-je accueilli, je dirai presque avec injustice. On ne me fit pas passer par les épreuves ordinaires. Cette facilité m'humilia même un peu. On avait l'air d'admettre que je pouvais être bête, et qu'il ne fallait pas m'embarrasser, par respect pour mon oncle. Je me trompais, on ne faisait pas attention à moi, parce que j'étais là chez moi comme tous les gens admis y étaient chez eux. C'était à moi de prendre, par mon genre d'esprit, la place que je voudrais occuper. On me laissait choisir.

Dans ce temps-là, j'avais assez de verve; puis je voulais faire mes preuves le plus vite possible. Après les présentations partielles, au lieu de rester collé à mon oncle comme un timide, j'escarmouchai d'abord avec quelques groupes; puis je me jetai bravement dans la mêlée générale. Il y avait

une discussion; je ne me rappelle plus sur quoi : tout ce que je sais, c'est qu'on me demanda mon opinion et que je la développai au centre d'un cercle de silence qui ne manquait pas de solennité. Je me montai la tête. Il fallait vaincre ou mourir. Je trouvai quelques mots heureux, quelques paradoxes adroits. J'entendais de temps en temps le maître de la maison dire à mon oncle : « Il est charmant. » Bref, au bout de ma période, je débarquai dans une approbation à peu près unanime. J'étais classé dans les amusants.

A cet endroit de son récit, Emmanuel poussa un soupir.

— Qu'est-ce qui te prend? lui demandai-je.

— Rien. Je regrette cette maison.

— Elle n'existe donc plus?

— Si; mais je n'y vais plus maintenant.

— Pourquoi?

— Parce que je suis devenu un imbécile, pardieu!

— Et pourquoi es-tu devenu un imbécile?

— Ah! voilà. Tu le sauras toujours assez tôt. Revenons à mon histoire.

Je venais d'obtenir mon petit succès, et e cœur me battait encore, car je venais de jouer là une grosse partie, pour un gamin comme moi, quand la porte du salon s'ouvrit et que le domestique annonça madame d'Harnebey.

— La femme de l'architecte?

— Oui. Tu la connais?

— De réputation, je ne l'ai jamais vue. Les uns disent qu'elle est très-jolie · d'autres, qu'elle est affreuse; mais tout le monde s'accorde à dire qu'elle est, ou plutôt qu'elle était assez légère, car je n'entends plus parler d'elle depuis quelque temps.

— Tu vas voir. D'abord, c'est la plus belle créature que j'aie jamais rencontrée. Rien ne peut te donner une idée de la fierté de sa marche, de la distinction de ses lignes, dn bonheur de ses poses. Ce qui fait qu'on a beaucoup nié sa beauté, c'est qu'elle avait une couleur de cheveux dont les brunes et les blondes peuvent dire du mal. Elle était

rousse. Si tu n'aimes pas les rousses, dis-le-moi, je ne continuerai pas le portrait.

— Je les adore ; mais entendons-nous.

— Je sais bien ce que tu vas me dire. Il y a rousse et rousse. Celle-là avait des cheveux d'un mètre et demi, du ton de l'or anglais, ondés naturellement ; les sourcils et les cils presque noirs, et les yeux bleu de Sèvres, un profil à frapper en médaille, un léger duvet sur la lèvre supérieure, les lèvres ardentes et les dents blanches comme des perles ; la comparaison est vieille, mais c'est encore la meilleure. Figure-toi que, quand cette femme entra, il me sembla que toutes les autres tremblotaient comme des fantômes, et rentraient dans la muraille comme des personnages de tapisserie. Cette femme écrasait tout en apparaissant. Son costume avait l'audace d'une supériorité incontestable à qui tout est permis. Elle avait la véritable coiffure d'une bacchante, faite de feuilles d'acanthe, de vigne, et de grappes de raisin, mêlées aux ondes de ses cheveux, qui retombaient derrière et jusqu'à la moitié du cou en un lourd chignon dont s'échap-

paient quelques boucles provocantes. Elle entra comme chez elle, sans avoir ôté le vêtement qui couvrait sa toilette de bal. Ce vêtement était un bournous de cachemire rouge, avec un simple liséré d'or, le véritable bournous d'investiture que la France donne aux chefs arabes qui font leur soumission. Il fallait être cette femme pour oser le porter. Elle marcha droit à la maîtresse de la maison, comme s'il n'y eût eu qu'elles deux dans la salle, et lui tendit une main dégantée, sans bague, blanche, souple, et qui, par ses doigts roses et légèrement recourbés du bout, semblait faite exprès pour les caresses de l'amour. Dans ce mouvement, elle découvrit un beau bras nu, sans autre ornement qu'un gros anneau d'or semblable à celui pour lequel Tarpéia livra Rome aux Sabins. Puissance magique de la beauté! Depuis que cette femme était là, tout le monde se taisait. Il n'y avait plus d'esprit à faire; il n'y avait plus qu'à regarder et admirer, et, en regardant et en admirant, je commençais à comprendre l'antiquité païenne, pour qui la forme était une espèce de religion. Un in-

stant, le salon où j'étais disparut; je me crus à Athènes; le bournous rouge tombait : cette femme n'était plus qu'à demi voilée par cette gaze qu'Horace appelle de l'air tissu; elle se nommait Mnaïs ou Phryné; elle était allongée sur des coussins de pourpre, la tête rejetée en arrière, les cheveux déroulés, sommeillant à demi à la lueur opalisée d'une seule lampe de marbre, tandis que son esclave nubienne, ébène vivante, soulevait d'une main le rideau de la chambre, et de l'autre appelait un jeune Grec caché dans un massif du jardin, appel qui faisait sourire sous un bosquet la statue du dieu Pandémos.

Tous les hommes se resserrèrent autour de la nouvelle arrivée avec un murmure d'admiration, tandis qu'elle daignait se rappeler qu'il y avait là d'autres femmes, et leur sourire ou leur tendre la main.

— Comme vous voilà belle, chère! et c'est pour nous? demanda madame C...

— Non, c'est pour l'ambassadeur ottoman.

— C'est vrai, il y a bal ce soir à l'ambassade.

— Et je suis venue me montrer un peu avant d'y aller.

— Otez donc ce bournous, qu'on voie la belle robe.

Madame d'Harnebey tira un des glands d'or, et le manteau, glissant sur ses épaules rondes, tomba de tout son poids, sans qu'elle fît rien pour le retenir. J'étais auprès d'elle; par un mouvement machinal, j'étendis les mains, et reçus le vêtement dans mes bras. Elle me remercia d'un petit mouvement de tête, en arrêtant un instant les yeux sur mon visage, qui lui était inconnu. Je me sentis rougir. Elle sourit. Cette rougeur d'un garçon de dix-huit ans, qui n'avait pas l'air trop bête, lui en disait et lui agréait plus sans doute que tous les compliments des gens qu'elle connaissait. Ce qui séduit le plus les femmes habituées aux éloges, c'est l'expression naïve, fût-elle même brutale, de l'admiration qu'elles causent. J'ai entendu des femmes du monde dire que les compliments qui les avaient le plus flattées étaient ceux des hommes du peuple quand elles passaient dans la rue, et que

dans leur langage vigoureux, ils exprimaient avec un juron un désir qu'elles devaient avoir l'air de ne pas entendre.

Or la femme que j'avais sous les yeux était une vraie femme. Son bournous tombé, elle nous apparut sous un autre aspect. Figure-toi la réalisation vivante d'un croquis de Vidal. Je n'ai pas besoin de te dire autre chose. Dentelles, soie, ruban, or, perles, et sous tout cela, grâce à la sobriété des lignes, grâce à l'harmonie des plis, on devinait un beau corps, souple et ferme, et qui, devant Phidias, eût laissé tomber aussi fièrement sa robe que la robe venait de laisser tomber le manteau devant nous.

Le murmure d'admiration devint un concert. La réputation de beauté de madame d'Harnebey était si bien établie dans cette maison, que les femmes elles-mêmes ne songeaient plus à la lui contester, fût-ce même par un clignement d'yeux, quand son excentricité la présentait, comme ce jour-là, sous un costume plus ou moins discutable.

Pendant ce temps, son mari la regardait avec

tout le monde, mais sans orgueil, ou bien comme un homme qui, ayant sa valeur personnelle, n'a pas besoin de la beauté de sa femme pour être remarqué. M. d'Harnebey était âgé de quarante-cinq ans. Il passait pour un mari philosophe, occupé d'immenses travaux commandés par l'État, il laissait toute liberté à sa femme de faire ce qu'elle voulait; elle en abusait, disait-on. Une circonstance que j'avais oubliée traversa tout à coup mon esprit quand j'eus revu madame d'Harnebey. Deux ans auparavant, j'avais été conduire à Marseille mon oncle, qui partait pour l'Italie; je l'accompagnai jusque sur le bateau à vapeur, le *Rhamsès*, je crois, et je revins à terre avec quelques amis à nous.

— Votre oncle a du bonheur, me dit un d'eux.

— Comment cela? demandai-je.

— Il fait la traversée avec madame d'Harnebey, qui va rejoindre son mari à Rome.

— Qu'est-ce que cela que madame d'Harnebey?

On me l'expliqua en ajoutant :

assise. Tout ce qui était jeune tournait. La valse dura dix minutes.

— Vous voyez, dit madame d'Harnebey en s'arrêtant : intacte.

En effet, on eût dit qu'elle venait d'arriver. Sa robe était aussi fraîche, son teint aussi rose, sa respiration aussi tranquille que lorsqu'elle était entrée; seulement... ah! seulement, le mouvement lui donnait un charme que je ne lui soupçonnais pas. On eût dit que toutes les fleurs avec lesquelles Dieu avait pétri ce beau corps s'entr'ouvraient en même temps pour laisser échapper chacune son parfum longtemps concentré, si bien que de toute sa personne il émanait cette odeur pénétrante, comprise de ceux-là seulement qui ont eu l'esprit de venir au monde avec l'amour de la femme. J'étais étourdi, grisé. Je ne sais ce qui me retenait d'aller me poster derrière madame d'Harnebey, et de la respirer à plein cerveau, jusqu'à ce qu'il y eût ivresse complète. Je fis part de ma remarque à mon oncle, et ne pus m'empêcher de lui dire :

— Tu es bien heureux!

— De quoi?

— D'avoir été l'amant de cette femme.

— Moi! jamais.

— Et la traversée de Marseille à Gênes?

— J'ai été malade tout le temps. Elle s'est assez moquée de moi.

— Vraiment!

— Oui.

— Ainsi, il n'y a rien eu?

— Rien.

Je fus au moment de danser de joie.

Madame d'Harnebey passait près de nous.

— Savez-vous ce que me dit mon neveu? lui dit mon oncle.

— Dites.

— Il me dit qu'il est fou de vous!

Elle s'éloigna en riant, sans répondre. Moi, je devins tout rouge; c'était la seconde fois.

Dix minutes après, elle était partie pour le bal de l'ambassade; elle n'était plus là, mais son parfum y était toujours, me poursuivant partout, et

je ne pensai qu'à elle toute la soirée, et je ne rêvai que d'elle toute la nuit.

Étais-je amoureux? Non. Seulement cette femme avait vivement agi sur mes sens. Je ne l'aimais pas, je la désirais. Il se passait même en moi quelque chose d'étrange : par moments, il me semblait la détester; j'aurais voulu lui faire du mal. Elle s'était trop et trop peu occupée de moi. Il s'agissait de la revoir, mais comment? et puis, que lui dire? Je n'oserais jamais lui faire la cour. Eh bien, où étaient donc mes théories infaillibles? Je m'apercevais que je n'étais qu'un écolier, et c'était à elle que je m'en prenais. Je causai d'elle avec des amis communs, et je la traitai par-dessous la jambe, comme on dit vulgairement.

— Je me passerais bien un caprice avec cette femme-là, disais-je, — ou bien je demandais qui était son amant, — ou j'essayais de faire croire que je l'avais été; enfin toutes sortes de petites lâchetés propres à la génération dont je faisais partie.

En attendant, je ne la revoyais pas. Le printemps était venu; les réunions de Léopold C... étaient

renvoyées à l'hiver suivant. Il fallait attendre jusque-là ou n'y plus songer ; mais mon oncle était un malin. Il avait tout deviné, et, comme il avait hâte de me voir une liaison honorable, il arrangeait mes affaires sans que je m'en doutasse, et sans vouloir paraître s'en mêler.

Un matin nous déjeunions ensemble, il me dit :

— Hier, j'ai rencontré madame d'Harnebey.

— Ah !

— Oui ; et nous dînons demain chez elle.

Au dîner, il n'y avait que M. d'Harnebey, sa femme, ses deux enfants, mon oncle et moi. Tout le temps elle m'étudia sans en avoir l'air. En sortant de table, elle causa tout bas avec mon oncle ; il était bien certainement question de moi. Le soir, il vint quelques personnes. Madame d'Harnebey était distraite, triste parfois. Je n'étais certainement pour rien dans cette distraction, dans cette tristesse, bien que de temps en temps elle me regardât à la dérobée. Un chagrin de cœur avait, à coup sûr, traversé récemment la légèreté apparente de cette femme. Elle cherchait peut-être en

moi la possibilité d'une consolation. Telle fut l'impression que je rapportai de cette soirée.

Trois jours après, je vins faire ma visite.

— Tu diras à madame d'Harnebey que je voulais t'accompagner, me dit mon oncle, mais que cela m'est impossible aujourd'hui.

En réalité, il voulait me faire trouver seul avec elle.

Elle était sortie ; M. d'Harnebey aussi. Je laissai mes cartes.

Le lendemain, je recevais une lettre où elle m'exprimait ses regrets de n'avoir pas été à la maison quand je m'étais présenté, puis elle me donnait l'heure à laquelle on la trouvait sûrement.

Je vins à l'heure dite. Elle était seule ; elle me reçut avec assez d'indifférence : notre conversation fut molle ; je n'y dis rien de bon. Ce fut l'entrevue d'une femme blasée et d'un amoureux maladroit. Dans la poignée de main qu'elle me donna quand je pris congé d'elle, il me sembla qu'il y avait ceci : Eh bien, décidément, cela ne prendra jamais.

Je sortis humilié.

Quelques jours après, mon oncle me dit :

— Tu es un fier nigaud !

— Comment cela ?

— Tu pouvais avoir pour maîtresse la plus jolie femme de Paris, et tu n'as pas su y arriver.

— Qui donc ?

— Madame d'Harnebey.

— Qui t'a dit cela ?

— Elle-même.

— Elle-même ?

— Oui. J'avais dit tout le bien imaginable de toi ; c'était dans un bon moment, elle venait de rompre avec Jules de Vercy...

— Le peintre ?

— Oui.

— Et maintenant ?

— Maintenant, il est trop tard, ils sont raccommodés.

J'étais furieux.

— Qu'est-ce que cela me fait ? dis-je à mon oncle ; elle ne me plaisait pas.

— Eh bien, toi, tu lui plaisais ; et je suis sûr

qu'elle ne s'est réconciliée avec Jules que parce que tu n'as pas su prendre sa place.

— Il lui faut donc toujours un amant?

— Il paraît.

Que faire? retourner chez madame d'Harnebey, c'était courir la chance du ridicule; n'y plus aller, c'était me faire oublier volontairement. Cette grande coquette devait me trouver souverainement niais. N'étais-je définitivement pas de force à pénétrer dans les hautes régions des amours du monde? devais-je naïvement m'avouer vaincu? J'en étais incapable, par amour-propre surtout : se reconnaître insuffisant dans une première affaire d'amour, c'est faire des excuses dans une première affaire d'honneur; on en a pour toute la vie, on ne s'en relève jamais. J'étais piqué au vif, j'avais une revanche à prendre. Il me fallait cette femme, moins pour l'avoir que pour l'avoir eue.

Quant à elle, il est bien évident que dans ce moment-là elle ne pensait plus à moi. A la fin d'une de ces liaisons commandées d'avance par les relations du monde dans lequel elle vivait, liaisons sans

nouveauté, qui font de l'amant un second mari, et tiennent au mariage comme l'ombre tient au corps, désœuvrée comme une femme l'est toujours entre une habitude rompue et une habitude encore inconnue à prendre, madame d'Harnebey m'avait vu. J'avais trahi par un regard, puis par cette parole que mon oncle lui avait répétée, l'impression qu'elle m'avait produite; quelque chose de jeune avait tressailli en elle. Une bouffée d'illusions avait traversé son cœur, et elle s'était dit : « Voilà une âme toute neuve où il ferait bon se réchauffer. » Elle ne savait pas ce que de mauvaises théories avaient déjà éteint dans cette âme. Cependant elle ne pouvait pas se jeter la première à ma tête. Elle m'encouragea peut-être bien un peu; je fus sans persévérance, maladroit. Ce qui s'était éveillé en elle, à mon sujet, se rendormit sur l'habitude contractée avec un autre. Elle referma cette porte entre-bâillée de son cœur, par laquelle je pouvais pénétrer, et tout fut dit.

Cependant, il y avait eu un moment où, dans son esprit, j'avais cessé d'être tout à fait un étran-

ger pour elle. J'avais joué un rôle d'une minute dans sa vie; j'avais été une possibilité dans les éventualités de son avenir. C'était plus qu'il n'en fallait pour reprendre pied sur le terrain où j'avais glissé une première fois. Il s'agissait de trouver un moyen ingénieux; malheureusement, j'étais comme tous les faux sceptiques, je n'étais pas roué. Je cherchai mille combinaisons; je ne parvins pas à mettre la moindre suite dans mes plans, seulement j'en arrivai, à force de m'occuper de cette femme, à me monter la tête pour elle, et, un beau jour, comme un véritable écolier, honteux d'avoir recours à une platitude de ce genre, je lui écrivis; c'était bête, mais je crois qu'en amour les moyens bêtes sont les meilleurs. Toujours est-il qu'elle me répondit qu'elle ne comprenait pas trop bien ma lettre, mais qu'elle ne demandait pas mieux que je vinsse la lui expliquer.

Du moment qu'elle acceptait le combat, elle pouvait être vaincue : je courus chez elle. Elle me demanda pourquoi elle ne m'avait pas vu depuis longtemps. Je tirai assez bon parti de la situa-

tion, c'est une justice à me rendre Je lui répondis, en demandant pardon pour ma franchise, que j'avais eu la hardiesse de l'aimer, et qu'en apprenant le retour, dans sa maison, d'*une personne* que j'en croyais exilée à tout jamais, j'avais désespéré de moi. Je me fis aussi enfant que possible.

— Pourquoi je vous ai écrit, lui dis-je à la fin de mon discours, je ne saurais l'expliquer; ç'a été un acte en dehors de ma volonté; quelque chose de plus fort que moi m'a mis la plume à la main. Ne me pardonnez pas, madame, dites-moi que vous m'en voulez de cette audace; cela me fera peut-être revenir à la raison, etc., etc.

Tu devines tout ce que je pus dire sur ce texte.

Un Chérubin véritable n'aurait pas mieux dit.

Elle m'écouta en souriant. La forme dont je me servais parut ne pas lui déplaire. Nous entrâmes en plein dans le marivaudage traditionnel qui prélude à ces sortes d'amours; elle me permit de lui écrire sous prétexte qu'elle s'ennuyait et me promit de me répondre. Elle me soumettait ainsi

aux épreuves franc-maçonniques par lesquelles une femme un peu exercée aux choses d'amour fait passer tout candidat nouveau. Je ne perdis pas de temps, j'écrivis en rentrant chez moi. Il faut être très-habile pour savoir écrire à une femme la première lettre qu'elle vous autorise à lui écrire C'était encore trop fort pour moi. Je voulus mener les choses rondement. Ma lettre était d'un fat de province. Le lendemain, je reçus cette réponse :

« Vous êtes un maladroit. La première partie ne compte pas. Recommencez. »

Il était impossible d'y mettre plus de grâce. Je déchirai ma lettre qu'elle me renvoyait, et j'en écrivis une autre.

Cette fois elle me répondit :

« C'est mieux. Continuez. »

A partir de ce moment, je n'avais plus qu'à aller tout droit; on me montrait la route.

As-tu la mémoire des dates, toi? Moi, je l'ai, et je me rappellerai toujours le 11 avril 18...

L'année était précoce. Les lilas étaient en fleurs. Elle arriva vêtue comme pour une fête. Il y avait

une heure que je l'attendais et que mon cœur battait comme s'il avait parié battre en une heure toutes les pulsations d'une journée.

— J'ai cru que je ne pourrais pas venir, me dit-elle en entrant et en levant son voile.

II

Oh! les amis! me dit Emmanuel en s'interrompant lui-même, si toutefois on peut donner ce nom à ces parasites de sentiment dont un homme de vingt ans est entouré.

Les amis! ces envieux de votre gloire, de votre fortune ou de votre femme, qui, en associant leur nom au vôtre, ont toujours cette arrière-pensée

qu'il leur en reviendra quelque chose et que le monde leur supposera, dans la maison, la place qu'ils ambitionnent, et que, comme Tartufe, quelquefois ils veulent prendre.

Les amis ! ces êtres oisifs qui se font les gardiens de votre honneur, les juges de votre conscience, qui vous marient, qui vous ruinent, qui vous font battre et tuer, sans votre consentement, et qui se drapent ensuite dans cette phrase : « J'ai fait ce que je devais faire. »

Aussi, excepté Oreste et Pylade, qu'il faut conserver pour la comparaison, on ne devrait jamais parler des amis et l'on devrait rayer ce mot de la langue, surtout dans l'acception banale qu'il a maintenant.

D'ailleurs, l'amitié est-elle dans la nature, et Dieu n'a-t-il pas, en nous donnant la famille, l'épouse et les enfants, prévu ce besoin de sympathie que l'homme a dans le fond de son cœur ? A moins qu'elle ne soit déshéritée du regard du Seigneur, toute créature humaine est accompagnée, pendant sa vie, d'amis naturels qui ne doivent pas la

tromper et qui rendent inutiles tous les amis fortuits.

L'enfant a-t-il de meilleure amie que sa mère? l'homme, de meilleur ami que la femme qu'il aime? le vieillard, de meilleurs amis que ses enfants? et, si dans le courant de sa vie, il est trompé par cette triple affection, pourquoi vouloir qu'il se fie à celle d'étrangers qu'il aura trouvés sur sa route et qui n'ont pas, comme la mère, l'époux et l'enfant, reçu de Dieu la mission de l'aimer?

La raison qui fera que l'amitié existera éternellement, de nom du moins et par habitude, c'est qu'elle a l'air de protéger, et qu'en protégeant elle domine.

Or la plus grande vanité de l'homme, c'est la domination.

J'abuse des digressions, mais que veux-tu? je ne puis résister au besoin, quand je tombe sur un paradoxe accepté si follement par les hommes, de crier contre ce paradoxe, comme certains esclaves criaient autrefois contre les triomphateurs.

Je sais que je ne détruirai pas plus une habitude

reçue par toute une société que les esclaves ne détruisaient le faux triomphateur soutenu par tout un peuple; mais, au moins, je protesterai.

J'avais donc des amis.

Or ces amis, auxquels, auparavant, je donnais tout mon temps, auxquels je racontais toutes mes actions, ne me trouvaient plus chez moi quand ils venaient, car presque toutes mes journées se passaient à courir la campagne avec madame d'Harnebey.

Du reste, il faut reconnaître aux femmes, quelles que soient les classes où vous les allez prendre, une soif éternelle des choses magnifiques de Dieu. Il est bien peu de femmes, si perdues qu'elles soient, si insensibles qu'elles semblent à toute poésie et à toute affection, qui ne se laissent persuader par le soleil, les fleurs et les champs.

L'immensité de la plaine et le mystère des bois les isolent et les relèvent à leurs propres yeux. Lorsqu'elles sont au milieu d'une campagne tranquille, silencieuse, calme, les ombres de leur passé traversent un horizon si lointain, qu'à peine si elles

les distinguent, et que, quelquefois, elles les oublient. Il est bien rare alors qu'elles n'appartiennent pas, corps et âme, à celui qui les accompagne, et que l'homme qui soutient leur bras ne soit pas l'élu de leur cœur.

C'est alors qu'elles font ce rêve fantasque dont leur nature a incessamment besoin : de se retirer avec cet homme au sein de cette nature éclatante et mystérieuse à la fois, dont la sérénité est un pardon et au milieu de laquelle elles mourraient au bout de quinze jours de retraite si l'homme était assez fou pour accepter ce sacrifice.

III

Enfin mes amis, puisqu'il faut les appeler de ce faux nom ; mes amis me rendaient très-malheureux. C'étaient d'incessantes questions :

« Que deviens-tu? On ne te trouve jamais chez toi? Où passes-tu donc tes journées?

« On dit ceci ; on dit cela.

« Tu as donc une nouvelle maîtresse? On prétend que c'est madame d'Harnebey. Est-ce vrai?

Moi, j'ai dit que non. Elle n'est plus jeune. Elle est rousse. Elle est laide. Elle n'a pas de cœur. Elle a été avec un tel. Il m'a raconté telle et telle chose sur son compte. »

Je n'avais pas le cœur assez ferme pour me mettre au-dessus de toutes ces attaques. Il me semblait que je serais ridicule si j'étais amoureux, ou même si je prenais le parti de cette femme. D'un autre côté, je n'étais pas fâché qu'on sût que j'étais son amant, et, pour concilier toutes ces mauvaises petites vanités qui me tiraillaient, je ne trouvais rien de mieux que de compromettre madame d'Harnebey en parlant d'elle comme je n'aurais peut-être pas parlé d'une fille entretenue. Je croyais avoir l'air ainsi d'un grand débauché. Je jouais, ou plutôt je trichais au séducteur, car je n'étais pas franc dans ce rôle-là.

« Oui, c'est ma maîtresse, disais-je; mais elle a couru après moi. Je ne pouvais pas faire le Joseph. Je ne l'aime pas, mais autant celle-là qu'une autre. »

Et je montrais ses lettres, et, dans nos soupers,

fausses orgies de faux débauchés, je laissais jouer avec ce nom. J'allais jusqu'à divulguer les mystères les plus sacrés de notre amour. Il ne me manquait plus que de réunir mes amis chez moi pendant que cette pauvre femme y était et d'ouvrir les rideaux derrière lesquels elle m'attendait. Je sentais bien que je me conduisais lâchement, car je n'avais rien à lui reprocher, et cependant je m'en prenais à elle de ce que je ne savais pas la faire respecter, de ce que je n'osais pas l'aimer franchement, de ce que je n'avais pas le courage de m'abandonner aux seuls conseils de mon cœur. J'allais jusqu'à lui faire un crime de s'être donnée si vite. Je voyais dans cette facilité la suite d'une habitude. Deux ou trois fois je le lui fis sentir.

— Vous avez raison, me dit-elle; mais ce n'est pas à vous de me le reprocher.

Je lui parlais de ses amours d'autrefois. Je lui nommais les noms que la rumeur accolait au sien.

— A quoi bon me parler du passé? me disait-elle. Ce n'est pas généreux, et d'ailleurs il ne vous regarde pas. Vous êtes trop jeune pour comprendre

toutes les raisons qui font vaciller le cœur d'une femme jusqu'à ce qu'il ait trouvé sa véritable place. Voyons, depuis que vous me connaissez, ai-je l'air d'une coquette? Ne suis-je pas toute à vous? Je suis votre maîtresse, je ne suis pas votre femme. Vous n'avez le droit de me demander compte que du présent; le reste regarde mon mari.

Il n'y avait rien à dire à cela, sinon qu'au fond j'étais amoureux d'elle, sans vouloir me l'avouer, et que, par conséquent, je devais être jaloux.

Cependant c'est une étrange manie que cette jalousie rétrospective. On voit une femme que l'on ne connaissait pas dix minutes auparavant, qu'on ne soupçonnait pas devoir connaître un jour; par quelque raison que ce soit, par caprice, par amour-propre, par occasion, par amour, on fait la cour à cette femme, elle résiste; on persévère, le désir s'accroît, on ne pense plus qu'au bonheur à venir qu'on croit goûter avec elle; on la trouve la plus belle, la plus spirituelle, la plus charmante des femmes, — elle cède. A partir de ce moment, on redescend justement dans cette partie de sa vie sur

laquelle on n'a aucun droit, dans le passé. On le fouille, on le commente, on l'épluche, on le calomnie. Il faut, parce que cette femme vous connaît, qu'elle n'ait jamais aimé avant vous; il faut qu'elle ait deviné qu'elle vous rencontrerait un jour, qu'elle vous aimerait, et que jusque-là elle ait tenu bon contre toutes les autres tentations de la vie. Mais, imbécile que vous êtes, c'est justement parce qu'elle en a aimé d'autres qu'elle vous aime; c'est parce que son cœur a contracté l'habitude de l'amour qu'elle vous écoute à votre tour, vous qui ne valez pas mieux, qui que vous soyez, que ceux qu'elle a écoutés avant vous; si elle était ce que vous voudriez qu'elle fût, elle ne vous aurait pas écouté, elle serait vertueuse, et vous vous désespéreriez dans son indifférence, au lieu de vous tourmenter dans votre bonheur.

Prenons donc une bonne fois la vie pour ce qu'elle est, mettons à nos sentiments leurs véritables étiquettes, et n'usons plus notre cœur à demander à nos maîtresses ce que nous ne pouvons trouver que dans notre femme. Le mariage est là

pour nous donner droit en même temps sur le passé, sur le présent et sur l'avenir d'une femme. En dehors de cette légalité du cœur, l'amour n'est qu'une convention fortuite, plus ou moins durable, et dans laquelle le passé surtout garde tous ses droits.

Ce sont là des vérités dont on ne prend possession que trop tard. Je suis payé aujourd'hui pour me repentir de les avoir méconnues. Je pouvais être si heureux et je pourrais l'être encore, tandis que...

C'est que tout concourait à me faire l'existence la plus charmante : j'étais jeune, j'avais ma liberté, autant d'argent que j'en voulais. La vie ne me demandait rien. Je n'avais qu'à consentir à vivre.

J'habitais, dans un des seuls quartiers de Paris où il reste encore des jardins, un appartement que m'avait choisi ma mère, et que son amour avait abrité comme un berceau et parfumé comme une chapelle. A midi, je me mettais à ma fenêtre, et je voyais, quelques instants après, la robe que j'attendais. A peine la visiteuse m'avait-elle aperçu,

qu'elle hâtait le pas, et que, craignant qu'on ne devinât, à la direction de son regard, à qui elle pensait et chez qui elle venait, elle détournait la tête et prenait un air indifférent que trahissait, à la dérobée, quelque coup d'œil confidentiel.

Puis je l'entendais monter mes trois étages, j'allais au-devant d'elle, et nous restions ainsi deux ou trois heures ensemble ; ou nous nous échappions comme deux écoliers, et, je te le répète, nous allions courir dans la campagne.

Les jours où elle ne pouvait venir, elle m'écrivait.

Tu vois que je devais être heureux ; mais notre nature humaine est si basse et si ambitieuse à la fois, qu'elle doute de tout et ne se contente de rien.

Lorsque cette femme me tendait la main et s'asseyait auprès de moi, au lieu de l'aimer pour ce qu'elle faisait, au lieu de baiser ses petits pieds, qui, pour moi, quittaient leurs pantoufles de velours et leurs coussins soyeux ; au lieu de remercier ce cœur que l'émotion faisait battre ; au lieu,

enfin, de m'agenouiller devant cette créature qui consentait à me faire connaître, à moi, qu'elle eût pu ne pas voir, à moi, être nul ou méchant, les trésors de son âme et les révélations de son amour, sais-tu ce que je faisais?

Eh bien! comme ces enfants sans cœur qui prennent des oiseaux pour leur arracher des plumes au lieu de les écouter chanter, je torturais cette femme. Je lui arrachais, une à une, les illusions qu'elle se faisait sur moi, et, arrivée le sourire à la bouche, elle s'en retournait les larmes aux yeux et la rougeur au front.

IV

Il y avait à peu près trois mois que les choses étaient dans cet état, que le matin elle m'envoyait des fleurs ou une lettre, et que, dans le jour, elle venait causer ou travailler même auprès de moi, lorsqu'un dimanche, je m'en souviendrai toujours, j'allai dîner à la campagne, *chez un ami*; et, au dessert, la conversation tomba, soit par hasard, soit volontairement, sur cette pauvre femme.

Les jeunes gens qui assistaient à ce dîner savaient ou ne savaient pas ma liaison avec elle, je l'ignore; tout ce que je puis te dire, c'est que, pendant que, sans doute, elle pensait à moi, et que, toute au souvenir de la veille, elle attendait le lendemain; on s'occupait beaucoup d'elle à Saint-Mandé, où je dînais, et, cette fois, ce ne fut pas seulement du passé qu'on parla, mais du présent.

En effet, un de ces hommes qui étaient là affirma sur l'honneur que, depuis huit jours, cette femme était la maîtresse d'un de ses amis.

Je pâlis.

Un instant, rapide comme la pensée, je voulus souffleter cet homme d'un démenti.

Puis cet orgueil qui fit chasser Lucifer du paradis s'empara de moi, et la crainte du ridicule, si ridicule en elle-même, me rejeta violemment dans le silence.

J'écoutai le commencement et les détails de la liaison.

Rien n'y manquait, j'étais trompé.

Je ne réfléchis pas, la colère aveugle toute rai-

son, que ce récit qu'on me faisait était impossible, et qu'aux heures où ma maîtresse passait pour avoir des rendez-vous avec un autre, elle était toujours avec moi.

Cependant je dissimulai assez bien ce que j'éprouvais, et nul, je le crois, n'eût pu dire, en voyant mon visage, ce que j'avais au fond du cœur.

Quel magnifique triomphe je remportais là!

Je rentrai chez moi.

J'écrivis à cette femme une lettre honteuse. Je la chassais comme une courtisane.

Cependant je dormis peu la nuit.

Le lendemain, soit par habitude, soit par pressentiment, j'attendais midi avec impatience.

Je ne me mis pas à la fenêtre, ou plutôt je ne m'y mis pas visiblement. Je fermai mes persiennes, à travers les lames desquelles mon regard plongeait dans la rue.

Je la vis venir, non pas vêtue de blanc ni de rose, mais vêtue de noir.

Elle regardait mes fenêtres, sans se cacher cette fois.

Puis elle entra dans la maison.

L'oreille collée à la porte, je l'entendis monter l'escalier.

J'avais envie de la faire souffrir encore en ne lui ouvrant pas.

Mes pensées se heurtaient violemment, et sans suite, dans mon esprit. « Mais, me disais-je, si une femme qu'on n'aime pas vous bouleverse ainsi, dans quel état vous met donc une femme qu'on aime? »

Elle frappa.

J'ouvris.

Elle était pâle comme une morte ; elle passa devant moi sans me dire un mot, avec un regard triste, mais fier à la fois.

J'allai à elle.

Elle paraissait en proie à une violente agitation. On sentait que la volonté seule l'avait soutenue jusque chez moi, mais qu'elle était au bout de ses forces.

Elle tomba, plutôt qu'elle ne s'assit, sur une chaise.

Elle arracha les brides de son chapeau, et, fondant en larmes, elle couvrit son visage de ses mains.

Je fus attendri.

Mais un spectre inconnu se dressa entre cette femme et moi; le sang me monta à la tête, et je lui dis :

— Puis-je savoir, madame, à quoi je dois l'honneur de votre visite?

— A la lettre infâme que vous m'avez écrite hier, et que je vous rapporte, car vous devez vous en repentir comme d'une lâcheté.

— Je ne me repens jamais de ce que je fais, ne faisant jamais rien sans réflexion.

— Ainsi vous croyez, reprit-elle en séchant ses larmes tout à coup, vous croyez ce que vous m'avez écrit?

— Oui, madame.

— Et si je vous jurais que c'est faux?

— Je croirais encore.

— Et si je vous prouvais que cet homme, dont

vous m'accusez d'être la maîtresse, ne me connaît même pas.

— Je croirais toujours.

— Alors, Emmanuel, reprit-elle avec de nouvelles larmes, il eût été plus loyal de me dire que vous ne m'aimez pas et que, ne m'aimant pas, vous ne voulez plus me voir; je me serais peut-être résignée en pensant que je m'éloignais de vous avec votre estime; mais me chasser avec votre mépris, mais m'accuser d'une trahison et m'écrire ce que vous m'avez écrit, faire souffrir, enfin, une femme qui vous aime, c'est horrible, et un jour, je l'espère, vous vous en repentirez.

— Ne parlons pas de repentir, madame, lui dis-je, car qui sait si l'on doit se repentir de n'avoir pas aimé assez ou d'avoir aimé trop?

— C'est encore une insulte, n'est-ce pas? je vous la pardonne, comme je vous ai toujours pardonné; car peu de jours se sont passés, depuis que je vous connais, sans que vous me jetiez quelque affront au visage.

Vous êtes encore jeune, Emmanuel, et vous ne

connaissez ni le bonheur de l'amour ni la volupté du pardon ; plus tard, vous aimerez une autre femme qui aura peut-être un passé plus triste que le mien, c'est alors seulement que vous comprendrez le mal que vous me faites, et que vous me tendrez la main en me disant : « Vous aviez raison. »

Ces paroles étaient dites avec une telle conviction, que je sentais, malgré moi, la supériorité de cette nature franche sur la mienne, et que je comprenais quel ignoble rôle j'avais pris.

Si je n'avais écouté que mon cœur, je me fusse jeté dans ses bras en lui demandant pardon ; mais l'orgueil parla plus haut, et je n'écoutai que lui. Je cherchai à me convaincre qu'elle me trompait et je m'endurcis dans mon impassible méchanceté.

Elle me regardait... et, à travers ses larmes, je devinais l'émotion de son cœur.

Je profitai de cet avantage et je lui dis :

— Je vous remercie de votre morale, madame, mais je la crois aussi fausse que votre amour, et

vous me permettrez de ne pas plus profiter de l'une que de l'autre.

— Vous vous faites violence pour me dire de pareilles choses, Emmanuel, ou quelqu'un, que je ne connais pas, vous irrite contre moi ; revenez à vous, mon ami, il est impossible que ce soit votre cœur qui vous dicte de pareilles infamies.

Vous êtes bon, je le sais, je vous ai vu souvent pleurer au récit d'une souffrance et il faut que quelque chose vous aveugle pour que vous ne voyiez pas ce que je souffre ; voyons, dit-elle en me prenant les mains, voyons, avouez-moi que c'est une épreuve que vous avez voulu faire, dites-moi que vous vouliez être certain de mon amour, et que vous ne m'avez écrit cette lettre que pour juger de mon cœur en voyant ce que je ferais.

— Non, vous vous trompez, lui dis-je ; si cruelle que soit cette lettre, elle n'est que l'expression simple de ma pensée, et si elle vous fait souffrir aujourd'hui, moi j'ai souffert hier.

— Mais vous savez pourtant bien que je ne vous trompe pas?

— Qui me le prouve?

— Tout! Voyons, raisonnez un peu ; asseyez-vous auprès de moi : dites, quel intérêt ai-je à vous tromper? pourquoi vous tromperais-je? êtes-vous mon mari, mon frère, mon fils? les liens qui nous unissent ne sont-ils pas de ceux que la volonté dénoue et que l'indifférence brise?

Si je ne vous aimais pas, qui me forcerait à venir chaque jour ici supporter vos colères sans raison et vos mépris sans cause?

Eh bien, si je viens, c'est que je vous aime, si je viens, c'est que dans ces mépris mêmes je trouve un charme, et que je vous aime mieux avec vos colères qu'un autre avec son amour; c'est que, vous voyant jeune, je vous crois bon, c'est que je veux, pardonnez-moi cette vanité, que vous me deviez le bonheur de votre vie, et que, lorsque vous ne m'aimerez plus assez pour être mon amant, vous m'aimiez encore assez pour rester mon ami. Je sais bien à quoi je m'expose en étant

la maîtresse d'un homme de votre âge, aux indiscrétions, aux dédains, aux infidélités, me dit-elle avec un sourire d'amour et de pardon.

Eh bien, si je brave tout cela, si j'humilie à à vos pieds ma réputation, mon orgueil et mon cœur, il faut pourtant bien qu'il y ait une raison, et, comme je ne suis pas une courtisane, cette raison ne peut être dans l'intérêt et n'est que dans l'amour.

Voyons, ajouta-t-elle, dites-moi un mot, tendez-moi la main.

Si je ne vous aimais pas, serais-je ici après la lettre que vous m'avez écrite ?

N'avais-je pas mille prétextes pour ne pas revenir?

Il n'y avait rien à répondre.

Quelque chose me disait qu'elle avait raison, et, cependant, j'entendais, dans le fond de ma vanité stupide, une voix qui me criait : « Elle te trompe et rira de toi. Tu n'es pas le premier homme qu'elle aime, vois si elle se souvient des autres; femme qui jure, bouche qui ment. »

— Cependant, lui dis-je, vous connaissez cet homme dont on vous dit la maîtresse ?

— Oui.

— Il vient chez vous ?

— Oui.

— Souvent ?

— Tous les soirs.

— Et pourquoi ?

— C'est un ami de mon frère, et tous les soirs mon frère dîne chez moi.

— Et cet homme ne vous est rien ?

— Rien, qu'un ami, mais un ami dévoué.

— Il n'y a dévouement chez les hommes que quand il y a amour. Cet homme est votre amant !

— Vous allez recommencer : mon Dieu ! par quoi faut-il donc jurer pour vous faire croire ?

— Ne jurez pas ; faites.

— Que faut-il faire ?

— Ne plus voir cet homme.

— C'est impossible.

— Vous voyez! dis-je en revenant à mes doutes.

— Réfléchissez ; c'est un ami de mon frère, un camarade de collége à lui, j'étais encore en pension quand je l'ai connu ; mon père l'aime. Quel prétexte aurais-je pour ne plus le recevoir, et, d'ailleurs, pourquoi ne le recevrais-je plus ?

— Cet homme vous compromet.

— Qui le dit ?

— Tout le monde.

— Qui le croit ?

— Moi, et cela suffit.

— Vous êtes un enfant.

— C'est possible, mais vous choisirez entre l'homme et l'enfant, entre l'amant et l'ami.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire que je ne permettrai jamais un soupçon, fût-il injuste, sur ma maîtresse ; je dis que ce soupçon, que je ne puis démentir sans vous compromettre, devient une réalité si vous ne m'aidez à le détruire ; je dis que, si honorable qu'elle soit, je n'accepte la rivalité de personne ;

je dis, enfin, qu'il faut, ou que vous cessiez de revoir cet homme, ou que vous cessiez de venir chez moi.

A peine avais-je prononcé ces mots que, toute pâle, elle se leva ; je me repentis, mais trop tard de ce que je venais dire ; et je fis un mouvement pour me rapprocher d'elle.

Elle étendit la main pour m'arrêter.

— C'est mal, Emmanuel, me dit-elle ; le mot avec lequel on chasse une femme qui aime, est un mot dont le cœur se repent toujours. Adieu !

Je baissai la tête.

Il y avait dans la voix de la pauvre femme tant de larmes et de vérité, que je commençai à comprendre ; mais, ce que je venais de faire était si affreux, que je n'osai même pas en demander pardon.

Je la vis jeter, en ouvrant la porte, un dernier regard sur moi pour que je la rappelasse.

Je ne bougeai pas.

Elle crut, sans doute, que c'était de l'indifférence : c'était de la crainte ; et, je le répète, la

faute me paraissait si énorme, qu'il me semblait impossible de la racheter.

Lorsque la porte se fut refermée, je voulus me convaincre que je venais d'assurer mon bonheur, et je m'écriai :

— Enfin ! je suis libre !

Cependant je me rapprochai de la fenêtre, et je vis cette ombre noire qui, au tournant de la rue, envoyait un dernier regard à ma maison.

V

Je m'habillai et je sortis.

Je rentrai de bonne heure, demandant s'il y avait une lettre pour moi.

Il n'y en avait pas.

J'en fus étonné. Quelle étrange chose que l'homme!

Le lendemain, même silence.

Alors j'écrivis, moi, une lettre ou plutôt dix let-

tres, car je ne savais que dire. Les unes étaient pleines d'excuses, les autres pleines de reproches; je n'en envoyai aucune.

Le surlendemain, *et cependant je n'aimais pas cette femme*, je me donnai un prétexte pour passer sous ses fenêtres.

J'avais un ami, pas même un ami, une connaissance que je n'avais pas vue depuis un an, et que je n'avais aucune raison d'aller visiter, mais qui demeurait dans le même quartier qu'elle.

J'y allai.

Les fenêtres devant lesquelles je voulais passer étaient fermées.

Je ne trouvai pas mon ami, ou plutôt mon prétexte.

J'en fus enchanté.

Je revins par la même route, bien entendu.

Rien de nouveau.

Deux jours se passèrent ainsi.

Le troisième jour, je reçus un petit paquet en rentrant.

Il y avait une bourse dedans, et une lettre.

Voici ce que la lettre contenait :

« Quand on ne doit plus se revoir, il faut au moins s'acquitter ; recevez, Emmanuel, cette bourse que j'avais commencée chez vous et pour vous, et que j'ai terminée pendant ces deux dernières soirées ; ce n'est pas un cadeau, c'est une dette.

« Gardez-la en souvenir d'une amie. »

Je répondis par une lettre froide.

En sortant, je rencontrai l'individu qui avait certifié, devant moi, la liaison de madame d'Hannebey avec un autre homme.

Je l'abordai d'un air indifférent et le questionnai de nouveau.

Il me raconta les mêmes choses, et ajouta encore, voyant mon doute, que si je voulais aller le soir même à l'Opéra, je verrais cette femme avec son mari et son amant.

— Ils ne se quittent pas, disait-il.

Alors, je montai chez une de ces créatures dont

je te parlais tout à l'heure et qui ont toujours leur soirée à la disposition de leurs amis.

Je lui demandai si elle voulait venir, le soir, à l'Opéra.

Elle accepta avec empressement, comme bien tu penses.

Je savais où était la loge de madame d'Harnebey, je louai la loge vis-à-vis.

A huit heures nous arrivâmes.

A huit heures et demie elle arriva avec son mari et l'ami en question.

Je t'avouerai que j'eus un battement de cœur affreux en voyant se réaliser la prédiction du matin.

Pour moi, c'était presque une certitude.

Elle était belle comme un ange, mais elle paraissait triste au milieu de ses fleurs et de sa beauté.

Tout à coup ses yeux se tournèrent de mon côté.

En me voyant avec une femme, elle fit un mouvement involontaire pour se reculer.

Je triomphais.

Sans doute, elle prétexta une indisposition subite, car, avant la fin du troisième acte, elle se leva, sortit ; et la loge resta vide.

A compter de ce jour, je n'entendis plus parler d'elle pendant environ trois semaines. Tous les jours je demandais s'il y avait des lettres : pas un mot.

Cet oubli dans lequel elle me laissait, cette indifférence, ce mépris peut-être qu'elle affectait pour moi, m'humiliaient, m'irritaient, me donnaient la fièvre ; et cette femme, que j'avais cru ne pas aimer autrefois, maintenant que je la soupçonnais de ne plus m'aimer et d'en aimer un autre, explique ce changement comme tu voudras, je l'aimais, mais je l'aimais à en pleurer comme un enfant.

Je la cherchai partout ; mais, soit qu'elle m'évitât, soit qu'elle eût quitté Paris, je ne la trouvai plus nulle part.

Enfin, un matin, je n'y tins plus, je lui écrivis.

Mais, je n'osais lui dire de venir chez moi, je n'osais me présenter chez elle.

Je lui donnai donc un rendez-vous aux Tuileries.

« Venez, demain à neuf heures, sur la terrasse du bord de l'eau, lui écrivais-je, venez comme s'il s'agissait de la vie d'un homme. »

A huit heures et demie, le lendemain, j'étais sur la terrasse.

A neuf heures, elle arriva; elle était un peu maigrie.

Elle vint à moi en me tendant la main.

— Vous m'avez fait grand'peur, me dit-elle.

— Pourquoi? lui dis-je.

— Votre lettre était si pressante, que je tremblais que vous ne fussiez menacé d'un grand malheur.

Et, tout en me parlant ainsi, elle marchait dans la direction de deux chaises isolées.

— Si pressante que fût ma lettre, repris-je, elle ne pouvait cependant vous dire tout ce que je souffre.

— Vous souffrez?

— Oui.

— Et qui vous fait souffrir ainsi?

— Écoutez, depuis que je ne vous ai vue, avez-vous quelquefois pensé à moi?

— Tous les jours.

— Et vous me méprisiez?

— Je vous plaignais.

— Croyez-vous que, quelque faute qu'on ait commise, on puisse s'en repentir et se la faire pardonner?

— Je le crois.

— Même quand on a insulté une femme?

— Vous le voyez bien, puisque me voilà.

— Eh bien, il faut que vous oubliiez et que vous pardonniez, surtout les trois semaines qui viennent de s'écouler; il faut que vous me rendiez un peu de cet amour que vous me donniez tout entier autrefois, ou je vous jure que je ne sais ce que je vais devenir.

Un sourire triste passa sur les lèvres de madame d'Harnebey, sourire plein de regrets, mais sans triomphe, malgré la victoire qu'elle venait de remporter.

— C'est impossible, me dit-elle.

— Impossible ! m'écriai-je ; ne m'avez-vous pas dit que tout se pardonnait ?

— Mais j'aurais dû ajouter que rien ne s'oublie, et vous m'avez fait de telles blessures que je m'en ressentirai toute ma vie.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire, mon ami, qu'à mon silence des premiers jours, silence qui n'était qu'un moyen de vous faire réfléchir et de vous rappeler à moi, vous n'avez répondu que par de l'indifférence.

Je vous eusse encore pardonné cependant, car, à cette époque, je vous aimais encore.

Je dis qu'à la lettre que je vous ai écrite et dans laquelle tout honnête homme eût dû reconnaître de l'amour et du pardon, vous avez répondu par une lettre honteuse et que j'ai déchirée en pleurant.

Cependant, si vous m'eussiez demandé en ce moment ce que vous me demandez aujourd'hui, j'eusse tout oublié, car je vous aimais toujours ; mais rappelez-vous, Emmanuel, un soir que j'étais

à l'Opéra, non pas pour mon plaisir, mais par force, et parce que mon absence eût étonné celui qui a le droit de s'étonner de tout, un soir que, toute à ma tristesse, je retenais, au milieu des fleurs, mes larmes prêtes à couler, je vous ai vu, dans une loge, vous que j'aimais tant encore, vous afficher publiquement avec une fille.

Vous ne savez pas tout le mal que vous m'avez fait, car un moment, moment de transition entre l'amour et l'indifférence, vous m'avez forcée à vous mépriser.

Ce que vous faisiez là était plus que méchant : c'était lâche.

Aussi, quoique j'eusse donné tout au monde pour avoir la force de supporter ce que je voyais, vous l'avez vu, je suis partie... Si vous saviez ce que j'ai versé de larmes dans cette nuit-là, et cependant je sentais que je vous aimais encore. Alors j'ai voulu mettre une barrière infranchissable entre vous et moi, car, nous autres pauvres femmes, nous n'avons pas comme vous notre force en nous-mêmes, nous perdons tout de suite la tête, et nous

nous soutenons au premier appui que notre main rencontre, cet appui dût-il nous brûler la main; alors, Emmanuel, et voilà ce dont, surtout, vous devez vous repentir, alors...

Elle s'interrompit.

— Alors?... repris-je, tremblant de deviner.

— Alors, reprit-elle, les paroles qu'on vous avait dites sur moi et qui, je le jure sur l'honneur, étaient fausses, le lendemain de cette soirée à l'Opéra, étaient vraies.

Vous voyez, Emmanuel, qu'à compter d'aujourd'hui vous ne pouvez plus être qu'un ami pour moi; mais tout ce que l'amitié peut faire, je le ferai. A quelque heure que vous ayez besoin de moi, je serai là, et je vous répondrai si vous m'appelez.

Lorsqu'à votre tour vous aimerez une femme, consultez-moi et je vous dirai ce qu'il faut faire pour qu'elle vous aime.

— Vous me raillez, madame, ce n'est pas généreux, lui dis-je.

— Vous railler, pouvez-vous le croire, mon ami?

— Et maintenant, vous aimez cet homme?

— Qui vous a dit que je l'aimais?

— Et cependant vous vous êtes donnée à lui!

— J'avais la certitude que vous aviez une maîtresse.

— Qui vous prouvait que cette femme que j'accompagnais fût ma maîtresse?

— Qui vous prouvait que cet homme fût mon amant? Vous voyez, Emmanuel, que je suis franche; c'est que, je vous le répète, à partir de ce moment il ne peut y avoir entre nous autre chose que de l'amitié; mais éternelle et sincère de ma part, je vous le jure. Vous m'avez cent fois signalé mon passé comme un remords, je vous l'ai toujours pardonné. Souvenez-vous, et je vous le dis sans reproche, car maintenant nous n'avons plus rien à nous reprocher l'un à l'autre, souvenez-vous combien vous étiez cruel avec moi, souvenez-vous combien de fois vous m'avez jeté cette pierre que, du consentement même du Christ, personne n'osa jeter à la pécheresse; eh bien! mon ami, je vous eusse tout pardonné, car, dans vos offenses

mêmes, je pouvais deviner de la jalousie; mais, je vous le répète, cette soirée à l'Opéra a brisé violemment les derniers liens qui pouvaient me rattacher à vous, et la journée du lendemain, les derniers liens qui pouvaient vous rattacher à moi. Ainsi donc, Emmanuel, reprenons chacun notre existence d'autrefois, c'est vous qui l'avez voulu.

Redevenez un homme indifférent, moi, ajouta-t-elle avec un sourire amer, une femme légère; mais emportez de cet entretien, le dernier peut-être que nous aurons ensemble, cette conviction que je n'ai jamais aimé véritablement que vous. Maintenant, adieu, et, si jamais vous souffrez et que vous ayez besoin de moi, souvenez-vous.

Elle me tendit sa main, que je touchai machinalement, et, sans ajouter une parole, elle disparut.

VI

J'étais anéanti ! j'aimais cette femme.

Je rentrai chez moi avec la fièvre.

Je lui écrivis des folies, que sais-je, moi ? je lui redemandais son amour, quand même cet amour devrait être partagé avec un autre, je me mettais à ses pieds, à ses ordres ; j'immolais mon amour-propre à sa volonté, je me faisais, si elle le voulait, son esclave, son chien, sa chose.

Elle me répondit par des lettres d'une froide douceur, et en me détaillant, avec cette lucidité que donne l'indifférence, les impossibilités d'une liaison nouvelle.

Partout où je savais rencontrer Henriette, j'y allais, je lui écrivais tous les soirs ma vie de chaque jour ; elle me répondait, elle me donnait même des rendez-vous, je la voyais une heure, deux heures, puis j'étais une semaine sans la revoir.

Enfin, cette passion que j'avais pour elle fit tant de progrès, et son obstination à ne pas me céder fut si réelle, que je tombai malade... Je lui écrivis de me venir voir, elle m'écrivit, mais ne vint pas, croyant que je lui tendais un piége.

Alors je racontai tout à ma mère, qui me soignait, et, comme il s'agissait de la vie de son enfant, ma mère aller trouver madame d'Harnebey, la suppliant de me venir voir, ne fût-ce qu'une minute par jour.

Oh! que l'amitié des femmes est une chose cruelle !

Elle vint, mon ami, me soignant comme ma mère, me consolant comme une sœur...

Enfin, je guéris et c'est alors que je déménageai.

Mais la commotion avait été si violente, que le médecin ordonna que je partisse pour le Midi.

Au risque de se compromettre, elle m'accompagna jusqu'à la voiture, me promettant de m'écrire.

Je partis.

Dans la première lettre que je lui écrivis, je lui demandais de me répondre le mot qui devait me faire revenir.

Elle me répondit une longue lettre ; mais ce mot ne s'y trouvait pas.

J'avais comme un besoin d'aimer qu'il fallait que je rejetasse sur quelqu'un ; je crus que je devenais amoureux, à Naples, d'une danseuse qui faisait fureur.

Je revins à Paris avec elle, et, comme je savais où madame d'Harnebey se promenait tous les jours,

j'affectai de me promener avec ma nouvelle maîtresse dans les mêmes endroits qu'elle.

Mais, à la première fois que je la rencontrai, elle me salua de la main et sans la moindre émotion, me fit comprendre d'un geste qu'elle trouvait ma maîtresse jolie et qu'elle m'en félicitait.

Je crus que, le lendemain, je recevrais une lettre; rien.

Pendant quelque temps je n'entendis plus parler d'elle; mais, comme cependant elle me tenait toujours au cœur, j'entrai un jour dans sa maison et je demandai de ses nouvelles.

On me répondit que, sa petite fille étant morte, elle s'était retirée à la campagne.

Il y a huit jours environ, je l'ai vue passer tout en deuil; j'ai compris qu'une grande douleur avait, sinon effacé, du moins remplacé un peu mon souvenir et les autres émotions du passé.

Elle m'a fait un signe de la main; — et je ne l'ai plus revue.

Après ce récit, Emmanuel avala un grand verre de vin de Champagne comme si c'eût été de l'eau

du Léthé, puis il se leva, et, me tendant la main :

— Maintenant, il faut que je rentre, me dit-il. A bientôt.

Et il partit. Je pourrais presque dire qu'il se sauva.

A quelques jours de là, je flânais sur le boulevard, jouissant d'un de ces beaux jours d'hiver où le soleil paraît d'autant plus doux qu'il est plus rare, lorsque, tournant la tête pour suivre de loin une de ces femmes aux jolis pieds que vous savez, et que j'aime tant, je me heurtai vivement contre un autre promeneur dont le rayon visuel avait dévié aussi de la ligne droite, probablement pour une cause semblable.

Je me retournai au contact de l'étourdi qui embarrassait mon chemin, et je reconnus Emmanuel. Nous partîmes d'un éclat de rire, et je lui présentai la main.

— Parbleu, lui dis-je, je te retrouve à propos; je rêvais à tes dernières confidences et regrettais vivement de n'avoir pas mon compte.

— Quel compte?

— Le compte de mes histoires.

— Après tout ce que je t'ai dit, tu n'es pas encore content?

— Pas plus content qu'un homme affamé qu'on ferait asseoir à une table bien servie, et à qui l'on dirait, après le premier plat : « Allez-vous-en. »

— C'est très-flatteur; mais je n'avais pas le temps de te raconter autre chose. Je me suis laissé aller à un incident dont je t'ai fait presque un roman, et je crois que ce que j'avais commencé à te raconter serait à peu près sans intérêt après ce que tu as entendu l'autre soir.

— Dis-moi en quatre mots ce que c'est.

— Tu en as donc besoin?

— Eh bien, oui, j'en ai besoin.

— Ah! malheureux, tu vas vendre mes douleurs et mes souvenirs à la page.

— Justement.

— Tu t'es voué à la carrière des lettres? fit Emmanuel en me riant au nez.

— Oui.

— Eh bien, invente. S'il faut que je fasse tes romans, c'est moi l'homme de lettres.

— On n'invente pas, mon cher, on raconte.

— Eh bien! tu as deux histoires auxquelles il te faut une contre-partie?

— Oui.

— C'est comme si tu avais les deux côtés d'un triangle, le troisième n'est pas difficile à trouver.

— Aussi n'est-ce pas le sentiment que je cherche, mais le détail. Le type, je l'ai; mais je suis sûr que tu as les incidents, et ce sont les incidents que je veux.

— Explique-toi.

— Voilà, répliquai-je : madame d'Harnebey, c'est la femme qui laisse la trace de son passage dans le cœur; c'est la passion.

— Bien.

— Antonia, avec qui tu vis maintenant, c'est la folie qui ne laisse guère de traces que dans la poche; c'est la liaison pure et simple, c'est le plaisir, c'est l'habitude.

— Très-bien.

— Maintenant, pour que ta vie soit complète, tu dois avoir eu un autre genre de femme.

— J'écoute.

— Il me manque, pour mon tout, la femme que l'on a vue une fois, que l'on ne revoit plus, qui ne laisse de souvenir que dans l'esprit, et qu'on appelle le caprice. Cette femme, on l'a aimée pendant deux jours. Quand on la rencontre, on lui serre la main avec plaisir, et l'on se sent prêt à l'aimer encore, car elle n'a ruiné ni notre esprit, ni notre cœur, ni notre fortune. C'est un rêve charmant qui a une forme, c'est un idéal qui a eu un corps pendant cinq minutes. Si j'en crois mes pressentiments, la femme à qui tu parlais au bal quand je t'ai aperçu est une de ces femmes-là.

— C'est vrai.

— Eh bien! montons au cercle, allumons un cigare, et raconte-moi ton aventure avec elle.

— Écoute, me dit Emmanuel en prenant la rampe de l'escalier de la maison dans laquelle nous

venions d'entrer, je veux bien tout te conter, mais à une condition.

— Dis.

— C'est que, si tu publies cette histoire, tu changeras les noms.

— Bien entendu.

— Ce n'est pas tout. Tu attendras que je t'écrive le moment où je t'autoriserai à la livrer au public.

— Et pourquoi tous ces mystères?

— Parce que cette aventure, sans importance dans ma vie, pourrait être d'une grande importance dans la vie de la femme qui en est l'héroïne.

Nous étions dans le salon du cercle, désert en ce moment; nous nous jetâmes sur le divan, et, après avoir allumé nos cigares et nous être arrangés commodément, Emmanuel pour conter, et moi pour écouter, je lui dis avec un geste solennel :

— J'accepte les conditions; parle, je t'écoute.

UNE VOISINE

I

— Je te disais donc que j'avais été prendre possession d'un petit appartement, rue Neuve-des-Mathurins.

— C'est cela.

— Je ne t'avais pas donné d'autres détails?

— Non, un souvenir t'a pris et t'a entraîné dans l'histoire de madame d'Harnebey.

— Donc j'étais fort triste quand je pris cet

appartement. Je venais d'être malade, et je me croyais misanthrope. J'avais rompu avec les femmes et je ne voulais plus même en entendre parler.

Contre les habitudes de tous les jeunes gens, je rentrais de fort bonne heure, je montais tout de suite; je lisais, et lorsque mon portier, car à cette époque je ne me permettais pas d'autre domestique, lorsque mon portier venait le matin allumer mon feu, je ne causais pas avec lui et ne lui demandais aucun détail sur les gens de la maison, ce qui étonnait d'autant plus ce brave homme, que je m'étais souvent rencontré, le soir chez lui, lorsque je prenais mon bougeoir, avec une locataire de ladite maison, locataire fort jolie et demeurant sur le même carré que moi.

Malgré ma résolution de célibat, j'avais remarqué cette voisine, car, à l'âge que j'avais, si consumé que se croie le cœur, la vue d'une femme jeune et jolie y rallume toujours une étincelle, qui le rallume quelquefois tout entier.

Je rencontrai souvent celle-là en rentrant le soir, comme je viens d'avoir l'honneur de te le dire.

Notre escalier était fort étroit.

Il en résultait qu'elle passait la première et montait lentement, comme une femme qui sait qu'elle a cinq étages à monter.

Moi qui venais derrière elle, je voyais un pied élégamment chaussé, une jambe fine, et je ne sais pas si tu es comme moi, mais je trouve que ce qu'il y a de plus attractif dans la femme, c'est un pied petit, un bas de jambe fin, promettant de ne pas se continuer fin jusqu'au genou, et par-dessus tout cela un bas bien blanc qui se perde dans une bottine bien faite.

Ma voisine avait ce côté attractif.

Aussi, aidé de mes résolutions, je lui avais quelquefois dit après le premier étage :

— Pardon, madame.

Ce qui voulait dire :

— Veuillez me laisser passer, et, après l'avoir saluée, j'avais escaladé mes quatre derniers étages et j'étais rentré chez moi. Pendant que je refermais ma porte, je l'entendais arriver à la sienne, l'ouvrir, la fermer, et tout était dit.

Mais il y avait des jours où je ne passais pas devant ma voisine, où la contemplation de ces deux petits pieds qui disparaissaient chacun à son tour sur la marche supérieure pour reparaître avec un léger craquement de soie, m'absorbait, et, arrivés à notre cinquième, nous nous trouvions ouvrir nos portes ensemble et les refermer en même temps. Cette coïncidence avait fait que négligemment j'avais jeté les yeux sur son appartement dont toutes les pièces se commandaient, comme on dit, et que j'avais aperçu un intérieur assez confortable et qui ne rappelait en rien la femme entretenue.

Il y a trois choses par lesquelles, entre parenthèses, se dévoile la femme entretenue : c'est la voix, la mise et l'appartement.

Or il était avéré pour moi que ma voisine n'était pas une femme entretenue. Ses petits pieds n'en étaient donc que plus dangereux.

Puisque j'avais fort rapidement, du reste, fait l'examen de l'appartement de cette femme, je devais avoir regardé son visage, je t'en dois donc l'analyse.

Elle était pâle et maigre, mais je crois qu'on n'y perdait rien pour cela.

Permets-moi une comparaison peut-être bizarre.

Elle me faisait l'effet de ces longues et maigres bouteilles de vin du Rhin qui renferment une si excellente liqueur, tandis que ces grosses bouteilles fermes sur leurs bases, amples dans leurs contours, insolentes dans leur ensemble et qu'on appelle des litres, contiennent un si exécrable vin.

Puis j'étais convaincu que cette maigreur du visage ne se continuait pas toujours. La poitrine était maigre, les bras étaient maigres, je le voyais, mais quand, au lieu de commencer à étudier cette femme par la tête, je l'examinais à partir des pieds, je retrouvais dans l'assurance du pied, dans le modelé de la jambe à l'endroit où le mollet commence, le démenti de ce que faisait préjuger le haut; bref, si elle était maigre depuis la tête jusqu'à la ceinture, elle devait être admirablement faite depuis les pieds jusqu'aux hanches.

Ah! mon cher, tu m'as demandé ma seconde histoire, je te la donne avec tous les détails de mes

impressions, et tu auras besoin de ces détails quand tu l'écriras, car c'est l'histoire d'un caprice et non d'une passion.

Moi, continua Emmanuel, j'aime assez les natures de femmes dans le genre de celle que j'avais sous les yeux. Je ne suis pas de ces sots qui disent, ceux-ci : Je n'aime que les femmes brunes! ceux-là : Je n'aime que les femmes blondes! moi je n'aime pas, mais je suis prêt à aimer toutes les femmes; et, si l'on me demandait mon avis, je dirais, abstraction faite du côté moral, inconnu en amour à beaucoup de gens, je dirais que si les femmes grasses sont pour le plaisir, les femmes maigres sont pour la volupté.

En effet, chez ces dernières femmes, rien n'arrête, rien ne tempère, rien n'amoindrit les sensations. Pas de lenteur, pas de sommeil, pas de demi-sentiment. Toutes les femmes ont le même feu, je le crois, seulement on n'a besoin que de toucher les unes pour sentir ce feu, et l'on a besoin de fouiller les autres pour le découvrir.

Tu comprends donc que, pour tout autre que

pour moi, ma voisine eût été un trésor, car elle réunissait les deux natures, j'en étais convaincu; malheuruesement j'avais fait un vœu et je ne voulais pas en démordre; puis, bien qu'elle me plût, rien ne prouvait qu'elle voulût de moi, et je ne me croyais pas disposé à faire longtemps la cour à une femme insensible.

Elle avait de jolies dents, des lèvres comme du sang, ce qui prouvait que ma voisine était maigre et pâle par nature et non par abus, les yeux étaient noirs et très-cernés, le nez droit, l'air distingué.

C'était l'hiver.

Elle portait tantôt un petit chapeau de feutre, tantôt un chapeau de velours noir, un crispin de drap foncé, une robe de soie brune, un manchon; tout ce qu'il faut enfin pour être bien et confortablement mise, rien de ce qu'il faut pour être remarquée. Pas de bijoux. Voilà tout ce que j'avais vu et tout ce que je savais.

Plein du souvenir de ce qui venait de m'arriver avec madame d'Harnebey, je ne pensais à ma voisine que lorsque je la rencontrais, et j'avais ce-

pendant pris une telle habitude de la rencontrer tous les soirs, que, lorsque je ne la voyais pas, j'étais étonné, et je jetais involontairement un regard sur sa porte en passant devant pour rentrer chez moi.

Cependant ma misanthropie n'avait plus été de longue durée, et peu à peu je m'étais remis à fréquenter mes anciens camarades, qui, ne me voyant plus amoureux, ne me conseillaient plus, et servaient à me distraire de mon souvenir.

Tantôt j'allais souper chez eux, tantôt ils venaient souper chez moi. Il serait inutile de se réunir plusieurs à souper si l'on ne devait pas rire. Nous riions donc.

Mes amis, puisqu'il faut toujours en revenir à ce mot, mes amis, qui n'avaient pas d'ailleurs de raisons pour être tristes, chantaient, criaient, faisaient tapage, au point que j'étais quelquefois forcé, étant un locataire fort modeste et réputé tranquille jusque-là, de les congédier pour que le propriétaire ne me congédiât pas moi-même.

Enfin je commençais à me déranger. L'amitié

avait repris ses droits; quant à l'amour, il attendait.

Il était résulté de tout cela que je rentrais quelquefois très-tard, et que je voyais plus rarement ma voisine, que de temps en temps mes amis avaient rencontrée dans l'escalier en venant chez moi.

— Qu'est-ce que c'est que cette femme qui demeure sur le même carré que toi? m'avaient-ils dit

— Je n'en sais rien.

— Comment! tu n'en sais rien?

— Je la connais de vue, voilà tout.

— Voilà qui est fort! tu as dans ta maison, sur ton carré, une femme charmante, et tu ne fais pas sa connaissance?

— A quoi bon?

— Pourquoi fait-on la connaissance des femmes jeunes et jolies? Et une femme que tu as sous la main, encore!

— C'est justement parce que je l'ai sous la main que je ne veux pas la connaître, avais-je répondu pour taire la véritable cause, non pas de mon dédain, mais de mon indifférence.

— Veux-tu nous donner tes raisons?

— C'est bien simple. Si je fais sa connaissance, je lui ferai la cour. Il ne peut arriver que deux choses : qu'elle me refuse ou qu'elle m'accepte.

— Naturellement.

— Si elle me refuse, me voilà dans la position stupide d'un voisin dont on n'a pas voulu et dont on rit; si elle m'accepte, c'est bien pis.

— Comment cela?

— A partir du jour où je serai son amant, comme elle est ma voisine, elle sera toujours chez moi, ou moi toujours chez elle. Il s'ensuit que non-seulement je ne pourrai jamais recevoir ni aller voir une autre femme, mais encore que je serai forcé, pour avoir la paix, de ne plus voir ceux-là de mes amis qui déplairaient à ma maîtresse. Puis, le jour où elle ne me plairait plus, où j'en aurais une autre, il faudrait, pour me soustraire à ses jalousies et aux scènes que les femmes font, sans être amoureuses, à celui qui les quitte, il faudrait que je quittasse la maison, et, outre que celle-ci me convient particu-

lièrement, rien ne m'ennuie comme de déménager.

— C'est juste; mais ces raisons, excellentes pour toi, n'existent pas pour nous, et nous avons, grâce à toi, le moyen sans avoir à craindre les résultats.

— A votre aise; mais je doute que vous réussissiez, car cette petite femme paraît très-tranquille, et, d'après le bruit que vous faites ici, elle doit être convaincue que vous n'êtes pas du même caractère qu'elle; elle doit vous considérer comme des gamins.

Le sentiment auquel j'obéissais en parlant ainsi est étrange et naturel cependant. Je ne connaissais pas cette femme, je ne l'aimais pas, je ne la désirais pas, et cependant il m'eût été désagréable qu'un de mes amis devînt son amant, et, si j'avais vu chez l'un d'eux la ferme intention de le devenir, le lendemain même je me fusse mis en campagne pour le devancer.

Explique cela, homme de lettres, fit Emmanuel en souriant.

— Continue, c'est plus simple.

Il continua.

— Comme je te le disais, il arrivait quelquefois que je rentrasse assez avant dans la nuit.

Les lampes de l'escalier étaient éteintes, le père Jean, mon portier, dormait, je ne voulais pas le réveiller; alors je remontais chez moi sans lumière et à tâtons.

Une nuit, au moment de toucher le dernier degré de mon cinquième étage, je mis le pied à faux, et je dégringolai trois ou quatre marches.

Tu sais, quand on tombe dans un escalier, quel vacarme cela fait.

Je me relevais lorsque j'entendis la porte de ma voisine s'ouvrir et que je la vis paraître, ma voisine, tenant une bougie à la main.

— Vous êtes-vous fait mal, monsieur? me dit-elle.

Et, à travers l'intérêt qu'elle paraissait me montrer, je distinguai ce sourire que fait toujours naître, surtout sur les lèvres d'une femme, la vue

d'un individu surpris dans une position ridicule.

Je la remerciai en me relevant.

— Vous n'avez donc pas de bougie? reprit-elle.

— Non, répondis-je en souriant aussi à l'idée de la situation dans laquelle notre connaissance se faisait.

— Eh bien! prenez cette bougie, monsieur; vous n'auriez qu'à tomber encore!

Et je vis qu'elle faisait des efforts pour s'empêcher de rire tout à fait.

— C'est inutile, madame; si vous le permettez, j'allumerai seulement ce papier.

Et je tirai en effet de ma poche un papier que je tordis et que j'allumai; puis je saluai ma voisine, qui me fit une gracieuse inclination de tête, et qui rentra chez elle.

Pendant que je tenais ma torche de la main gauche, et que, de l'autre, je mettais la clef dans la serrure, il me sembla que l'on parlait dans l'appartement de la dame; je prêtai l'oreille, et je l'entendis qui disait :

— C'est ce monsieur du carré, qui est tombé dans l'escalier, phrase qui fut suivie de deux rires exécutés par une voix de soprano et une voix de baryton.

C'était la première fois que je m'apercevais de la présence d'un homme chez ma voisine. Il pouvait être deux heures du matin.

Je me couchai en me disant : Tiens ! tiens !

Je pris un livre et je me mis à lire.

Mais peu à peu ma tête se pencha en arrière, ma main abandonna le livre, et je me mis à penser à madame d'Harnebey. Je sortais d'une soirée de jeunes gens, j'arrivais d'un grand bruit, je me trouvais au milieu d'un grand calme; je me demandais ce que pouvait faire à pareille heure cette femme que j'avais rendue si malheureuse et qui me faisait si triste.

Pendant que je rêvais ainsi, j'entendis ouvrir et refermer presque immédiatement la porte de ma voisine.

— C'est sans doute la voix de baryton qui s'en va, pensai-je.

Puis le silence et mes pensées reprirent leur cours.

Je ne trouvai alors rien de mieux, pour donner une forme à tous mes souvenirs, que de relire la dernière lettre de madame d'Harnebey, qui était restée dans la poche de mon habit.

Mais je cherchai en vain, la lettre était perdue.

Je pensai naturellement qu'elle avait dû tomber dans l'escalier au moment où j'avais pris le papier que j'avais allumé, et, ayant mis mes pantoufles et mon pantalon, je m'en allai, ma bougie à la main, chercher dans l'escalier ; mais je ne trouvai rien à l'endroit où j'étais tombé. Je supposai alors que cette lettre avait pu voler à travers les barreaux de la rampe, et je descendis les cinq étages, cherchant de marche en marche, mais toujours inutilement.

Je remontai alors fort contrarié, car cette lettre, tombée de ma poche et encore enfermée dans son enveloppe, n'avait pu être perdue que là où j'avais ôté mon habit, ou que là où je l'avais ouvert pour y prendre quelque chose. Elle n'avait donc pu être

trouvée que par mes amis ou par ce monsieur qui venait de s'en aller de chez ma voisine. Donc, outre la peine que j'avais d'avoir perdu cette lettre, j'éprouvais un grand ennui qu'elle eût été trouvée par un de ces gens-là.

Tu sais ce que c'est que la lettre d'une maîtresse qui croit que ce qu'elle écrit ne sera lu que de son amant; elle est pleine de mots acceptés par l'un et et l'autre, que l'un et l'autre trouvent charmants, mais qui paraissent souverainement ridicules à l'indifférent à qui le hasard fait lire cette lettre, quand bien même cet indifférent a dans sa poche une lettre de sa maîtresse, pareille à celle qu'il trouve, car toutes les lettres d'amour se ressemblent, ou peu s'en faut.

Quand le nom de celui à qui une pareille lettre est adressée n'est pas sur l'enveloppe, peu lui emporte, ou plutôt moins lui importe qu'elle ait été trouvée; mais, quand il sait qu'il sera reconnu pour être celui qui l'a inspirée; quand il sait qu'il va avoir, aux yeux de ceux qui l'ont connu et qui ne demandent pas mieux que d'en rire, cette position

invraisemblable et stupide d'*homme aimé*, il est furieux d'avoir perdu cette lettre; il s'en rappelle les expressions, et il voit lui-même qu'il serait tout prêt à s'en amuser s'il la trouvait, adressée à quelque autre que lui.

Pour moi c'était bien pis encore. Ce n'était pas seulement une lettre d'amour ordinaire, c'était une de ces lettres qui abritent les derniers souvenirs d'une liaison brisée, les derniers regrets d'un amour rompu; une de ces lettres dans lesquelles tout le cœur de la femme s'épanche, et qui, semblables à des vases précieux et fragiles pleins d'encens et de parfums, se brisent aux mains des maladroits qui les touchent.

J'avais presque les larmes aux yeux en songeant que l'amour de cette pauvre femme et cette douleur dont j'étais la cause, que toutes ces impressions, enfin, qu'elle avait si ingénument confiées à la lettre que je venais de perdre, allaient être parodiées par un tas de fous incapables de les comprendre, ou par cette femme et son amant, qui ne se feraient pas scrupule de la montrer, ne croyant

pas susceptible d'être aimé l'homme qui se jetait si bêtement par terre dans les escaliers.

Il y a même, à propos de cela, continua Emmanuel, une remarque que nous pouvons faire, puisque nous ne sommes que nous deux. Par exemple, si lorsqu'il pleut et qu'il fait de la boue, un homme passait en courant à côté de toi, que le pied lui manquât, qu'il se jetât dans le ruisseau, et qu'il se salit bêtement les mains et le visage; si tu le voyais se relever pour courir, au milieu des rires des gamins, après son chapeau que le vent emporte; si l'on te disait en ce moment que cet homme est adoré d'une femme jeune et belle, tu ne voudrais pas le croire, et qui sait, si elle était à ta place et qu'elle vît son amant dans cette position, si elle le croirait elle-même?

Quand le ridicule frappe aux yeux de tous et au grand jour, il atteint le cœur et le déchire.

Je remontai donc chez moi, cherchant encore et ne faisant très-succinctement toutes ces réflexions que je te détaille aujourd'hui, sans que mes recher-

ches me découvrissent rien, et sans que mes réflexions me consolassent.

J'étais rentré, et j'avais refermé ma porte, quand je vis un papier à terre; je me baissai, je le ramassai, c'était ma lettre dans une enveloppe. Je l'avais perdue, à ce qu'il paraît, à ma porte, et j'étais sorti si précipitamment pour la chercher, que j'étais passé à côté d'elle sans la voir.

Je courus donc bien vite à mon lit, et je me disposai à l'ouvrir; mais, quand je voulus la tirer de l'enveloppe, je trouvai un obstacle, et je m'aperçus alors que, depuis que je l'avais perdue, l'enveloppe avait été recachetée.

Un moment je crus que je rêvais. Je me frottai les yeux, et je regardai attentivement le cachet.

En place de la cire noire qui fermait primitivement l'enveloppe, on avait mis de la cire rouge, et au lieu de l'initiale qu'il y avait sur le premier cachet, je trouvai sur le second un A.

— Est-ce l'initiale du nom de ma voisine ou de son amant? me demandai-je; dans le premier cas, ce serait une plaisanterie de femme; dans le second

cas, ce serait une impertinence, mais une impertinence dont est incapable un homme bien élevé, et elle ne peut recevoir qu'un homme comme il faut. Au contraire, pensais-je, elle aura vu tomber cette lettre de ma poche, et par curiosité elle ne m'aura pas prévenu ; puis elle est venue la chercher quand elle m'a vu rentré, et elle a voulu la lire avec ce monsieur, qui n'a pas voulu y consentir, et lui a dit de la reglisser sous ma porte.

Mais alors pourquoi a-t-elle remplacé l'ancien cachet par le sien? Il valait bien mieux remettre cette lettre telle quelle sous ma porte. J'aurais cru l'avoir perdue chez moi et non dehors, et je n'aurais pas soupçonné qu'on eût pu la lire, tandis que je suis sûr qu'elle au moins l'a lue.

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

En tout cas j'ai ma lettre, et, s'ils peuvent dire que je suis ridicule, ils ne peuvent pas le prouver.

Si ma voisine allait m'avoir écrit et avoir mis sa lettre sous la même enveloppe que celle de l'autre, le second cachet serait non-seulement excusé, mais nécessaire.

Je décachetai, mais je ne retrouvai que ma lettre sans qu'on y eût ajouté un mot.

A mesure que je la relisais le cœur plein de sentiments divers, il me semblait voir de l'autre côté de la page la tête railleuse de ma voisine.

Enfin, je m'endormis sans avoir rien compris à ce qui m'arrivait, mais bien décidé à avoir des détails à la première occasion, et au premier signe de la connaissance de cette lettre que donnerait celle qui l'avait trouvée.

Le lendemain, je dormais encore quand le père Jean entra dans ma chambre.

Je n'avais pas ouvert les yeux que je lui dis :

— Père Jean, comment appelle-t-on le monsieur qui est venu hier au soir chez ma voisine?

— Frédéric, monsieur, me répondit le portier.

— Et son autre nom?

— Nous ne le connaissons que sous le nom de Frédéric.

— Et ma voisine, son nom?

— Augustine.

— Augustine, c'est cela, me dis-je, c'est bien cela.

— Que dit monsieur?

— Rien, je vous remercie.

— C'est une bien gentille petite femme que mademoiselle Augustine, reprit le père Jean.

Malheureusement je n'étais pas dans l'intention de questionner mon portier : aussi je coupai court aux renseignements que je le voyais près de me donner, en lui disant : Donnez-moi mes bottes, et je sortis.

En descendant, je rencontrai Augustine, que je saluai comme je le devais après la connaissance que nous avions faite la veille, elle me répondit par un : Bonjour, monsieur, fort aimable, et je vis qu'elle attendait que je l'interrogeasse sur la lettre comme j'attendais qu'elle en parlât.

Nous n'osâmes ni l'un ni l'autre aborder ce sujet : elle s'arrêta une minute chez le père Jean; moi, je continuai mon chemin en la saluant une seconde fois.

Je la rencontrai encore sans qu'il y eût rien de

nouveau dans nos rapports que les bonjour, monsieur, bonjour, madame, que nous échangions du ton le plus amical.

Cependant l'action de cette femme prouvait une certaine curiosité de moi, qui me revenait de temps en temps à l'esprit; et c'est sans doute pour cela qu'Augustine avait fini par occuper un coin de ma pensée.

Tu sais qu'un beau jour je résolus, ennuyé de cette vie qui ne m'apportait aucune consolation, de partir pour l'Italie.

Je dis donc au père Jean que j'allais partir dans cinq ou six jours, et qu'il fallait qu'il tînt toutes mes affaires prêtes.

Le lendemain du jour où j'avais fait part de mon projet au père Jean, on frappa à ma porte.

Il pouvait être midi.

J'allai ouvrir.

C'était Augustine.

— Pardon, monsieur, me dit-elle; je vous dérange?

— Non, madame.

— Avez-vous du feu chez vous?

— Oui, madame.

— Voulez-vous me permettre de me chauffer? J'ai les fumistes chez moi, et je gèle.

— Entrez, madame.

C'était une entrée en matière assez originale ou tout au moins assez inattendue.

Je la fis passer dans mon petit salon, qui était assez élégamment meublé.

— Ah ! dit-elle en regardant les étagères, voilà de charmants saxes.

— Ils sont à votre disposition, madame, lui dis-je, s'ils peuvent vous être agréables.

— Je n'admire pas pour que l'on m'offre, monsieur; je désire que vous soyez prévenu de cette qualité, afin que vous n'ayez jamais à craindre mes visites.

— Et moi, lui dis-je, madame, je n'offre jamais pour qu'on refuse. Sortez donc aujourd'hui de vos habitudes en acceptant; à l'avenir, je sortirai des miennes en n'offrant plus.

Augustine s'inclina gracieusement, alla prendre

sur l'étagère la figurine qu'elle avait admirée, et, après l'avoir considérée plus attentivement, elle vint la poser sur la cheminée, et s'assit sur le tapis, devant le feu.

Je pensai que cela lui était plus agréable qu'un fauteuil; cependant je lui en montrai un.

— Non, me répondit-elle, je suis mieux ainsi.

Moi, qui aimais mieux le fauteuil, je m'assis dedans

Elle leva alors ses grands yeux vifs et clairs sur moi. On eût dit le regard d'une gazelle.

— Cela vous étonne que je vienne tout bonnement vous voir?

— Cela m'enchante, lui dis-je.

— Pourquoi cela?

— Parce que vous êtes une charmante femme, et qu'il est toujours agréable de recevoir la visite d'une personne comme vous.

— Il n'y a pas longtemps que vous pensez de la sorte.

— A mon tour je vous demanderai pourquoi?

— Parce que, si cela vous eût été agréable

de faire ma connaissance, vous y auriez tâché, et que vous n'avez même pas eu l'air de me voir depuis que vous demeurez ici.

— Je n'étais pas sûr que mes visites seraient agréées.

— Des visites sont toujours agréées, quand elles sont faites par un homme comme il faut.

Le ton dont elle donnait ses petites leçons était charmant.

— Encore fallait-il que je fusse présenté, repris-je.

— Vous étiez mon voisin, et à ce titre vous pouviez vous présenter vous-même. D'ailleurs, vous me rencontriez tous les jours, je n'avais pas l'air bien terrible ; vous saviez que j'ai un amant, vous pouviez donc penser qu'il n'y avait pas besoin de se gêner avec moi.

Il était évident qu'elle attendait ma réponse pour me juger.

— D'abord j'ignorais, madame, que vous eussiez un amant, ne m'en étant enquis auprès de personne, et personne n'étant venu me le dire. Puis,

quand bien même j'aurais su que vous en aviez un, vous n'en étiez pas moins une femme digne de tous les respects qu'on doit à une femme.

— Allons, me dit-elle en me tendant une petite main, vous êtes un homme charmant, et vous serez mon ami.

— Bien dévoué.

— Maintenant causons sérieusement.

— Tout ce que je viens de dire est sérieux, lui fis-je observer, résolu que j'étais à ne pas me laisser prendre en défaut.

— Bien, bien, répliqua-t-elle en souriant, c'est établi, n'en parlons plus; mais parlons d'autres choses. On m'a dit que vous partiez, est-ce vrai?

— Oui, je pars.

— Et quand ?

— Dans six jours.

— Réellement?

— Réellement.

— Et personne n'a le pouvoir de vous faire rester? fit-elle en me regardant du coin de l'œil.

— Vous!

— Ne disons pas de choses inutiles.

— Je ne mens pas; dites-moi de rester, je resterai.

— Mais comment faut-il vous le dire?

— Le mieux que vous pourrez.

— C'est que ce n'est justement pas comme cela que je le dirais.

— Ordonnez-le-moi alors.

— Je n'en ai pas le droit.

— Vous le prendrez.

— Comment le prendrai-je?

— Comme vous l'avez pris sur...

— Sur qui? fit-elle en me regardant en face.

— Sur d'autres, fis-je négligemment.

— Sur un autre, vous voulez dire, répliqua-t-elle avec ce même ton dont je te parlais tout à l'heure. Vous croyez donc que c'est avec l'intention d'être votre maîtresse que je suis venue vous voir? alors vous êtes un fat!

— Je ne l'ai pas cru une minute, balbutiai-je, intimidé un peu par ces réponses nettes et précises.

— Je vous ai dit tout à l'heure : « Vous serez mon ami ; » si vous m'aviez plu d'une autre façon, je vous aurais dit : « Soyez mon amant. » Ainsi, revenons à ce que je vous disais. Vous partez?

— Oui.

— Et rien ne vous retient?

— Rien.

— C'est drôle! j'aurais cru que vous aimiez quelqu'un.

— Personne.

— Ah !

Ce *Ah!* voulait dire clairement :

— Mais comment arrangez-vous cette réponse avec la lettre que j'ai trouvée?

Malheureusement j'étais décidé à ne pas parler le premier de cet incident.

Elle reprit :

— C'est vrai, vous ne recevez personne.

— Qui vous l'a dit?

— Le père Jean.

— Vous le lui avez donc demandé?

— Oui.

— Pouvez-vous me dire quel intérêt vous aviez à savoir cela ?

— C'est bien simple : puisque vous ne veniez pas chez moi et que je voulais venir chez vous, je tenais auparavant à être sûre de ne pas vous déranger et à ne contrarier personne en vous faisant visite. Une visite peut être si mal interprétée!

— C'est juste, et l'on n'est pas plus discrètement indiscrète.

— La discrétion, c'est ma grande vertu.

— Oh!

— Vous dites?

— Je dis : Oh !

— Et que signifie cette exclamation ?

— Elle signifie que vous êtes une remarquable exception, car la discrétion n'est pas la vertu dominante chez les femmes.

— C'est ma seule.

— Et vous n'avez jamais péché contre ?

— Jamais !

— Bien sûr?

— En voulez-vous une preuve?

— Dites.

— Eh bien, l'autre fois, en allumant votre papier à ma bougie, vous avez laissé tomber une lettre.

— C'est vrai.

— Je l'avais vue tomber.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'elle tombait ?

Augustine se mordit les lèvres.

— J'aurais pu vous le dire, mais la pensée ne m'en est pas venue, et d'ailleurs il n'y a vertu que quand il y a lutte.

— Il y avait donc lutte ?

— Certainement ; un moment j'ai désirai connaître le contenu de cette lettre.

— A ce moment-là il y eut péché.

— Oui, mais vous allez voir qu'il n'y en eut pas accomplissement. Quand vous fûtes rentré, je ressortis et je ramassai la lettre. Je reconnus une écriture de femme, et je la tirai de l'enveloppe.

— Diable ! fis-je

— Mais je l'y remis aussitôt, sans la lire, je vous le jure.

— Vous le jurez?

— Oui.

— Le parieriez-vous?

Elle se mit à rire.

— Peut-être, reprit-elle ; seulement, comme je désirais vous connaître, je la recachetai de mon initiale; je la glissai sous la porte, espérant qu'en voyant par le cachet à qui vous deviez la restitution de cette lettre, vous viendriez, ne fût-ce que par politesse, faire une visite à celle qui vous l'avait rendue.

— Je ne pouvais pas reconnaître l'initiale, j'ignorais votre nom, et ce pouvait bien être un autre locataire de la maison que vous.

— C'est à peu près juste. Bref, ayant appris que vous partez bientôt, j'ai voulu vous prier de rester au nom de celle qui vous écrivait.

— Puisque je pars, c'est qu'elle n'a pas le pouvoir de me retenir; il est vrai que, dans ce cas-là, elle a besoin d'une auxiliaire, et n'en peut trouver

une plus charmante que vous. Vous désirez donc que je reste ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il part, lui.

— Qui, lui ?

— Frédéric.

— Ah ! très-bien ; mais il serait bien plus simple d'employer votre influence à le retenir, lui, plutôt que moi ?

— Ah ! c'est que, malheureusement, j'ai depuis deux ans le droit de demander ; mais je n'ai plus le pouvoir d'obtenir.

— Il est bien peu reconnaissant !

— Je suis insuffisante, voilà tout.

— Mais, si je reste, à quoi cela me mènera-t-il ?

— A ne pas partir d'abord ; et le départ, surtout quand on part seul, est toujours une chose dont on se repent au premier relais. On continue par amour-propre, et l'on dit qu'on s'est amusé par entêtement. Puis, si vous partez, je m'ennuierai à périr. Je ne connais personne. Tandis que si vous

restez, vous viendrez chez moi, j'irai chez vous, et nous passerons de bonnes soirées ensemble.

— Jusqu'à qu'elle heure?

— Jusqu'au jour, si vous voulez.

— Vous n'avez donc pas d'amis?

— Non. Il ne le veut pas.

— Mais s'il apprend que vous me voyez?

— Il ne le saura pas. Qui le lui dirait? Il est absent, vous êtes mon voisin, nous allons, nous venons sans qu'on s'en doute. Il m'a défendu de recevoir qui que ce soit, je lui obéis : je ne reçois personne, je viens chez vous.

— Mais si ces facilités de nous voir me donnaient d'autres pensées? fis-je d'un ton qui commentait parfaitement ma phrase.

— Elles ne vous viendront pas.

— Mais si elles viennent?

— Vous les chasserez.

— Mais si je ne peux pas les chasser?

— Vous en triompherez comme moi de l'indiscrétion.

— Mais si je n'en triomphe pas?

— Alors je vous mettrai à la porte, et nous ne nous verrons plus que comme nous nous voyions auparavant.

— Et quand il reviendra ?

— Vous cesserez de venir.

— Je pars.

— Partez, fit-elle ; mais je vais bien m'ennuyer maintenant que vous voilà absents tous les deux.

— Voyons, repris-je, je vous écoute depuis une heure, et le diable m'emporte si je vous comprends. Êtes-vous une femme ? répondez !

— Certes.

— Et comment voulez-vous que je vive dans votre intimité sans désirer être votre amant ?

— Je vivrai bien dans la vôtre sans désirer être votre maîtresse.

— La belle raison ! vous avez un amant, et moi je suis seul.

— Partez alors, fit-elle en se levant ; mais, jusqu'à ce que vous partiez, venez me voir.

— Quand part-il, lui ?

— Il est parti hier.

— Quand vous trouve-t-on?

— Quand vous voudrez... Vous êtes très-gai, n'est-ce pas? fit Augustine.

— Quand on ne me refuse pas ce que je demande.

— Mais quand vous ne demandez rien?

— Je suis gai.

— Oui, j'entendais rire et chanter chez vous presque tous les jours; c'est à partir de ce moment que j'ai compté sur vous pour me distraire. Adieu. Je vous jure que je suis désolée que vous partiez.

Et, tout en disant cela, Augustine avait repris son Saxe, qu'elle considérait avec attention.

J'allais insister encore pour qu'elle acceptât ma cour, car il y avait vraiment quelque chose d'étrange dans cette femme; mais, soit qu'elle m'eût compris, soit qu'effectivement sa pensée eût la mobilité qu'elle affectait, elle me dit :

— C'est du vieux Saxe, n'est-ce pas?

— Oui, lui dis-je.

— C'est vraiment adorable ! Je vous remercie. Adieu, mon voisin.

— Voyons, lui dis-je en lui serrant la main, quand vous reverrai-je ?

— Quand j'aurai envie de vous voir, je viendrai frapper; si vous êtes chez vous, vous m'ouvrirez ; si vous n'y êtes pas, je rentrerai chez moi travailler.

— Vous travaillez donc?

— Oui, me dit-elle, j'étais même dans un magasin; c'est pour cela que je rentrais tous les soirs à la même heure; mais Frédéric ne veut plus que j'y aille.

— Très-bien, c'est convenu

— Allons, dit-elle en me tendant son front, embrassez-moi et soyons de bons amis.

Je l'embrassai, elle ouvrit la porte, regarda si personne ne montait, et rentra chez elle en courant.

II

— L'étrange fille ! me dis-je en lui faisant un signe de la main ; et je fus au moment de ne pas partir pour voir jusqu'où je pourrais pousser l'aventure ; puis je me dis que, si originale qu'elle fût, Augustine n'effacerait pas madame d'Harnebey de mon souvenir ; que ma voisine pouvait n'être, après tout, qu'une coquette qui voulait me faire poser, ou qu'une maîtresse désœuvrée qui voulait se distraire.

Je me fis très-judicieusement observer que cela ne valait pas la peine que je renonçasse à un voyage que je me promettais depuis longtemps, et j'allai retenir ma place pour Châlons.

J'eus même l'occasion d'exercer tout de suite ma résolution d'un prompt départ ; car, ayant trouvé une place libre dans le coupé pour le surlendemain, je l'arrêtai.

Je n'avais que le temps de faire mes préparatifs, j'allai dîner vite, et je rentrai chez moi à sept heures.

A huit heures, on frappa ; c'était Augustine.

Elle entra.

— Eh bien ! lui dis-je, je pars jeudi.

C'était un mardi que cela se passait.

— Ah ! me dit-elle, décidément ?

— Décidément. Voici mon bulletin des Messageries.

Elle le prit et le lut.

— Amusez-vous bien, me dit-elle.

Et elle devint toute triste.

C'était à n'y pas croire.

Si elle m'eût dit de rester en ce moment, sans me rien promettre, sans me rien laisser espérer, je fusse resté.

Elle ne me le dit pas.

— Vous faîtes vos malles? reprit-elle.

— Oui.

— Voulez-vous que je vous aide?

— Il ne manquerait plus que cela!

— Je vais vous ranger votre linge; les hommes ne savent pas faire une malle.

Je suis de ceux qui font leurs malles deux jours à l'avance, à la fois pour avoir le temps et pour être sûr de ne rien oublier.

Elle alla à ma commode, dont elle ouvrit un des tiroirs.

C'était justement celui où étaient les lettres de madame d'Harnebey; je le vis, je fis un mouvement.

Elle vit le mouvement et reconnut l'écriture.

— Oh! soyez tranquille, me dit-elle, je ne les lirai pas plus que je n'ai lu l'autre.

— Êtes-vous folle? lui dis-je, de me parler ainsi?

Et, en disant cela, je lui pris la tête dans mes deux mains, et je l'embrassai sur le front.

A son tour, elle m'embrassa et me dit avec un petit ton chagrin :

— Aussi, pourquoi partez-vous?

Je la regardai : elle était charmante.

Elle venait d'ouvrir un autre tiroir pour y prendre du linge; elle était baissée, nu-tête; je voyais des cheveux à profusion roulés élégamment, je voyais le contour d'une hanche vigoureuse, un cou bien dessiné, et toujours ces deux petits pieds qui, dans leurs pantoufles de chevreau doré, paraissaient encore plus mignons.

Je tournai les yeux d'un autre côté.

— Nous nous serions bien amusés, dit-elle avec un soupir; enfin!

Et elle transporta des chemises de la commode dans la malle.

— Mais, puisque vous ne deviez partir que dans six jours, pourquoi partir dans deux?

— C'est vous qui en êtes la cause.

— Et comment cela?

— Et certes, lui dis-je, dans six jours j'aurais été amoureux de vous, et je ne serais pas parti. Voyons, définitivement, voulez-vous que je reste?

— Toujours aux mêmes conditions?

— Oui.

— Vous savez bien que cela ne se peut pas, ainsi n'en parlons plus, ou je rentre chez moi.

Elle resta avec moi jusqu'à minuit. A minuit, elle se retira après m'avoir promis de revenir le lendemain.

Le lendemain elle revint. Mêmes causeries, mêmes résultats.

Seulement je devenais amoureux, ma parole d'honneur; mais de cet amour irrité qui aurait, je pense, disparu avec la satisfaction du désir; en attendant, je la désirais, et beaucoup.

Cependant l'idée me vint qu'elle se moquait de moi, et je voulus en avoir le cœur net.

— Écoutez, lui dis-je, je dîne ce soir chez ma mère, je ne rentrerai que tard, je pars de bonne heure demain, et je ne veux pas partir sans vous voir; je laisserai la clef à la porte, car je m'endor-

mirai peut-être auprès du feu ; venez à l'heure que vous voudrez, et réveillez-moi si je dors.

— Ah ! vous pouvez vous coucher, me dit-elle, je sais ce que c'est qu'un homme au lit.

— A ce soir, donc !

— A ce soir.

A onze heures, je rentrai, je me couchai, je m'endormis.

Il me sembla entendre du bruit ; je me réveillai, et je vis Augustine qui, assise dans un fauteuil, remuait le feu d'une main et tenait un livre de l'autre.

En ce moment une heure sonnait.

— Il y a longtemps que vous êtes là ? lui dis-je.

— Depuis minuit, me dit-elle.

— Et que faisiez-vous ?

— Je lisais.

— Pourquoi ne m'avoir pas réveillé ?

— Vous dormiez si bien, j'ai pensé que vous aviez besoin de repos ; puis, pourvu que je ne sois pas seule, c'est tout ce qu'il me faut, vous le savez du reste, et j'aurais passé la nuit ainsi.

— Venez vous asseoir un peu sur mon lit, lui dis-je.

Elle déposa son livre et s'assit à côté de moi.

C'était d'une impertinence sans seconde, ou d'une confiance inouïe.

Ah! je commençais à être ému.

— Voyons, Augustine, dis-je en lui prenant les deux mains, aimez-vous bien Frédéric?

— Oui, me dit-elle, mais assez négligemment.

— Et vous ne voulez pas le quitter?

— Non.

— Ni le tromper?

— Non.

— Mais cependant ce n'est pas un amour sérieux?

— C'est un amour franc, me répondit-elle; je lui ai promis de ne pas le tromper, je ne le trompe pas.

— Mais, continuai-je en lui passant la main autour de la taille et en l'amenant doucement à moi, mais si vous en aimiez un autre?

— Je n'aime personne, répondit-elle en es-

sayant, mais sans affectation, de se dégager de mon bras.

— Je vous fais mal? lui demandai-je.

— Non, me répondit-elle, mais j'aime mieux aller m'asseoir.

Dans l'effort qu'elle avait fait pour se dégager, j'avais senti une souplesse de reins qui m'avait fait frissonner.

Je la retins.

— Pourquoi vous asseoir? est-ce que je vous fais peur?

— Non, mais je vous gêne.

— En aucune façon.

Et je l'entourai de ma main droite; mais, au lieu de passer ma main par-dessus sa robe de chambre, je la passai par-dessous.

Alors elle se leva d'un mouvement si rapide, qu'elle m'échappa, mais sans dire une syllabe.

Elle alla devant la glace refermer sa robe, qui s'était dégrafée dans cet effort, et, ayant rallumé sa bougie, elle me dit froidement :

— Adieu!

— Voyons, fis-je en lui tendant la main, vous m'en voulez?

— Oui.

Elle était pâle et oppressée.

— Oui, je vous en veux, reprit-elle, parce que vous avez cru que j'accorderais à la force ce que j'ai refusé au chagrin de vous voir partir, au chagrin réel de notre séparation, — elle appuya sur le mot, — et, si je restais ici plus longtemps, comme vous recommenceriez ce que vous venez de faire, je vous quitterais avec la certitude que vous êtes un homme sans esprit, ce que je ne veux pas croire. Adieu!

— Votre main, lui dis-je.

Elle hésita.

— Soyez tranquille, je ne recommencerai pas.

Je pris sa main, cette main était brûlante.

— Cette femme n'a peut-être pas de cœur, me dis-je, mais elle a des sens.

— A quelle heure partez-vous? me dit-elle.

— A onze heures.

— A dix je viendrai vous dire adieu. Bonsoir.

— Bonsoir. Vous me pardonnez?

— Il le faut bien, puisque vous partez.

Elle sortit en refermant toutes les portes derrière elle.

Je ne m'endormis qu'à quatre heures du matin.

Le lendemain, j'avais déjà ma casquette de voyage sur la tête quand Augustine arriva.

Elle était encore plus pâle que la veille. On eût dit qu'elle n'avait pas dormi.

— Vous partez toujours? me dit-elle.

— Plus que jamais.

— Par les messageries Laffitte?

— Oui.

— A onze heures précises?

— Oui.

Elle se mit à sourire.

— Qu'avez-vous?

— Rien, me dit-elle. Seulement il faut que je parte. Embrassons-nous donc et bon voyage!

Je l'embrassai.

— Quand reviendrez-vous?

— Qui sait?

— En tout cas vous reviendrez ici?

— Certes.

— Adieu.

— Adieu, chère enfant.

A onze heures j'étais dans le coupé de la diligence, et il n'y avait même que moi dans le coupé. Ma mère venait de me dire adieu et la voiture partait déjà quand un commissionnaire s'approcha de la diligence et, entr'ouvrant la portière, me dit :

— Monsieur Emmanuel de...

— C'est moi, lui dis-je.

— Une lettre pour vous, monsieur.

Cet homme me tendit un billet, et n'eut que le temps de se jeter de côté, car la voiture allait heurter une borne.

J'ouvris le billet, qui contenait ces seuls mots :

« Mon cher voisin,

« Rapportez-moi un chapelet de Rome, vous me devez bien cela. J'ai péché pour vous.

« AUGUSTINE. »

Quel péché avait-elle commis? je l'ignore. J'avais beau chercher, je ne devinais pas. Je me rappelais bien sa pâleur exagérée du matin, mais cette pâleur pouvait autant venir du repentir que du péché.

Le résultat de mes réflexions, ajouta Emmanuel en me regardant, fut que j'avais été trop délicat, la veille.

Une heure après, nous changions de chevaux à Charenton, et j'avais relu vingt fois ce petit billet parfumé.

III

Tu sais ce que c'est que le voyage, continua Emmanuel; la nouveauté de ce que je voyais ne tarda pas à me faire oublier Augustine, et ce ne fut qu'à Rome, en faisant mes emplettes, que je me souvins du chapelet qu'elle m'avait demandé, plutôt pour m'avouer son péché que pour me demander un cadeau.

J'achetai donc un fort beau chapelet, que je mis dans ma malle avec mes autres emplettes, et je continuai ma route.

Arrivé à Naples, je fis la connaissance d'Antonia, et le souvenir d'Augustine disparut complétement de ma mémoire.

Je revins, tu te le rappelles, à Paris, avec ma danseuse, et après avoir envoyé mes malles chez moi, rue Neuve-des-Mathurins, je m'installai presque complétement chez Antonia.

Je ne revenais coucher rue des Mathurins qu'assez rarement, et lorsqu'au sortir du théâtre elle me disait être fatiguée, et qu'elle était maussade comme le sont souvent les danseuses après les représentations.

Puis il y avait encore les jours où je passais la soirée avec mes amis. Ces jours-là, où plutôt ces nuits-là, je rentrais chez moi, car je trouvais inutile d'aller réveiller tout le monde dans une maison qui n'était pas la mienne, et de déranger Antonia pour lui apporter des parfums de cigare et de vin de Champagne.

Une nuit, il pouvait être une heure, je rentrai rue des Mathurins.

J'allais me mettre au lit quand il me sembla entendre frapper. Je crus que c'était le vent qui secouait ma porte, et je n'ouvris pas, mais on frappa une seconde fois plus distinctement. Je te jure que j'étais à cent lieues de soupçonner le nom de ce visiteur nocturne.

Je crus que c'était Antonia qui, inquiète, envoyait sa femme de chambre me chercher.

J'étais bien bon! J'ouvris.

C'était Augustine, en robe de chambre, comme le soir qui avait précédé mon départ.

— Tiens, c'est vous! lui dis-je.

Et je lui pris la main.

— Vous paraissez bien étonné de me revoir, me dit-elle; me croyiez-vous donc morte ou m'aviez-vous tout à fait oubliée?

Et elle répondit à la pression de ma main par une pression plus forte; sa main avait une souplesse électrique.

C'est cette main qui a écrit la charmante lettre

que vous m'avez envoyée au bureau des diligences?

— Oui, me dit-elle en rougissant.

— Alors je la baise deux fois, ce à quoi elle répondit par un regard que je ne lui avais pas encore vu.

— Et mon chapelet? me dit-elle.

— Le voici.

J'allai à ma malle et j'en tirai le chapelet.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas fait remettre? il est magnifique et je n'aurais pas mieux demandé que d'être surprise plus tôt.

Pendant ce temps-là elle s'était assise.

— D'abord je craignais que M. Frédéric ne vous demandât d'où venait ce chapelet, et que cela ne vous contrariât de le lui dire.

— Je suis bien libre d'accepter les cadeaux, reprit-elle en souriant, et je ne suis pas forcée de dire ni pourquoi je les demande, ni pourquoi on me les donne.

Un sourire, le même qu'elle devait avoir en m'écrivant les deux lignes que je t'ai citées tout à

l'heure, errait continuellement sur ses lèvres ; c'était plus qu'un sourire, c'était une confidence.

— S'il faut que je vous parle franchement, continuai-je, je suis rarement ici et j'avais oublié ce pauvre chapelet.

— L'amour fait oublier l'amitié.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire que depuis que vous êtes amoureux vous ne vous souvenez plus de vos amis.

— Et qui vous a dit que je fusse amoureux?

— Tout le monde.

— Tout le monde s'occupe de moi; tout le monde est bien bon!

— C'est Frédéric qui me l'a dit.

— Et où l'a-t-il appris?

— Au cercle.

— Ah! vraiment, et qu'y dit-on?

— On y dit, reprit Augustine avec un tremblement dans la voix, que vous avez ramené d'Italie une merveille.

— C'est vrai, Antonia est très-jolie.

— Ah! on l'appelle Antonia?

— Oui.

— Elle est danseuse?

— Justement.

— Et c'est un amour sérieux?

— Très-sérieux.

— Franchement, l'aimez-vous?

— Énormément.

Je te jure que je ne soupçonnais pas le but de la visite d'Augustine, de sorte que je ne prêtais aucune intention aux réponses que je lui faisais.

A ma réponse avait cependant succédé un silence pendant lequel je cherchai de nouveau dans ma malle pour voir si je trouverais encore quelque chose à offrir à ma voisine.

— Tenez, lui dis-je en m'approchant d'elle, comment trouvez-vous ce bracelet de médailles antiques?

— Très-joli, me répondit-elle presque sans l'avoir regardé.

— Voulez-vous l'accepter?

— Gardez-le pour Antonia.

Il y avait de l'amertume dans cette phrase. Je

me retournai involontairement vers Augustine, cherchant sur son visage la raison de l'intonation donnée à sa réponse.

— Prenez-le, lui dis-je, vous me ferez plaisir.

— Au fait, reprit-elle, il n'est pas assez beau pour l'offrir à une femme comme elle.

— Ma chère enfant, dis-je à Augustine, il n'a d'autre mérite que d'avoir été acheté à Rome et d'être fait avec des médailles antiques. Je sais que vous aimez les choses originales, voilà pourquoi je vous prie de l'accepter. Quant à Antonia, c'est une danseuse, et elle aime mieux un bijou éclatant qu'un bijou rare sans éclat.

— Alors, me dit-elle, j'accepte.

Et elle me tendit la main.

Sa main était brûlante comme la veille du jour où je partis.

— On dirait que vous avez la fièvre? lui dis-je.

— Un peu, me dit-elle.

— Il est tard, il faudrait peut-être vous coucher.

— Je vous gêne?

— Êtes-vous folle ?

— N'importe, je m'en vais. Bonsoir.

— Et elle prit sa bougie.

Malgré moi je me rappelai le soir où elle avait quitté ma chambre. Par un hasard tout naturel, le bougeoir d'Augustine était à la même place que ce soir là, et moi j'étais assis sur mon lit.

Je la regardai alors plus attentivement ; ce rapprochement de deux incidents identiques après trois mois d'absence jeta dans mon esprit des pensées rétrospectives. Il me semblait aussi qu'Augustine ne quittait pas ma chambre avec les mêmes résolutions que la première fois.

Elle semblait prête à pleurer.

— Vous avez un chagrin ? lui demandai-je.

— Point du tout.

— Frédéric n'est-il pas revenu ?

— Si fait, puisque c'est lui qui m'a appris votre retour avec Antonia.

— Qu'avez-vous alors ?

— Rien. Adieu.

Je la retins par le bras.

— Ne suis-je plus votre ami? lui demandai-je avec une amitié réelle, et tout prêt à compatir à la douleur qu'elle pouvait avoir et à la consoler de mon mieux, voyons, venez vous asseoir à côté de moi, et contez-moi cela.

Elle reposa une seconde fois son bougeoir sur la cheminée, et me suivit sans opposition.

Je m'assis sur mon lit et la fis asseoir à mon côté.

— Ainsi elle est très-jolie? fit-elle en me regardant d'une façon toute nouvelle.

Il y a des moments où l'esprit se trouble si instantanément, que la bouche, sans savoir ce qu'elle dit, murmure un mot, sous lequel l'homme en proie à ce trouble croit cacher ce qu'il éprouve.

— Causons, dis-je à Augustine.

Et, tout en disant cela, je lui passai la main autour de la taille; comme trois mois auparavant, je frissonnai au toucher de ce corps souple.

Je croyais qu'elle allait se défendre, elle ne se défendit pas, elle se contenta de me dire:

— Si elle vous voyait!

— Que me fait qu'elle me voie?

— Vous ne l'aimez donc pas?

— Je l'aime, mais qu'importe?

Et je fixai ardemment mes yeux sur ceux d'Augustine.

Il me sembla que des yeux de cette femme jaillissait un rayon de volupté, comme un éclair au contact de deux électricités.

— Qu'importe, si vous m'aimez un peu? repris-je, enhardi par ce regard.

— Mais moi, je ne puis être votre maîtresse. Laissez-moi, — cela vaut mieux.

Cela vaut mieux me sembla étrange; il y avait donc la possibilité d'autre chose, puisqu'elle me disait qu'il valait mieux que cette chose ne fût pas.

Je ne perdis pas mon temps à chercher les causes qui pouvaient avoir opéré ce changement; seulement ce Frédéric, qui s'en allait de chez elle à minuit et la laissait dans l'état où elle était, me parut un être stupide.

Pourtant le caractère d'Augustine s'était si net-

tement prononcé dans le commencement de notre connaissance, qu'il m'était impossible de croire à un démenti si prompt du passé et que je n'osais pas lui demander autre chose que ce qu'elle m'accordait, tant je craignais de la voir m'échapper encore.

— Non, décidément, laissez-moi rentrer, murmura-t-elle, vous me le conseilliez tout à l'heure, il le faut, je le veux... je vous en prie.

Et en même temps, tout en paraissant faire des efforts pour sortir de mes bras, soit faiblesse réelle, soit abandon, elle laissa tomber sa tête sur mon épaule. Il n'y avait entre nos deux bouches qu'une distance de cent mille lieues franchissable en une seconde.

Je franchis cette distance. Mais alors elle s'élança de mes bras en disant :

— Au nom du ciel, laissez-moi, laissez-moi !

Cette fois, c'était trop ; quand une femme demande qu'on *la laisse*, il faudrait-être un sot pour la laisser.

— Ah! me dis-je, monsieur Frédéric, vous avez ri quand je suis tombé dans l'escalier, je vais bien rire demain quand vous le monterez.

IV

Tout ce que je puis ajouter, c'est qu'une nuit encore comme celle que je venais de passer, et je fusse devenu fou de cette femme, et je l'eusse suivie comme un chien suit son maître.

Aussi, quand, à son réveil, elle me vit la contemplant, elle se pencha à mon cou avec la nonchalance de la force abattue, du désir calmé,

de l'ivresse éteinte, et y resta longtemps suspendue.

— Je t'aime! lui dis-je alors.

— Et moi aussi! murmura-t-elle avec l'accent de la force qui revient.

— Et nous vivrons toujours ensemble.

— Non, non, me dit-elle, il faut même que vous oubliiez cette nuit, comme si elle n'avait jamais existé.

— Que dis-tu?

— Je dis, mon Emmanuel, que, depuis la nuit qui a précédé ton départ et depuis le moment où j'ai senti tes lèvres sur les miennes, j'ai le cœur qui me brûle quand je pense à toi, et que, quand tu es revenu avec cette femme, j'ai été comme jalouse. Tu le sais, je suis franche : ton dédain, ton oubli, n'ont fait qu'augmenter, non pas mon amour, car ce n'est pas là de l'amour, mais ma folie. Il fallait enfin que je passasse une nuit avec toi, car je te désirais avec tous mes sens, mais je ne serais pas sûre de t'aimer avec tout mon cœur.

— Mais il y a trois mois, lui dis-je, j'étais le même homme ; pourquoi m'as-tu repoussé ?

— Il y a trois mois, répliqua-t-elle en sautant à bas du lit et en riant, il y a trois mois, tu n'avais pas de maîtresse, je n'aurais trompé personne ; aujourd'hui tu en as une, je trompe quelqu'un.

Et la folle enfant, me laissant à moitié fou sur mon lit, se rhabilla à la hâte.

Au moment de sortir de chez moi, elle me dit :

— Tu ne parleras jamais de cela à personne, tu me le promets?

— Je te le promets.

— Un jour je te dégagerai de ton silence, car notre histoire est bizarre et tu éprouveras le besoin de la raconter.

— Mais, lui dis-je à mon tour, promets-moi de me répondre franchement.

— Parle.

— Combien as-tu eu d'amants dans ta vie?

— Frédéric et toi.

— Pas d'autre?

— Sur Dieu!

— Et tu veux que cela finisse ainsi entre nous?

— Je le veux. Mais dis-moi de nouveau que tu aurais quitté Antonia pour moi.

— J'y suis prêt encore.

— Merci, me dit-elle, je t'aime!

Elle m'embrassa et disparut.

— Et depuis? demandai-je à Emmanuel.

— Depuis, me répondit-il, cela va te paraître étrange, je ne l'ai jamais revue que dans l'escalier, mais toujours elle me regardait à me faire damner, puis je l'ai retrouvée l'autre nuit au bal de l'Opéra, où elle m'avait dit de venir.

— Pourquoi?

— Pour me délier de mon serment à partir de dimanche. Frédéric l'épouse samedi.

— Il l'épouse ! m'écriai-je. Que penses-tu de cela?

— Je pense qu'il est bien heureux ! me dit Emmanuel.

V

J'avais mes trois histoires; mais, comme vous avez pu le voir, deux seulement m'étaient connues dans tous leurs détails, et la liaison d'Emmanuel et d'Antonia n'était qu'indiquée dans le récit du héros de ces aventures.

A peine avait-il dit le dernier mot qu'on a lu, qu'il s'était enfui, comme pour échapper aux nouvelles questions que je pouvais lui faire. Le silence

qu'il avait presque affecté de garder à l'endroit d'Antonia me parut cacher quelques mystères de la vie intime qu'il devait être curieux de connaître, et, puisqu'il ne me les contait pas, je me promis bien de les découvrir et d'aller chercher le monstre jusque dans son antre.

Je connaissais l'adresse d'Emmanuel, qui, depuis qu'il vivait avec une danseuse en renom, s'était cru forcé de quitter son modeste appartement de la rue Neuve-des-Mathurins, et de le remplacer par un fastueux premier étage de la rue Taitbout.

Quelques jours après cette seconde rencontre, je me rendis chez lui.

— Qui demandez-vous? me dit la portière.

— M. Emmanuel de...

— Il n'y est pas.

— Son domestique est-il chez lui?

— Non, monsieur.

— A quelle heure trouve-t-on Emmanuel?

— C'est bien rare qu'il soit ici.

— Et son domestique?

— Il n'y est presque jamais.

Je regardai la portière, je la croyais folle.

— Pardon, madame, lui dis-je, mais Emmanuel de... est bien locataire de cette maison?

— Oui, monsieur, il y demeure, mais il n'y reste pas.

— Alors, madame, veuillez me dire, répliquai-je avec une exagération de politesse qui dut donner à la portière une bonne opinion de mon respect pour la classe dont elle faisait partie, veuillez me dire quelle est la maison où Emmanuel ne demeure pas, mais où il reste.

— Je n'en sais rien, monsieur, il n'y a que son domestique qui puisse vous le dire.

Cela tournait un peu trop à la plaisanterie.

— Mais, m'écriai-je, puisque le domestique n'est presque jamais ici, comment voulez-vous que je le trouve?

— Si monsieur veut me dire son nom et son adresse, je dirai à Alphonse d'aller voir monsieur.

— Le domestique d'Emmanuel s'appelle Alphonse?

— Oui, monsieur.

Je donnai mon nom et mon adresse, et j'ajoutai :

— Priez M. Alphonse, si cela ne le dérange pas trop, toutefois, de venir me dire où je pourrai trouver Emmanuel, car j'ai quelque chose d'important à lui communiquer.

— Je n'y manquerai pas, fit la portière.

Je rentrai chez moi.

Huit jours s'écoulèrent sans que M. Alphonse parût.

Je retournai rue Taitbout.

— M. Alphonse va-t-il bien? demandai-je à la portière.

— Oui, monsieur, très-bien, répondit celle-ci, qui ne me reconnut pas tout de suite.

— Est-il ici?

— Non, monsieur.

— Ah çà! il n'y est donc jamais?

— Il y est bien rarement.

— Et Emmanuel?

— Il y a quinze jours que nous ne l'avons vu.

Ah ! mais vous êtes le monsieur qui est venu il y a huit jours ?

— Oui, et à qui vous aviez promis d'envoyer M. Alphonse.

— Il n'est pas allé chez vous ?

— Je ne l'ai pas vu.

— Il me l'avait bien dit !

— Qu'il ne viendrait pas ?

— Oui.

— Et pourquoi donc ?

— Il prétend qu'il n'a pas le temps de se déranger pour tous les amis de M. Emmanuel.

— Savez-vous qu'il est assez impertinent, M. Alphonse ?

— Ah ! il est comme cela.

— Ainsi, il n'y a pas moyen de voir M. Emmanuel, ni M. Alphonse, ni de savoir où les trouver l'un ou l'autre ?

— Si vous voulez me promettre de ne pas dire que c'est moi qui vous ai dit où il est, je vous dirai où vous pourrez trouver M. Alphonse.

— Soyez tranquille.

— Vous me le promettez?

— Je vous le promets. Vous avez donc bien grand'peur de lui ?

— Ah ! monsieur, tout le monde tremble devant lui dans la maison.

— Je suis d'autant plus curieux de le connaître. Voyons, où est-il ?

— Il est chez le marchand de vins à gauche, au bout de la rue.

— Merci, j'y vais.

La portière poussa une exclamation d'étonnement.

Je me rendis chez le marchand de vins, que je trouvai assis à son comptoir.

— M. Alphonse est-il ici? lui demandai-je.

— Il est dans l'arrière-boutique, il déjeune, me répondit cet homme.

— Voudriez-vous lui dire qu'il y a ici quelqu'un qui désire lui parler?

— Alphonse! cria le marchand de vins en ouvrant la porte de son arrière-boutique, dont il avait fait une espèce de cabinet particulier.

— Quoi ? répondit une voix éraillée, au milieu des voix avinées de plusieurs hommes.

— Il y a là un monsieur qui te demande.

— Eh bien, qu'il entre.

— Voulez-vous entrer, monsieur? me dit le marchand de vins.

Il fallait bien en passer par là ; d'ailleurs, ce type de domestique m'amusait assez.

J'entrai.

— M. Alphonse, le domestique de M. Emmanuel de...? dis-je en entrant.

Cette dénomination fit rougir un grand gaillard, qui porta la main à sa casquette plutôt par habitude que par politesse, et qui me dit :

— C'est moi, monsieur.

— Pouvez-vous me dire où je trouverai votre maître? lui dis-je.

— Mon maître, répondit M. Alphonse en rougissant de nouveau, il est chez sa petite.

Ce fut moi, à mon tour, qui rougis de la façon dont ce laquais parlait d'Emmanuel.

Les camarades de M. Alphonse se mirent à rire de l'intonation qu'il avait donnée à sa facétie.

— Qui appelez-vous sa petite? dis-je avec un sang-froid invulnérable; est-ce une domestique?

Et je regardai M. Alphonse de façon à lui faire comprendre que je ne souffrirais pas une seconde impertinence. Je crois que ces sortes d'imbéciles subissent, malgré eux, l'ascendant moral; car celui-ci, qui était de taille à en manger quatre comme moi, cessa ce ton badin, et, ôtant sa casquette, me dit :

— M. Emmanuel de... est chez mademoiselle Antonia, rue de Provence, 19.

Je portai la main à mon chapeau, et je sortis.

Je me rendis immédiatement rue de Provence, 19.

Je montai à l'étage que m'indiqua le portier, au troisième, et je sonnai à une porte de velours vert, entourée de clous dorés et ornée d'un bouton de cristal.

— M. Emmanuel de..., dis-je à la femme de chambre qui vint m'ouvrir, est-il ici?

— Non, monsieur, répondit cette fille avec une certaine hésitation.

— Mademoiselle Antonia y est-elle?

— Non plus.

— Ayez la bonté de remettre cette carte à Emmanuel quand il rentrera.

— Oui, monsieur.

La femme de chambre referma la porte. Je descendis lentement, tant j'étais convaincu que l'absence d'Emmanuel n'était qu'une consigne, et qu'il allait me faire rappeler dès qu'on lui aurait remis ma carte.

Je n'avais pas descendu vingt marches que j'entendis sa voix.

— Remonte donc! me criait-il par-dessus l'escalier, j'y suis toujours pour toi.

Je remontai.

— C'est bien aimable de venir me voir, me dit-il en me tendant la main.

— J'ai eu assez de peine à trouver cette adresse.

— Tu n'avais qu'à la demander chez moi.

— C'est ce que j'ai fait.

Tout en causant, Emmanuel m'avait emmené dans un boudoir tendu de brocatelle jaune, et m'avait fait asseoir auprès du feu.

— Eh bien, reprit-il, on t'a dit tout de suite où tu pouvais me trouver?

— Il n'y a que ton domestique qui sache cela.

— Alphonse?

— Justement. Il est très-insolent, M. Alphonse.

Emmanuel passa sa main sur son front avec un geste d'impatience, et il ajouta :

— Enfin, il t'a donné l'adresse d'Antonia?

— Oui.

— C'est tout ce qu'il faut.

Comme il paraissait être désagréable à Emmanuel qu'on lui parlât de son domestique, je ne lui en ouvris plus la bouche.

— Sais-tu que tu es fort bien ici! lui dis-je pour changer la conversation.

— Oui; tout à l'heure je te montrerai le reste quand Antonia s'en ira à sa répétition.

En ce moment, la femme de chambre ouvrit la porte du boudoir.

— Monsieur, dit-elle à Emmanuel, madame vous demande.

— Attends-moi un instant, me dit Emmanuel.

Et il sortit.

J'attendis tout en regardant les mille inutilités qui composent le boudoir des femmes en général, et des danseuses en particulier.

Au bout de dix minutes environ, j'entendis les portes du carré de la salle à manger et du salon qui se refermaient bruyamment, et Emmanuel reparut, l'air irrité ou plutôt malheureux.

— Je te gêne, peut-être, dis-le-moi, je m'en irai.

— Au contraire, reste, et le plus longtemps que tu pourras.

Il s'assit en poussant un soupir, et, prenant les pincettes, il se mit à tisonner comme un homme préoccupé et qui ne sait que faire.

— Antonia est partie? lui demandai-je.

— Elle vient de sortir.

— Répète-t-elle un ballet nouveau?

— Je crois que oui.

— Cela paraît ne pas t'inquiéter beaucoup.

— En effet, cela m'est assez indifférent.

On sonna.

— Tais-toi, me dit tout bas Emmanuel.

— Tu ne veux pas recevoir?

— Non.

Cinq minutes après, la femme de chambre parut.

— C'est la modiste de madame, dit-elle à Emmanuel.

— Eh bien, vous lui avez dit que madame est sortie?

— Oui, monsieur, elle a dit qu'elle reviendrait ce soir.

Nouveau soupir d'Emmanuel.

La femme de chambre nous laissa.

— Si nous visitions l'appartement? dis-je alors.

— Viens.

Emmanuel se leva, je le suivis.

Il avait l'air aussi ennuyé que cela est possible.

Nous entrâmes dans le salon, blanc, cerise et or.

— C'est toi qui as donné ce salon à Antonia? lui dis-je.

— Oui, c'est moi qui lui ai donné tout ce qu'il y a ici. Trouves-tu ce salon beau?

— Superbe!

— Voici sa chambre, dit Emmanuel en ouvrant une porte.

Et nous nous trouvâmes dans une chambre tendue de damas bleu, dont le lit et les meubles étaient en bois de rose, et dont les rideaux étaient faits en guipure de Venise, la plus chère de toutes les guipures.

— Diable! dis-je, tu fais on ne peut mieux les choses.

— N'est-ce pas que cette chambre est jolie? fit Emmanuel, comme si ma réponse affirmative eût dû le consoler quelque peu de son ennui.

— Elle est ravissante!

— Tu as vu la salle à manger?

— En tapisserie et en chêne sculpté?

— Oui.

— Elle est très-belle.

— Voilà tout, mon cher.

— C'est bien assez. Et tu en as ici pour...

— En tout?

— Oui, en tout.

— J'en ai pour cinquante-sept mille francs.

— Et c'est payé?

— Hélas! non.

On sonna de nouveau. Nous entendîmes la femme de chambre causer quelques instants avec le visiteur; puis la porte se referma.

— C'est le loueur de voitures, dit cette fille en ouvrant la porte du salon.

— Vous lui avez dit que je n'y étais pas?

— Oui, monsieur.

— Qu'est-ce qu'il a dit?

— Qu'il reviendrait demain.

Nous retournâmes dans le boudoir.

Je me rassis. J'aurais voulu savoir la cause de ce profond ennui dans lequel Emmanuel paraissait plongé. Je la devinais peut-être bien un peu, mais j'eusse voulu l'apprendre de lui-même. Je repris :

— Tu ne vas jamais rue Taitbout ?

— Jamais.

— Pourquoi ?

— Qu'irais-je y faire ?

— Tu as tort de garder un domestique. Cet Alphonse passe sa vie chez le marchand de vins, et c'est ton vin qu'il y boit.

— Je le sais bien.

— Pourquoi ne le renvoies-tu pas ?

— Est-ce que je le peux ?

— Tu lui dois de l'argent ?

— Oui.

— Beaucoup ?

— Beaucoup.

— Combien ?

— Quatre mille francs.

— Comment se fait-il que tu doives quatre mille francs à ton domestique ?

— Il m'en a prêté trois mille.

— Tu as emprunté de l'argent à cet homme ?

— Il le fallait bien ; et tu comprends mainte-

nant pourquoi je n'ose rien lui dire. Sans lui, j'allais à Clichy.

C'était juste. Je baissai la tête.

— Antonia sait tout cela? repris-je.

— Oui.

— Que te dit-elle?

— Elle me fait des scènes.

— Pour...?

— Pour avoir de l'argent, pardieu!

— Et tu n'en as pas?

— Il n'y a pas vingt francs ici.

— Et ta mère?

— Ma mère? je suis brouillé avec elle.

— Il faut rompre avec cette vie-là, mon cher.

— Trouve le moyen. Ma mère ne veut pas me donner un sou; je ne trouve plus à emprunter d'argent, et j'ai trente mille francs de dettes.

On sonna encore.

Cette fois, le visiteur ne se laissa pas congédier comme les deux précédents, et je l'entendis même crier : « Je sais que votre maître est ici; je ne m'en irai pas sans lui avoir parlé. »

— Celui-là, c'est le bijoutier, reprit Emmanuel avec un nouveau soupir.

Il me faisait pitié.

La femme de chambre ouvrit une troisième fois notre porte.

— C'est le bijoutier, dit-elle tout bas.

— Je le sais bien.

— Il ne veut pas s'en aller.

— C'est bon. Allez.

Emmanuel fourra ses mains dans ses poches et se promena de long en large comme un homme qui devient fou.

Je compris le suicide pour dettes.

— Veux-tu que j'aille parler à cet homme? lui dis-je.

— C'est cela, vas-y, me dit Emmanuel sautant avec joie sur ce moyen.

— Que lui dirai-je?

— Tout ce que tu voudras, pourvu qu'il s'en aille et que je ne le voie pas. Voilà cinquante fois que je le fais venir.

Je sortis du boudoir.

Je trouvai le bijoutier assis dans la salle à manger. J'allai à lui ; j'étais assez embarrassé. Il se leva.

— Monsieur, lui dis-je, Emmanuel ne peut vous recevoir en ce moment.

— Mais, monsieur, fit cet honnête commerçant, qui avait évidemment vendu à Emmanuel cinquante pour cent trop cher, et qui était aussi exigeant que s'il avait vendu au prix de fabrique, il faut pourtant que cela finisse. M. de... me doit six mille francs depuis un an, et je n'ai pas encore reçu un sou. Je ne m'en vais pas sans qu'il m'ait donné au moins un à-compte, quand ce ne serait que cent francs.

Je savais qu'il n'y avait pas vingt francs dans la maison, et je n'ai pas besoin de dire que je n'avais pas les cent francs.

— Emmanuel est malade, il n'a pas cette somme ici, dis-je au bijoutier d'un ton presque suppliant ; s'il l'avait, il vous la donnerait tout de suite. On est en train d'arranger ses affaires ; patientez un

peu, cela ne tardera pas. Je prends l'engagement qu'il vous enverra un à-compte avant huit jours.

Le créancier s'ébranlait. Je portai le dernier coup.

— Il faut avoir un peu d'indulgence pour les jeunes gens, continuai-je; ils achètent sans marchander, et sans trop savoir ce qu'ils font. C'est à vous autres, messieurs les marchands, d'être plus raisonnables qu'eux. Je parlerai dès ce soir de votre créance à la mère d'Emmanuel, et je vous assure que vous aurez bientôt une bonne réponse.

— Ce qui m'irrite, ce n'est pas tant qu'on me doive que de voir qu'on ne me reçoit jamais. Si je voyais M. de..., je patienterais; mais je suis humilié de trouver des domestiques qui me répondent : « Monsieur n'y est pas, » ou : « Il vient de sortir, » ou : « Il est à la campagne, » quand je sais pertinemment qu'il est dans sa chambre.

— Vous avez raison, cela est mal, et j'en ferai des reproches à Emmanuel.

— Je compte sur vous, monsieur.

— Soyez tranquille.

— Avant huit jours ?

— Avant huit jours.

— J'ai l'honneur de vous saluer.

Le bijoutier sortit.

— Eh bien ? me dit Emmanuel en me voyant rentrer.

— Il s'en va, lui dis-je.

— Combien je te remercie ! fit-il en me tendant la main.

— Oh ! je sais ce que c'est.

— Que lui as-tu dit ?

— Je lui ai parlé. Parler à un créancier, c'est lui donner un à-compte. Cependant, tâche de lui en envoyer un véritable.

— Est-ce que tu crois que si je le pouvais je ne les payerais pas tous, quand je devrais vivre de pain et d'eau pendant un an.

— Mais tu avais des rentes ?

— Deux maisons.

— Emprunte dessus.

— Est-ce que ce n'est pas déjà fait ? et ma mère m'a fait dire, car je ne la vois plus, qu'elle me ferait interdire si je formais un nouvel emprunt.

— Comment peux-tu vivre dans ces tourments-là ?

— Ah ! je n'en sais rien.

— Tu aimes donc bien Antonia ?

— Je ne l'ai jamais aimée : voilà ce qu'il y a d'affreux. Tu sais pourquoi je l'ai ramenée : pour faire enrager Henriette, vengeance dont je suis bien puni aujourd'hui. J'ai dépensé de l'argent avec Antonia pour avoir l'air d'en être amoureux, et j'en suis arrivé où je suis.

— Tu ne me disais pas cela à l'Opéra.

— Et je ne te l'aurais jamais dit, si tu ne l'avais vu par toi-même. Je rougis de la vie que je mène.

— Il faut en sortir.

— Comment ? je t'ai déjà dit que c'est impossible.

— Raisonnons cependant.

— Cela ne servira à rien.

— Tu es au bout de tes ressources.

— Oui.

— Tu n'as pas vingt francs chez toi, m'as-tu dit?

— C'est vrai.

— Prenons les choses au pire. Demain, tu n'auras plus un sou.

— C'est encore vrai.

— Comment feras-tu? tu mourras donc de faim?

— Non, parce que je trouverai à emprunter cent francs, deux cents francs, cinquante francs, à mes amis, à mon tailleur, à mon bottier, que sais-je, moi? et la maison ira encore. Je louerai une loge, je mènerai Antonia au spectacle, et j'aurai la paix pendant quatre ou cinq jours. C'est beaucoup, va, quatre ou cinq jours de tranquillité! Voilà comme je vis depuis trois mois; et la preuve qu'on s'habitue à tout, même à cette vie honteuse, c'est que je la subis aujourd'hui, et que si, il y a deux ans, on m'eût annoncé qu'un jour je vivrais ainsi, je crois que j'eusse préféré me brûler la cervelle tout de suite. On ne sait pas ce qu'une femme sans cœur peut

faire d'un homme sans énergie. C'est affreux à dire, mais un an encore de cette existence problématique, et je crois que j'en arriverais à admettre, sans exception, tous les moyens de me procurer de l'argent.

— Si Antonia t'aimait un peu, dis-je, ne voulant pas répondre à cette dernière phrase, elle réduirait ses dépenses.

— M'aimât-elle comme Juliette aimait Roméo, elle ne pourrait pas arriver à ce que tu dis là.

— Pourquoi ?

— Qu'appelles-tu réduire les dépenses ?

— Combien avez-vous de domestiques ?

— Quatre. Une femme de chambre qui habille Antonia au théâtre, une cuisinière, un groom et un valet de chambre, sans compter Alphonse.

— Tu pourrais en supprimer deux.

— Lesquels ?

— Le groom et le valet de chambre.

— Je dois cinq cents francs à l'un et quinze cents francs à l'autre. Avec quoi les payerais-je ?

— Tu as une voiture ?

— Que je loue six cents francs par mois.

— Congédie-la.

— Je dois dix-huit cents francs au loueur qui vient de venir à l'heure. Si je ne garde pas la voiture, il ne sortira plus d'ici.

— Pour combien as-tu de loyer ?

— Pour trois mille francs.

— Déménage, et qu'Antonia se contente d'un appartement de mille francs.

— On doit six mois de loyer, et il y a un bail de trois ans. Je suis condamné au luxe, mon cher.

— Ton appartement de la rue Taitbout ne te sert à rien ?

— Qu'à loger M. Alphonse.

— As-tu un bail, là ?

— Non.

— Dois-tu au propriétaire ?

— Non.

— Quitte ce logement et vends les meubles.

— Les meubles sont saisis par mes créanciers.

— Laisse les vendre.

— Il le faudra bien. Je retarde autant que possible ce moment inévitable en payant des frais et donnant des à-compte que je prends je ne sais où; mais un jour je ne le pourrai plus.

— As-tu la ferme intention de rompre avec Antonia?

— Oui.

— De partir même s'il le faut?

— Oui.

— Eh bien! va trouver ta mère et dis-lui de faire encore un sacrifice d'une dizaine de mille francs. Tu n'as pas besoin de plus que cela pour sortir momentanément d'embarras.

— Elle me refusera.

— Non.

— Voilà trois fois que j'emploie ce moyen pour avoir de l'argent.

— Cependant il faut que tu te retires de là.

— Je n'en sais plus rien.

— Tu n'as pas envie de te jeter à l'eau?

— Je n'en répondrais pas.

— Veux-tu que je fasse entendre raison à Antonia ?

— Je t'en défie bien.

— Veux-tu que j'essaye au moins?

— Que lui diras-tu ?

— Que t'importe, pourvu que je t'en débarrasse. Veux-tu que je vienne la voir demain matin ?

— Viens plutôt ce soir. Je sortirai ; elle sera seule.

— Ne peux-tu aussi bien sortir demain matin ?

— Non.

— Pourquoi ? Tu ne t'amuses pas beaucoup ici.

— C'est vrai ; mais je ne peux pas sortir avant que le soleil soit couché.

— Tu es poursuivi ?

— J'ai le plaisir, quand j'entr'ouvre les rideaux de ma fenêtre, de voir des gardes du commerce qui m'attendent.

— Ils ne sont jamais venus ici?

— Si fait ; mais je me suis sauvé par l'escalier de service ; et comme le bail est au nom d'Antonia,

et qu'elle a déclaré qu'elle ne me connaissait pas, ils n'osent plus remonter.

— Tu dois regretter le temps d'Henriette ?

— Oui, je le regrette, je te le jure ; et il y a des jours, c'est-à-dire des soirs, où je vais me promener sous ses fenêtres pour me refaire un peu d'espérance avec mes souvenirs. Ah ! j'oubliais de te dire, Antonia a une mère ; et quelle mère, mon pauvre ami !

VI

Il y a des choses que le monde ne sait pas, qu'il ne peut pas savoir : c'est que, lorsqu'on a eu le malheur d'entrer par goût ou par laisser-aller, comme cela arrive le plus souvent, dans la vie qu'Emmanuel menait, il arrive un moment où les petits obstacles dont il venait de m'entretenir se rapprochent tellement les uns des autres, se soudent si fortement entre eux et forment un cercle si

restreint, qu'on n'a plus assez de place pour prendre son élan et les franchir.

Nous ne sommes plus au temps où Abraham renvoyait Agar en lui donnant tout bonnement une cruche d'eau et une mesure de blé. Aujourd'hui, quand un jeune homme a vécu avec une actrice; quand il s'est ruiné pour elle; quand il l'a prise à un cinquième étage, et qu'il lui a meublé un appartement splendide; quand il a abruti sa jeunesse et sali son nom avec elle; quand il a usé jusqu'à ses dernières ressources pour satisfaire ses caprices; quand il a mis sa liberté, son bonheur, sa fortune, sous la dépendance d'une créature vaniteuse et corrompue; quand il s'est brouillé avec sa famille et avec toutes les affections de son enfance; quand, pour la couvrir de bijoux comme une madone espagnole, il s'est couvert de dettes, vous croyez peut-être que le jour où il lui est prouvé qu'il n'a plus rien à lui donner, vous croyez peut-être qu'il peut la quitter, et lui dire au moins : Nous sommes quittes!

Erreur! elle sera le plus acharné de ses créan-

ciers, le plus terrible de ses ennemis. Sans l'aimer, elle se fera une arme de son amour; elle le poursuivra de scandales et de menaces; elle inventera des atrocités sur son compte; elle sèmera autour de lui assez de calomnies pour attaquer son honneur, assez de mensonges pour mettre en jeu sa vie. Il aura des procès et des duels pour cette liaison, et il ne pourra jamais essuyer complétement la boue dans laquelle il sera tombé. Elle trouvera le moyen de faire croire que ce malheureux a vécu à ses dépens; elle aura toujours dans son intérêt quelque femme dépendante d'elle qui accréditera ces bruits, et autour d'elle des imbéciles amoureux qui les répandront; elle le déshonorera, si elle peut, à l'aide des choses mêmes qu'il aura faites pour elle. Ce sera sous le masque de tous les grands et beaux sentiments que, comme un bravo, elle le frappera dans tous les coins. Elle se posera en femme jalouse qui ne peut se faire à l'idée que son amant aime une autre femme, ou bien elle dira : « Pour lui j'avais tout sacrifié, mes habitudes, mes amis,

ma fortune même; car vingt fois, s'il n'avait été mon amant, j'eusse trouvé une position plus belle que celle qu'il me faisait; mais que voulez-vous? je l'aimais; » et elle trouve des gens qui la croient et qui la plaignent, et, quand on passe dans la rue, on est montré au doigt.

Or savez-vous quels sacrifices elle a faits à l'homme qui vivait avec elle? Je vais vous les dire.

Dans la crainte qu'il ne l'apprît et n'eût alors le droit de la quitter, elle a refusé, ou du moins elle prétend avoir a refusé les propositions des entremetteuses qui venaient lui demander de l'amour au rabais pour des étrangers qui passaient à Paris; une somme de trois ou quatre mille francs par an, tout au plus; c'est-à-dire qu'elle a sacrifié, en supposant que ce qu'elle dit soit vrai, trois billets de mille francs, à la certitude d'en avoir trente ou quarante. Pendant ce temps, son amant a vécu dans la plus honteuse servitude. Il a rendu plus fidèlement compte à sa maîtresse des moindres actions de sa vie qu'il ne l'a jamais fait à son père ou à sa mère Il a vu tous ses bons sentiments, tous ses élans

jeunes et enthousiastes, s'en aller les uns après les autres, car il n'avait même pas l'excuse de l'amour. Il a pris cette femme par plaisir et l'a gardée par amour-propre. Il l'a gardée non pas pour l'avoir, mais pour que d'autres ne l'aient pas; et, le lendemain du jour où il est parvenu à la quitter, il apprend que, de son temps, elle a été la maîtresse de ses amis les plus intimes et des plus ignobles cabotins. Il apprend qu'il était trompé par tout le monde; que les domestiques qui lui devaient leur pain étaient les complices de la femme, moyennant quelques pièces de cent sous; qu'à peine était-il sorti, la femme de chambre ouvrait la porte à un autre homme qui attendait son départ pour entrer; qu'il se faisait même sous ses yeux un commerce de lettres et de rendez-vous qu'il ne soupçonnait pas; que les billets de répétitions étaient faux; que les migraines étaient des moyens d'éloigner l'amant, et qu'enfin il s'est ruiné et compromis pour une femme dont, pendant qu'il l'avait, dix ou douze individus avaient le droit de dire qu'ils étaient les amants.

Mais, le jour où l'on apprend cela, on est si fier d'avoir rompu; l'air que l'on respire librement semble si bon, qu'on n'a plus la force d'en vouloir à la femme, et qu'on se trouve bien heureux, quoi que cela vous coûte, d'en être quitte à si bon marché.

Puis il arrive un moment où, quand on se rappelle tous les détails de ce temps, on se demande comment on a pu le passer, et où l'on se prend en mépris à l'idée que l'on a donné ses belles années et le plus pur de son cœur à cette lâche corruption.

Et, ce qu'il y a d'affreux à dire, c'est que rien de ce que la femme vous fait n'est prémédité : elle n'a pas l'intention de vous ruiner, elle n'a pas l'intention de vous compromettre, elle n'a pas l'intention de vous tromper. Tout cela arrive en raison des besoins, des craintes, des ennuis de la vie qu'elle partage; elle obéit aux conseils des sales créatures qui composent son entourage, et dont on essaye en vain de l'isoler; car il y a toujours un moment où, comme

un sot, on la prend au sérieux, où l'on croit qu'elle vous aime, et que l'amour qu'on lui inspire va la purifier. Or elle ne sait qu'une chose : c'est qu'elle a un amant qui a eu la bêtise de prendre la responsabilité de sa vie, et qu'il faut qu'elle le garde. Elle emploie donc pour cela tous les moyens qui sont à sa portée : de là les scènes, les menaces, les scandales et les embarras de toutes sortes.

Si elle voulait se faire épouser par cet amant, elle y arriverait évidemment ; s'il n'avait plus que ce moyen d'avoir la paix, il finirait par l'employer.

En attendant, elle dit partout que ce mariage est une chose conclue, et elle vous fait la réputation d'un idiot qui va prostituer à une fille de sa sorte le nom honorable qu'il a reçu de son père.

— Voilà justement où j'en suis, fit Emmanuel en m'interrompant à cet endroit de mon discours, car tout ce que je viens de vous dire, je le lui dirais ; Antonia va disant partout que je vais l'épouser : je la laisse dire, pour éviter des scènes.

Il y a des jours où, comme aujourd'hui, je n'ai

pas vingt francs, et où je ne sais plus comment me procurer de l'argent. Une marchande de robes ou de dentelles vient, et Antonia achète ou commande pour quinze ou dix-huit cents francs avec la même indifférence que si elle n'avait qu'à ouvrir son tiroir pour payer.

Et, si je la quitte sans payer cette dette et tant d'autres contractées de la même façon, je passerai pour un malhonnête homme aux yeux de tous ses marchands, qui ne lui vendent que parce qu'ils savent que je suis là et que je réponds de ce qu'elle achète.

Emmanuel se tut et laissa tomber sa tête dans ses mains avec un découragement qui me fit peine.

Je m'apprêtai à lui répondre.

— Oh ! je sais bien ce que tu vas me dire encore, reprit-il; tu vas me dire qu'il faudra bien que tout cela finisse un jour, et tu vas recommencer à me donner des conseils. Donne-m'en tant que tu voudras; je te préviens seulement qu'ils seront inutiles.

— Tu te trompes, lui dis-je, ce n'est pas cela que je voulais te dire.

— Parle alors.

— Me promets-tu que si tu avais l'argent pour payer tout ce que tu dois et quitter honorablement Antonia, tu la quitterais ?

— Oui.

— Tu me le jures ?

— Je te le jure.

— Je l'aurai cet argent.

— Comment ?

— Que t'importe, pourvu que je l'aie ?

— Mais sais-tu combien il me faut ?

— Il te faut trente mille francs.

— Au moins.

— Tu les auras.

— A qui vas-tu les demander ?

— Tu veux absolument le savoir ?

— Oui.

— A ta mère.

— Elle te refusera.

— Je suis sûr du contraire.

— Quand la verras-tu ?

— Aujourd'hui même. Cela vaut mieux que de voir Antonia et d'essayer de lui faire entendre raison. Tu réuniras tes créanciers, tu leur donneras quinze mille francs, tu leur demanderas du temps, un an, par exemple, pour payer le reste. Tu laisseras Antonia sans une dette, tu lui mettras cinq mille francs dans son tiroir, pour lui donner le temps d'attendre ton successeur, ce qui ne sera pas long; tu payeras M. Alphonse et tu le flanqueras à la porte; tu payeras la saisie de tes meubles, que tu vendras, et, avec ce qui te restera, tu iras vivre pendant trois ou quatre mois en Italie ou en Afrique, cette nouvelle Belgique des gens ruinés, afin de ne pas avoir ici les ennuis qui résultent toujours d'une séparation, et que tu connais si bien. Cela te convient-il?

— Parfaitement.

— Tu approuves ma démarche ?

— Je ne crains qu'une chose, c'est qu'elle ne réussisse pas.

— Je te verrai demain.

— Pourquoi pas ce soir ?

— Parce qu'il n'est pas sûr que je trouve ta mère chez elle.

— D'ailleurs Antonia serait ici, et nous ne pourrions pas causer à notre aise.

— A demain donc, mais silence !

— Sois tranquille. Demain, à deux heures, je serai ici ; tu m'attendras.

— Avec impatience.

— Ta mère demeure toujours au même endroit ?

— Toujours.

— Rue de Verneuil ?

— N° 26.

Je pris congé d'Emmanuel, et je me rendis rue de Verneuil.

Madame de... n'était pas chez elle. Je revins le lendemain à une heure.

On m'annonça.

Madame de... était une femme de quarante-cinq ans environ, un peu grasse ; ses cheveux, déjà blancs, encadraient, dans deux gros rouleaux,

sa figure bienveillante et distinguée. Elle était coiffée d'un bonnet à rubans de velours cerise; elle portait une robe vert myrte; elle était assise au coin du feu, et elle lisait.

Je n'avais pas l'honneur d'être connu d'elle, et je m'empressai de lui dire, pour excuser ma visite :

— Madame, je suis un ami d'Emmanuel.

— Lui serait-il arrivé quelque chose, me dit-elle aussitôt avec un intérêt qui me sembla d'un bon augure et en déposant son livre sur la cheminée.

— Non, madame, heureusement, m'empressai-je de lui répondre.

Le visage de la mère d'Emmanuel se rembrunit un peu.

— Alors à quoi dois-je votre visite, monsieur? continua-t-elle d'un ton qui me découragea un peu.

J'abordai nettement la question.

— Madame, dis-je, Emmanuel est très-malheureux.

— Par sa faute, monsieur.

— Cela est vrai ; mais, pour quelque cause que ce soit, il l'est.

— Eh bien, monsieur, que voulez-vous que j'y fasse?

— Je veux, madame, ou plutôt je désire, je souhaite, que vous le tiriez une dernière fois d'embarras.

— C'est impossible, monsieur ; Emmanuel a quinze mille livres de rentes à lui, il a emprunté de telle façon et à un taux si élevé, que les intérêts qu'il paye absorbent ses revenus, et que la somme empruntée attaque déjà son capital. Trois fois il a eu recours à moi, trois fois je l'ai aidé, comptant toujours qu'il tiendrait la parole qu'il m'avait donnée de changer de manière de vivre, car la vie qu'il mène est dégradante ; trois fois il a menti à sa parole. Ces sortes de choses sont peut-être très-drôles dans les comédies. Tromper sa mère au profit d'une fille d'Opéra, la forcer à des économies auxquelles elle n'est pas habituée pour contenter les caprices d'une danseuse, tout cela est peut-être chose reçue et acceptée dans le monde où Emma-

nuel vit maintenant, mais c'est une habitude dont je ne veux être ni la dupe ni la victime. J'ai trente mille livres de rentes, je n'ai que lui d'enfant; qu'il attende ma mort et qu'il emprunte dessus, si bon lui semble. Quant à moi, je suis résolue à ne rien changer à ma vie pour mon fils, puisqu'il est résolu à ne rien changer à la sienne pour moi. Qu'il fasse un pas hors de cette existence, qu'il me prouve son repentir en quelque chose, et nous verrons; mais, jusque-là, je serai inflexible.

La mère d'Emmanuel se tut. Alors je me mis à lui détailler tous ces petits et terribles obstacles qui enchaînaient son fils à ces habitudes contractées et qui l'y retenaient comme les Lilliputiens retenaient sur le dos le géant Gulliver. Je lui expliquai, non sans une certaine difficulté, comment de la vie oisive à la vie débauchée il n'y avait eu qu'un pas pour Emmanuel; je lui démontrai que le malheur n'était pas irréparable, mais qu'il viendrait peut-être un moment où il le serait. Je l'assurai que des considérations seules de délicatesse faisaient qu'il n'abandonnait pas immédiate-

ment Antonia, pour laquelle il avait de la haine et même du mépris. Je lui fis un tableau aussi pathétique que possible des craintes perpétuelles au milieu desquelles mon ami était forcé de vivre et qui finissaient par ruiner outre sa fortune, son intelligence et sa santé.

— Avouez, monsieur, me dit madame de... en m'interrompant et en essuyant ses larmes, qu'il est bien douloureux pour le cœur d'une mère d'être séparée de son fils par de telles raisons. Le père d'Emmanuel est mort. Je suis seule, je n'ai pas de famille; je n'avais qu'un plaisir, qu'une distraction, qu'un bonheur, c'était mon fils. Il m'a quittée pour s'en aller vivre avec une danseuse. Si je veux aller quelque part, il faut que j'aie recours au bras d'un étranger. Si j'entre dans un théâtre, j'aperçois dans une loge mademoiselle Antonia et mon fils qui se cache, soit qu'il craigne que je le voie, soit qu'il craigne d'être forcé de venir me saluer. Tous les gens que je connais, qui savent cela aussi bien que moi, et à qui cette existence scandaleuse fait peine, ne cessent de m'appor-

ter leurs condoléances et de me plaindre, si bien que, pour m'épargner ces poignantes conversations, j'en suis réduite à ne voir que les gens qui ont le bon esprit de ne pas plus m'entretenir d'Emmanuel que s'il était mort, c'est-à-dire à vivre presque seule. Vous parlez des chagrins d'Emmanuel! Que diriez-vous des miens, monsieur, si vous les connaissiez?

La pauvre dame pleurait en disant cela, et je compris immédiatement combien Emmanuel était coupable vis-à-vis d'elle.

Elle reprit :

— Où faut-il que mon fils en soit arrivé pour mettre la délicatesse à ne pas quitter une fille qui le ruine, lui qui n'a pas compris que la première délicatesse à laquelle un homme doive obéir, c'est celle qui consiste à ne pas faire un avenir de douleurs à une mère qui vous a fait un passé de joie et de plaisir! Ne sais-je pas aussi bien que vous, monsieur, à quelles terribles conséquences les folies d'Emmanuel peuvent l'entraîner? Si je ne les connais dans leurs détails, mon cœur les devine dans

leurs résultats. Tous les jours je tremble qu'on ne vienne m'annoncer qu'Emmanuel s'est battu, qu'il est blessé, mort peut-être... ou quelque nouvelle plus terrible encore. Quand je vous ai vu entrer tout à l'heure et que vous m'avez dit être un ami de mon fils, j'ai failli me trouver mal. Quand je pense que le moindre des malheurs que j'aie à redouter, c'est que mon fils soit ruiné complétement! Vous allez revoir Emmanuel, monsieur, vous lui direz ce que vous avez vu, que je ne prononce pas son nom sans pleurer, et qu'il n'est guère possible que je sois plus malheureuse que je ne le suis.

Reprendre, après cela, la demande que j'avais faite en entrant, était chose assez difficile. Cependant j'étais convaincu que le bonheur d'Emmanuel et de sa mère dépendait de ce dernier sacrifice. Je me rappelai ce que je venais de voir chez mon ami. Ce souvenir me donna des forces, et j'ajoutai :

— Eh bien, madame, je voudrais qu'un jour vous pussiez me remercier de la visite que j'ai l'honneur de vous faire aujourd'hui, et je voudrais

surtout qu'elle ne fût pas inutile à votre repos et au repos d'Emmanuel.

Il a besoin en somme de très-peu de chose...

— Eh! monsieur, interrompit de nouveau madame de..., croyez-vous que ce refus soit chez moi question d'argent. Je donnerais la moitié, les trois quarts de ma fortune, ma fortune tout entière pour le bonheur d'Emmanuel. Je donnerais ma vie pour lui, mais à la condition que le bonheur qui en résulterait serait un bonheur honnête, légal, légitime, à la condition que ce bonheur ne consisterait pas à donner des diamants et des cachemires à une fille d'Opéra; et il est impossible, du reste, qu'avec l'éducation qu'il a reçue Emmanuel mette son bonheur dans ces scandales quotidiens. Que faut-il à Emmanuel pour le sortir d'embarras? trente, quarante, cinquante mille francs! eh, mon Dieu! qu'il vienne vivre avec moi, qu'il se souvienne qu'il a une mère, qu'il dépense ses revenus, qu'il ait des amis honorables, des liaisons aussi légitimes que des liaisons peuvent être, et dans deux heures il aura ces cinquante mille francs. Mais que je l'aide

à traîner mon nom dans la boue, que par ma faiblesse je l'encourage dans sa ruine, qui finira par la mienne, c'est ce qui ne peut être, c'est ce qui ne sera pas.

Il y avait une espérance à concevoir dans cette dernière partie de l'interruption de madame de... je la saisis.

— Eh bien, madame, dis-je aussitôt, je puis dire cela à Emmanuel?

— Oui, monsieur.

— Qu'il quitte Antonia et qu'il vienne demeurer ici, et...

— Ah! vous allez trop vite, monsieur. Je connais Emmanuel, il viendra demeurer ici et il partira huit jours après, quand les anciennes dettes seront payées et qu'il pourra en faire de nouvelles. Il a besoin d'une leçon, il faut qu'il l'aie. Nous avons un petit château en Touraine, qu'il vienne y passer trois ou quatre mois avec moi, et je lui payerai toutes ses dettes. Cela vous paraît-il un prêt usuraire?

— Certes non, madame.

— D'autant plus, ajouta madame de..., que nous avons des voisins de campagne charmants, et qu'Emmanuel s'amusera beaucoup. Ce que j'en fais, et vous comprendrez cela tout de suite, c'est pour l'éloigner pendant quelque temps des liaisons, en hommes et en femmes, qu'il a contractées à Paris. Quand il aura mené trois ou quatre mois une existence tranquille avec des gens honorables, il prendra en mépris ceux qui l'ont éloigné si longtemps de moi, et il y aura transformation en lui. Êtes-vous de mon avis ?

— Parfaitement, madame.

— Eh bien, monsieur, portez-lui mes propositions de paix.

— Je dois le voir demain matin, madame, et je puis vous assurer que demain soir il sera assis au foyer maternel.

— Je le souhaite, monsieur, fit madame de... en essuyant ses yeux, où brillait un doux et pieux espoir.

Je pris congé de la mère d'Emmanuel, que je laissai un peu plus calme qu'elle ne l'avait été

pendant le cours de notre conversation, et je me rendis aussitôt chez notre héros pour lui annoncer l'heureux résultat de ma visite.

En portant la main à la sonnette d'Antonia, j'entendis de grands éclats de rire. Je reconnaissais distinctement la voix des domestiques.

— Maison bien tenue! me dis-je en poussant un soupir; et je sonnai.

La femme de chambre vint m'ouvrir la porte.

— Emmanuel est là? dis-je en entrant, ne faisant aucun doute qu'il y fût.

— Non, monsieur, me répondit cette femme.

— Il va rentrer.

— Non, monsieur; il est au Havre avec madame.

— Pour longtemps?

— Pour huit jours.

— Ah! par exemple! m'écriai-je, voilà qui est trop fort!

VII

— Et Emmanuel n'a rien dit pour moi ? demandai-je.

— Non, monsieur.

— Vous ne savez pas à quel hôtel il est descendu au Havre ?

— Je n'en sais rien ; mais, si vous voulez parler à madame d'Orimont, elle est ici.

— Qui est-ce madame d'Orimont ?

— C'est la mère de mademoiselle.

— Eh bien! dites-lui que j'aurais deux mots à lui dire.

La femme de chambre me fit passer dans le boudoir, et, quelques instants après, la mère d'Antonia parut.

Elle n'avait ni le tartan, ni le bonnet, ni le cabas, dont on a fait les traits caractéristiques de la mère d'actrice. Elle était élégamment mise et ne paraissait pas plus de quarante ans. Elle avait dû être jolie. Elle était blonde et portait des anglaises. On voyait qu'elle avait grand soin d'elle, et l'on devinait qu'elle devait avoir quelque part un jeune amant. Elle était vêtue d'une robe de soie gris-de-perle; elle était coiffée d'un petit bonnet ruché propre aux filles de quinze ans, avait les mains blanches et se les frottait continuellement pour les blanchir encore. Des diamants brillaient à ses oreilles, et des bagues à ses doigts. Elle avait jeté un cachemire de l'Inde sur ses épaules, et la première chose qu'elle fit en entrant fut de s'approcher de la glace, de s'y regarder, de rajuster les

plis de son corsage et de sa collerette; après quoi elle me demanda, en souriant et d'un ton moitié cérémonieux, moitié familier, ce que je désirais.

En même temps elle s'asseyait et me disait de m'asseoir.

Je m'assis.

Madame d'Orimont, qui avait dû prendre ce nom à l'un de ses premiers amants, car c'était assez la coutume autrefois, chez les femmes galantes, de continuer à porter le nom du premier amant distingué qu'elles avaient eu, madame d'Orimont se jeta sur une causeuse comme une femme habituée aux meubles de satin, et me dit en étendant ses pieds, qu'elle avait petits du reste et que chaussaient d'élégantes bottines bleues à bouts vernis :

— Vous avez à me parler, monsieur?

— Oui, madame, répondis-je; je tenais à avoir des nouvelles d'Emmanuel, qui m'avait donné rendez-vous pour ce matin et que je comptais trouver ici.

— Il est au Havre avec ma fille, répondit ma-

dame d'Orimont en jouant avec les boucles de ses cheveux et en parlant du bout des lèvres, sans doute pour cacher ses dents, qu'elle m'eût montrées comme ses pieds si elle les avait eues belles.

— Je le sais, madame, et c'est cela qui m'étonne.

— En quoi cela vous étonne-t-il, monsieur?

En parlant ainsi, madame d'Orimont, qui semblait ne pouvoir rester tranquille un seul instant, appuyait ses mains sur ses hanches et repoussait sa robe de haut en bas, mouvement habituel aux femmes qui sont trop serrées et qui veulent faire jouer leur corset pour être plus à l'aise.

— Cela m'étonne, d'abord, madame, parce que j'avais à rendre réponse à Emmanuel d'une affaire assez importante; ensuite parce que je le savais très-gêné, et que je ne croyais pas qu'il eût l'argent nécessaire pour entreprendre un voyage, si court que ce voyage fût.

—Antonia a huit jours de liberté, elle avait envie de voir le Havre, qu'elle ne connaît pas; j'ai prêté cinq cents francs à Emmanuel.

— Et il les a acceptés? dis-je avec étonnement.

— Pourquoi pas? Oh! ce n'est pas la première fois que je lui en prête; il me doit même deux ou trois mille francs; mais qu'est-ce que cela fait?

J'étais ce qu'on appelle ahasourdi.

— Du reste, reprit madame d'Orimont, c'est un jeune homme charmant. Il y a longtemps que vous le connaissez?

— J'ai été au collége avec lui, répondis-je machinalement.

— Il est très-doux, et je suis assez contente que ma fille vive avec lui. Elle eût pu trouver un homme plus riche, cela est vrai, mais qu'elle n'eût pas aimé, tandis qu'elle aime Emmanuel. C'est une position.

— Alors Emmanuel ne reviendra que dans huit jours?

— Oh! mon Dieu, oui. Pendant qu'ils sont absents, je viens voir un peu ce qui se passe ici et surveiller la maison, car ces deux pauvres enfants

n'ont pas d'ordre; mais je finirai par venir rester avec eux.

Il n'y a qu'une mère, voyez-vous, pour faire aller une maison.

— Si la mère d'Emmanuel savait que son fils a emprunté de l'argent à cette femme, me disais-je en moi-même, quel chagrin elle aurait!

— A quoi pensez-vous donc? me dit madame d'Orimont.

— Je pense à ce que vous me dites, madame, et je suis heureux, pour Emmanuel, de l'intérêt que vous paraissez lui porter.

— Oh! je l'aime beaucoup, je vous assure. C'est un garçon d'esprit, et je suis sûre que de son côté il a pour moi une réelle affection. Il a confiance en moi comme en sa mère.

— Que de nobles mots prostitués! me disais-je.

— Eh bien, madame, repris-je tout haut, et pour avoir la solution du caractère de cette femme, puisque vous aimez tant Emmanuel et votre fille, vous devriez leur donner un conseil?

— Lequel ?

— Celui de se quitter.

— Êtes-vous fou ? s'écria madame d'Orimont ; Antonia en mourrait. Elle est folle d'Emmanuel, et lui il l'adore. Pourquoi se quitteraient-ils ?

— Emmanuel n'a pas la fortune nécessaire pour vivre avec mademoiselle Antonia.

— Mais, monsieur, ma fille ne dépense rien à votre ami, reprit madame d'Orimont d'un ton un peu sec. Jamais ma fille n'a dépensé si peu d'argent, et le peu qu'elle dépense, c'est moi qui le lui donne ; car Emmanuel est tout à fait gêné.

— Alors, madame, vous devez être la première à comprendre que cet état de choses ne peut durer. Votre fille en souffre, et elle perd son avenir. Puisqu'elle est jeune et jolie, elle trouvera facilement une plus belle position que celle que lui fait Emmanuel.

— C'est vrai, monsieur ; mais Emmanuel ne veut pas la quitter. Si vous saviez quelles scènes

nous avons eues ensemble ! Il voulait l'épouser ; c'est moi qui ne l'ai pas voulu.

— Et vous avez bien fait, madame.

— Sans aucun doute, reprit madame d'Orimont, qui se trompait au sens de mes paroles. Vous comprenez très-bien que je ne pouvais pas laisser ma fille épouser Emmanuel. Ce garçon-là n'a pas assez de fortune, et elle peut trouver mieux.

Il y a une chose qu'on ne croira peut-être pas, mais qui est : c'est que les mères des filles entretenues ont toujours l'intime conviction que leur fille épousera, un jour ou l'autre, un prince ou un honnête homme. Il y a malheureusement trois ou quatre exemples sur lesquels leurs espérances s'appuient.

Je regardai madame d'Orimont, après ce qu'elle venait de me dire. Elle avait parlé sincèrement.

— Oui, continua-t-elle, j'ai eu assez de peine à empêcher ce mariage.

Je compris qu'il fallait avoir l'air d'abonder dans les étranges idées de madame d'Orimont, et je me dis que peut-être, en faisant valoir les raisons d'in-

térêt, elle serait à la mère d'Emmanuel d'un puissant secours pour la rupture que celle-ci voulait obtenir.

— Ainsi, madame, c'est vous, repris-je, qui avez la bonté de faire aller la maison quand Emmanuel n'a pas d'argent?

— Oui, monsieur.

— Vous avez donc une grande fortune?

— Non, j'ai une centaine de mille francs, tout ce que m'a laissé en mourant mon mari, le comte d'Orimont. Je lui avais apporté une fort belle dot, qu'il a à peu près mangée. Antonia avait du goût pour la danse; je l'ai fait entrer à l'Opéra, et maintenant elle a une position indépendante. Nous devrions avoir vingt-cinq mille livres de rente, si son père n'avait pas mené une vie si dissipée.

Rien ne m'étonnait plus de la part de madame d'Orimont. Depuis longtemps, je connaissais ce type de mère; je me préparai à l'entendre me dire qu'elle descendait de Robert Bruce : car c'est toujours de ce grand Écossais que descendent ceux qui ne descendent de personne.

— Mademoiselle Antonia, demandai-je, pour essayer de mettre de l'ordre dans les questions et dans les réponses, de façon à faire avouer à madame d'Orimont ce que je voulais qu'elle m'avouât, mademoiselle Antonia a connu Emmanuel à Naples.

— Où elle vivait avec le duc de Pololi, qui voulait l'épouser.

— Lui aussi?

— Lui aussi. Il y a même eu un grand scandale. Le duc n'était pas majeur, et la famille a obtenu du roi de Naples un ordre de nous faire quitter la ville; mais je connaissais le consul français et le consul anglais, car je suis Anglaise, et nous ne sommes partis que lorsque nous l'avons voulu. Antonia tenait la famille; elle avait eu un enfant avec le duc; et, comme je menaçais de faire du bruit, le prince de Pololi a consenti à faire une pension pour l'enfant.

— Et qu'est devenu l'enfant?

— Il est mort malheureusement.

— Et la pension?

— A été supprimée.

— Alors ce duc de Pololi était le premier amant de mademoiselle Antonia?

— A peu près. Elle n'avait eu que le vieux lord Bullston, que vous connaissez peut-être.

— Non, je ne le connais pas.

— Oh ! il est très-riche ; c'est un homme charmant. Il est énorme. Il a des maîtresses par habitude ; il venait voir Antonia une heure par jour, et il lui donnait six mille francs par mois. Il a été son premier amant. Il s'est très-bien conduit. C'est lui qui m'a donné tout ce que j'ai.

Madame d'Orimont se mordit les lèvres, mais il était trop tard. J'eus l'air de ne pas avoir entendu.

— Vous comprenez, reprit-elle aussitôt, que ma fille n'a vécu qu'avec des gens très-comme il faut ; qu'elle s'est sacrifiée pour Emmanuel, et qu'il ne peut pas la quitter sans lui faire une position.

— Nous y voilà, me dis-je.

— Il n'y a pas deux mois, reprit madame d'Orimont (c'était au mois d'octobre), le prince Korsloff

a offert à Antonia un engagement pour la Russie, et une rente de dix mille roubles. Elle a refusé.

— A cause d'Emmanuel?

— A cause d'Emmanuel. Je pourrais vous montrer ses lettres, des lettres charmantes. Le prince m'aimait et m'estimait beaucoup. Tous les jours je le regrette.

— Il est mort?

— Non, il est reparti. L'empereur l'a rappelé. Emmanuel, après toutes ces choses-là, comprend bien qu'il ne peut pas quitter Antonia comme on quitte toutes les femmes.

Je vis dans quel réseau le pauvre garçon était pris. On avait fini par le convaincre qu'il avait ruiné non-seulement la fille, mais encore la mère, et cela en se ruinant lui-même. Voyez un peu à quoi on peut faire servir la délicatesse d'un homme.

— Mais cependant, madame, si demain Emmanuel n'avait plus d'argent et n'en espérait plus, il faudrait bien qu'il se séparât de votre fille.

— Cela n'est pas à craindre, me répondit ma-

dame d'Orimont ; il a de l'argent, il nous l'a dit. Sa mère a trente mille livres de rentes qui ne peuvent échapper à son fils.

— Mais sa mère n'est pas disposée à mourir.

— Mais il peut emprunter sur son héritage.

— C'est bien difficile.

— Non, et je crois même que d'ici à quelques jours j'aurai fait trouver une quarantaine de mille francs à Emmanuel. Je connais un monsieur qui les lui prêtera si je donne ma signature.

— Il faut absolument que je voie Emmanuel, pensai-je ; sans quoi, avec l'appât de cet argent, on lui fera faire tout ce qu'on voudra, et Dieu sait ce qu'on lui fera faire !

— Vous comprenez, dit madame d'Orimont, il touchera quarante mille francs, moins la prime, car, la dette n'étant remboursable qu'à la mort de la mère d'Emmanuel, il faut bien que celui qui prête gagne quelque chose. Supposons donc qu'il touche trente mille francs. Comme vous le pensez bien, je ne veux rien pour moi. Emmanuel me rendra l'argent qu'il me doit, bien entendu, mais

je ne veux pas autre chose. Seulement, je lui ai dit :

Vous ferez un cadeau à Antonia. Je sais ce qu'il lui donnera. Il lui donnera une rivière que nous avons marchandée ensemble, et qui lui coûtera huit mille francs. J'aime mieux qu'il lui donne cela qu'autre chose. Les diamants ont toujours une valeur intrinsèque. Ensuite il pourra payer le tapissier, les domestiques, gens auxquels il ne faut pas devoir, la couturière et une foule de petites dettes criardes qu'Antonia a faites depuis qu'elle est avec lui. Après cela, ils pourront vivre tranquilles avec ce qui restera.

J'admirais avec quelle sollicitude madame d'Orimont employait à l'avance l'argent qu'elle allait faire prêter à Emmanuel; mais je vis que, dans cet emploi, elle ne comprenait pas les dettes propres à Emmanuel, et, tout compte fait, je pus me convaincre qu'il ne lui resterait pas deux cents francs de l'emprunt qu'il allait contracter.

Que l'on vienne donc encore nier l'amour maternel!

— En effet, madame, dis-je, ce sera là un véritable service que vous rendrez à Emmanuel; malheureusement, quand tout cela sera payé, il ne lui restera rien que ses dettes personnelles.

— Oh! cela le regarde! Il n'avait qu'à ne pas les faire. Ce que je veux avant tout, c'est la tranquillité de ma fille. Antonia n'a pas de fortune, elle, tandis qu'Emmanuel en a. Ce n'est pas elle qui a été lui demander de vivre avec lui; c'est lui qui l'a tourmentée. Les dettes qu'il a faites pour elle sont des dettes sacrées, et je ne lui fais prêter d'argent qu'à la condition qu'il les payera.

— Mais si la mère d'Emmanuel apprend cet emprunt et qu'elle l'empêche?

— Alors ce sera moi qui prêterai la somme à Emmanuel; il m'en fera une reconnaissance, et, soyez tranquille, une fois qu'il me l'aura faite, il faudra bien que la mère paye. Les tribunaux sont là, et nous verrons si madame de... voudra laisser payer les dettes de son fils par la mère de sa maîtresse.

Tout cela était fort bien arrangé, comme vous le

voyez. Il n'y avait donc pas un instant à perdre pour tirer Emmanuel de cette nouvelle combinaison. Je me gardai bien de dire à madame d'Orimont pourquoi j'étais venu. Je me contentai de lui demander dans quel hôtel elle pensait qu'Emmanuel fût descendu au Havre, ajoutant que j'avais de l'argent à lui faire passer. C'était le bon moyen de savoir son adresse.

— Il doit être à l'hôtel de l'Europe, me répondit madame d'Orimont, dans la rue de Paris.

— Merci, madame, dis-je en me levant; je vais lui écrire.

Et je pris congé de madame d'Orimont, que je laissai rajustant pour la dixième fois son col devant la glace.

La douleur de la mère d'Emmanuel m'avait trop ému; j'avais trop à cœur qu'il sortît de cette affreuse vie, pour ne pas aller lui conter les résultats de ma visite à madame de... et de mon entrevue avec madame d'Orimont.

Du reste, je n'avais rien à faire, et je ne connaissais pas le Havre.

Je partis.

J'arrivai le lendemain à l'hôtel de l'Europe. On m'indiqua l'appartement d'Emmanuel, car c'était bien là qu'il demeurait. Je le trouvai déjeunant avec Antonia. Deux jeunes gens de ses amis, qu'il avait retrouvés au Havre et qu'il avait invités, riaient et chantaient.

Il poussa une exclamation d'étonnement en me voyant entrer.

Antonia eut comme un pressentiment qu'elle avait un ennemi en moi, et elle me fit un accueil d'une froideur significative.

— Toi ici! s'écria Emmanuel, par quel hasard?

— Je suis allé pour te voir, répondis-je, on m'a dit que tu étais au Havre, je suis venu au Havre.

— Et tu as bien fait; prends une chaise et mets-toi à table.

— C'est que j'ai à te parler.

— C'est bien, tu me parleras après avoir déjeuné. Il sera toujours temps. Puis, que diable! il faut toujours que tu déjeunes.

Je ne pouvais pas me poser en Tiberge; je m'assis, et je déjeunai le plus gaiement possible, afin de ne pas troubler la gaieté des convives.

Le repas fini, je passai avec Emmanuel dans une autre chambre.

— J'ai vu ta mère, lui dis-je,

— Ah! eh bien, elle a beaucoup crié?

— Au contraire, elle consent à te donner l'argent dont tu as besoin.

— A quelle condition? car elle n'est pas femme à ne pas en faire.

— Elle te payera toutes tes dettes, à la condition que tu iras vivre deux ou trois mois en Touraine avec elle.

— Grand merci! c'est trop cher.

— Comme feras-tu, alors?

— J'ai trouvé de l'argent, et je n'aurai pas besoin d'elle. Après tout, mon cher, Antonia est une belle et bonne fille qui m'aime bien, qui ne me coûte pas grand'chose. J'ai résolu de vivre tranquillement avec elle.

— Et ta mère, qui pleure, qui se désole, qui t'attend!

— Eh bien! j'irai la voir à mon retour; mais, maintenant que j'ai de l'argent, je ne quitterais Paris pour rien au monde.

— Que dirai-je à madame de... ?

— Tout ce que tu voudras. Mais écoute donc : il y aurait une bonne chose à faire.

— Laquelle?

— Es-tu de mon avis? Je trouve qu'on n'a jamais trop d'argent.

— Je pense exactement comme toi.

— Eh bien! si je prenais les cinquante mille francs que ma mère m'offre et les trente mille que madame d'Orimont va me faire prêter, que penserais-tu de cela?

— Je penserais que ce serait la quatrième fois que tu tromperais ta mère, et qu'en vérité ce serait au moins trois fois de trop.

— Ah! mon cher, que tu as le vin triste et que tu vois mal les choses! Cela se fait tous les jours, et l'on n'en meurt pas.

En ce moment, Antonia ouvrit la porte.

— Emmanuel, veux-tu du café? dit-elle en paraissant oublier que j'étais là.

— Oui, j'en veux. Allons, me dit-il, passons de l'autre côté.

Et, prenant la tête d'Antonia dans ses deux mains, il l'embrassa à plusieurs reprises et ajouta en se tournant vers moi et en me la montrant :

— As-tu jamais vu rien d'aussi joli que cela?

Antonia me lança un regard victorieux qui semblait dire : « Je suis plus forte que vous, et tout ce que vous pourrez dire ne pourra rien contre moi. »

Évidemment, Emmanuel lui avait avoué la cause de la visite que je devais lui faire à Paris, dans un de ces moments où les hommes amoureux avouent tout, et, en vingt-quatre heures, à l'aide d'une promesse d'argent, elle avait repris sur lui tout son empire.

Je trouvai mon rôle ridicule, et, le jour même, je quittai le Havre sans qu'Emmanuel songeât à m'y retenir, je dois l'avouer.

Je parierais même qu'il fut enchanté de mon départ.

Les gens qui vivent comme il vivait ne s'aperçoivent qu'ils ont tort de vivre ainsi que lorsqu'ils n'ont pas d'argent. Du reste, j'étais bien convaincu que je ne tarderais pas à avoir de ses nouvelles, car, d'après le compte que m'avait fait madame d'Orimont, cette nouvelle rentrée, si toutefois elle s'effectuait, ne devait pas mener loin le pauvre garçon.

VIII

Je ne pouvais me dispenser d'aller faire une visite à madame de... Cela me coûtait, je n'avais pas de bonnes nouvelles à lui porter.

J'allai la voir cependant, et je lui fis part de la vérité; car j'ai remarqué que de toutes les choses qu'on peut dire c'est encore à la vérité, quelle qu'elle soit, qu'il faut donner la préférence.

— Je m'attendais à cette réponse, me répondit

madame de... rien ne m'étonne plus de la part de mon fils.

La tristesse de la pauvre femme était grande, sans compter que cette tristesse s'augmentait des craintes de l'avenir.

Je la quittai en me disant que si Emmanuel pouvait voir sa mère, il faudrait qu'il eût un bien mauvais cœur pour résister au bonheur d'apaiser le chagrin dont il était la cause.

Je lui écrivis à ce sujet, il ne me répondit pas.

Je ne voulais plus retourner chez mademoiselle Antonia. L'expérience est le meilleur conseil qu'on puisse donner à un homme. Vous avez un ami sottement amoureux et faisant des folies par suite de cet amour, ou, ce qui pis est et ce qui était le cas où se trouvait Emmanuel, vous avez un ami qui se ruine pour une fille qui ne l'aime pas ; car, si elle l'aimait, elle ne le laisserait pas se ruiner ; dont il sent dans le fond de son cœur qu'il n'est pas amoureux, et vous voyez cela, et vous voulez le prévenir, et vous tenez à ce qu'il rompe une liaison qui lui nuit dans sa considération et dans sa fortune. Comment

vous y prenez-vous? Vous allez trouver votre ami, vous lui faites comprendre toutes les raisons qui vous portent à vous mêler de ses affaires, vous mettez en jeu son avenir, ses intérêts, son bonheur, sa famille, toutes les choses enfin qui, devant lui être le plus chères, doivent le déterminer à réfléchir. La première fois, il vous avoue que vous avez raison, il vous promet de faire droit à vos conseils; il vous en remercie même. La seconde fois, il vous reçoit assez mal; la troisième fois, il ne vous reçoit pas du tout. Vous vous entêtez, vous voulez absolument le bien de votre ami, malgré lui-même, s'il le faut. Alors, vous vous dites que vous quitteriez infailliblement votre maîtresse si elle vous trompait, et que, tous les hommes étant faits comme vous, votre ami quittera sa maîtresse si elle le trompe. Une fois cette conviction acquise, il ne vous reste plus qu'à prouver que la femme est infidèle, ce qui est assez difficile, non pas parce que cela n'est pas, mais parce qu'elle se cache bien. Cependant, vous prenez votre courage à deux mains et vous commencez un espionnage quotidien. Oreste, vous vous

faites espion dans l'intérêt de Pylade. Vous exercez ce métier pendant quinze jours, un mois, deux mois peut-être. Enfin, vous prenez la femme sur le fait, vous acquérez toutes les preuves nécessaires, vous êtes fort de la vérité, vous arrivez chez votre ami, vous lui contez tout. Il vous embrasse; il vous dit qu'il n'oubliera jamais le service que vous lui rendez; il écrit devant vous une lettre de rupture à sa maîtresse; il l'envoie, sort avec vous, dîne avec vous, vous quitte à dix heures du soir en vous donnant rendez-vous pour le lendemain, car il veut bien vous avouer qu'il a besoin de distractions. Le lendemain vous allez le voir, et son domestique vous apprend qu'il n'a pas couché chez lui. Deux jours après, votre ami, qui s'est réconcilié avec la dame, ne vous salue plus; et, prenez garde à vous, car, si votre vie n'est pas intacte et pure comme le cristal, s'il y a la moindre chose à dire contre votre réputation, le premier qui la dira, ce sera lui.

Il y a des chances pour que cela finisse par un coup d'épée.

Au lieu de cela, pour l'acquit de votre conscience, prévenez sérieusement, mais seulement une fois, votre ami; montrez-lui l'abîme et dites-lui en le lui montrant : Prends garde, il y a là un trou! et allez-vous-en. Votre ami tombe dans le trou, se casse quelque chose; mais il vient à vous pour que vous le guérissiez, comme l'enfant qui s'est blessé dans l'endroit où il est allé malgré la défense paternelle vient montrer à son père la blessure qu'il s'est faite. Il faut toujours laisser aux gens à qui l'on donne un conseil la facile liberté de venir vous dire un jour : « Vous aviez raison ; » liberté qu'ils n'ont pas quand votre conseil a eu trop d'insistance, et s'est entouré de trop de preuves. Leur amour-propre recevrait une trop rude atteinte de cet aveu, et il faut être tout à fait un homme supérieur pour immoler son amour-propre à la vérité.

Quant à moi, malgré les excellentes théories que j'expose ici, je ne pus résister au désir de tenter un dernier effort, et je me mis en quête des antécédents de mademoiselle Antonia.

Je vous demande un peu de quoi je me mêlais!

mais c'était le désespoir de cette pauvre madame de... qui me tenait au cœur. Puis j'avais toujours devant les yeux l'air de triomphe avec lequel mademoiselle Antonia m'avait accueilli au Havre.

Je savais déjà qu'elle avait été la maîtresse du duc de Pololi et du prince Korsloff, que sa mère s'appelait ou plutôt prétendait s'appeler madame d'Orimont; mais j'étais bien convaincu qu'il devait y avoir d'autres détails que ceux-là sur la danseuse d'Emmanuel.

A partir de ce jour, je questionnai tous les gens qui pouvaient, soit par eux-mêmes, soit par leurs relations, avoir quelque chose à m'apprendre. Or, j'appris :

Que madame d'Orimont avait vendu la virginité de sa fille une première fois au prince Korsloff, virginité qu'avait eue pour rien, six mois auparavant, un officier de cuirassiers.

Une seconde fois au duc de Pololi ;

Une troisième fois à un Anglais ;

Une quatrième fois au fils d'un banquier;

Une cinquième fois au directeur d'un théâtre, qui, expert en ces sortes de choses, s'était parfaitement aperçu de la supercherie, mais n'en avait pas moins signé l'engagement de mademoiselle Antonia à des conditions moindres que celles que madame d'Orimont avait exigées, en disant avec raison : « Puisqu'on ne me donne que le quart de ce qu'on me promet, je ne donne que la moitié de ce que j'ai promis, et c'est encore moi le créancier. »

Entre ces différentes ventes, mademoiselle Antonia s'était donnée à crédit à un étudiant en droit, à un élève de l'école Polytechnique, à une jeune premier du théâtre Montparnasse, à un second amoureux du théâtre Beaumarchais, à deux directeurs de province et à sept inconnus qui n'avaient dit que leurs noms de baptême.

J'appris que madame d'Orimont seule s'enrichissait à ce métier, et qu'elle avait employé avec tous les amants de sa fille les mêmes procédés qu'avec Emmanuel, c'est-à-dire qu'elle leur faisait

prêter par un tiers l'argent qu'elle avait économisé sur celui qu'ils donnaient à Antonia, et que, de cette façon, c'était leur propre argent qu'ils empruntaient à un taux exagéré.

J'appris que l'enfant et la rente du duc de Pololi étaient une pure invention de cette bonne madame d'Orimont; qu'en effet le jeune duc avait donné dix mille livres pour avoir Antonia, et qu'à l'aide d'une lettre qu'il avait eu l'imprudence d'écrire, et que la mère d'Antonia avait eu l'esprit de garder, celle-ci avait obtenu cinq mille livres de plus; qu'allé-chée par ce premier succès elle avait menacé de faire du scandale si on ne lui en donnait pas quinze mille autres; menaces auxquelles on avait répondu par l'ordre de quitter Naples dans les vingt-quatre heures.

J'appris qu'Emmanuel n'avait rien deviné de tout cela, avait ramené Antonia à Paris, et avait commencé pour elle cette vie qui alarmait tant sa mère.

J'appris que, depuis qu'elle était sa maîtresse, il lui était arrivé au moins dix fois de sortir en

disant qu'elle allait à sa répétition, et de mentir en disant qu'elle y était allée.

J'appris qu'elle disait partout qu'Emmanuel voulait l'épouser et qu'elle ne le voulait pas, ajoutant qu'elle le gardait par charité, et que c'était elle qui le nourrissait.

J'appris enfin qu'elle était une ignoble créature, et qu'Emmanuel jouait, en vivant avec elle, le rôle d'un niais ; et c'étaient ceux qui avaient de l'indulgence pour lui qui se contentaient d'appliquer cette épithète à son nom.

J'écrivis à Emmanuel une longue lettre dans laquelle je lui détaillais tout ce qu'on vient de lire. Je reçus sa réponse immédiatement ; elle était conçue en ces termes :

« Mon cher ami,

« Je te remercie de tes conseils, mais je ne prends jamais conseil que de moi. Je ne sais quel intérêt tu as à te faire l'écho de toutes ces calom-

nies. J'aime et j'estime mademoiselle Antonia, et je ne veux voir à l'avenir que ceux qui auront pour elle les mêmes sentiments que moi.

« Ton ancien ami,

« Emmanuel de... »

J'envoyai au diable mon ami, sa maîtresse et madame d'Orimont, et je ne m'occupai plus d'eux.

Six mois se passèrent.

Un matin, j'entrai pour déjeuner dans un café du boulevard. La première personne que j'aperçus en entrant, ce fut Emmanuel. Je ne savais pas trop dans quels termes nous étions ensemble ; cependant j'allai à lui, je lui tendis la main et je lui demandai comment il se portait. Il me serra la main et me répondit qu'il se portait à merveille.

Je fis mine d'aller m'asseoir à une table au bout de la salle.

— Où vas-tu donc ? me dit-il.

— Je vais déjeuner.

— Assieds-toi là et déjeune avec moi.

Je m'assis.

J'évitai de parler d'Antonia, mais je voyais à la figure d'Emmanuel qu'il avait deviné mon parti pris de me taire sur sa maîtresse, et il me sembla qu'il eût voulu que je lui en parlasse.

Je l'entretins de tout, excepté de cela.

Nous sortîmes ensemble du café. Emmanuel paraissait soucieux.

— Aieu, lui dis-je.

— Tu me quittes déjà?

— Oui.

— Viens donc me voir.

— Je n'ai guère le temps; je travaille beaucoup.

— Enfin, si tu passes par la rue de la Victoire, monte me dire bonjour.

— Tu demeures donc là maintenant?

— Oui.

Emmanuel s'attendait évidemment à de nouvelles

questions de ma part. Je ne lui en fis pas, et je le quittai.

Au moment où nous nous tournions le dos, je me trouvai en face d'un autre de mes amis, mais avec lequel j'étais moins lié qu'avec Emmanuel, et dont le nom était Octave, je crois.

— Avec qui causiez-vous? me dit-il.

— Avec Emmanuel de...

— Je ne m'étais pas trompé.

— Le connaissez-vous?

— Oui, non.

— Vous me dites cela d'un drôle de ton.

— Le connaissez-vous beaucoup, vous?

— Je suis très-lié avec lui.

— Ah!

Ce *ah!* pouvait se traduire par *tant pis*.

— Je ne comprends rien à ce que vous voulez dire.

— Oh! je ne dis rien.

Il était évident qu'Octave ne demandait qu'à être questionné; il ajouta donc :

— N'était-il pas l'amant d'Antonia, une danseuse ?

— Oui.

— C'est bien cela.

— Pourquoi, diable, cet air mystérieux ?

— Vous voyez souvent ce M. Emmanuel ?

— Oui.

— Eh bien, voyez-le moins souvent : voilà tout ce que je puis vous dire.

— Qu'a-t-il fait ?

— Il a une mauvaise réputation. On m'a conté de lui des choses...

— Lesquelles ?

— Il s'est tout bonnement fait entretenir par Antonia.

— Lui !

— Lui-même.

— Celui qui vous a dit cela a menti.

— Mon cher, c'est un homme qui le sait mieux que personne : c'est le nouvel amant d'Antonia, qui paye maintenant les dettes de ce monsieur.

— Écoutez, mon cher Octave, il y a six mois que je n'ai vu Emmanuel; mais je vous certifie qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce qu'on vous a raconté.

— Il n'y a pas que cela!

— Qu'y a-t-il encore?

— On l'a vu tricher au jeu.

— Il ne joue jamais.

— Il a joué, je vous en réponds, car j'ai joué contre lui.

— Et vous l'avez vu tricher, vous?

— Non, au contraire, je l'ai toujours vu perdre; et il m'a très-bien payé.

— Qui l'accuse alors?

— C'est encore l'amant d'Antonia.

— Dites-moi donc le nom de ce monsieur?

— C'est le comte Ernest de Magny.

— Il demeure?

— 5, rue de la Paix.

— Merci.

— Que voulez-vous faire de cette adresse?

— Je veux la donner à Emmanuel.

— Donnez-la-lui ; vous pouvez même invoquer mon témoignage si besoin est, et dire que c'est moi qui vous ai tout conté. Ernest me l'a dit plus de vingt fois, et dix de mes amis vous en diront autant.

— Il y a longtemps que M. de Magny est l'amant d'Antonia ?

— Il y a deux mois environ. Mais comment se fait-il que vous, l'ami d'Emmanuel, vous ne sachiez rien ?

— Il ne m'a rien dit.

— Tout à l'heure ?

— Non.

— Cependant vous connaissiez cette liaison ?

— Mieux que personne ; voilà pourquoi je puis affirmer que ce qu'a dit M. de Magny est une pure calomnie ; non-seulement Emmanuel n'était pas entretenu (puisqu'il faut dire le mot) par mademoiselle Antonia, mais encore il se ruinait pour elle.

— Tout ce que je sais, c'est qu'Ernest m'a dit cela; mais j'ignore qui le lui a dit. Cependant il n'eût pas avancé une chose de cette gravité s'il n'eût pas été bien certain du fait. Ce qui continuerait à m'y faire croire, c'est qu'Emmanuel ne vous a pas parlé de sa rupture avec Antonia. Il faut qu'il ait eu une raison de se taire, et il n'en peut pas y avoir d'autre que la crainte que vous n'appreniez ce que tout le monde sait.

Je pris congé d'Octave, et je me rendis chez Emmanuel.

Je le trouvai lisant et fumant au coin du feu, dans un petit appartement meublé qui devait tout au plus lui coûter quatre-vingts francs par mois, tant il était modeste.

— Mon cher, lui dis-je tout de suite en entrant, je viens pour te parler de choses très-sérieuses.

— Assieds-toi, cher ami, me répondit Emmanuel, et causons.

J'étudiai son visage pour voir si cette entrée en matière ne l'embarrassait pas un peu; car, malgré

moi, la conviction d'Octave m'avait un peu ébranlé; mais je fus bien vite rassuré par le sourire loyal d'Emmanuel, et j'abordai franchement la question.

IX

— Tu as quité Antonia, lui dis-je, comment cela s'est-il fait?

— Oh! mon cher, j'ai honte à te l'avouer. Au Havre elle m'avait tellement monté contre toi, car elle avait deviné le sujet de ta visite, que je t'ai bien détesté pendant quinze jours, d'autant plus que je sentais dans le fond de mon âme que la rai-

son était de ton côté, et, comme c'est le propre de notre pauvre nature humaine, je t'en voulais de ce que tu avais raison. Nous revînmes à Paris. Tous les jours je suppliais madame d'Orimont de me faire prêter la somme qu'elle m'avait promise, car je comptais bien pouvoir payer avec cette somme une partie de mes dettes particulières. Les gens à qui l'on doit ne savent vraiment pas combien on a le besoin de les payer et de se débarrasser d'eux; avec quelle impatience on attend l'argent que l'on doit recevoir pour le leur donner, risque à rester sans le sou, et combien le hasard vous met presque toujours dans l'impossibilité de faire face aux engagements et de rester dans les calculs qu'on avait faits à l'avance. C'est ce qui arriva pour moi. Je reçus trente mille francs contre une lettre de change de quarante mille. Te dire à quoi cet argent passa me serait impossible. Je rendis à madame d'Orimont ce que je lui devais, car, comme tu le penses bien, je ne voulais rien lui devoir, je fis un cadeau à Antonia, je payai ce que je devais pour elle, domestiques, fournisseurs, tapissiers, et moi

je me trouvai exactement dans la même position vis-à-vis de mes dettes, aussi gêné et aussi tourmenté qu'auparavant. Il y a une chose que le public ne s'explique pas bien, c'est l'entêtement que l'on met à se ruiner pour une fille dont on n'est pas aimé. Cela est pourtant bien facile à comprendre : outre les impossibilités matérielles que tu m'as détaillées la première fois que tu es venu me voir chez Antonia, et qui sont les meilleures raisons de cet entêtement, l'homme qui est dans ce cas-là obéit à un sentiment d'économie, pour ainsi dire; il court perpétuellement après la première somme importante qu'il a donnée à sa maîtresse. Plus il lui a donné d'argent, moins il veut la quitter, parce qu'il se dit : « Le jour où je ne serai plus avec elle, tout cet argent sera définitivement perdu pour moi. » Il finit par le considérer comme un capital dont l'amour de cette femme est le revenu. Il compte toujours donner moins à mesure qu'il vivra avec elle, et de cette façon répartir sur plusieurs mois ou sur plusieurs années, selon l'importance des dépenses faites, la somme sacrifiée,

de façon à pouvoir faire ce calcul : J'ai donné cent mille francs, c'est vrai, mais j'ai été quatre ans l'amant d'une jolie femme : cela ne fait que vingt-cinq mille francs par an.

Ce calcul ne réussit jamais en pratique, mais il réussit toujours en théorie.

Je faisais ce calcul malgré moi. Je me disais : « Maintenant que je suis entré dans ce genre de vie, je ne pourrai plus m'en déshabituer. Si je quitte Antonia, je prendrai une autre maîtresse avec laquelle il me faudra refaire les mêmes dépenses qu'avec celle-ci. C'est une économie de garder Antonia. » Je ne voulais pas croire mes amis, qui me disaient qu'avec la dixième partie de ce que je dépensais pour cette fille je pourrais faire le bonheur et être aimé même de quelque autre femme jeune, jolie et qui n'aurait pas appartenu à tout le monde. Mais que veux-tu? on se ruine souvent pour une fille perdue, laide quelquefois, sans charmes, sans esprit, et cela parce qu'elle a été la maîtresse d'hommes à la mode, et qu'on est fier de leur succéder. A quel degré d'avilissement le cœur

arrive quand il en est venu à mettre son amour-propre dans ces sortes de renommées ! Et l'on ne voudrait pas être l'amant d'une fille de seize ans, bien jeune, bien fraîche, bien jolie, bien sage, qui vous attendrait tous les jours en travaillant dans le modeste appartement que vous lui auriez donné et dont les goûts simples lui auraient fait un paradis ! Trouvez une fille comme celle-là sur votre passage, vous ne donnerez pas cinq cents francs pour être son amant ; qu'un autre homme par hasard ait l'idée de la prendre, qu'il la laisse, qu'elle devienne une femme entretenue, connue pour avoir été la maîtresse de monsieur tel ou tel ; qu'elle ait eu cinquante amants ; vous ferez des folies pour elle, et vous voudrez payer les restes cent fois plus que vous n'eussiez payé les primeurs. Que ces femmes ont raison de nous ruiner quand elles en trouvent l'occasion ! car nous ne sommes que corruption et vanité, et il faut que nous soyons leur amant pour être quelque chose. Et à la porte de ces maisons où nous venons perdre notre jeunesse, corrompre notre esprit, jeter notre argent, il y a de pauvres

créatures qui meurent de faim et qui nous tendent la main sans que nous les voyions ; et il y a des gens qui disent que le monde est bien fait ! Pourquoi, nous oisifs, gens inutiles, qui sacrifions à de si ridicules théories, n'avons-nous plus à quarante ans la fortune que nous avons à vingt-cinq ; ou pourquoi n'avons-nous pas à vingt-cinq ans l'expérience que nous aurons à quarante ? nous serions encore, comme les autres, capables du bien.

Je regardais Emmanuel pendant qu'il parlait ainsi, la tête dans ses mains, et j'étais de plus en plus convaincu que tout ce qu'on m'avait raconté sur lui était une ignoble calomnie.

— Enfin, reprit-il avec un soupir, on dira ces choses-là, on les écrira même, et l'on n'y croira pas, et l'imbécillité humaine sera des siècles encore sans faire un pas en avant.

— Cependant, lui dis-je, toutes les réflexions que tu fais en ce moment, je te les ai déjà entendu faire il y six mois. Qui me dit que cette fois tu ne vas pas encore les oublier et retourner avec Antonia ?

— Oh ! non, c'est bien fini. Il y a, pour retomber dans ce passé, des barrières infranchissables. Tu vois quel appartement j'habite. Je n'ai pas le sou, je suis tout à fait brouillé avec ma mère, je suis traqué par mes créanciers, eh bien, je me trouve heureux en comparaison de ce que j'étais avec Antonia.

— Mais comment cette rupture s'est-elle faite?

— Du moment que j'ai eu payé les dettes d'Antonia, il n'y a plus eu de sa part, ni de la part de sa mère, grands ménagements à mon égard. Chaque jour on me mettait le marché à la main. Il me revenait perpétuellement des propos infâmes qu'Antonia tenait sur mon compte, et je ne sais par quel sentiment bâtard je tenais encore à cette fille. Il devint évident pour moi qu'elle me trompait, et que madame d'Orimont lui servait d'entremetteuse. J'en acquis les preuves bien certaines. J'en fis des reproches à Antonia, qui me répondit d'abord que ce n'était pas vrai, et qui finit par me dire : « Si cela ne vous convient pas, allez-vous-en. »

Je compris alors de quelle combinaison j'avais

été la dupe, et je voulus me venger en ne m'en allant pas; je me donnai du moins cette raison pour rester; la véritable était que, malgré moi, j'avais tellement pris l'habitude d'Antonia, que je n'aurais plus su où aller promener ma vie si je l'avais quittée; et cependant je ne l'aimais pas! cela dura ainsi deux mois environ.

Un soir, Antonia jouait; je sortis. A minuit, je rentrai. Je montai chez elle. Je sonnai. On ne me répondit pas; je sonnai deux fois, trois fois, dix fois, toujours de plus fort en plus fort : même silence. Je collai mon oreille contre la porte, je n'entendis rien. Je redescendis. Le portier était couché. Je n'osai pas lui demander si Antonia était chez elle : c'était déjà bien assez d'être ridicule à mes yeux sans l'être encore aux yeux de cet homme. Je me dis que peut-être Antonia n'était pas encore rentrée, et j'attendis dans la rue. Je ne voyais pas de lumière à ses fenêtres. Mon amour-propre me soufflait une foule de mauvaises raisons, dont je sentais bien que je ne pouvais plus me contenter. J'attendis ainsi jusqu'à deux heures

du matin sans voir rentrer Antonia. Je remontai chez elle. Je sonnai, je carillonnai au risque de réveiller toute la maison : personne ne vint m'ouvrir. Je ne doutai plus qu'Antonia n'eût un homme chez elle.

Ce qu'il y avait d'affreux, c'est que je ne pouvais pas, ou plutôt que je n'osais pas rentrer chez moi, tant j'étais sûr de trouver ma maison sens dessus dessoús, et qu'il était trop tard pour me présenter dans un hôtel. J'errai toute la nuit.

A neuf heures du matin, je remontai chez Antonia.

Il me semblait que tous les gens que je rencontrais se moquaient de moi.

Cette fois, la femme de chambre vint m'ouvrir.

L'idée qu'il était peut-être arrivé un accident à ma maîtresse ne m'était pas venue un instant.

— Antonia y est-elle? demandai-je.

— Non, monsieur, me répondit la femme de chambre avec un certain embarras; madame est sortie

— Je vais l'attendre.

— C'est impossible, monsieur.

— Pourquoi ?

— Madame a emporté toutes les clefs.

Tout cela était bien clair.

En ce moment le cocher, qui avait reconnu ma voix, se montra.

— Ah ! c'est vous, monsieur ! me dit-il ; j'ai une lettre pour vous.

— De qui ?

— De madame.

Il me sembla que le cocher et la femme de chambre se regardaient en riant.

Le cocher alla chercher la lettre et me la rapporta.

J'allais probablement avoir le dernier mot de cette histoire.

J'ouvris la lettre et je la lus.

Elle ne contenait que ces mots :

« Mon cher Emmanuel,

« Nous sommes malheureux ensemble ; il faut que l'un de nous deux soit plus raisonnable que l'autre ; vous ne l'êtes pas, je le suis. Venez me voir comme ami, si vous voulez ; mais toute autre relation doit cesser entre nous : *je ne m'appartiens plus*.

« ANTONIA. »

— C'est bien, balbutiai-je (car on ne reçoit pas un pareil congé sans être au moins étonné), c'est bien. Vous direz à votre maîtresse que je la prie de me renvoyer ce qui m'appartient ici, à moins qu'elle ne veuille encore me voler cela.

Le mot n'était pas de bien bon goût; mais j'étais si irrité de la façon dont j'avais été joué, que je ne pus le retenir.

Je vins m'installer ici. Le jour même, je reçus mes malles, accompagnées d'une lettre fort impertinente d'Antonia, qui me disait qu'après avoir spé-

culé sur elle je me permettais de l'insulter, et que, si elle ne me méprisait pas tant, elle m'enverrait quelqu'un pour me mettre à la raison.

Cette lettre me coûtait quatre-vingt-dix mille francs ; pour le même prix j'aurais eu un autographe de Charlemagne, deux tableaux de Van-Dyck, ou quatre mille livres de rente.

— Et depuis, demandai-je à Emmanuel, tu n'as pas entendu parler d'Antonia?

— Au contraire ; tous les jours j'apprends qu'elle fait circuler une nouvelle infamie sur mon compte. Quand j'ai payé madame d'Orimont, je n'ai pas songé à lui redemander les reçus que je lui avais faits, et elle les montre à qui veut les voir en disant que je lui dois de l'argent et que je ne le lui rends pas. Quand je payais quelque chose pour Antonia, je faisais faire la facture en son nom, si bien qu'aujourd'hui elle fait voir ces factures, et dit : « M. Emmanuel de..., cette canaille avec qui j'ai eu le malheur de vivre, me laissait payer comme je l'entendais les choses qu'il disait acheter pour moi. » Elle a été jusqu'à me faire menacer des

tribunaux ; elle a dit à tous mes créanciers que je suis un gredin, que je ne les payerais jamais ; et j'ai, à l'heure qu'il est, une des plus mauvaises réputations de Paris.

— Mais ce n'est pas tout, dis-je.

Et je racontai à Emmanuel ma conversation avec Octave. Il l'écouta avec un abattement profond.

— J'ai bien mérité tout cela, dit-il ; on ne sait pas tout le mal qu'une femme, si méprisable qu'elle soit, peut faire à un homme honorable quand elle est jeune, jolie, et qu'elle est entourée de gens qui lui font la cour et qui sont prêts à croire tout ce qu'elle dit. Rends-moi le service d'aller chez M. de Magny ; que tout cela finisse par un bon duel ; c'est tout ce que je demande.

J'allai chercher Octave, et nous nous rendîmes chez M. de Magny, espèce de sot frisé que nous trouvâmes occupé à se faire onder les cheveux.

Le résultat de notre visite fut que M. de Magny n'avait fait que répéter ce que mademoiselle Antonia lui avait dit, et qu'il ne le rétracterait que si elle le rétractait elle-même.

Nous allâmes chez Antonia, que nous trouvâmes flanquée de madame sa mère.

Un volume ne suffirait pas si je voulais transcrire toutes les infamies que ces deux drôlesses débitèrent sur Emmanuel. Elles en arrivèrent à nous dire qu'Emmanuel avait prêté les mains aux marchés qu'Antonia semblait faire en cachette de lui, et qu'il l'aidait à manger l'argent qui en résultait. Elles ne respectaient rien, ni délicatesse, ni famille, ni honneur. Moi qui savais qu'il n'y avait pas dans le monde d'homme plus loyal qu'Emmanuel, je fus vingt fois sur le point de prendre une chaise et d'assommer ces créatures.

Pendant deux heures elles nous racontèrent leurs griefs, chacune à son tour, et quelquefois toutes les deux ensemble ; et, ce qu'il y avait d'affreux, c'est que tout ce qu'elles disaient acquérait un air de vérité par la gêne même où se trouvait Emmanuel.

— Depuis qu'il ne m'a plus, il n'a pas un sou, disait Antonia.

Emmanuel se battit avec M. de Magny ; il lui

donna un coup d'épée, il paya toutes ses dettes, il sacrifia la moitié de sa fortune, il s'en alla demeurer en Touraine avec sa mère, il rompit complétement avec un monde pour lequel il n'était pas fait, ce qui n'empêche pas que, lorsqu'on parle de lui, on trouve encore des gens qui vous disent :

—Emmanuel de..., qui a été l'amant d'Antonia, ce n'est pas un très-honnête garçon, à ce qu'il paraît. On raconte de bien vilaines choses sur son compte.

§

Il y a six mois environ, je rencontrai Emmanuel, que je n'avais pas vu depuis un an. Je lui parlai naturellement d'Antonia.

— Tiens, me dit-il, il faut que tu me rendes un service.

— Lequel?

— Tu vas aller chez elle lui porter ces cinq cents francs.

Et en même temps il tirait un billet de cinq cents francs de son portefeuille.

— Tu es fou, lui dis-je, tu envoies encore de l'argent à Antonia!

— Oui, la pauvre fille m'a écrit qu'elle était très-malheureuse, qu'on allait lui vendre ses meubles, et qu'elle avait absolument besoin de cette somme. Je la lui portais; mais puisque te voilà, j'aime autant que ce soit toi qui t'en charges.

— As-tu la lettre d'Antonia sur toi?

— Oui, la voici.

Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon cher Emmanuel,

« Je suis extrêmement gênée; il me faut absolument cinq cents francs aujourd'hui, ou l'on vendra mes meubles demain. Je m'adresse à vous, parce que, de tous les gens que je connais, c'est vous qui avez le plus de cœur et qui serez le plus prompt à me rendre ce service, en souvenir de

l'heureux temps que nous avons passé ensemble. »

C'était d'un bel aplomb !

Je pris le billet de cinq cents francs et je me rendis chez Antonia.

— Je viens de la part d'Emmanuel, lui dis-je.

— Il a reçu ma lettre? fit-elle.

— Oui.

— Et il m'envoie?

— Cinq cents francs que voici.

— Oh ! qu'il est aimable ! vous le remercierez bien pour moi. Pourquoi n'est-il pas venu lui-même? j'aurais eu tant de plaisir à le voir!

— Ce n'est pourtant pas ce que vous m'avez dit la dernière fois que je vous ai vue, fis-je observer à Antonia. Vous traitiez bien mal Emmanuel.

— Ah ! vous savez? fit-elle négligemment, on dit de ces choses-là quand on est en colère, et le lendemain on regrette de les avoir dites.

Voilà comment se font et se défont les réputations de jeunes gens.

Tout ce que j'avais dit à Emmanuel le jour de notre première entrevue chez Antonia s'était réalisé.

Décidément l'expérience est un fruit que l'on ne cueille jamais que lorsqu'il est pourri.

***

Les trois aventures arrivées à Emmanuel me représentaient l'amour dans sa triple unité. En dehors de ces trois positions, je ne voyais plus rien. L'amour de passion, l'amour de caprice, l'amour de commerce, me semblaient résumer toutes les exigences du cœur, de l'esprit et des sens.

Je racontais donc partout l'histoire d'Henriette, d'Augustine et d'Antonia.

Un jour j'allais de Lyon à Avignon, et je me

trouvais dans le coupé avec un homme de trente-cinq ans environ dont la figure loyale et douce attirait aisément la sympathie.

Nous fîmes vite connaissance.

En voyage, que peut-on faire de mieux que de se raconter des histoires?

Je racontai à mon voisin les amours d'Emmanuel.

— Ainsi, me dit-il quand j'eus fini, vous croyez avoir dans ces trois anecdotes toutes les phases par lesquelles le cœur peut passer?

— Je le crois! lui dis-je.

— Vous vous trompez, jeune homme, fit-il familièrement et avec un doux sourire, tout n'est pas là. Vous n'avez dans ces trois récits que des passions où le cœur n'est jamais complétement satisfait, et il vous manque le plus doux, le plus simple et le plus heureux des compléments.

— Pouvez-vous me le fournir?

— Parfaitement. C'est l'amour où il n'y a défiance ni du côté de la femme, ni du côté de l'homme; où l'un apporte sa loyauté, l'autre son

innocence, et dont sortent une estime réciproque et une affection sans limites. C'est l'amour qui est dégagé de toutes ces petites entraves qui font les péripéties de ceux que vous connaissez déjà ; c'est l'amour qui rend l'homme indulgent et courageux, qui lui fait voir le monde en beau et qui lui fait bénir l'existence ; qui ne laisse dans l'âme ni préjugés ni remords, et qui fait à la destinée un chemin large et fleurissant ; c'est l'amour que Dieu a permis que j'eusse, et dont toute l'histoire est en vingt lignes. La voici :

« A vingt-deux ans, je suis devenu amoureux d'une jeune fille qui en avait dix-huit. Elle m'a laissé comprendre qu'elle m'aimait. Je l'ai demandée à sa mère, qui me l'a donnée. Nos deux petites fortunes nous ont fait une médiocrité dorée. Depuis treize ans que nous sommes mariés, nous en sommes encore à nous demander ce que c'est que de ne pas penser l'un comme l'autre. Nous avons deux enfants, une fille et un garçon, qui se portent

bien et qui nous aiment. Nous avons des amis qui nous respectent et qui nous voient avec plaisir. Nos séparations, séparations d'affaires, sont sans larmes, parce qu'elles sont sans crainte et que nous nous confions à la Providence. Tout notre bonheur est en nous-mêmes, toutes nos espérances sont en nos enfants. Le malheur peut venir, il trouvera deux cœurs bien unis, prêts à le recevoir comme un hôte nécessaire dans la vie. La mort peut frapper l'un de nous, au hasard : notre religion nous a fait voir dans la mort une séparation momentanée et non une séparation éternelle. Nous essayons de faire de nos enfants des cœurs honnêtes, des esprits loyaux et des âmes chrétiennes, et jusqu'à présent nous avons réussi. Nous sommes, je le crois, et je le dis sans orgueil, aussi heureux qu'on peut l'être. »

Comparez maintenant cet amour aux trois autres, et voyez lequel votre conscience doit préférer.

Je regardai l'homme qui venait de me parler ainsi; son œil rayonnait limpide et fier...

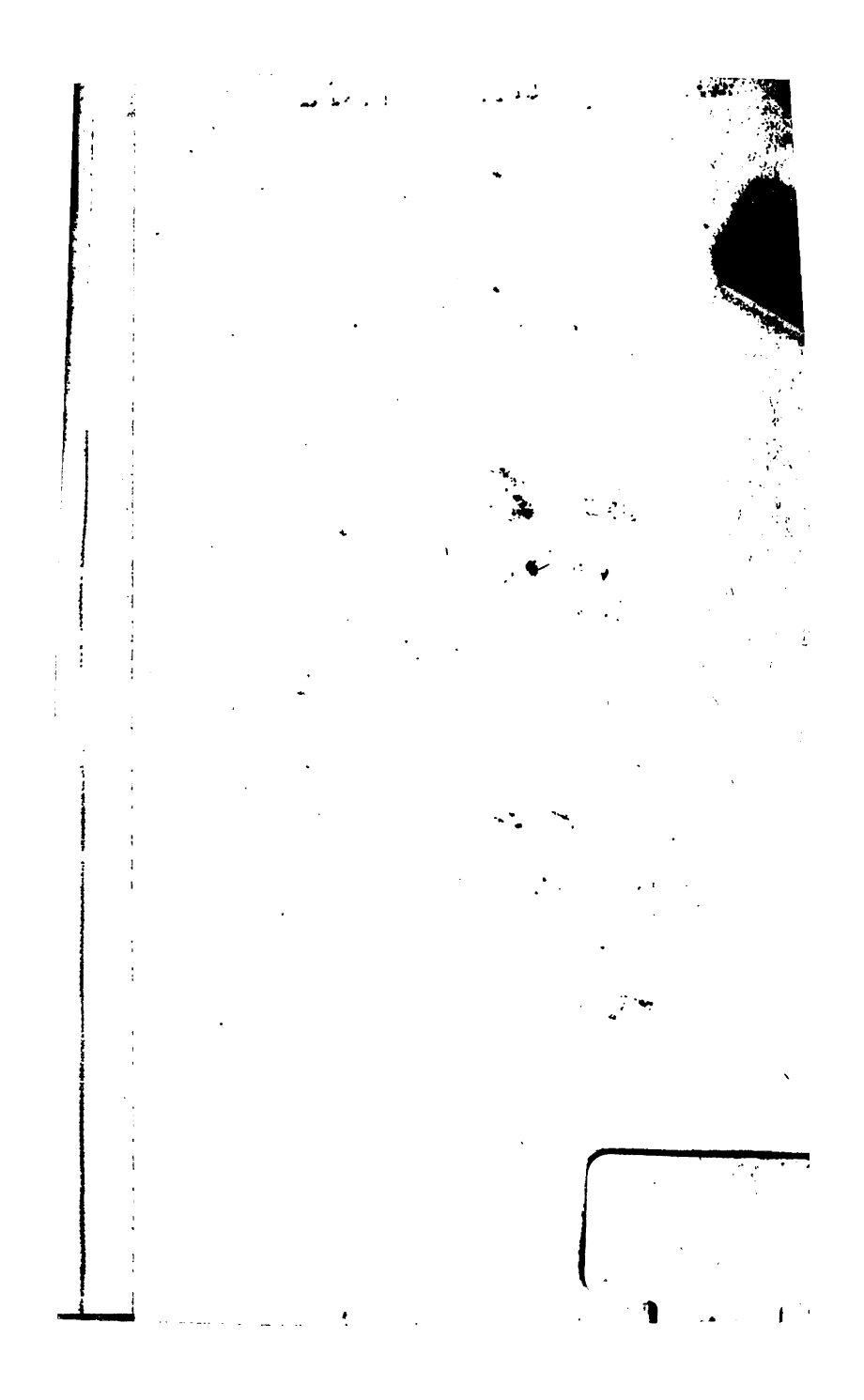
— Oui, vous êtes le bonheur, lui dis-je avec émotion.

— Parce que je suis le bien, me répondit-il avec confiance.

FIN.

Paris. — Typ. de Mme Ve Dondey Dupré, rue Saint-Louis, 46

THE NEW YORK PUB
REFERENCE DEPA

ok is under no
taken from t

1918 FEB